CHOIX

DE

DISCOURS & ALLOCUTIONS

POUR LA

PREMIÈRE COMMUNION

CHOIX

DE

Discours & Allocutions

DES PLUS CÉLÈBRES ORATEURS

POUR LA RETRAITE & LE JOUR

DE LA

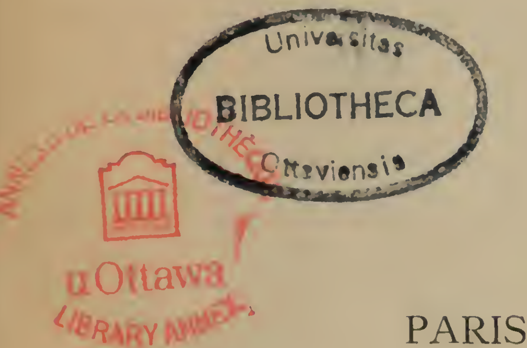
PREMIÈRE COMMUNION

PAR

M. L'ABBÉ J. GUILLERMIN

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES ARCADES

AUTEUR DE LA « VIE DE MONSEIGNEUR DARBOY, ARCHEVÊQUE DE PARIS »



Jhesus, Maria.

(Devise de Jeanne d'Arc.)



PARIS

LIBRAIRIE BLOUD ET BARRAL

4, rue Madame, & rue de Rennes, 59

Paris. — J. Mersch, imp., 4bis, Av. de Châtillon.

BREF DE NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE

M. L'ABBÉ J. GUILLERMIN, A SAINT-TROPEZ

LÉON XIII, PAPE

BIEN-AIMÉ FILS, SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

Votre lettre nous faisant connaître que vous voulez avoir pour ambition suprême de vouer de plus en plus votre vie à servir la sainte Eglise « *corde magno et animo volenti*, d'un grand cœur et d'une âme vaillante ; » apprenant en même temps que vous vous étudiez autant qu'il est en vous à promouvoir avec ardeur ce qui peut procurer la formation profondément chrétienne de l'enfance (ce dont le livre que vous nous avez offert en hommage nous est, du-reste, l'éclatante preuve), nous ne pouvons ne pas combler de félicitations et d'éloges ces sentiments, ces désirs qui vous animent. Ils sont merveilleusement en harmonie, en effet, avec votre sainte vocation et avec la sublimité du ministère que vous exercez. C'est pourquoi nous appelons de toutes nos prières sur vous et sur vos travaux les secours opportuns de la grâce céleste, afin que vous puissiez donner un heureux couronnement aux œuvres que votre piété aspire à réaliser, et nous vous envoyons, selon le vœu que vous en avez exprimé, et d'un cœur très aimant, la Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 7 mai 1892, en la quinzième année de notre Pontificat.

LÉON XIII, PAPE.

LETTRE

DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL RAMPOLLA

SECRÉTAIRE D'ÉTAT DE SA SAINTETÉ LÉON XIII

Très illustre Monsieur,

C'est un projet digne d'éloge et utile que vous avez réalisé en publiant un *Choix des discours et allocutions des plus célèbres orateurs, pour la retraite et le jour de la Première Communion.* En effet, les soins dévoués que l'on consacre à faire du bien à l'âme de l'enfant portent des fruits abondants pour son âge mûr et pour la société au milieu de laquelle il vit. L'exemplaire de votre publication que vous avez bien voulu m'adresser m'a donc été tout particulièrement agréable, et je vous en transmets mes vifs remerciements.

Je suis heureux, en outre, de vous faire savoir authentiquement que le Saint-Père a hautement apprécié l'envoi que vous lui avez fait de votre susdit ouvrage. Aussi Sa Sainteté vous accorde-t-elle en retour, de toute l'effusion de son cœur, selon le désir que vous en avez exprimé, la Bénédiction Apostolique.

En portant ce qui précède à votre connaissance, j'ai le plaisir de vous assurer des sentiments de très particulière estime avec lesquels je suis,

Très illustre Monsieur,

Votre tout dévoué.

M. cardinal Rampolla.

Rome, le 4 mai 1892.

LETTRE

DE SA GRANDEUR MONSEIGNEUR MIGNOT

ÉVÊQUE DE FRÉJUS ET TOULON

A L'AUTEUR

Fréjus, 22 novembre 1891.

Monsieur l'Aumônier,

Vous me demandez l'*Imprimatur* pour votre nouveau recueil. Il en est à peine besoin, puisque les auteurs que vous citez portent des noms bien connus et se recommandent tout seuls. J'ai appris avec plaisir le succès de votre recueil d'allocutions de mariage, mais je crois que votre *Choix de discours pour la première communion* sera encore plus goûté. Ce n'est pas que nous manquions de livres sur ce sujet, mais il faut bien reconnaître qu'on n'y trouve pas toujours les *allocutions des plus célèbres orateurs*. C'est ce qui fera la nouveauté et le charme de votre ouvrage. Il y aura certainement plaisir et profit à méditer les pensées de nos orateurs les plus marquants sur ce sujet intéressant, sans parler de l'avantage d'avoir sous les yeux, dans un petit volume, des discours qu'il est assez difficile de trouver ailleurs.

Recevez, Monsieur l'Aumônier, l'assurance de mes sentiments dévoués.

† Eudoxe-Irénée, *évêque de Fréjus et Toulon.*

LETTRE

DE SA GRANDEUR MONSEIGNEUR OURY

ÉVÊQUE DE DIJON

Dijon, le 20 mars 1892.

Mon cher Abbé,

J'ai reçu le volume que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Faut-il vous louer ou vous gronder? L'un et l'autre, il me semble, car vous avez mérité des remerciements et des reproches : des remerciements pour la fidélité d'un cœur qui ne sait pas oublier; — des reproches, pour ne pas avoir composé vous-même les *discours et allocutions de première communion* que votre expérience en la matière, vos talents et vos vertus vous auraient fait écrire avec tant de compétence et tant de profit pour vos jeunes clients.

Mais puisque vous avez préféré butiner un peu de tous côtés, comme une abeille laborieuse, et chercher à l'extérieur les parfums et les fleurs, je veux dire les meilleures productions de nos meilleurs auteurs, je suis bien obligé de reconnaître l'excellence de votre idée, de vous féliciter du goût parfait qui a dirigé votre choix, et du bien que votre travail ne manquera pas de procurer.

En réalité, mon cher Abbé, vous rendez un vrai service en mettant sous la main des prêtres appelés à s'occuper des premières communions un trésor dans lequel ils puiseront, sans avoir à perdre leur temps dans la recherche de matériaux souvent difficiles à rassembler, et sans craindre de rencontrer des banalités là où ils avaient espéré des modèles. En pareille matière, hélas! — qui de nous ne l'a pas constaté? — les pierres précieuses sont rares et les verroteries démodées abondent.

Les *traits oratoires*, que votre bon ange sans doute vous a inspiré la pensée de placer à la fin de l'ouvrage, ne seront pas moins utiles au prédicateur qu'agréables aux petits enfants destinés à les entendre. Cette collection de faits historiques et d'intéressantes anecdotes suffirait à faire connaître qui vous êtes à ceux qui l'ignoraient, car il n'y a qu'un aumônier de pensionnat, habitué de longue date à vivre de la vie des enfants, qui sache à quel point ces jeunes intelligences sont friandes de pareils récits, et combien ce régal est, pour elles, le complément obligé d'un repas plus substantiel.

En moins de trois ans, mon cher Abbé, voilà trois bons livres que vous nous donnez. Noblesse oblige, et vous n'avez certainement pas dit votre dernier mot. De plusieurs côtés, en effet, j'apprends que vous vous préparez à publier.... Nul, plus que votre ancien évêque, n'a confiance dans la valeur de ce futur ouvrage ; nul non plus n'y applaudira d'un cœur plus aimant et plus dévoué.

Jusque-là, je souhaite que le volume auquel j'ai consacré ces lignes trop longues si elles ne s'adressaient à vous, ait le succès de ses aînés, et je vous prie, mon cher Abbé, de croire toujours à mon meilleur souvenir.

† F.-Henri, *évêque de Dijon.*



LETTRE

DE SA GRANDEUR MONSEIGNEUR FAVA

ÉVÊQUE DE GRENOBLE

Grenoble, le 19 mars 1892.

MON CHER ABBÉ,

Votre ouvrage pour la *Première Communion* m'arrive, et je m'empresse de le parcourir. Comme je ne m'y trouve pas, je m'imagine que vous m'avez réservé de me tenir à la porte pour dire comme l'Ange du Seigneur à Joseph : « Prenez l'Enfant et sa Mère ! » C'est aux prêtres, c'est aux enfants, c'est à tous, que je veux dire et redire les paroles : Prenez Jésus et Marie, dont ce livre est rempli, et comme Joseph aimez-les et servez-les de tout cœur.

Le bon saint François de Sales ne pouvait s'empêcher d'admirer la charité des hôteliers qui se placent le long des chemins et dans les villes pour offrir l'hospitalité aux voyageurs ! Qui pourrait ne pas vous rendre grâces à vous, cher Abbé, qui venez de préparer une nouvelle hôtellerie aux âmes voyageuses sur la terre, en leur offrant dans votre ouvrage le vrai viatique ? Car, en vérité, c'est déjà donner Jésus que de le faire connaître.

Vous avez voulu que des hommes illustres vous vinssent en aide, pour réaliser votre projet d'offrir une nourriture aussi agréable que solide aux personnes qui viendraient à vous, et bien vous avez fait. Cela prouve que vous aimez les âmes, puisque vous allez emprunter aux autres pour leur offrir l'aliment dont elles ont besoin. J'estime qu'un auteur fait une belle action en composant un bon livre, mais aussi celui qui le propage a grand mérite, puisqu'il aide autrui à s'en nourrir.

Tout ce qui peut servir à assurer la bonne préparation aux

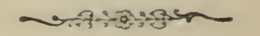
premières communions est d'une utilité grande : une première communion a souvent des conséquences qui influent sur toute la vie, soit bonnes, soit mauvaises. Quand le Seigneur Jésus a été bien accueilli dans une âme, il a jeté sur elle un regard comme sur le jeune homme dont parle l'Evangile, et il l'aime ; et lorsqu'un enfant s'est bien donné à Lui et à sa Mère, la douce Vierge Marie, il n'a plus qu'à répondre à leur amour. Eh bien, cher Abbé, par votre ouvrage vous aidez le prêtre à bien préparer ses enfants à leur première communion, et par là même vous atteignez l'âme des enfants eux-mêmes. De cette manière, chacun s'efforce de faire admirer la vérité : or, l'admiration produit vite l'amour dans les âmes. Satan le savait bien quand il montra le fruit défendu à Eve : *il était beau à voir !*

Montrons au monde le fruit de la croix, dans sa beauté divine, et sa Mère, qui est à ses pieds, dans sa pudeur sans tache et sa bonté sans limites ; vite ils les admireront, vite ils les aimeront aussi.

Si donc, cher Abbé, vous croyez mon petit mot utile à quelque chose, mettez-le à l'entrée de votre hôtellerie. Je serais heureux qu'il vous attirât du monde : vous savez si bien réconforter vos convives.

Tout vôtre, cher Abbé, en la sainte Famille.

† AMAND-JOSEPH, *évêque de Grenoble.*



INTRODUCTION

La littérature chrétienne contemporaine s'est enrichie de nombreux ouvrages relatifs à la première communion. Quelques-uns attestent non moins de talent que de zèle; mais presque tous sont destinés aux enfants, et un choix des allocutions de première communion de nos plus célèbres orateurs n'existe pas encore. En essayant d'en lier la gerbe, nous espérons faire œuvre utile et opportune.

Ne lisez pas les bons livres, a-t-on dit, ne lisez que les excellents. Cette parole s'adresse surtout aux porte-voix de l'enseignement catholique. Qu'ont à faire des prêtres des publications les mieux intentionnées d'ailleurs, si elles sont pauvres, vulgaires de pensée et de style? Recourons aux maîtres. Il en reste toujours quelque chose.

C'est à ce point de vue que nous nous sommes placé pour moissonner les allocutions de ce recueil.

D'aucuns diront peut-être : Nos enfants ne comprennent qu'un langage simple. — Sans doute. Mais, s'adressant aux enfants, les meilleurs orateurs sont simples; ce qui ne leur empêche pas d'être en même temps élevés, délicats, de toucher les cordes les plus vibrantes du cœur.

Pourquoi l'éloquence sacrée est-elle privée des effusions admirables qu'eussent tirées de leur âme les François de

Sales, les Bossuet, les Bourdaloue, les Massillon, etc., prêchant la première communion ?

Mais, aux siècles précédents, cette cérémonie n'était pas célébrée avec la solennité d'aujourd'hui, qui fait battre délicieusement tous les cœurs. Ordinairement, il n'y avait pas de première communion générale dans les paroisses. Les enfants jugés dignes par leurs pasteurs de s'asseoir à la table sainte y étaient admis à Pâques; les autres continuaient leur préparation et communiaient à l'Ascension, à la Pentecôte ou à la Fête-Dieu.

Cependant, dès le XVIIe *et le* XVIIIe *siècle, une mission était-elle donnée dans une paroisse, la première communion des enfants en devenait souvent une des cérémonies principales et non la moins touchante.*

Le récit qui suit (du XVIIe *siècle) est un des plus anciens que nous ayons trouvés de première communion générale.*

Ecoutons-en le prédicateur :

« Il faut, mes enfants, que dans cette première communion que vous allez faire, qui vous tiendra lieu comme d'un second baptême, vous renouveliez les protestations que vous avez faites dans le premier; mais d'une autre manière. Dans le premier, comme vous aviez péché par la volonté d'un autre, il suffisait que vous parlassiez par une bouche empruntée, et vous ne pouviez pas faire autre chose; mais à présent que vous avez offensé Dieu, votre Père, par votre volonté propre, et que vous pouvez parler par vous-mêmes, il faut que ce soit vous-mêmes qui répondiez aux demandes que je vais vous faire; mais que ce soit sans mentir, c'est-à-dire ne pas parler d'une façon et penser d'une autre, et que votre cœur et votre intérieur s'accordent avec ce que vous direz extérieurement de bouche.

» Eh bien donc! mes très chers enfants, ne reconnaissez-vous pas humblement que vous avez grièvement offensé

votre Père céleste? Oui. Quoi! vous ne répondez pas d'une voix haute et intelligible! Quand autrefois, dans les rencontres, vous disiez des injures aux autres, vous parliez d'un ton si élevé que tout le monde vous entendait : il faut faire la même chose aujourd'hui et réparer publiquement toutes les injures que vous avez faites à Dieu en présence de tout le monde.

» *Ne reconnaissez-vous donc pas devant Dieu que vous avez commis un grand nombre de péchés? — R. Oui. — Ne reconnaissez-vous pas que vous êtes indignes des grâces de Dieu et de la sainte communion? — Oui. — N'êtes-vous pas marris de tout votre cœur de tous les pechés que vous avez commis? — Oui. — N'en demandez-vous pas très humblement pardon? — Oui. — Ne renoncez-vous pas derechef à Satan et à ses œuvres? — Oui. — Ne promettez-vous pas à Dieu, moyennant sa sainte grâce, de ne plus retourner à vos péchés? — Oui. — Ne faites-vous pas état de mener dorénavant une vie tout autre que celle que vous avez menée jusqu'à présent? — Oui.*

» *Ah! oui donc, mon Seigneur, accordez à ces enfants le pardon de leurs péchés qu'ils vous demandent....* »

Dans un second dialogue, les premiers communiants demandaient pardon à leurs pères et à leurs mères. — « Eh bien donc, ne reconnaissez-vous pas que vous avez été bien malheureux de faire aussi fâcher vos pères et mères? Ne leur en demandez-vous pas pardon de tout votre cœur? — Oui. — Ne leur promettez-vous pas que vous ferez tout votre possible pour ne leur donner jamais plus aucun sujet de mécontentement? — Oui. — Mais, surtout, n'êtes-vous pas dans le dessein de leur être à l'avenir plus obéissants que vous n'avez été par le passé? — Oui. — Courage, mes enfants; en faisant de la sorte, sans doute que Dieu vous donnera mille bénédictions.

» Mais vous, ô pères et mères, qui êtes ici présents, vous voyez vos pauvres enfants qui reconnaissent qu'ils ont péché contre Dieu, et qui, les larmes aux yeux, avouent qu'ils vous ont souvent offensés. J'espère que Dieu leur a pardonné, ne voulez-vous pas faire de même? Vous avez entendu de vos propres oreilles comme ils vous ont demandé pardon, et qu'ils se sont exprimés plus par leurs yeux que par leurs langues, plus par leurs larmes que par leurs paroles; donnez-leur donc de votre part cette consolation, qu'ils sachent que vous leur avez pardonné.... Je connais par votre silence que vous consentez à ce que je dis, et que vous leur accordez le pardon qu'ils vous demandent, et que je vous demande pour eux. »

L'orateur s'écriait alors : « Vous voilà réconciliés avec votre Père céleste et avec vos pères de la terre; mais il se peut faire que vous ayez eu quelques inimitiés les uns avec les autres, lesquelles je veux croire que vous avez étouffées avant de vous présenter ici; car l'on vous a instruits que le Sacrement que vous allez recevoir est un Sacrement d'union, et qu'il s'appelle communion, parce que tous ceux qui le reçoivent doivent être parfaitement unis de cœur et d'affection; mais il est bon que cette réconciliation se fasse publiquement et que, comme vous avez peut-être donné mauvais exemple par vos inimitiés, vous édifiiez maintenant par le témoignage que vous donnerez d'une parfaite amitié; embrassez-vous donc maintenant, mais que ce soit plus encore du cœur que des bras. »

Et pendant que les enfants exercés auparavant ad hoc *s'embrassaient les uns les autres, sans confusion, sans trouble, et avec tendresse et piété, le prédicateur s'adressait aux spectateurs :*

« Mais vous, qui voyez ces choses et qui peut-être avez des inimitiés que vous ne voulez point étouffer! ô Dieu! que

ces enfants vous accusent puissamment, et que l'exemple qu'ils vous donnent maintenant sera un jour, si vous ne le suivez, une terrible condamnation contre vous! Vous avez, Seigneur, tiré votre louange de la bouche des enfants; mais que les cœurs endurcis, qui paraissent toujours dans leur dureté, tireront une condamnation terrible de ces mêmes enfants, et que cet exemple, qu'ils ne suivent pas, les confondra au jour du jugement! Ah! s'il y avait ici quelqu'un de ce nombre, ah! lui dirais-je, que c'est un grand malheur pour vous d'être venu aujourd'hui dans cette église, pour y voir ce qui ne servira qu'à vous condamner davantage. Détournez, détournez vos yeux de l'action que font maintenant ces enfants, pour ne pas voir l'accusation de votre dureté et le sujet de votre condamnation. Mais non, je veux croire qu'il n'y a personne que cet exemple n'attendrisse, et que s'ils ne font pas maintenant ce que font ces enfants, c'est que, ou ils n'ont point d'ennemis, ou ils ne se trouvent pas auprès d'eux pour les embrasser, et ils font maintenant de cœur ce qu'ils feront effectivement au sortir de cette église. »

Le prédicateur inspirait ensuite aux enfants, toujours sous forme dialoguée, les sentiments les plus touchants de foi, d'adoration, d'espérance, d'amour et de consécration à Jésus-Christ :

« Ah! mes très chers enfants, voici la demande la plus douce de toutes, mais il faut répondre cordialement : N'aimez-vous pas, mais je dis de tout votre cœur, mais je dis de toutes vos forces, mais je dis de toute votre affection, ce très bon, ce très doux et ce très aimable Sauveur? — Oui. — Ne lui consacrez-vous pas tout votre cœur, toutes vos pensées et toutes vos affections? — Oui. — Ne voulez-vous pas vivre et mourir en aimant Celui qui vous aime tant, et ne désirez-vous pas que le dernier soupir de votre

vie soit un acte d'amour de ce doux Jésus? — Oui. — Venez donc, ô mon aimable Jésus, prendre possession de ces âmes innocentes; vous avez toujours eu une affection particulière pour les enfants; vous les embrassiez avec tendresse, et vous commandiez qu'on les laissât s'approcher de vous (1).... »

Le soir, on réunissait les premiers communiants dans un dernier catéchisme, en dehors de l'office paroissial. La Méthode de Besançon *recommande de faire ce catéchisme à vêpres, de le terminer par la rénovation des vœux du baptême et le* Te Deum *en action de grâces.*

Notre siècle, qui a vu se généraliser les exercices du mois de Marie, du mois de saint Joseph, du mois du Sacré Cœur, a aussi réalisé ce vœu de Fénelon : « Je crois qu'il faudrait rendre la première communion le plus solennelle possible. »

Presque partout, aujourd'hui, elle est célébrée en très grande pompe et précédée d'une retraite. Chacun comprend que, pour la régénération chrétienne de la famille, de la société, c'est là un moyen d'apostolat plein d'espérance. Ainsi que l'a dit un poète, l'homme n'est que « la continuation de l'enfant; » les premiers communiants d'aujourd'hui seront les catholiques et les Français de demain. Redoublons donc de zèle pour rendre profonds, durables, les enseignements du jour vraiment céleste où l'enfant donne à Dieu et en reçoit ce premier baiser ineffable qui s'appelle la première communion. Ce jour-là décide ordinairement de l'orientation religieuse et morale de toute la vie.

Nos antiques chroniques rapportent que la grande et idéale héroïne de notre histoire, Jehanne, la Pucelle d'Or-

(1) Le P. Loriot, *de l'Oratoire de Jésus.*

léans, allait au combat avec un fanion sur lequel était inscrite cette devise : Jhesus, Maria.

Puissent nos enfants, par une sainte première communion, s'avancer tous au combat de la vie, abrités sous la même double égide que Jeanne d'Arc : Jhesus, Maria !

L'abbé J. GUILLERMIN.

Saint-Tropez (Var), le 21 novembre 1891, en la fête de la Présentation de Notre-Dame.



CHOIX
DE
DISCOURS & ALLOCUTIONS
POUR LA
PREMIÈRE COMMUNION

PREMIÈRE PARTIE

ALLOCUTIONS POUR LA RETRAITE



ALLOCUTION D'OUVERTURE

PAR MONSEIGNEUR DUQUESNAY, ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI

Nolite timere : ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum.

Ne craignez point : car je viens vous apporter une nouvelle qui sera pour vous le sujet d'une grande joie. *(Luc.,* II, 10.*)*

Ne craignez pas, mes petits enfants, je viens vous annoncer une nouvelle qui sera pour vous le sujet d'une grande joie. Ce ne sont pas des promesses éloignées. Depuis longtemps on vous dit : encore quelques mois, encore quelques semaines. Aujourd'hui je viens vous dire :

trois jours encore, et ce sera le jour de la première communion, et ce sera le jour d'une communion générale, universelle, à laquelle tous vous participerez; et mes lèvres frémissent de bonheur, car une parole bien douce, plus douce que le rayon de miel, harmonieuse comme un saint concert, vient de tomber de mon cœur. O prêtre! tu es, en ce moment, l'ange de la bonne nouvelle. « O prêtre! que tes pieds sont beaux! ce sont les pieds de celui qui vient évangéliser la paix. » *(Rom.*, x, 15.) Prêtre, répète donc, répète ta bonne nouvelle : Trois jours encore, et ce sera pour vous le jour de la première communion, et ce sera le jour de communion générale pour vous tous.

Ce n'est pas tout, M. E., je suis chargé par Notre-Seigneur de vous annoncer une autre nouvelle, joyeuse aussi, de vous apporter une autre grâce, belle, précieuse, incomparable. Ces trois jours qui nous restent sont des jours bénis, des jours favorables, des jours de salut; ces trois jours, nous allons les passer en prière. Il faut bien le dire, pourtant, étrange condition des grâces divines! elles sont des faveurs ou bien elles sont des châtiments; elles donnent la vie ou elles donnent la mort, comme Jésus-Christ leur auteur, qui « a été placé pour la ruine et pour la résurection de plusieurs en Israël. »

Oh! le solennel instant que celui où s'ouvre dans une paroisse une retraite de première communion! Solennel pour Dieu qui convie; car lorsque Dieu fait entendre sa voix à un petit enfant, quand il lui dit : « Viens à l'écart, viens en retraite, » c'est toujours pour accomplir sur lui un grand dessein; solennel pour le prêtre, car, mes pauvres enfants, quand un prêtre sent que Dieu va se servir de lui comme on se sert d'un ouvrier, d'un instrument, il se demande avec anxiété ce que, tout à l'heure, en

traversant tout Paris pour venir auprès de vous, je me suis demandé : l'œuvre à laquelle je vais travailler, est-ce une œuvre de miséricorde ou une œuvre de ruine? Jugez, mes enfants, si, en présence de cette alternative, notre zèle, notre charité sacerdotale doivent être émus, s'il nous est possible de renfermer au fond de notre cœur de prêtre les pensées et les sentiments que nous suggère ce moment solennel de l'ouverture de la retraite. Non; et nous allons consacrer ce premier entretien à vous parler de la retraite en elle-même, de sa haute importance, de sa nécessité, des moyens qu'il faut prendre pour en assurer le succès.

Cette première instruction est décisive : si vous sortez d'ici avec la conviction, comprenez bien cela, avec la conviction de l'importance, de la nécessité de la retraite, tout est heureusement fini. Demain, les jours suivants, au commencement de chaque séance, et surtout au moment du sermon, cette conviction se révélera en vous. Dès lors le succès de la parole sainte est assuré. Car, M. E., et croyez un prêtre qui a déjà quelque habitude des retraites, car la parole de Dieu, pour réussir, n'a besoin que d'être reçue dans un esprit attentif et dans un cœur docile. L'important, l'essentiel pour vous, ce soir, c'est de sortir d'ici avec cette pensée : oui, cette retraite est pour moi d'une nécessité indispensable.

Je prie le bon Dieu et la divine Vierge, sous le patronage de laquelle je place ces pieux exercices, je les prie de vouloir bien bénir cette première instruction.

Voici les pensées que je développerai devant vous : 1° *Importance de la retraite* fondée sur le besoin que vous en avez les uns et les autres, les enfants de la première communion et les enfants qui viennent pour renouveler; en second lieu, *merveilleux avantages*, grâce incomparable

d'une retraite bien faite; et puis, en troisième lieu, *malheur, faute irréparable d'une retraite mal faite et perdue.*

I. Et d'abord, M. E., importance de la retraite fondée sur le besoin que vous en avez tous, enfants de la première communion. Il est incontestable que, pour communier dignement, des dispositions préliminaires sont requises. Cela est si vrai, que si je vous disais à l'instant même : « Petits enfants, j'abrège pour vous le temps de la préparation ; vous voilà ici, eh bien, Dieu va se donner à vous sans délai ; avancez jusqu'à la table sainte, » vous me diriez : « Arrêtez, ministre du Seigneur, nous ne sommes pas prêts. Oh ! non, l'arrivée de notre Dieu n'est pas suffisamment préparée. »

Vous comprenez donc que des dispositions préliminaires sont nécessaires pour bien communier. Parmi ces dispositions, les unes sont tellement indispensables, que, communier sans les avoir, c'est faire un sacrilège. D'autres sont moins rigoureusement requises ; leur absence ne va pas jusqu'à constituer un sacrilège ; mais communier sans être dans ces dispositions, c'est faire une communion tiède et médiocre, qui porte peu de fruits.

Eh bien, M. E., écoutez-moi bien. Je dis que, presque tous, vous manquez de ces dispositions essentielles, nécessaires, sans lesquelles on fait infailliblement un sacrilège ; et je dis que cette retraite que je viens vous prêcher, que le zèle de votre pasteur vous donne aujourd'hui, je dis que cette retraite est l'unique moyen que vous ayez pour vous établir dans ces dispositions. Je dis, en outre, qu'un bien plus grand nombre encore, que tous sans exception, que tous et tous, vous feriez une première communion tiède, médiocre, presque de nul effet ; et je vous dis encore que la retraite vous rétablit dans la dévotion, le recueillement actuels.

Et en effet, parmi les dispositions requises, nécessaires par conséquent, il faut être en état de grâce, exempt de tout péché mortel. Ainsi, sous peine de faire un sacrilège, il faut que, jeudi prochain, à sept heures du matin, il n'y ait plus en vous vestige de péché mortel. Mais je vous entends dire : Mon père, grâce à Dieu, il n'y a plus dans mon âme de péchés mortels ; je les ai tous confessés à l'époque de ma confession générale.... Attendez, je vous répondrai, à vous qui parlez ainsi. Mais permettez-moi de vous demander si cela est vrai pour tous. N'y a-t-il pas encore ici des enfants qui n'ont pas eu le courage d'avouer à leur confesseur telle ou telle faute qu'ils connaissent, eux, parfaitement bien ? N'y en a-t-il pas parmi vous qui, à cause de la légèreté apportée dans leur examen, ont oublié dans la confession des fautes graves ? Ne s'en trouve-t-il pas qui, depuis leur dernière entrevue avec leur confesseur, sont retombés dans le péché ? M. E., sur un si grand nombre, il est impossible qu'il ne s'en trouve pas quelques-uns. O enfants pécheurs, la retraite est votre unique ressource ; mais aussi, cette ressource est infaillible. Priez Dieu de tout votre cœur ; écoutez attentivement la prière sainte ; priez encore, priez constamment pendant ces trois jours, et vous obtiendrez enfin la grâce de la justification.

Trois jours, c'est bien peu ; n'importe, rien n'est impossible à Dieu et à l'homme de bonne volonté. Mais aussi, ces trois jours passeront rapidement ; et si vous négligez un seul des exercices de la retraite et si vous avez le malheur, pendant ces trois jours, de perdre volontairement un quart d'heure, que dis-je, une parole tombant du haut de cette chaire, une inspiration que Dieu fera sentir à votre cœur, M. E., je ne réponds plus de rien, je ne sais plus que penser de votre première communion.

Je reviens maintenant à vous qui, tout à l'heure, me disiez avoir déclaré tous vos péchés à votre confesseur. Votre sincérité mérite un mot d'éloge, et je vous l'adresse de tout mon cœur : soyez heureux, petits enfants, à cause de cette sincérité. Mais l'aveu complet de nos fautes suffit-il pour nous en faire obtenir le pardon ? Assurément non. Que faut-il de plus ? Ou bien une charité parfaite, un acte de contrition parfait, ou bien la simple attrition, avec la grâce de l'absolution. Ce sont là les réponses du catéchisme. Eh bien, cette absolution, l'avez-vous reçue ? Non ; vous êtes tous ajournés à mercredi. Donc, de ce côté, vous n'avez pas encore reçu le pardon de vos péchés. Et cet acte de charité si vif, si pur, si parfait, qu'il justifie par lui-même, l'avez-vous produit ? Oh ! assurément personne ici n'oserait l'affirmer. D'un autre côté, vous n'avez pas reçu l'absolution. Donc, mes petits enfants, tirez vous-mêmes la conclusion : donc, toutes vos fautes vous sont encore imputables ; le péché est encore au fond de vos pauvres âmes ; l'acte de votre justification est commencé, mais l'acte suprême, ce qui doit l'achever, l'accomplir, il n'est pas encore arrivé. Grand Dieu ! quelle lumière vous faites briller à mes yeux ! C'est vrai, je n'y avais pas pensé : je porte encore en ce moment le poids de toutes les fautes que j'ai commises depuis l'âge de raison. Et, par ce premier motif, oui, la retraite est nécessaire, elle est indispensable.

En outre, que diriez-vous d'un homme qui, averti qu'un grand personnage comme un roi, comme le souverain pontife, par exemple, doit venir le visiter dans sa maison, se contenterait d'enlever ce qui pourrait blesser les regards de ce souverain sans rien faire de plus, sans s'occuper à orner, à embellir sa demeure ? Cet homme, diriez-vous, commettrait une irrévérence grave. Il ferait

preuve de bien peu de respect; il ne mériterait aucune récompense. Appliquez-vous cette comparaison : que diriez-vous d'un petit enfant qui, averti depuis un an, depuis deux mois surtout, que, non pas un prince, non pas un roi, non pas le vicaire de J.-C., mais Dieu lui-même, N.-S. J.-C. doit venir, non pas dans sa demeure, dans sa chambre, mais doit venir dans son cœur, là, dans le sanctuaire de son âme, se contenterait d'enlever tout ce qui peut irriter les regards de Dieu, les péchés mortels, et qui ne ferait rien de plus, qui ne se mettrait pas en peine d'orner, d'embellir la demeure de son cœur par la vertu, par le recueillement, par la dévotion actuels? Cet enfant, diriez-vous, ferait preuve de bien peu de foi, de bien peu d'amour; sa première communion serait tiède; pour rien au monde, moi, je ne voudrais faire une première communion comme cela. Votre langage m'édifie, M. E. Mais dites-moi, vous qui parlez ainsi, êtes-vous dans cette disposition de dévotion, de recueillement actuels? Non, et vous ne pouvez pas y être : à votre âge, on est si léger, si étourdi, que lorsqu'un événement grave ne se présente que d'assez loin, eh bien, on n'y pense pas, on n'y fait nulle attention. Mais voici, voici le grand jour qui arrive : dans trois jours, Dieu viendra se présenter à la porte de votre cœur. Il sera là; il me semble le voir à la porte de votre pauvre cœur; il dira : Je veux y entrer les mains pleines de grâces, pleines de bénédictions. Ah! mes pauvres enfants, quelle ressource vous reste-t-il? La retraite. Cette retraite que je vous prêche, oui, c'est elle qui fera de vous des enfants pieux, des enfants recueillis, des enfants saints et bien disposés.

Mais prenez bien garde, si vous êtes légers pendant la retraite, savez-vous ce qui arrivera jeudi matin? En venant dans l'église, vous sentirez en vous un vide immense;

vous serez tristes; alors vous vous rappellerez mes paroles; vous vous direz : j'ai le cœur sec, je n'ai pas de dévotion pour le bon Dieu. Et puis, pour prendre le change, vous lirez dans votre livre les formules de l'acte de désir, d'amour....; mais tout cela pourra vous fatiguer la tête, et ne point vous donner la dévotion. La messe commencera, continuera : au moment de la communion, vous aussi, vous approcherez du saint autel; vous recevrez le bon Dieu avec le recueillement extérieur, mais avec un cœur qui sera comme la pierre et le marbre; vous regagnerez votre place.... et vous aurez manqué votre première communion, en ce sens qu'elle aura été tiède, médiocre, de nul effet. O mon Dieu, préservez-nous de ce malheur! Quant à moi, je suis tellement convaincu du malheur d'une communion tiède, qu'hier, toute la journée, au tribunal de la pénitence, je pensais à vous, et, à toutes les personnes qui se sont adressées à moi, j'ai dit : Récitez, pour ces pauvres petits enfants de la première communion, pour ces milliers d'enfants qui, d'ici à six semaines, dans Paris, vont faire leur première communion, récitez pour eux deux dizaines de chapelet.

Premièrement donc, évitez le malheur, le crime du sacrilège, mais évitez aussi le malheur d'une communion tiède, médiocre. Oh! si je pouvais avoir le bonheur de vous inspirer une horreur salutaire pour cette conduite légère, dissipée, qui est un obstacle invincible aux grâces et aux bénédictions de Dieu!

Permettez-moi maintenant, chers enfants de la première communion, de dire un mot à vos frères et à vos sœurs aînés. Et d'abord, laissez-moi épancher mon cœur au milieu de vous, laissez-moi vous féliciter au nom de l'Eglise, dont je suis le ministre. Oh! combien cette bonne et tendre mère, l'Eglise, est heureuse de vous voir. Eh bien,

aujourd'hui, elle est heureuse, elle voit vos rangs nombreux et pressés. Cependant, M. E., prenons bien garde que la joie ne nous empêche d'apercevoir en nous certains changements, changements si grands que la religion peut-être a peine à nous reconnaître. Parlons sans figure. Vous rappelez-vous, quand vous étiez, il y a un an, deux ans au plus, à l'époque de votre première communion, quelle délicatesse de conscience, quelle horreur du péché! Votre confesseur ne pouvait pas réussir à calmer vos scrupules. Vous souvenez-vous de ce que vous avez écrit, de ce que vous avez dit sur votre première communion? de ces résolutions si généreuses et si multipliées; de tout cela, enfants, que reste-t-il? Qu'avez-vous fait du vêtement blanc de votre première communion? Hélas! il me semble entendre la religion tout en larmes, s'écrier, comme autrefois le vieux Jacob : oui, c'est bien la robe de mon fils, mais elle est teinte de sang; une bête cruelle a dévoré Joseph : *Tunica filii mei est, fera pessima comedit eum, bestia devoravit Joseph....* (Gen., XXXVII, 33.) Calmez mes inquiétudes, mes chers enfants; dites-moi, et je serai bien heureux de recevoir ce démenti, dites-moi que je me suis trompé, que j'exagère.

Ah! sans doute, pour plusieurs, le mal n'est pas si grand, mais reconnaissez aussi que vous n'êtes pas ce que vous devriez être. Vous êtes malades, enfants aimés; votre âme est affaiblie par une dissipation habituelle, par la désaffection; avec quelle effrayante facilité vous commettez tous les jours une multitude de fautes contre la religion, contre l'humilité, la modestie, l'obéissance! Il y a certainement quelque chose qui vous dit là, au fond de la conscience, que vous avez besoin de vous réformer. Eh bien, cette retraite vient merveilleusement à votre secours. Vous descendrez pendant la retraite au fond de votre

âme, vous scruterez tous ses coins et recoins; la lampe de la parole sainte à la main, vous éclairerez tous les abîmes, vous ne vous arrêterez pas pendant cette retraite sur cette pente qui vous conduirait inévitablement à votre perte.

Enfin, vous avez tous besoin de la retraite, enfants de la première communion et enfants qui venez pour la renouveler. Pourquoi? parce que vous avez quinze ans ou que vous approchez de cet âge terrible, critique. Quant à moi, il ne m'arrive jamais d'entrer dans une réunion d'enfants de votre âge sans éprouver une indéfinissable émotion, une angoisse mêlée cependant de quelque espérance. Et en vous voyant là, sous ma main, savez-vous ce que je me dis? Je me dis : voici des enfants qui sont entre la vie et la mort, qui sont dans un moment de crise qui finira on ne sait comment. C'est vers quinze ans surtout que les passions s'emparent du cœur; c'est alors que le monde aussi vient nous arracher aux soins affectueux et maternels de la religion. Eh bien, M. E., cette retraite, placée au seuil de votre jeunesse, ah! comme elle vous sera salutaire! On ne pèche pas quand on pense à Dieu, quand on pense à la mort, à l'enfer, à la fin dernière. Voilà précisément ce que nous ferons pendant la retraite. Vous êtes d'accord avec moi, n'est-il pas vrai, chers enfants?

Cette retraite, ce n'est pas seulement une œuvre de dévotion comme le chapelet, excellente chose, mais enfin on peut, en toute rigueur, se sauver sans le chapelet, tandis que cette œuvre n'est pas une œuvre de surérogation, c'est une nécessité indispensable. Il est impossible de bien faire sa première communion sans retraite. Cette retraite est nécessaire aux enfants plus âgés qui ont à réparer. Elle vous est nécessaire à tous, parce que vous

avez à vous précautionner contre les dangers de l'avenir.

II. Voyons maintenant, dans une seconde réflexion, les merveilleux avantages d'une retraite bien faite. Il faut distinguer, dans la grâce de la retraite, M. E., un double caractère : c'est une grâce pleine d'énergie et de puissance, et en même temps une grâce pleine de douceur : *Attingit ergo a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter*. (Sap., VIII, 1.) Et d'abord, la grâce de l'énergie est une grâce bien puissante. Je n'en voudrais d'autre preuve que l'exemple. Savez-vous quelle fut la première retraite donnée dans l'Eglise? c'est celle faite par les apôtres lorsqu'ils étaient renfermés dans le Cénacle. Eh bien, voyons quels ont été les effets de cette retraite faite par Thomas l'incrédule, par saint Pierre, qui avait renié son maître jusqu'à trois fois, et par les autres disciples, jusqu'à André, qui tous, à l'exception de saint Jean, avaient, comme saint Pierre, abandonné Jésus? Ils sortent tous du Cénacle comme d'intrépides soldats ; et à eux seuls, ils vont bouleverser et convertir le monde.

Eh bien, depuis lors, quels effets merveilleux n'ont pas opérés dans l'Eglise les exercices de la retraite ! Ne voit-on pas cet exemple suivi par le clergé de tous les diocèses dans la ferveur de leur sacerdoce ? On entre tous les ans en retraite. Moi qui prêche la retraite en ce moment, et vos catéchistes, tous les ans, nous faisons une retraite pour notre propre compte. Veut-on tenter la conversion d'une paroisse, que fait-on ? on prêche une retraite. Vous êtes trop jeunes, mes petits amis : vous n'avez pas vu, vous, cet admirable spectacle de nos grandes retraites d'autrefois connues sous le nom de missions. Oh ! comme il était beau de voir des cités comme Paris, Lyon, Rouen, Bordeaux, Marseille en retraite ! Figurez-vous que les lieux

de plaisir étaient vides ; il n'y avait personne au théâtre ni ailleurs ; les églises étaient pleines, combles ; les tribunaux de la pénitence assiégés nuit et jour. Je connais un missionnaire qui confessait dix-sept heures de suite ; il lui est arrivé de passer deux jours et deux nuits sans prendre de repos. Et puis, chaque jour de retraite était signalé par des miracles. Ainsi, c'étaient des protestants, des hérétiques, des juifs qui se convertissaient ; c'étaient des hommes connus de toute la ville, qui demandaient pénitence ; c'étaient des hommes ennemis qui, au pied de la chaire, s'embrassaient et se réconciliaient à jamais. Le dernier jour de la retraite, à la messe, c'était une communion générale. D'abord, on portait processionnellement et avec triomphe l'image de J.-C., qu'on allait planter au milieu des cités comme le mémorial des grâces reçues et de la résurrection prêchée à tous. J'ai assisté une fois à la plantation de la croix, à la suite d'une retraite dans une grande ville ; eh bien, ce jour-là, on vit neuf mille femmes et huit mille hommes communier.... dans un seul jour ! dix-sept mille en un seul jour ! On donnait la sainte communion dans la chapelle de la cathédrale. Ailleurs, c'était un bagne de galériens tout entier : le R. P. Lavigne a prêché la retraite au bagne de Toulon, au bagne de Brest. Il fallait voir tous ces forçats, ces hommes qui sont les exclus de la société ; il fallait lire sur ces visages devenus impassibles, dans ces yeux qui ne savaient plus pleurer, l'émotion causée par la grâce de la retraite ; on ne trouve pas seulement une grâce, mais toutes les grâces : d'abord, la grâce de la prière, puisque, chaque matin, la retraite commencera par le saint sacrifice de la messe ; puis, il y a les exemples d'une multitude d'enfants, vos frères et sœurs en J.-C., dont le recueillement parle si efficacement à votre cœur ; il y a

ensuite les instructions sur les points principaux de la religion.

Ecoutez une histoire. Un jour on amena à un grand saint, saint Philippe de Néri, un pécheur impie, incrédule, qui ne voulait pas entendre parler de la religion, qui se moquait des remontrances de sa mère et des prêtres. Saint Philippe de Néri était un grand saint. Il vit donc s'avancer cet homme qui, le sourire sur les lèvres, pensait sans doute en lui-même venir à bout du saint comme de tous les autres. Saint Philippe lui dit seulement : Mon ami, je désire de tout mon cœur votre salut ; je le demande à Dieu, mais il faut que vous y coopériez ; car Dieu ne peut nous sauver sans nous. Eh bien, voici l'unique chose que je vous demande. — Quoi, mon père? — Ce soir, avant de vous coucher, vous mettrez aux coins de votre lit quatre flambeaux allumés ; puis, vous vous coucherez, et les mains jointes, vous direz : « Cette nuit même je puis mourir ; si je meurs dans cet état, je vais en enfer. » C'est tout ce que je vous demande ; vous direz cela trois fois. Je le veux bien, dit cet homme. Et il s'en va haussant les épaules, trouvant très bizarre et très originale l'idée du saint. Où va-t-il? dans les lieux de plaisir; il s'étourdit, il s'amuse, il ne pense plus à ce que le missionnaire lui a demandé. Cependant, il rentre chez lui à minuit. Avant de se coucher, il se rappelle ce qu'il a promis : après tout, cela ne me fera pas de mal, je l'ai promis, je suis un homme d'honneur; et il dispose des flambeaux aux quatre coins de son lit ; il éprouve déjà une certaine émotion ; il allume ces quatre flambeaux : une sorte de malaise s'empare de lui ; il devient grave, réfléchi ; puis il se couche cependant, joint les mains, et voilà notre homme qui commence à trembler, à avoir peur, à ressembler à quelque chose comme un cadavre. Il dit une

fois : « Cette nuit même je puis mourir.... » Mais cela est vrai, pourtant, je puis mourir cette nuit.... « Si je meurs cette nuit dans cet état, je vais en enfer....; » mais cela est certain.... Et voila qu'il n'a pas besoin de répéter trois fois cette parole. Il se lève précipitamment et sort de chez lui. Il court, il ne marche pas, il court à travers les rues et les places de Rome, il va heurter à la porte de l'homme de Dieu. Mon père, dit-il à saint Philippe de Néri, mon père, grâce, miséricorde ! réconciliez-moi avec Dieu. Cet homme était converti : de pécheur il était devenu pénitent.

Eh bien, M. E., pendant la retraite, nous faisons quelque chose de semblable. Nous faisons retentir, nous, non pas une fois, non pas trois fois, mais pendant trois jours entiers, la parole sainte. Semblable à l'une de ces anciennes machines de guerre, ces balistes qui venaient frapper les murailles avant qu'on se servît du canon, cette parole battra votre âme en brèche : nous vous la répéterons à satiété du haut de cette chaire. Nous vous forcerons à vous poser cette question : Où en suis-je pour le salut de mon âme? si je paraissais devant Dieu dans cet état, quel serait mon sort pendant toute l'éternité ? Et, à la suite de ces réflexions, votre conversion se fera sans secousse et avec une incomparable douceur; car, à la force, à la puissance, la grâce de la retraite joint la suavité. Dites-moi, n'est-ce pas déjà une chose douce aux sœurs, aux frères, de se sentir toute la journée ensemble dans la maison de Dieu : *Ecce quam bonum et quam jucundum....* (Ps. CXXXII, 1.) Dans ces larmes que vous répandez ici, dans ces prières si pieuses que vous faites, dans ces sacrifices faits à Dieu, vous n'en doutez pas, il y aura d'incomparables jouissances. Si vous en doutiez, interrogez, enfants, ceux qui vous ont précédés dans la retraite :

ils vous diront qu'à mesure qu'ils avançaient, qu'ils accordaient à Dieu ce que Dieu leur demandait, la joie, la paix, la consolation, surabondaient dans leur âme.

III. Une dernière réflexion, M. E. C'est un grand bonheur de bien faire sa retraite ; mais c'est un effroyable malheur de manquer ses pieux exercices. Il faut vous y attendre : vous allez être tentés pendant la retraite. Le démon va redoubler ses efforts. Par exemple, il vous distraira pendant la messe, pendant un avis donné par celui qui dirige la retraite, au moment du sermon. Il cherchera à vous faire succomber à la tentation du sommeil. Il a ses raisons pour cela ; c'est que, pendant que vous dormiriez, vous n'entendriez pas la parole destinée à vous convertir. A un autre, il dira : « Toi, tu songes à te convertir, à changer de vie ! Comment ! tu pourrais te résoudre à sacrifier cette habitude, ces compagnies qui sont si agréables ! Et puis, ne vois-tu pas que ce prédicateur cherche à t'effrayer ? » Voilà d'astucieuses suggestions !

Je vous propose seulement une pensée : Quoi ! remettre à un autre temps l'époque de sa conversion, l'aveu de ses fautes ! Mais celui qui raisonne ainsi se résignerait donc à sacrifier cette grâce de la retraite que nous venons de reconnaitre comme si importante; si nécessaire. Et puis, êtes-vous sûrs, M. E., de faire une autre fois la retraite ? Quelque nombreux que vous soyez, vous n'arriverez pas à la fin de l'année sans qu'il y en ait au moins deux de ceux qui sont là pleins de jeunesse et de vie qui manquent, dans un an à pareil jour, au rendez-vous que je vous donne au pied de cette chaire. Beaucoup ne seront plus, mais vous qui pourriez peut-être mal faire votre retraite et qui assisteriez encore à ces pieux exercices, vous convertiraient-ils ? Pas davantage. L'année prochaine, les vérités saintes seront les mêmes absolument; vos habi-

tudes seront plus fortes et la grâce moins abondante, parce que vous en aurez abusé. Vous convertirez-vous ? non ; et dans deux ans, dans dix ans, cinquante ans, et à l'heure de la mort, je crains bien encore que non. Ne voyez-vous pas que le parti le plus sage, c'est d'aller à Dieu de tout son cœur et de dire : Mon Dieu, me voilà avec toutes mes misères, mes faiblesses, mes infirmités ; convertissez-moi, changez-moi, guérissez-moi ; parlez, Seigneur, votre serviteur vous écoute !

Ah ! j'abandonne toutes ces tristes pensées ; j'ouvre mon cœur à l'espérance ; et, au nom de Dieu, de la très sainte vierge Marie, je déclare ouverte cette chère retraite de la première communion. O jour de la retraite, jour de miséricorde, de paix et de salut ! jour heureux entre tous les jours de ma vie, précurseur joyeux de cette grande journée de jeudi, jour de la retraite, je vous salue, soyez, soyez béni !

Et vous, M. E., entrez courageusement ensemble et d'un même pas dans cette chère retraite ; et lorsque, sortis de cette enceinte, vous vous séparerez pour gagner le foyer paternel ou l'école, qu'on s'aperçoive, à votre air recueilli, que vous êtes des enfants en retraite. Enfin, n'oubliez pas ces trois points importants : 1° besoin que nous avons de la retraite ; 2° merveilleux avantages d'une bonne retraite ; 3° grand malheur d'une retraite perdue ; mais Dieu écartera ce malheur. Tous ici, vous ferez une bonne retraite, vous ferez une bonne première communion, tous vous irez un jour dans le ciel. Ainsi soit-il.

PREMIER JOUR

AVIS A DONNER A UN DES PREMIERS EXERCICES DE LA RETRAITE

MOYENS DE BIEN FAIRE LA RETRAITE. — DE SON IMPORTANCE

M. C. E., dites tous en ce moment de cœur et d'âme : Je veux bien faire ma retraite ; car, si vous faites bien la retraite, vous ferez une bonne confession générale ; si vous faites une bonne confession générale, vous ferez une bonne première communion ; si vous faites une bonne première communion, vous serez sauvés ; vous aurez la garantie la plus grande possible d'aller au ciel. Ainsi que le disait un jour une petite fille de votre âge, dans son naïf langage : « Quand on a fait une bonne première communion, on a déjà un pied dans le ciel, il n'y a plus qu'à passer l'autre. » Vous avez donc, M. E., un moyen assuré d'aller au ciel, c'est de faire une bonne retraite. Or, pour faire une bonne retraite, que faut-il ? Est-ce difficile ? Non. Il ne faut qu'une condition. Laquelle ? Avoir bonne volonté. — Avoir bonne volonté pour prier, pour examiner sa conscience ; avoir bonne volonté pour se faire connaître et avouer ses péchés au prêtre comme à Dieu ; avoir bonne volonté pour se repentir, pour se convertir : tout est là ! Quel est celui d'entre vous qui ne peut pas avoir bonne volonté pour prier, pour s'examiner, pour se confesser ? Voyez comme Dieu est bon ! il ne vous demande que cela, pour vous accorder après-demain le pardon de tous vos péchés ; le jour suivant, les joies délicieuses de la sainte communion ; et, à la fin de votre vie, le ciel. Dites-donc tous au fond de votre cœur : Oui, mon Dieu, à partir de ce moment je veux bien prier, je veux bien m'examiner, je veux bien me confesser, je veux me corriger et me convertir.

Un roi rencontra un jour un berger dans la campagne : « Mon ami, dit le roi, combien gagnez-vous par an ? — Sire, je gagne autant que vous. — Autant que moi ? — Oui, sire, comme vous, je gagne le ciel ou l'enfer. » Que gagnerez-vous, M. E., pendant cette retraite ? C'est à vous de choisir ; mais vous gagnerez le ciel ou l'enfer.

Avis pour le premier jour de la retraite.

Le premier jour, *jour d'examen*, d'étude de sa conscience et de ses défauts, demander à Dieu la grâce de connaître ses péchés, afin de s'en purifier et de s'en corriger.

— ORAISONS JACULATOIRES à répéter souvent dans la journée : la prière de saint Augustin : *Noverim te! Noverim me!* Seigneur, faites que je vous connaisse et que je me connaisse ! — *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam;* ayez pitié de moi. Seigneur, selon votre plus grande miséricorde. — O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous!

LECTURE dans l'*Imitation de J.-C. :* livre IV, chapitre XII.

ALLOCUTION SUR LE SALUT

PAR LE R. P. LEFEBVRE. S. J.

> *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur?*
>
> Que servira à un homme d'avoir gagné l'univers, s'il vient à perdre son âme? (*Matth.*, XVI, 26.)

Voyez-vous, M. E. : ces deux mots de Dieu, les comprenez-vous? voulez-vous bien les garder dans votre cœur : *quid prodest.* Ces deux paroles sont une lumière pour notre intelligence, et si vous les comprenez, si le Seigneur m'accorde la grâce de vous faire comprendre ces deux mots, non seulement le succès de la retraite est assuré, mais encore tous feront une bonne communion, mais vous deviendrez des saints, et encore plus, vous deviendrez des apôtres. Voilà qui est étonnant, n'est-ce pas, M. E. : vous ne savez pas la différence entre un saint et un apôtre; elle consiste uniquement dans la manière dont un enfant, un élu du ciel, a compris ces mots : *quid pro-*

dest? et s'il les a compris, il s'écrie : Mon âme! Il faut que je sauve mon âme! Il faut que j'arrive au Ciel! Parler ainsi, c'est avoir bien compris ces deux mots : *quid prodest?* Mais un apôtre a compris mieux encore, et il dit dans son cœur, non content de sauver son âme, il en voit tant qui se perdent, il dit dans son cœur à Dieu : « Donnez-moi des âmes, ô mon Dieu; il y en a tant qui vont en enfer, je voudrais pouvoir en sauver, donnez-moi des âmes. »

J'ai vu des enfants qui ont eu le bonheur de comprendre dans la retraite de la première communion cette parole sacrée : *quid prodest?* et ils ont fait la première communion comme des anges; et ils sont devenus des saints; et un jour ils seront des apôtres, je n'en doute pas, j'en connais des exemples ; je vais vous en citer tout de suite.

I. Dans Paris, il y avait un homme qui était ambitieux, dominé par la soif de la gloire, que rien n'eût pu arrêter s'il n'eût été converti à Dieu. C'eût été un conquérant, peut-être un guerrier, je ne sais pas ce qu'il pouvait devenir, car jamais l'amour de la gloire n'avait été plus ardent dans un cœur humain. Eh bien! M. E., on lui disait tous les jours cette parole : *quid prodest?* Que voulez-vous chercher sur la terre? Et puis, quand vous aurez la gloire, si vous perdez votre âme, votre éternité, *quid prodest?* Il ne comprenait pas, il était emporté par les passions du cœur; il eût été damné, c'est certain ; quand un jour un homme qui lui répétait souvent la parole évangélique, et qui avait prié avec plus de ferveur, le rencontra sur la place publique, lui prit les mains et lui dit comme de coutume : Xavier, car c'est de François-Xavier que je parle, mais qu'est-ce que vous voulez, que prétendez-vous faire? de la gloire? De la gloire? mais : *quid prodest?....* Et dans ce moment, M. E., il se fit un grand jour dans l'âme de

Xavier; il vit que cette parole était la vérité même : il s'enferma quelques jours et répétait souvent à son cœur cette parole : *quid prodest?* et il sortit de cette petite retraite transformé en saint, en apôtre.

Mais que je vous dise quelque chose de plus frappant qui m'est arrivé dans une retraite de première communion, il n'y a pas plus de quatorze à quinze ans. Je donnais une retraite de première communion et le lundi matin je faisais une sorte de méditation comme maintenant, sur cette parole : *quid prodest?* et je remarquai, au pied de la chaire, un petit enfant qui écoutait comme un ange, immobile, il me regardait, et je crois que ce n'était pas un miracle; mais je le remarquai, il me semblait, vraiment, il me semblait que sa figure s'éclairait, que son front était entouré d'une lumière non pas semblable à celle du feu, mais d'une lumière douce qui me paraissait grandir. Cet enfant écoutait admirablement, et, avant la fin de cette méditation, il était si touché, qu'il ne s'apercevait pas que des larmes échappées de ses yeux roulaient sur lui et tombaient à terre comme des perles; il ne s'en apercevait pas, il était si attentif que vraiment il ne le savait pas. Je dis dans mon cœur : Voilà un enfant admirable, il écoute bien, il comprendra; ce sera un saint et Dieu en fera peut-être un apôtre.

Eh bien! M. E., après l'instruction, je me plaçai dans un coin de l'église; et comme l'enfant sortait, je lui fis signe : « Mon enfant, j'ai un mot à vous dire. » Il s'approcha en rougissant et je lui dis : « Mon enfant, avez-vous bien écouté l'instruction? » Je le savais bien; mais c'était pour entrer dans son cœur; il répondit : « Oui, mon Père. — Avez-vous bien compris? — Oui, mon Père. — Avez-vous bien retenu, mon enfant? — Oh! certainement. — Mais qu'avez-vous retenu? » Et il me dit alors avec

un accent que je crois entendre, si fort et si tendre : « J'ai retenu deux mots seulement, mais qui me suffiront pour toujours. — Et quels sont-ils? — Ce sont les deux paroles que vous avez répétées si souvent : *quid prodest?* — Et que signifient-elles donc, mon enfant? » Et il me dit une chose que je n'avais jamais entendu dire; cet enfant, dans son langage simple et énergique, traduisit les paroles de l'Evangile d'une manière admirable. — « Père, cela veut dire : A quoi bon ? » Et voyant mon regard étonné, car je n'avais point parlé. — « Oui, mon Père, j'ai compris, *quid prodest?* « à quoi bon?.... » On dit que je serai très riche un jour. » Et en effet, cet enfant était destiné à une grande fortune; il en jouit maintenant; il a une des grandes fortunes de la France. « Je serai très riche, mais à quoi bon? mon Père, je puis mourir le lendemain de ma première communion, à quoi pourraient me servir les richesses si je n'ai pas mérité les trésors du Ciel, si je n'ai rien acquis pour Dieu ; oh! oui, j'ai bien compris. Mon Père, on dit que j'ai un beau nom. » En effet, je ne le savais pas, mais il porte un des plus beaux noms de France, un nom historique. « A quoi bon, s'il n'est pas inscrit dans le Ciel : *quid prodest?* On dit, mon Père, que Dieu m'a donné quelques talents. » Et j'ai appris ce jour-là que cet enfant était comme un prodige, il était de deux ans plus avancé que les enfants de son âge, il avait des succès merveilleux. « A quoi bon, si je ne sais pas sauver mon âme, que me restera-t-il de ma petite science? On dit que j'ai quelques grâces extérieures. » En effet, c'était le plus bel enfant que j'aie vu de ma vie; en montant en chaire, j'avais vu sa figure angélique et j'en avais été frappé. « Mais, mon Père, à quoi bon? je n'ai qu'à mourir ce soir, que deviendra cette beauté périssable de la terre? » Je pris ses mains dans

les miennes ; je le regardai fixement et je lui dis : « Mon enfant, Dieu vient de vous faire une grande grâce, vous avez compris, tâchez de ne pas oublier. » Et alors l'enfant prit à son tour mes mains, les baisa en pleurant et me dit : « Mon Père, je n'oublierai jamais ces deux mots : *quid prodest?* » Cet enfant est devenu un homme, il est resté chrétien. C'est un saint, ce sera un apôtre : on m'a dit qu'il n'avait qu'un seul désir, de renoncer à ses richesses, de briser ses chaînes d'or qui pourraient le retenir dans le monde ; et il ne demande plus qu'une croix de bois pour aller en apôtre, comme Xavier, conquérir, sauver les âmes, et tout cela parce qu'il a bien compris ces deux mots : *quid prodest?*

Oh ! M. E., si le ciel vous accordait la même grâce ici ; si parmi vous un enfant devenait un saint, un apôtre ; s'il était une jeune fille qui devint une sainte, qui, non contente de sauver son âme, voulût en sauver d'autres, ce serait le but de mes prières ; mais ce qui est certain, c'est que si tous vous vouliez bien répéter cette parole dans votre cœur et la méditer, M. E., vous passeriez bien cette retraite, vous feriez bien votre première communion ; vous sauveriez vos âmes et avec vous d'autres âmes. Il faut donc méditer ces paroles, et pour vous les faire comprendre, je vais répéter le texte tout entier en français, et voyez si vous découvrirez les trois pensées qui sont renfermées dans ce texte ; trois pensées célestes ; et une seule, bien comprise, suffirait pour vous donner la grâce de la lumière et de la force.

II. Ecoutez bien ce texte : *De quoi pourrait servir à un homme*, dites : *pourrait servir à moi, le monde entier ; quand j'aurais toutes les richesses de la terre, toute la gloire du monde, de quoi cela pourrait-il me servir si je viens à perdre mon âme?....* Voyez-vous les trois pensées?

une vous échappe; mais il en est deux que vous aurez aperçues, méditons-les ; premièrement, c'est que les êtres ont une *fin*, une *destinée glorieuse;* cette fin n'est pas le monde, puisqu'il ne peut servir de rien; et si vous tendez à votre fin véritable, vous devez servir Dieu, tâcher de l'aimer, suivre sa loi, *sauver votre âme*, et vous aurez la *vie éternelle*, *le ciel.*

Voyez comme ces trois pensées sont admirables : dans une retraite de première communion sur ces deux mots *quid prodest ?* retraite dont je garde encore un profond souvenir, ces chers enfants étaient pénétrés profondément de cette vérité qu'ils avaient comprise, et je ne doute pas qu'ils aient persévéré dans leurs bonnes et saintes dispositions. Tâchez donc de bien comprendre ces paroles et de les retenir dans votre cœur : A quoi sert de gagner l'univers si l'on vient à perdre son âme? Ou bien prenez ces trois mots : Mon Dieu, mon âme, mon éternité; ou cette autre parole de l'Evangile : *Une seule chose est nécessaire*, une seule, sauver mon âme; ou bien cette formule de saint Louis de Gonzague : Qu'est-ce que cela pour mon éternité? *Quid hoc ad æternitatem ?* Ou bien cette formule d'un homme mort à dix-sept ans et couronné non seulement dans le Ciel, mais qui a les honneurs de Dieu dans l'Eglise, Stanislas de Kostka : *Major sum*, je suis plus grand ! Mon cœur, mon âme a des désirs plus vastes que cet univers; tout cela n'est rien et ne pourrait remplir mon cœur. Si vous comprenez, vous serez des saints. Encore quelques mots pour vous aider à réfléchir ; *quid prodest ?* de quoi tout le monde pourrait-il me servir, à la vie, à la mort, pour l'éternité? A la vie, c'est trop petit; mon cœur est plus grand, certainement bien plus grand; mon âme est incomparablement plus grande que ce monde; voilà pourquoi on n'a jamais vu

quelqu'un qui ait eu assez de plaisirs, de richesses, de gloire ; mais surtout cela passe vite. Imaginez un enfant tombé dans un torrent qui l'entraine avec furie ; ce malheureux voudrait s'arrêter, et il étend ses bras pour tâcher de saisir quelque chose qui puisse le retenir ; mais à la surface de l'eau flotte une branche détachée, une feuille morte, il la saisit, mais elle ne l'arrêtera pas, il n'ira que plus vite au fond de l'abime : à la mort. Ainsi vont les pécheurs, entraînés par le courant des années, ils sont attirés vers l'abime : ils voudraient s'arrêter, saisir quelque chose ; mais s'arrêtant au monde, saisissant les vanités du monde, ils ne saisissent qu'une feuille morte, qu'une branche détachée. Il fallait s'arrêter aux rochers du rivage, à la pierre immobile qui voit passer l'eau sur elle depuis des siècles ; s'ils avaient saisi le rocher, ils étaient sauvés, leur âme était sauvée, si elle s'était attachée à Dieu, s'ils avaient mis en Dieu leur espérance ; car Dieu seul est immobile.

Le monde ne sert de rien, mais à la mort à quoi peut-il servir? Ici tous vous allez bien comprendre : A la mort, à ce moment suprême, de quoi peuvent servir les richesses de la terre, les désirs de la gloire? On ne peut éviter la mort ni l'adoucir. On ne peut l'éviter, on ne peut pas la retarder ; c'est l'heure. Dieu lui-même a dit à la mort : Frappe. Eh bien ! *quid prodest?* On ne peut pas l'adoucir.

Un grand général, par suite de blessures reçues dans les batailles, allait mourir ; le roi, pour le récompenser d'avoir bien conduit ses troupes à la gloire, lui envoya ce qu'il y a de plus brillant au monde pour un soldat ; ce n'étaient pas des décorations : il en était couvert ; mais il était une dignité à laquelle il aspirait depuis le premier jour où il endossa l'uniforme ; général depuis longtemps, il désirait par-dessus tout le titre de maréchal de France.

Eh bien ! Louis XIV lui envoya le bâton de maréchal ; on le déposa entre ses mains déjà tremblantes. Il prit ce bâton et le regarda, avec un sentiment de joie d'abord, et puis il le rejeta avec une sorte de dédain, en s'écriant : « Mais à quoi me sert-il maintenant, je meurs : » *quid prodest ?* De quoi pouvait lui servir ce bâton de maréchal qu'il ambitionnait, s'il n'a pas sauvé son âme ?

Trois ans plus tôt, sous le même règne, celui-là était maréchal depuis longtemps, c'était Luxembourg ; il allait mourir et Louis descendit de son trône et vint, environné de sa cour, donner à cet homme une dernière preuve de son attachement. « Maréchal, je viens vous donner aujourd'hui un témoignage de notre royale affection. Vous avez tout fait pour la gloire de mon nom. » Luxembourg baisa sa main avec respect. « Demandez tout ce que vous voudrez, je vous l'accorderai, je veux vous prouver mon estime. » Le maréchal se tournant vers le roi lui dit : « Sire, je n'ai qu'une demande à vous faire ; je voudrais bien avoir encore une heure de vie pour pleurer mes péchés ; » et le roi, l'ayant entendu, se détourna pour cacher ses larmes, en s'écriant : « Que m'a-t-il demandé ? Est-ce que je puis donner la vie, moi qui dois mourir comme les autres ? » Ayant entendu ces mots, le maréchal se détourna et dit : « Que je suis malheureux, que me sert-il d'avoir si souvent affronté la mort pour lui ? *quid prodest ?* Il ne peut pas me donner un instant de vie pour pleurer mes péchés. »

Comme les histoires ne fatiguent pas l'esprit, je vais vous raconter celle d'un enfant qui avait compris admirablement ces deux mots : *quid prodest ?* Je n'ai point connu cet enfant, mais on m'a écrit de bien loin, de pays étrangers, l'histoire que je vais vous raconter. C'était une petite fille, une négresse des colonies ; elle avait compris qu'il fallait

sauver son âme. Je dis ces choses parce que ces enfants-là sembleraient avoir moins d'esprit que nous, qui sommes des enfants catholiques et, par conséquent, qui avons des idées plus nobles de la liberté des chrétiens. Un jour, le maître de cette petite esclave lui demanda une chose qui n'était pas juste ; et d'après la lettre qui était écrite, j'ai compris que c'était un mensonge grave. On voulait de cette enfant un mensonge, mais un mensonge odieux ; mais cette enfant, qui aimait Dieu et qui voulait sauver son âme, dit à son maître qu'elle ne pouvait pas faire cela. Le maître, étonné qu'on osât lui refuser quelque chose, détache de son cou un riche foulard rouge et le lui jette en disant : « Petite, je te donnerai ce beau foulard, si tu veux faire ce que je te demande. » La petite prit dans ses mains le foulard rouge (et il faut que vous sachiez que cette couleur plaît infiniment aux enfants des colonies ; elles croient que c'est ce qu'il y a de plus beau au monde) ; elle regarde le foulard avec des yeux pleins de désirs et de larmes ; elle aurait voulu l'avoir, mais ne pas offenser Dieu. La grâce l'emporta dans son cœur. « Le foulard est beau, mais je ne peux pas offenser mon Dieu ; mon âme est plus précieuse que cela. » Le maître, ne désespérant pas de la fléchir, détache un anneau superbe, il y avait à la bague un diamant de prix ; il le donne à la petite et lui dit : « Si tu veux faire ce que je te demande, je te donnerai le foulard et ce beau diamant ; » et la petite regarde le diamant et le baise : « Qu'il est beau ! que le foulard est riche ! mais mon âme est plus belle et mon cœur est plus grand, je ne puis pas mentir. » Alors, M. E., le maître entre dans une colère horrible, et, levant la main, il s'écrie : « Tu ne veux pas obéir à ma voix, je vais te chasser de la maison toi et ta mère ; vous errerez comme des bêtes dans les forêts et vous n'aurez plus de pain. » L'enfant fond en

larmes, jette le diamant, le foulard et dit : « Ma mère, ma mère ! » et levant les yeux au ciel : « Mon Dieu, mon Dieu, mon âme ! Dieu aura soin de ma mère et de moi, je ne veux pas l'offenser. » Cette enfant fut chassée le jour même, et pendant quelque temps elle erra avec sa mère, mais Dieu ne l'abandonna pas ; recueillie avec sa mère par un maître moins impitoyable, elle fut regardée comme une enfant de la maison ; et c'est de cette femme qui l'a recueillie que j'ai reçu la lettre contenant les paroles sublimes de cet ange.

Méditez donc bien souvent, M. E., ces mots : « Mon Dieu, mon âme, mon éternité ; de quoi me servira de gagner l'univers si je perds mon âme ? Et tâchez, M. E., que l'affaire de votre salut se décide dans les jours de la retraite. Il y a un grand combat entre le ciel et l'enfer. Dieu veut sauver votre âme ! l'enfer veut la perdre. Eh bien ! sauvez-la ; une seule chose est nécessaire, mon âme est grande, je veux la donner à Dieu ; plutôt mourir mille fois que de perdre mon âme pour les vanités de la terre.

Méditez ces vérités qui vous donneront la lumière et le salut.

ALLOCUTION DE L'ABBÉ COMBALOT

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE

Sur le scandale (entre enfants [1])

Fili mi, si te lactaverint peccatores, ne acquiescas eis.... Fili mi, ne ambules cum eis. (Proverb., I, 10.)

Voilà un conseil du Saint-Esprit qu'il importe de rappeler aux enfants de ce siècle. *Si te lactaverint....* du miel perfide, du poison assoupissant de leurs discours insidieux, de leurs mauvais exemples,.... *ne acquiescas eis. Pedes illorum ad malum currunt et festinant ut effundant sanguinem.... Ne ambules cum eis.*

Déjà nous avons cherché à vous inspirer, comme Tobie à son fils, la crainte du Seigneur, l'horreur du péché,.... mais tout cela sera inutile si vous ne vous prémunissez contre le mauvais exemple, contre la cruelle tyrannie du scandale.

Jamais l'enfance n'a été si précoce dans le mal, si avancée dans la science du vice, si rebelle à la loi de Dieu.

Or, cette corruption qui devance en elle le cours même des années, elle naît du scandale, du mauvais exemple.

Et d'abord, tout est scandale pour les enfants dans cette ville de corruption.... familles, places publiques. Tout ce qu'on y voit, tout ce qu'on y entend, tout ce qu'on y fait,

---

(1) *Retraite de première communion*, manuscrit inédit de M. l'abbé Combalot, dont nous devons la communication bienveillante à sa nièce, Mme d'Hauteroche. — Dans cette instruction, de nombreux développements ne sont qu'indiqués; mais diverses notes permettent d'y saisir sur le vif le procédé oratoire de l'éloquent missionnaire.

éloigne de Dieu, flétrit l'âme, le cœur....; c'est l'égoïsme vivant, animé, ce sont les passions exaltées, divinisées.... Mais en supposant que les enfants ne soient pas imprégnés de cette vie sensuelle, antichrétienne, au sortir du berceau, les scandales, les mauvais exemples propres à leur âge : voilà ce qui les corrompt. C'est de ce sujet que je viens vous entretenir.

I. Multiplicité des scandales de l'enfance. — Les enfants d'une même famille, d'une même paroisse, d'une même pension, vivant ensemble, forment une société gouvernée par les mêmes lois. Si la foi, si la piété, si la charité vivent au milieu d'eux, quel spectacle touchant, image du ciel! Leur esprit, leur cœur, tout se développe, tout se perfectionne en eux et ils sont heureux, car le péché seul, le mal, le vice, l'erreur, troublent ces réunions, ces familles, ces petites sociétés, et le mal, le péché, ne pénètre dans leur sein que par le scandale.

Le scandale est donc un acte, une parole qui tend à ébranler, à miner, à perdre celui qui entend ou qui voit....

Or, cela posé, voyez que de scandales parmi les enfants d'une même famille, d'une même école, d'une même paroisse, d'un même pensionnat! Comptez-les, si vous le pouvez.

1. *Scandale de dissipation.* La dissipation est une disposition fatale qui fait d'un enfant un instrument de trouble, de désordre incessant; on dirait qu'un démon le possède; il est taquin, irrespectueux, turbulent, hargneux, gamin ; jamais il n'est en repos, jamais il ne réfléchit.

Toujours impétueux, agité comme un tourbillon, son âme est une eau sans cesse troublée.

Représentez-vous un enfant dissipé dans sa famille et parmi ses frères et sœurs.... dans les écoles des Frères, au catéchisme, à l'église, pendant les saints offices, dans

une pension ; il ne faut souvent qu'un scandaleux de dissipation pour porter le trouble, la guerre, le bruit, parmi tous les enfants qui vivent près de lui. Quel scandale! qu'il est fréquent !

2. *Scandale de paresse.* Comment définir cette inertie, cette lâcheté, ce sommeil des facultés, de l'âme, du cœur, dans un enfant! Une parole de la sainte Ecriture : *Usquequo dormis, piger?* caractérise ce scandale, ses maux, ses résultats dans l'ordre de l'éducation, de la famille, des études, de la piété....

3. *Scandale d'irrévérence et d'insouciance à l'égard de Dieu.* Il y a des enfants qui n'ont aucun attrait pour la prière, les devoirs sacrés de la piété, de la religion, pour ce qui touche à leurs intérêts les plus chers. (*Apostrophe.... Frapper fort*) sur ceux qui ne prient jamais, qui prient scandaleusement, qui troublent la prière, qui font les petits athées, qui sont comme des idolâtres et pis encore.... (*Caractériser ce scandale ; détails : école, famille, prières du matin et du soir, avant et après les repas, à la pension, au catéchisme, aux offices.... Frapper, tonner vigoureusement.*)

4. (1) *Scandale de désobéissance.* L'obéissance est la loi première des jeunes enfants. Ils ne savent rien ; toutes leurs facultés sont indigentes, pauvres : leur esprit, leur cœur, leur âme. Demander ce pain, la vérité ; obéir, voilà leur premier devoir. Leurs parents, leurs maîtres, leurs pasteurs, tiennent vis-à-vis d'eux la place de Dieu. Or, que font-ils sous ce rapport? Combien parmi eux, dont les jours ne sont pleins que de désobéissance!.... Ces funestes exemples se propagent, s'étendent, se multiplient.

---

(1) Quelquefois il est bon de parler ici du *Scandale du respect humain.* (Frapper fort.) — (Note de l'abbé Combalot.)

5. *Scandales de jurements, de paroles grossières, obscènes, impies, de mauvais livres, d'amitiés particulières, de mauvais exemples.* Saint Louis faisait percer la langue avec un fer rouge aux blasphémateurs. Il y a des enfants qui s'enseignent les blasphèmes; leur langue verse la médisance, l'insulte, le jurement, profère des obscénités, des chansons mauvaises; ils se corrompent ainsi dans un pensionnat, enseignent le mal, deviennent de petits professeurs d'impiété, d'immoralité....

II. Enormité du scandale. Le scandale fait d'un enfant qui le donne : 1° un démon; 2° un assassin; 3° un voleur; 4° un empoisonneur.

Si on vous appliquait quelqu'une de ces qualifications, M. E., que diriez-vous? quelle note d'infamie! quel déshonneur que d'être appelé ainsi....! Or, vous allez voir que le scandaleux est tout cela.

1. Le scandaleux est *un démon*. Office du démon.... sa mission.... son apostolat dans le monde : il répand l'erreur, le mal, le vice. Par qui et comment? Par le scandaleux, par le scandale seul.

Par votre dissipation, vos irrévérences, vos jurements, vos discours impies, obscènes, vous tuez dans l'âme de votre frère la foi, la piété, l'innocence, la modestie, la vertu. Qu'avez-vous fait? L'office du démon....

2. Le scandaleux est un *assassin*. Quelle flétrissure que celle que ce mot terrible imprime au front du coupable! Or, que fait l'assassin? Il tue le corps. Que fait le scandaleux? Il tue l'âme : il lui enlève sa vie, sa vertu, sa foi, ses espérances. (Raconter ici le meurtre d'Abel.... tableau dramatique.... Voix du sang!.... Voix de Dieu! — Complot des frères de Joseph.... histoire touchante.... tableau : *Venite, occidamus eum.* Application aux enfants d'un collège, d'une pension.... Attente, espoir d'un vieux père,

d'une mère tendre comme Rachel. On revient à la maison paternelle : douleurs, déchirements, désespoir.... *Tunica filii mei est.... Bestia devoravit....* application.)

3. Le scandaleux est un *voleur*. Enlever à son frère quelques pièces de monnaie, etc., voilà un crime que la société punit, et comment? — Que fait le scandaleux? Qu'enlève-t-il à son frère par ses discours, ses suggestions, par ses mauvais exemples? que lui enlève-t-il? Le vêtement de son âme, la grâce.... le trésor de son innocence.... l'espoir infini de la Rédemption, l'espérance, le ciel.

4. Le scandaleux est *un empoisonneur*. (Peindre le crime de celui qui verse du poison pour tuer son semblable, de celui qui le verse dans son breuvage.... Châtiments que la société lui inflige.) Or, le scandaleux fait tout cela. Il empoisonne les pensées, les sentiments, les croyances, les vertus de son frère. Sa bouche est une coupe empoisonnée qui verse dans les entrailles de son frère le fiel de la colère, de la médisance, le poison de l'envie, de l'impiété, de l'impureté.... de la vanité, du mensonge et du vice.

(*Conclusion*. Résumer ces quatre qualifications. Retour sur l'auditoire.... Citer les enfants à leur propre tribunal.) Et telle a été votre vie, et vous n'êtes plus qu'à deux pas de la table sainte! qu'à deux pas de J.-C., qui vient, mais pour *vous sauver;* vous sauver, vous donner une vie divine, racheter votre âme, vous donner le breuvage de l'immortalité.

(Exhortation touchante à se convertir, à devenir des enfants bien édifiants.... Exemple de J.-C. âgé de douze ans, dans le temple.)

ALLOCUTION SUR LE JUGEMENT DERNIER

PAR MONSEIGNEUR DUQUESNAY, ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI

Et nunc, filioli, manete in eo, ut cum apparuerit habeamus fiduciam, et non confundamur ab eo in adventu ejus.
(I. Joann., II, 26.)

J'éprouve le besoin, M. E., d'emprunter à l'apôtre saint Jean ces paroles qui respirent une si douce, une si tendre charité; car je sens que je vais briser vos pauvres âmes, je vais les partager en deux avec le glaive de la parole sainte.

O mon Dieu! laissez-moi me plaindre à vous : mon âme répugne à la tâche rude et fâcheuse que vous m'imposez. Ah! j'aimerais bien mieux célébrer votre ravissante miséricorde et les merveilles de gloire qui sont dans les cieux; mais j'entends très distinctement là, au fond de ma conscience, une voix qui me crie de surmonter mes répugnances et d'annnoncer les justices de Dieu. Je me soumets donc. Et vous, chrétiens, écoutez-moi.

I. Préludes du jugement. — Une des premières et des plus importantes vérités que les homme puissent apprendre et doivent croire, une des notions capitales du christianisme, un des principaux articles du *Symbole*, c'est qu'il y aura, à la fin des temps, un jugement général et dernier. « Je crois, avez-vous dit ce matin dans votre prière, je crois en Jésus-Christ, qui viendra juger les vivants et les morts. »

Il y aura pour tout homme deux jugements ; l'un immédiatement, au sortir de cette vie : c'est le jugement particulier ; l'autre à la consommation des siècles : c'est le jugement général et dernier. Un jugement particulier

fixera pour l'éternité le sort de vos âmes, un jugement dernier mettra le sceau aux justices divines, et, par les circonstances qui l'accompagneront, sera le complément de la glorification du juste, ou achèvera l'entière désolation du pécheur. Il a plu à Dieu, M. E., de ne nous laisser rien ignorer sur cet événement si important. Les Ecritures saintes sont remplies de détails minutieux sur le jugement dernier. Dans tous les temps ce sujet a produit d'abondants fruits de grâce et de salut dans l'Eglise. Un grand nombre de saints qui sont aujourd'hui dans le ciel doivent leur salut à la méditation du jugement dernier : saint Vincent Ferrier, l'un des hommes les plus apostoliques du XIVe siècle, ne prêchait que sur ce sujet, et ce n'était pas comme moi dans l'étroite enceinte du temple : il dressait sa tribune sur les montagnes, sur les collines ; la foule remplissait les vallées, et Vincent Ferrier, de sa voix sonore, annonçait les justices de son grand Dieu. Puisse le même sujet opérer en vous les mêmes fruits de grâce et vous inspirer de plus en plus cette horreur du péché qui doit assurer votre complète justification !

L'historien Josèphe (c'est un historien grave parmi les Juifs), l'historien Josèphe raconte que, l'année qui précéda la ruine de Jérusalem, on vit dans les airs une comète qui avait la forme d'une épée et dont la pointe semblait menacer la ville. La porte du temple qui regardait l'orient, et qui était si pesante que vingt hommes avaient peine à la remuer, s'ouvrit d'elle-même, quoiqu'elle fût fermée par d'énormes barres de fer; on entendit aussi dans le temple, en divers endroits, des voix étranges, inconnues, qui disaient : Sortons ! Ces prodiges, M. E., étaient les avertissements que Dieu donnait aux Juifs pour les engager à fléchir sa colère. Il a coutume d'en agir ainsi toutes les fois qu'il veut punir les hommes. A l'ap-

proche du dernier jour, Dieu fera aussi des signes, il multipliera aussi des prodiges. Mais ce ne seront pas des avertissements de miséricorde, ce seront des coups précurseurs de coups plus terribles encore. Alors, disent les saintes Ecritures, on n'entendra parler sur la terre que de bruits de guerre, les peuples s'irriteront contre les peuples : *Gens contra gentem ;* dans l'intérieur des Etats, les révolutions, les désordres civils se multiplieront. Il y aura des pestes, des années de famine, des tremblements de terre qui engloutiront des villes entières ; on remarquera un grand affaiblissement dans la foi des peuples ; le nombre des indifférents, des hommes de plaisir croitra ; en même temps des novateurs paraîtront et feront des choses extraordinaires, et prêcheront d'étranges doctrines, et, par leurs paroles et leurs œuvres, ils pervertiront un grand nombre d'âmes : c'est à peine s'il en restera quelques-unes de fidèles.

Mais ce ne sont là que les commencements de malheurs plus grands : la terre tout entière s'entr'ouvrira ; à la voûte du firmament le soleil s'éteindra, la lune semblera de sang ; et puis çà et là les étoiles tomberont, la mer, les fleuves, les rivières sortiront de leurs lits ; les bêtes féroces (tout cela est dans l'Ecriture sainte), les bêtes féroces, poussées par la main de Dieu, sortiront du sein des forêts, viendront au milieu des villes, rempliront l'air de leurs lamentables cris et chercheront les hommes avec rage pour les dévorer. Tout à coup le ciel, si couvert, si obscur, si ténébreux, se partagera en deux ; un fleuve de feu s'écoulera avec impétuosité, embrasera les montagnes, les vallées, et un nouveau ciel et une nouvelle terre remplaceront le ciel et la terre anéantis.

Maintenant, Seigneur, levez-vous, exaltez votre puissance : *Exaltare qui judicas terram.* Seigneur, il n'y a

que vous au monde, vous régnez sur les ruines fumantes ; levez-vous donc et venez rendre aux pécheurs selon leurs œuvres : *Exaltare qui judicas terram, redde retributionem superbis.* Mais non, pas encore ; l'arrivée du souverain juge n'est pas suffisamment préparée ; « et je vois, dit saint Jean dans son Apocalypse (voyez, c'est toujours l'Ecriture sainte), je vois l'ange puissant qui vient des cieux ; l'arc-en-ciel couronne sa tête, une nuée lui sert de vêtement, ses deux jambes ressemblent à deux colonnes de feu, dans ses mains il tient les livres ; il arrive au lieu où était autrefois la terre, et, d'une voix qui retentit comme le rugissement du lion, il jure à celui qui fut aux siècles des siècles qu'il n'y a plus de temps, que le temps est passé ; alors sept autres anges s'élancent des hauteurs des cieux, et, sonnant d'une trompette éclatante, ils s'écrient : « Levez-vous, morts ; levez-vous, et venez au jugement de Dieu ! »

Ah ! chrétiens, prêtez-moi une oreille attentive. Moi-même, en songeant à ce que je vais vous dire, je suis glacé d'épouvante, je suis tout ému. Qui donc pourrait raconter avec sang-froid toutes ces épouvantables choses ? Soudain la terre a rendu tous les morts qu'elle conservait dans ses entrailles ; ceux que la mer retenait dans ses abimes, ceux que des bêtes féroces avaient dévorés, ceux que le feu avait consumés, paraissent. Et voilà qu'une longue suite de générations et de générations sort en secouant la poussière des tombeaux.

Mais ce ne sont encore que des cadavres couchés, immobiles, sans vie : les âmes accourent et parcourent ces rangs de cadavres, pour reconnaitre le corps qu'elles avaient animé sur la terre. Ah ! que ces rencontres sont différentes ! Le corps juste, bon, sera paré comme pour un jour de triomphe ; l'âme toute ravie de sa splendeur

le reverra avec transport : O mon ami, lui dira-t elle, compagnon de mes travaux, ils sont passés les jours de repentir, de pénitence ; voici venir les temps du repos et de la gloire. Ensemble nous avons lutté, ensemble nous avons vaincu le démon ; c'étaient vos mains bénies qui remuaient la couche du pauvre, qui distribuaient l'aumône ; c'étaient vos lèvres qui disaient ces paroles de consolation et qui chantaient les louanges du Seigneur ; c'étaient vos pieds, vos pieds infatigables, qui nous conduisaient à la maison de Dieu et de là à l'asile du pauvre ! O frère, ami, compagnon de mon exil, viens donc dans le lieu de mon éternité ! Et cette âme et ce corps s'embrassant, s'unissant l'un l'autre dans une étreinte d'amour, s'avancent au-devant de Jésus-Christ, leur juge. Mais à côté, voyez-vous cet impur cadavre, cette pâleur livide, cette effroyable dissolution ? Une âme de boue s'approche et s'arrête épouvantée : elle vient de reconnaître le corps qu'elle a animé. Elle voudrait fuir, mais une force irrésistible l'oblige à s'associer à ce cadavre : O monstre hideux, est-ce toi dont j'étais si fière, toi que je parais avec tant de complaisance, toi que j'ai rassasié, saturé de plaisirs ? Ah ! ta vue me repousse, mais je sens qu'une force inconnue veut que je m'associe à toi. Eh bien, oui ! viens, que je me regarde dans ta fange ; viens, viens donc dans le lieu de mon éternité ! Et cette âme et ce corps s'entrechoquant, se heurtant l'un contre l'autre, s'entraînent devant Jésus-Christ, leur juge. Mais comment rendre tout cela ? Mes paroles se succèdent une à une. Tout cela se fera en un seul instant et au son de la trompette : *Cum tuba et voce magna*. Voilà tous les hommes rassemblés. Alors, disent les saints Livres, les anges viendront et sépareront les bons des mauvais : *Et angeli congregabunt electos.*

Pour bien comprendre cette séparation, il faut rapprocher cette parole de l'Evangile d'une parole du prophète Zacharie, qui dit que les hommes des mêmes familles, des mêmes états, des mêmes professions, seront rangés ensemble. Ainsi les prêtres seront avec les prêtres, les rois avec les rois, les pères, les mères, avec leurs petits enfants : *Familiæ et familiæ seorsum.*

Alors donc les anges viendront. et ils sépareront les prêtres fidèles des prêtres infidèles, *et separabunt.* Ils iront vers les rois, qu'ils trouveront, ce jour-là, sans sceptres et sans couronnes, *et separabunt*, et ils sépareront ; ils iront dans votre famille, dans la mienne, *et separabunt, et separabunt*, et ils sépareront le fils d'avec son père, la fille d'avec sa mère, le frère d'avec la sœur : à droite les bons, à gauche les méchants.... et entre ces deux peuples se creusera soudain un infranchissable abîme.

Si vous me reprochez intérieurement de chercher à vous effrayer, M. E., si vous m'accusez de reproduire ces tableaux devant vous, que sera-ce donc de la réalité, quand vous serez là, quand vous sentirez sur votre chair le froid glacial du glaive de la séparation ?

Poursuivons notre terrible mais salutaire méditation : et, après avoir vu les préliminaires du jugement, voyons la manifestation des consciences et écoutons la sentence du souverain Juge.

II. Manifestation des consciences. — Pour nous inspirer une crainte salutaire de ses jugements, il a quelquefois plu à Dieu d'en montrer certaines causes au dehors. Voici un fait rapporté par de graves historiens, qui a déterminé la retraite de saint Bruno, mais dans lequel vous êtes libres de voir une parabole.

L'an 1089, un homme qui avait vécu en apparence

comme un bon chrétien, et qui était mort après avoir reçu l'extrême-onction, après s'être confessé, après avoir communié, fut porté à l'église de Notre-Dame de Paris pour la cérémonie de ses obsèques. Déjà l'office était assez avancé ; on était arrivé à ces paroles : *responde mihi*, réponds-moi ! Le cercueil s'ouvre, le mort se dresse, enveloppé de son suaire blanc, et, d'une voix qui n'a rien de ce monde, il s'écrie : Je suis accusé au juste jugement de Dieu, *justo Dei judicio accusatus sum!*.... L'office est interrompu, le chapitre de Notre-Dame s'assemble pour délibérer s'il est opportun de continuer à prier pour cet homme. Pourquoi pas? Il nous a dit qu'il était accusé, cité au tribunal de Dieu, mais nous ne savons pas quelle est l'issue de son jugement ; prions donc pour cette pauvre âme.

Le lendemain, l'église ne pouvait pas suffire à la multitude dont la curiosité avait été excitée par l'événement de la veille. On commence l'office, on arrive au même endroit : *responde mihi*, réponds-moi ! et de nouveau le mort se dresse et s'écrie d'une voix qui retentit dans la poitrine de chacun : Je suis jugé au juste jugement de Dieu, *justo Dei judicio judicatus sum !* De nouveau on cesse l'office. Qu'est-ce que cela veut dire? Devons-nous prier pour cet homme? Il est jugé, disent quelques-uns, mais est-ce une sentence de miséricorde, est-ce une sentence de rigueur? Nous l'ignorons. Ah ! intercédons pour cette âme auprès du souverain Juge. Le troisième jour, les quais, le parvis de Notre-Dame, les rues adjacentes étaient encombrées. *Responde mihi*, réponds-moi ! et, une dernière fois, le mort se lève ; il promène ses regards et étend ses bras vers toutes les parties de l'église, et il s'écrie d'une voix plus forte encore que les deux jours précédents : Je suis condamné au juste jugement de Dieu :

Justo judicio Dei condemnatus sum! Cet homme était un réprouvé.

Eh bien! M. E., ce qui est arrivé à ce malheureux, ce qui a paru au dehors arrivera à vous tous qui êtes ici; non pas d'une manière visible, mais vous serez cités au tribunal de Dieu, vous serez jugés, et si vous êtes convaincus, vous serez condamnés et punis.

Reprenons la suite de ces pensées. La séparation est donc faite : à droite sont les bons, à gauche sont les mauvais; et alors les cieux se repliant sur eux-mêmes, on voit paraitre des légions d'anges, et après les anges, après les chérubins, après la très sainte Vierge, apparait Jésus-Christ, juge des vivants et des morts. Il tient ces livres où sont écrits non seulement nos actions, mais encore nos paroles, mais nos moindres désirs, mais nos plus secrètes intentions; et chacun de nous s'entendra appeler par son nom, « car, dit saint Paul, il faut que tous nous soyons manifestés devant le tribunal de Jésus-Christ. » *Omnes enim nos manifestari oportet ante tribunal Christi.*

Ainsi, individuellement, vous serez cités là, au pied du tribunal de Dieu; j'y serai cité aussi, moi.

Voyez-vous ce jeune enfant assistant aujourd'hui à cette retraite, dans laquelle il aurait eu le bonheur de se convertir, le voyez-vous au pied du tribunal de Dieu? Ah! il est saisi de crainte et de terreur; mais la présence de sa bonne mère, la sainte Vierge, le rassure. Les livres sont ouverts, et il voit que, jusqu'à l'époque de sa première communion, de sa conversion, il a vécu sans prier ou ne priant qu'avec négligence; hélas! il fit des fautes plus graves encore, des actions mauvaises, de petits larcins peut-être; mais bientôt il voit distinctement qu'à tel jour, qu'à telle heure, il s'est confessé de ses fautes :

il voit son repentir, l'absolution qu'il a reçue, et alors se déroule devant lui le consolant tableau de sa nouvelle vie. Ah! que d'actions qui ne lui coûtaient aucun effort, et qui maintenant lui sont comptées! Et ses prières pieusement faites, et sa vie laborieusement employée; vie humble et soumise envers ses maîtres, ses parents, et sa charité et sa mortification! Oh! alors, il regarde ses parents, les ministres de Dieu; il regarde Jésus-Christ; il lui renvoie toute louange, tout amour, toute action de grâces. Oh! qu'il est doux d'avoir bien confessé ses fautes; oh! comme il est content d'avoir bien dit tous ses péchés; oh! comme il se félicite d'avoir persévéré! Il est heureux, ce petit enfant, il est infiniment heureux!

Voyez-vous cet autre enfant, habitant la même paroisse, de la même pension, peut-être de la même première communion; le voyez-vous sortir du rang des réprouvés? Son ange gardien le précède, le démon le suit et le force d'avancer : le voilà aux pieds du souverain Juge, morne, interdit; c'est à peine s'il lui reste assez de sentiment pour savoir où il est. Le livre est ouvert, et il voit et tout le monde voit avec lui une interminable suite de désordres. Ici, à cette page, ses pensées mauvaises, ses désirs exécrables, ses imaginations infâmes; à cette autre, ses lectures licencieuses, ses paroles impures, ses actions de ténèbres multipliées jusqu'à l'infini; à la page suivante, un sacrilège au moment où il reçoit l'absolution, parce qu'il n'avait pas tout dit ou parce qu'il n'avait pas la contrition suffisante; plus loin, un sacrilège au jour de sa première communion; et puis le tableau se déroule, et il voit toutes les fautes dont il a été coupable, les séductions qu'il a exercées, les scandales qu'il a donnés, ses péchés d'orgueil, de paresse, d'oisiveté. Ah! maintenant, il ne dit plus que ce sont des bagatelles, des riens; il voit ses

péchés tels qu'ils sont, dans toute leur noirceur. Il en est accablé. C'est à ce moment-là que, par un suprême effort de désespoir, il s'écrie : O montagnes, montagnes, écrasez-moi donc; terre, entr'ouvre-toi pour que j'aille me cacher et m'engloutir au plus profond de tes abîmes ! Mais le livre reste ouvert devant lui !

Voyez-vous ces jeunes hommes emportés, dominés par leurs passions ; ces jeunes filles volages, ces époux sans religion, ces hommes avides d'argent et de richesses ; ces vieillards mourant dans la longue agonie de leur vie.... Le tableau de leurs iniquités sera alors déroulé devant leurs yeux. Ils en seront effrayés, anéantis : O montagnes, tombez sur nous ! crieront-ils eux aussi avec angoisse ; mais ils ne seront pas écoutés, et le livre restera ouvert devant eux.

Le Seigneur interpellant alors le pécheur : « Qu'entends-je dire de toi? pourquoi as-tu fait toutes ces choses? Qu'as-tu à répondre ? parle ; » et le pécheur demeure muet ; ou s'il essaie de se justifier : Rappelez-vous, je vous en prie, que je n'étais qu'un peu de boue : *memento, quæso, quod sicut lutum feceris me*; Seigneur, les tentations étaient nombreuses, pressantes, et moi j'étais un faible enfant. — Ces tentations, pourquoi donc les entretenais-tu, les enflammais-tu par ces compagnies et ces lectures dangereuses ? — Seigneur, le démon me tentait, me poussait vers le mal. — N'avais-tu pas à ta droite un ange de ma cour? Lequel as-tu écouté? lequel as-tu suivi ? — Seigneur, les hommes étaient si méchants, et se moquaient de ceux qui n'écoutaient pas le démon. On laissait la croyance et la bonne vie pour les enfants jusqu'à l'âge de douze à quinze ans ; mais quand une fois on a vingt ans ! Et l'on se moquait de la jeune fille qui restait attachée à la religion. J'étais timide, pusillanime. Mon Dieu,

j'ai rougi devant les hommes, j'ai fait comme les autres; mais, au fond du cœur, je vous reconnaissais comme Dieu. — Parce que tu as rougi de moi devant les hommes, je rougirai de toi devant mon Père. — Seigneur, je suis coupable, c'est ma faute, ma très grande faute; mais, mon Dieu, vous êtes si bon! mais n'y a-t-il plus, dans le trésor de votre miséricorde, une grâce, une seule grâce pour moi? — Non, répond le souverain Juge; maintenant, je m'appelle sans miséricorde, parce que j'ai eu assez de patience. Par amour pour toi, j'avais quitté le sein de mon Père, je m'étais fait homme, j'étais mort sur la croix dans l'ignominie; et toi, tu as outragé ma miséricorde, tu as foulé aux pieds mon corps et mon sang : sois anathème! Ma loi te prescrivait de respecter l'innocence de tes frères, et tu as perverti ceux-ci, tu as séduit ceux-là, tu as été pour eux la pierre d'achoppement : sois anathème! Ma loi te prescrivait d'être pur de cœur, de corps et d'esprit, et ton esprit, tu l'as occupé à penser au mal. — C'est vrai! — Ton cœur, tu l'as souillé par d'infâmes désirs. — C'est encore vrai! — Ton corps, tu l'as fait servir d'instrument au péché : sois anathème! Combien de fois je t'ai tendu la main pour te tirer de l'abîme? C'était cette retraite de la première communion, c'était cette prédication à laquelle tu as assisté comme par hasard, en passant devant l'église et en y entrant par curiosité; c'était la mort de ton père, de ta mère; c'était telle perte, telle calamité, qui faisaient rentrer tout le monde en soi-même. Mais tu as bouché tes oreilles, fermé tes yeux, tu as voulu persévérer dans le mal : Eh bien! tu l'as mérité, sois anathème!.... Et lui-même, forcé de reconnaître la justice de la sentence, il s'écrie : Ah! malheur, malheur sur moi! je suis anathème!

III. Sentence. — Alors, M. E., le souverain Juge, por-

nonçant la sentence, se tournant d'abord vers ceux qui sont à sa droite, leur dira, avec un visage ravissant de bonté, de tendresse et d'amour : « Venez, les bénis de mon Père, prenez possession du royaume que je vous ai préparé dès le commencement; venez, *venite*. » Ah ! ce n'est plus comme autrefois dans les voies de la pénitence qu'il les appelle, ce n'est plus pour les associer à sa croix. « Venez, c'est le salut de l'amitié; venez, c'est l'annonce d'une fête éternelle; *venite*, venez, les bénis de mon Père : sur vous il a répandu la plénitude de ses bénédictions paternelles, sur vous je répands la plénitude de mes bénédictions de frère premier-né. Oui, vous êtes vraiment bénis et dans votre âme, et dans votre corps, et cette bénédiction ne passera pas. Venez, bénis de mon Père : entrez dans ce royaume, voyez comme il est beau, voyez comme il est grand ! Eh bien ! vous en êtes les maîtres, les seigneurs. Entrez donc, tout cela est à vous, et votre bonheur est éternel, immuable : *Possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi.* » Oh ! alors il se plaira à faire le récit de leurs œuvres. Il ne les louera pas d'avoir été savants, riches, d'avoir été honorés devant les hommes; non, non, Dieu ne parlera pas de tout cela : il les louera, il les félicitera d'avoir été charitables, de l'avoir aimé de tout leur cœur, d'avoir accompli leurs actions en vue de lui plaire.

Oh ! puissions-nous, M. E., tous être au côté droit, puissions-nous tous entendre résonner à nos oreilles cette douce invitation : Venez, les bénis de mon Père ! O mon Dieu, Seigneur Jésus, je vous en conjure et pour moi et pour eux, faites, faites que nous soyons du monde de ces élus, et que nous montions radieux vers vous, heureux quand vous nous direz : Venez, les bénis de mon cœur, possédez le royaume que je vous ai préparé.

Oh ! M. E., je vous en prie, demandez souvent cette grâce au bon Dieu pour moi, et moi je la demanderai aussi pour vous. Hélas ! pourquoi faut-il que je vous rapporte une autre sentence où la sévère justice est aussi grande que tout à l'heure était grande la miséricorde ? Il le faut : je vous dois la vérité. Tenez-vous donc au pied de cette chaire, redoublez d'attention. Imaginez-vous que c'est J.-C. lui-même qui va parler et dont la voix va retentir dans ce temple. Se tournant vers la gauche avec un visage enflammé de colère, et néanmoins avec une surabondance de paix et de dignité, il vous dira, à vous (plaise au Seigneur qu'il n'y en ait pas un seul d'entre vous !) : retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel ; retirez-vous ! Paroles d'éternelle séparation, d'irréconciliable inimitié. Mais, Seigneur, permettez-moi que je vous le demande, vous leur dites de se retirer, de s'en aller ; mais, s'ils ne peuvent s'attacher à vous qui êtes le principe et la fin de ce qui existe, où donc voulez-vous qu'ils aillent ? *In ignem*, dans le feu, dans le feu ! et ils y vivront ! Mais, mon Dieu, quand ils y auront passé un certain temps, ah ! vous les prendrez en pitié, vous les admettrez dans le lieu de rafraîchissement et de paix : *In ignem æternum !* qu'ils aillent au feu éternel, pour y brûler toujours et y souffrir toujours !

Avez-vous entendu ces paroles : Retirez-vous de moi, maudits, et allez dans le feu éternel ! Quant à moi, je vous l'avoue, j'oublie tout ce que je viens de vous dire ; je ne pense plus à rien, je n'entends plus rien que ces paroles : Retirez-vous de moi et allez dans le feu éternel. Alors des anges viendront le fouet à la main, et les chasseront devant eux comme un vil troupeau de bétail. Les malheureux, ils se retournent en arrière et espèrent encore, mais en vain. Arrivés au seuil de l'enfer, c'est alors, dit un sage, qu'ils s'écrieront : Ah ! nous nous

sommes trompés, *ergo erravimus;* nous nous sommes trompés, nous avons cru être heureux en nous amusant, en nous livrant aux emportements des sens, en travaillant pour faire une grande fortune; nous nous sommes trompés, *ergo erravimus!* Adieu, adieu, amis, chrétiens, compagnes fidèles, nos contemporains, enfants de la même paroisse. Ah! vous, vous avez persévéré, vous avez été pieux, vous êtes souvent retournés auprès de Dieu dans le sacrement de l'Eucharistie; aussi vous voilà saints, vous êtes parmi cette phalange victorieuse. Adieu, adieu, amis, chrétiens; adieu, mon père; adieu, ma bonne et tendre mère. Que de fois tu m'avais dit sur la terre en pressant ma tête sur ton cœur : Mon enfant, si tu allais être damné! Ah! meurs plutôt! Vous, ma bonne mère, vous avez été pieuse, vous avez été un ange de candeur, de pureté et d'innocence : aussi le bon Dieu vous récompense. Oh! que vous êtes belle, plus belle que jamais je ne vous ai vue, ma mère; et moi, votre fils, le fils de vos entrailles, je suis séparé de vous; il y a un abime entre vous et moi, jamais plus je ne vous reverrai, jamais plus je ne vous dirai que je vous aime. Adieu, adieu aussi, ma mère, auguste vierge Marie, sainte mère du Sauveur. Ah! si je l'avais voulu! par vous j'aurais été sauvé, vous êtes le refuge des pauvres pécheurs, la consolatrice des affligés. Je ne l'ai pas voulu : je suis perdu! adieu! adieu, Jérusalem céleste, bonheur éternel, délices du paradis, adieu, adieu pour toujours! Et ces cris se confondront et ces malheureux.... ô M. E., vous êtes émus.... rouleront d'abîmes en abîmes, et on n'entendra plus que des pleurs et des grincements de dents.

Voilà le jugement dernier, M. E. : vous y jouerez un rôle, vous y serez, nous y serons tous. Mais bénissons Dieu de ce qu'il nous a laissé maitres de notre sort éter-

nel. Pécheurs, je vous adjure d'y réfléchir, et je vous laisse du haut de cette chaire ces deux mots : Choisissez entre le bonheur éternel et l'enfer éternel.

Avis pour le deuxième jour de la retraite.

Le deuxième jour de la retraite est le *jour de la contrition*, du repentir, de l'expiation, de la pénitence. Ce jour-là, penser à la mort, à l'enfer, au ciel, surtout à Notre-Seigneur mourant sur la croix. En vous préparant à l'absolution pour demain, rappelez-vous ce que fit Madeleine, Madeleine la pécheresse, sur le Calvaire. Elle se mit à genoux au pied de la croix; et là, de ses deux bras elle l'entoura, l'embrassa tout entière, et ses lèvres baisaient les pieds saignants du Sauveur et buvaient pour ainsi dire son sang divin. Baisez aussi en esprit, avec repentir et amour, les pieds de Jésus votre père, à qui vos péchés ont causé tant de chagrin et de douleurs, et dites là, recueillis, un bon acte de contrition.

Oraisons jaculatoires : Mon Jésus, miséricorde! (50 jours d'indulg.) — *Parce, Domine, parce populo tuo.* — Seigneur, dites seulement une parole et mon âme sera guérie. — Sacré Cœur de Jésus, ayez pitié de nous! — Doux cœur de Marie, soyez mon salut!

Lecture : *Imitation de J.-C.*, livre IV, chap. XVI.

ALLOCUTION DU R. P. MONSABRÉ

DES FRÈRES PRÊCHEURS

La Communion sacrilège

La première préparation à la communion est de vivre surnaturellement, c'est-à-dire de posséder la grâce de Dieu, qui doit s'accroître dans l'âme par l'assimilation de l'aliment eucharistique. Si l'âme l'a perdue, il faut qu'elle la recouvre, non plus par l'acte générateur qui la lui a donnée

une première fois, mais par l'acte réparateur et vivificateur auquel J.-C. a attaché la vertu rédemptrice de son sang : la Pénitence. Demeurer dans le péché, c'est la mort ; par conséquent, l'impuissance radicale de saisir et d'élaborer spirituellement la chair sacrée du Sauveur, et de s'en approprier la divine vertu. La communion n'est plus que le passage inutile d'une vie opulente et féconde à travers un être sans fonctions et sans mouvement, dont elle ne peut réveiller la sinistre insensibilité.

Encore, si la communion n'était qu'inutile ! Ce serait un malheur ; mais ce malheur ne va pas sans un crime odieux, le sacrilège. On a dit de la communion indigne que c'était le plus horrible des forfaits que l'homme pût commettre. N'exagérons pas. L'exagération peut induire notre conscience en erreur sur la gravité de certaines fautes, et renverser l'ordre de la juste aversion que nous devons avoir pour le péché. Il est plus criminel de s'attaquer directement à la divinité que de s'attaquer à l'humanité de J.-C., plus criminel de s'attaquer au corps naturel du Sauveur que de s'attaquer à son corps sacramentel. Par conséquent, l'incrédulité positive, l'apostasie, le blasphème, les mauvais traitements et la mort que les bourreaux du Christ ont fait subir à sa chair adorable doivent occuper la première place dans la longue et lugubre liste des prévarications humaines. Il n'en reste pas moins vrai que, de tous les crimes qui ont pour effet de profaner les choses sacrées, destinées à sanctifier nos âmes, la communion indigne est le plus odieux.

Le sacrilège outrage l'humanité du Christ, et son *outrage retentit sur tout ce qu'il y a de grand et de saint ;* il outrage *avec une monstrueuse ingratitude ;* il outrage *avec une insigne lâcheté ;* il outrage *sans excuse ;* il outrage *peut-être sans rémission.*

L'humanité du Christ, ce temple vivant, cet instrument sacré, personnellement uni à la divinité, si beau, si pur, et aujourd'hui si glorieux, le sacrilège lui fait subir le contact violent de son âme corrompue par le péché. Vous avez, sans doute, lu dans l'histoire le récit des supplices infligés, jadis, par les caprices de certains tyrans, à des malheureux qu'on liait, tout vivants, à des cadavres en putréfaction. Quelque chose de semblable se passe dans l'âme des misérables qui communient indignement. Si le Christ n'était impassible, il souffrirait cruellement d'être condamné aux étreintes et aux baisers infects d'un mort; mais combien plus de la fête abominable donnée aux démons par cet infâme hyménée. Ils ont établi leur demeure dans l'âme du pécheur; depuis qu'il a cédé à leurs suggestions, ils y règnent en maîtres. Chaque faute est pour eux une réjouissance, mais leur réjouissance suprême est qu'on leur livre le corps de Celui qui, en mourant, a écrasé leur superbe et détruit leur empire. S'ils ne peuvent lui nuire, comme au jour de la passion, ils se félicitent entre eux de voir cette source de vie devenir un vase de mort pour le misérable qu'ils ont séduit et perverti. Quel outrage!

Et pour le Verbe divin, qui voit son humanité sainte sans puissance et sans vertu dans cette ténébreuse orgie, quel outrage!

Et pour le Père adorable, qui nous a donné avec tant d'amour son propre Fils, pour qu'il fit de nous les enfants de son éternelle dilection, le voir devenir, en personne, la cause d'une éternelle réprobation, quel outrage!

Et pour l'Esprit-Saint, qui a préparé et orné avec tant de soin et de complaisance le Sanctuaire virginal où la chair sacrée du Sauveur devait prendre vie, la voir gisante dans un temple d'idoles, dans un lieu immonde, quel outrage!

Et pour la Vierge immaculée, qui l'a portée, avec tant d'honneur et de respect, dans son chaste sein, la voir si indignement méprisée, si honteusement profanée, quel outrage!

Et pour l'Eglise du ciel, voir jeter aux chiens le pain vivant et éternel qui fait ses délices, quel outrage!

Et pour l'Eglise de la terre, croire qu'elle vivifie et sanctifie un des membres qui lui sont unis par la grâce; être trompée dans son amoureuse confiance et livrée elle-même aux profanateurs de Celui qu'elle adore, quel outrage!

Oui, en communiant indignement, le sacrilège outrage, dans l'humanité du Christ, tout ce qu'il y a de grand et de saint; il outrage avec une monstrueuse ingratitude. Non seulement il oublie, comme tous les pécheurs qui vont à l'endurcissement, les nombreux et inestimables bienfaits de Celui dont il profane le sacrement : les humiliations et la mort qu'un Dieu a endurées pour son salut, sa vocation à la foi, la régénération de son âme par le baptême, la patience avec laquelle ses fautes ont été supportées, les occasions propices et les moyens faciles qui lui furent offerts pour s'en purifier; mais il semble multiplier à plaisir la forfaiture, comme pour se montrer plus ingrat. C'est à l'heure même où la majesté suprême fait preuve à son égard d'une plus grande condescendance qu'il viole les saintes lois de l'hospitalité; c'est dans l'acte même où Dieu lui témoigne le plus grand amour qu'il devient plus criminel; c'est ce qui devrait le sanctifier davantage qu'il fait concourir à son jugement et à sa condamnation.

Ingrat, il outrage avec une insigne lâcheté. Les bandits qui pillent les églises et violent les tabernacles ont parfois des délicatesses : ils respectent les hosties et n'emportent

que les vases sacrés qui témoignent contre eux. Lui s'en prend à l'hostie même, et il sait que l'hostie ne dira rien. L'amoureuse impuissance de son Dieu l'enhardit ; ennemi, il vient en ami ; mêlé à la foule des fidèles et couvert du masque de la piété, comme Judas, il trahit par un baiser. Personne ne connait son indignité, il exploite cette ignorance, sachant bien, du reste, que le prêtre qui serait au courant du secret de sa conscience n'oserait pas, ne pourrait pas lui refuser ce qu'il demande. Il abuse de la confiance et de la discrétion de l'Eglise pour lui voler son plus cher trésor, et il s'en va, sûr de l'impunité du côté des hommes.

Qui le pousse à cette lâche trahison? L'orgueilleux est attiré par le faux éclat des honneurs et pressé par le besoin d'être grand ; l'avare cède à la fascination des richesses ; le mondain subit l'ensorcellement des bagatelles qui trompent sa légèreté ; le vindicatif est tourmenté par le souvenir des offenses vraies ou imaginaires qui ont allumé sa haine ; l'intempérant obéit aux besoins factices qu'a créés en lui l'habitude de se satisfaire plus que de raison ; le voluptueux ne peut résister aux tendresses de son cœur ni à la chaleur de son sang ; tous s'excusent sur la fatalité des circonstances, la violence des tentations, l'entrainement, l'ardeur, l'impétuosité des passions. Le sacrilège est sans excuses. Si la loi de l'Eglise lui fait un devoir de communier, il doit savoir qu'on ne satisfait pas à cette loi par un acte pervers, et que l'obéissance, en l'état où il est, devient plus criminelle que l'abstention. En s'abstenant, le pécheur est coupable, sans doute ; mais, au moins, il peut s'excuser sur son indignité, et il se peut que l'horreur qu'il éprouve en présence de la profanation des choses saintes devienne le salutaire principe de son repentir et de sa conversion. En communiant indignement,

il franchit la limite fatale au delà de laquelle l'outrage, sans excuse, sera peut-être sans rémission.

L'Ecriture nous dit à ce sujet des choses terribles. Vous y avez lu, je n'en doute pas, l'histoire du premier profanateur de l'Eucharistie. A peine il a commis son crime que Satan s'empare de son âme : « *Introivit in eum Satanas;* » et bientôt, incapable de convertir son remords en pénitence, d'une main scélérate, il ouvre lui-même à sa vie maudite les portes de la mort éternelle. « Le sacrilège, dit saint Paul, mange et boit son propre jugement : *Judicium sibi manducat et bibit.* » Inutile de le déférer au tribunal des hommes, le Juge de toutes les justices siège en personne dans son âme indigne, et la sentence qu'il y prononce se mesure sur l'amour immense qu'il lui a témoigné en se livrant à lui sans réserve. Non seulement le sacrilège refuse toutes les bénédictions, il en profane la source même, peut-il attendre autre chose qu'une malédiction ? Cette malédiction pesait lourdement sur l'Eglise de Corinthe où l'Apôtre prêchait le respect de l'Eucharistie, et nous l'entendons se plaindre des maladies, des langueurs, des morts subites qui désolaient sa chère chrétienté : « *Ideo inter vos multi infirmi et imbecilles et dormiunt multi.* » Mais l'infirmité, l'imbécillité, le lourd sommeil de l'âme sacrilège, sont bien autrement terribles que les châtiments corporels. En outrageant Dieu dans le plus grand acte de son amour, le pécheur s'est mis, en quelque sorte, à l'écart de ces miséricordieuses prévenances qui, parfois, remuent si profondément les âmes coupables; il est abandonné à lui-même et n'a plus, pour se contenir, le respect des choses saintes qu'il a foulées aux pieds. Sa première profanation est comme le premier meurtre dans la vie d'un assassin. Parce qu'elle demeure secrète et impunie, il s'enhardit à la renouveler et s'en-

durcit contre tout remords. Ses passions et ses vices se mettent d'autant plus à l'aise qu'ils sont couverts aux yeux des hommes par le voile de la religion. Le reste de foi qu'il conserve dans ses prévarications lui fait espérer qu'un jour peut-être, il ne sait pas quand, il lui sera possible de mettre fin à ses crimes ; mais, présentement paralysé par son imbécillité spirituelle, il a peur de les faire connaitre à ceux qui pourraient les lui pardonner. Le démon s'empare de cette peur et l'accroit à mesure que les profanations se multiplient. A l'heure suprême, si la justice divine ne livre pas le sacrilège aux surprises de la mort, Satan fermera la bouche de ce misérable, jusqu'à ce qu'il tombe désespéré entre les bras du juge qui l'a déjà condamné autant de fois qu'il a reçu de lui le baiser de trahison.

Souvent le drame du sacrilège est moins long et plus promptement décisif. Du premier coup, l'âme méprise ce qu'elle a profané, et son mépris rayonne sur l'ensemble des vérités divines qui se rattachent à l'Eucharistie. Toutes les lumières de la foi s'éteignent subitement en elle, et, n'y voyant plus clair, elle s'endort lourdement dans la nuit de l'incrédulité. Que l'on cherche bien dans la vie d'une foule de mécréants qui se vantent d'avoir réformé, par la grâce de la raison et de la science, ce qu'ils appellent les préjugés d'une première éducation, je ne serais pas surpris qu'on rencontrât, à l'origine de cette réforme, une communion indigne. « *Ideo inter vos multi infirmi et imbecilles et dormiunt multi.* »

Je ne voudrais pourtant pas vous laisser croire que le sacrilège est un crime irrémissible. La miséricorde infinie de Dieu peut et veut tout pardonner au repentir. Si Judas, au lieu de prendre le chemin du champ où il se pendit, eût pris le chemin du Calvaire et se fût prosterné au pied

de la croix, Jésus lui eût dit encore : *Amice!* mon ami! et l'eût purifié dans son sang. Ne vous désespérez donc pas, pauvres âmes qui avez eu le malheur de communier indignement. Ne dites pas comme Caïn : « Mon crime est trop grand pour que Dieu me le pardonne ; » mais dites, avec le Psalmiste : « Du profond abime où je me suis plongé, je crie vers vous, Seigneur, écoutez ma misérable voix. Si vous vouliez approfondir mon iniquité, comment pourrais-je soutenir votre regard et porter le poids de votre justice ; mais près de vous on trouve toujours miséricorde, et, dans le précieux sang de Celui que j'ai offensé, il y a une abondante rédemption. » Sans doute, il faudra, pour toucher votre cœur sacrilège, une grande grâce de Dieu ; mais, s'il vous l'accorde, vous l'aimerez davantage. Sans doute, vous lui devrez bien des larmes et une austère pénitence pour expier votre péché ; mais l'expression de votre reconnaissance sera à la hauteur du bienfait immense de votre réconciliation (1).

ALLOCUTION DE L'ABBÉ MULLOIS

CHANOINE DE SAINT-DENIS, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE

Les dangers de l'âme en état de péché mortel

Væ nobis quia peccavimus!
Malheur à nous, car nous avons péché.

Le péché mortel! faut-il donc vous en parler, M. E., faut-il donc en revenir toujours là? Ah! c'est bien triste!

(1) Nous reproduisons ce petit chef-d'œuvre doctrinal de l'illustre conférencier de Notre-Dame, bien qu'il n'ait pas été adressé à des enfants, parce qu'il peut facilement être mis à leur portée.

je vous avoue que j'éprouve quelque embarras et aussi quelque honte à le faire.... Car enfin, qu'est-ce qu'une assemblée de chrétiens? C'est une réunion d'enfants de Dieu; et qu'est-ce qu'un péché mortel?.... C'est un acte indigne, c'est un acte inqualifiable, c'est *l'acte d'un mauvais fils*.... Or, qu'est-ce qu'un enfant auquel on peut dire : Tu as outragé ton père, tu as fait pleurer ton père, va-t'en consoler ton père.... tu es un méchant fils?....

Le péché, voilà ce qui nous attriste, nous autres prêtres. — Si je pouvais vous faire comprendre ce que c'est que le péché mortel, sa nature, ses suites, le mal qu'il nous fait, le mal qu'il fait à Dieu et la haine que Dieu lui porte.... Nous essaierons d'en dire quelque chose, afin d'en finir une bonne fois avec ce malheureux péché mortel....

Oui, M. E., il se passe sous nos yeux quelque chose de désolant, de navrant, d'inexplicable, de bien humiliant pour notre cœur.... Nous avons tous là-haut dans le ciel un Dieu, un père; nous le croyons : nous ne sommes pas athées; nous repoussons l'athéisme impie.... Ce Dieu est même notre seul père.... De lui est venue toute paternité.... En sa qualité de père, et pour notre bien, il nous a donné des ordres, il nous a fait des défenses que nous ne devions pas transgresser : c'était son droit.... c'était pour notre bonheur même.

Eh bien, le croiriez-vous? il se trouve des hommes qui passent par-dessus les ordres du Père qui est aux cieux, qui lui disent ce qu'un fils bien élevé n'a jamais dit à son père, ce qu'un honnête domestique n'a jamais dit à son maître : *Je ne veux pas.*

Voilà le péché mortel, il est là tout entier, c'est une désobéissance grave à Dieu, c'est un non formel jeté à ce terrible : *Je le veux, moi*, du Maître de l'univers, de Celui qui donne la vie et la mort : c'est l'insolent défi d'un enfant

qui dit à son père : « Vous y tenez, vous le voulez.... cela vous blesse, je le sais.... mais je n'en ferai rien, parce que c'est mon bon plaisir. »

M. E., commettre le péché, désobéir à Dieu, c'est épouvantable.... C'est une de ces questions qu'on n'aborde qu'en tremblant ; on ose à peine y songer.

Il faut que ce soit affreux, puisque Dieu, qui est notre père, pour un seul péché mortel chasse de sa présence et de son cœur, réprouve éternellement un de ses enfants. Il y a une éclatante rupture entre la créature et son Créateur.

Au moment où vous commettez un péché mortel, il doit se passer entre Dieu et vous une de ces scènes lamentables, une de ces déchirantes scènes de famille, que l'on revoit aujourd'hui trop souvent.... où un malheureux père est condamné à chasser de sa maison un fils coupable....

Dieu doit étendre sa main sur vous, et vous dire : « Tu ne veux pas, tu me désobéis, à moi, ton père, tu me repousses. eh bien ! va-t'en, je ne t'aime plus. je ne puis plus t'aimer, je t'abandonne à ta triste destinée ; tu es sous le coup de mes vengeances. Ah ! malheureux, prends garde que la mort ne te frappe ; entre toi et mon éternelle justice, il n'y a plus que la vie.... » Voilà la scène qui doit se passer, ou plutôt c'est quelque chose de plus déchirant : c'est un amour immense blessé, méconnu, repoussé.

M. E., sans doute vous n'avez pas été sans rencontrer dans votre vie quelqu'un de ces tristes et vénérables vieillards, réduit à repousser loin de lui un méchant fils ; la douleur était dans son âme, de grosses larmes coulaient peut-être pour la première fois sur ses joues, son existence tout entière était empoisonnée.... et vous l'avez entendu exhaler ces plaintes : « Hélas ! pourquoi suis-je encore sur la terre ? que fais-je ici-bas ? pourquoi ne suis-

je pas mort quand mon enfant était au berceau?.... voilà donc la récompense de tout ce que j'ai fait pour lui.... Oh! c'est trop d'injustice, c'est trop d'ingratitude.... je ne puis le revoir qu'après une solennelle expiation.... il m'a jeté l'injure à la face, il a insulté mes cheveux blancs.... » Et à ce spectacle votre âme a été révoltée, l'indignation vous a arraché ces paroles : « C'est infâme! faire souffrir ainsi son père! Oh! le misérable! »

M. E., réservons toute notre indignation pour nous-mêmes, nous avons fait tout cela, nous avons fait davantage. Nous aussi, nous avons là-haut un père, un excellent père, le meilleur et le plus vénérable de tous les pères; et nous lui avons fait de la peine, nous l'avons forcé de nous repousser, de nous maudire.... Aussi il s'en plaint avec amertume dans l'Ecriture.... « J'ai nourri des enfants, dit-il, et je les ai bien élevés, et ils m'ont méprisé : *Filios enutrivi et exaltavi, ipsi vero spreverunt me....* » Mais, ajoute-t-il, « Malheur, malheur à celui qui a péché! *Væ genti peccatrici!* »

En effet, que voulez-vous que devienne un homme qui est sous le coup de la malédiction de Dieu?.... que voulez-vous que devienne le maudit! Il a malgré lui le sentiment de son iniquité. Il y a en lui du Caïn : *Eris vagus et profugus super terram;* il se sent livré au mauvais penchant de sa nature, et la pensée de la mort le glace d'effroi.... Il est tenté de dire aussi : Le premier qui me rencontrere me tuera. Comment donc vivre dans cet état?

La foi nous dit (car ici, M. E., je veux toujours marchar appuyé sur l'Evangile, la chose est trop grave), donc la foi nous dit que l'homme surpris par la mort dans l'état du péché mortel est perdu à jamais : *Nihil coinquinatum intrabit in regnum cœlorum.* Or, quelle plus grande souillure qu'un péché mortel!.... Péché grave et ciel : deux

choses incompatibles.... De plus, une implacable expérience nous dit que nous pouvons mourir à toute heure, à chaque instant; ce n'est pas assez, la divine parole vient confirmer cette expérience d'un poids écrasant.... « Je viendrai quand vous n'y penserez pas.... je viendrai comme un voleur au milieu de la nuit. » Quand les hommes diront : « La paix, la paix, » la mort les frappera comme un coup de foudre. Prenez garde, dit J.-C., encore une fois prenez garde, je le dis à tous : *Videte, vigilate, omnibus dico, vigilate.*

Donc, mes bien-aimés enfants, quand nous sommes dans l'état du péché mortel, à tout instant, à chaque seconde, nous pouvons tomber sous les coups de la justice de Dieu, de la terre dans l'éternité; entre nous et l'enfer, c'est affreux de le penser, il n'y a que la vie, rien que la vie, mon Dieu! il n'y a que cela!

Or, savez-vous bien ce que c'est que la vie? y avez-vous quelquefois songé? savez-vous ce qu'elle est, même dans les meilleures conditions, avec la jeunesse, la force et la santé?

Oh! la vie, M. E. bien-aimés, Dieu et les hommes en ont dit des choses qui font frémir.

La vie, a dit Dieu, c'est un brin d'herbe.... la vie est un souffle qui va et qui vient, qui a été emprisonné dans nos organes et qui tend sans cesse à s'en échapper. *Spiritus vadens et rediens.*

Et la science elle-même, malgré tout son progrès, dit comme Dieu : La vie, elle réside dans un petit nœud composé de légers filaments. Si le nœud se brise, le mouvement vital cesse, puis c'est la mort.... puis c'est l'éternité....

Un médecin célèbre disait : Si les hommes songeaient à combien peu de chose tient leur vie, ils ne vivraient pas

un instant tranquilles : figurez-vous un fil de soie, un cheveu.... c'est là souvent ce qui la soutient....

Voilà la vie, M. E., voilà cette vie à laquelle on s'attache ; tel est ce fil auquel on donne de si violentes secousses, au risque de le briser ; ce n'est que cela, rien que cela. Entre nous et la mort il n'y a qu'un pas. *Uno tantum gradu ego morsque dividimur.*

Mais ôtez la vie, brisez ce fil, cette toile d'araignée ; pour l'âme coupable, c'est l'enfer.... c'est l'éternité....

Et ici, mes bien-aimés enfants, tout est impuissant : le courage, la bravoure même sont inutiles ; on ne lutte pas avec la mort ; la nature la plus vigoureuse pâlit en présence de la mort vue de sang-froid, surtout de la mort subite.

Un prêtre disait un jour à un jeune officier de cavalerie certainement très brave : « Vraiment, vous devriez vous confesser, il ne vous manque absolument que la pratique de la religion. — Oh ! répondit-il, croyez bien que je ne suis pas un impie, et que si je me voyais malade je me hâterais de me confesser.... — Mais, reprit le prêtre, si la mort allait vous surprendre ? — La mort subite, n'en parlons pas, répliqua l'officier ; dans l'état où je suis, si j'y pensais seulement une demi-heure, j'en deviendrais fou.... » — L'infortuné ! six mois après, une chute de cheval le jetait à l'improviste dans l'éternité....

Oui, il y a de quoi frémir quand on songe qu'à chaque instant Dieu peut dire de notre vie : Assez, assez, c'est fini, *finis venit.* A l'heure qu'il est je vous parle et dans un moment je vais voir l'éternité....

Par le péché mortel, Dieu vous a détaché de lui ; il vous a jeté dans l'abîme ; mais vous vous êtes suspendu, accroché à la vie, comme un homme qui tombant d'un toit s'accroche à la gouttière qu'il rencontre.... Mais bientôt

elle fléchit, elle fléchit sous votre poids.... ô Dieu! vous allez tomber.... *Adhuc pusillum et non erit peccator.*

Et, mes pauvres et bien chers enfants, ce qu'il y a encore de plus effrayant, c'est que ce fil, ce cheveu qu'on nomme la vie, qui nous tient suspendu au-dessus de la mort et de la réprobation, repose dans la main de Dieu auquel vous avez désobéi, que vous avez fait votre ennemi; il le tient par une des extrémités, vous êtes à sa merci, votre sort est entre ses mains.

Les feuilles publiques contenaient, il y a quelques années, un fait qui glace l'âme d'effroi.

Un homme conçoit l'audacieux projet de dénicher des aigles; leur nid était placé dans un roc à pic, haut de deux cents pieds, et ce nid se trouvait à cent cinquante pieds du sol. Il se fait attacher une corde par-dessous les bras, puis se laisse glisser le long du rocher, après s'être armé d'un sabre pour repousser les aigles, dans le cas où ils voudraient protéger leurs petits. Il arrive au nid, il s'empare de la nichée, les aigles fondent sur lui, il se défend intrépidement, frappe à droite, à gauche et reste victorieux; il allait remonter triomphant quand il s'aperçoit qu'en se défendant il a presque entièrement coupé la corde qui le soutient, il n'en restait plus qu'un assez faible cordon.... Quelle position!.... le voilà suspendu à cent cinquante pieds du sol.... par un fil.... au-dessous de lui il voit des roches pointues; s'il tombe, il va être broyé, moulu. A ce moment le frisson de la terreur court dans toutes ses veines, sa respiration est haletante. Il crie en désespéré qu'on le remonte doucement, doucement.... Il arrive, il est sauvé, mais sa frayeur avait été si grande que ses cheveux, dans le trajet, avaient changé complètement de couleur : en quelques secondes ils étaient devenus blancs.

Oui, M. E., cette position était affreuse, on ose à peine s'y arrêter. Mais.... mais, hélas! mes pauvres et bien-aimés enfants, faut-il que je vous le dise, faut-il que la force de la vérité m'y contraigne? Je vais le dire tout bas : je sais quelqu'un qui, ici, ce soir, court un danger plus imminent, c'est l'homme qui est en péché mortel, s'il y en a un parmi nous. Ce n'est pas au-dessus de rochers pointus qu'il est suspendu, c'est au-dessus du brasier de l'enfer.... Ce n'est pas par un cordon, c'est par un fil. Ce n'est pas une main amie qui le tient.... C'est la main de Dieu, la main de ce Dieu qu'il a outragé, auquel il a dit : Je ne veux pas vous obéir : *Non serviam*. Qu'il le veuille, qu'il desserre un peu les doigts.... oh! il est mort, il est perdu.... Voilà la vérité pour tous.... Ici nul homme, quel qu'il soit, ne peut rien.... La richesse, la science, la force, sont impuissantes.... Je défie tous les savants, tous les politiques du monde, de tirer un seul homme de là, de s'en tirer eux-mêmes.... Que la mort étende sa main, la tête orgueilleuse s'inclinera comme les autres.... Comment donc vivre, M. E...., et surtout comment dormir dans cet état?

Le sommeil est l'image de la mort; on a vu bien des hommes s'endormir et ne se réveiller jamais. Le voilà, cet infortuné, étendu dans son lit; il dort, il dort, mais se réveillera-t-il? Il dort.... mais la mort, elle, ne dort pas, elle est là au chevet, elle étend sur lui sa main froide et décharnée, elle se dit : « Vienne le moment marqué par Dieu, il est à moi; » et l'enfer dilate ses entrailles pour recevoir une victime.... Comment donc pouvoir dormir? Vous me direz : Il y en a beaucoup dans cet état, je ne suis pas le seul.... Qu'importe, vous n'en serez pas moins perdu.... Le nombre des méchants ne fera jamais peur à Dieu, et ne changera pas un *iota* à ses volontés, à sa justice.

On dit qu'un jeune homme entra un jour dans une église où l'on prêchait ; machinalement il prête l'oreille, et il entend le prédicateur prononcer ces paroles : Je ne puis concevoir comment un homme de bon sens peut dormir dans l'état du péché mortel ! Il sourit, et s'en alla en disant à un de ses amis : « Je le comprends bien, moi, » puis il oublia. Le soir arrivé, il se couche ; à peine est-il étendu dans son lit, que le souvenir de ces paroles lui revient à l'esprit. Elles l'inquiètent, il veut les chasser : vains efforts ! il se tourne et se retourne dans son lit, il s'agite, il blasphème, il appelle le sommeil qui refuse de venir : cette parole est toujours là, elle se dresse devant lui comme un spectre de l'autre monde et le pénètre de terreur jusque dans la moelle des os. A la fin, en quelque sorte vaincu, il s'arrête et se dit : « Après tout, il avait raison ce prêtre ; malheureux que je suis, je crois en Dieu, je ne suis pas athée ; mais quelle vie ai-je menée ? Encore si j'étais heureux.... Demain je vais trouver ce prêtre : je lui demanderai pardon de ma légèreté, et c'est lui qui saura toutes les abominations de ma vie. »

Il fut fidèle : il revint à de meilleurs sentiments, et aujourd'hui c'est un médecin distingué et un membre zélé d'une conférence de Saint-Vincent de Paul.

Il avait raison, mes bien-aimés enfants ; mais ce qui était vrai pour lui est vrai pour nous aussi ; aujourd'hui, ce soir, nous pouvons aussi tomber de notre lit dans l'enfer.... Nul ne peut répondre que ce n'est pas le dernier jour.... Mais il est une issue pour s'échapper.... une bonne et franche confession, et nous voilà sauvés ; après cela plus de craintes, plus d'angoisses, l'âme est déchargée, le cœur se dilate. Je suis heureux, mes bien chers enfants, de vous laisser sous cette impression.... Oui, réconciliez-vous donc avec Dieu. C'est si facile ! vivez en paix avec

votre Père des cieux.... jusqu'à ce que le temps vous mène à ce repos qu'on appelle la bienheureuse éternité.

ALLOCUTION SUR LA CONVERSION DE SAINT AUGUSTIN (1)

D'APRÈS MONSEIGNEUR DUPANLOUP, ÉVÊQUE D'ORLÉANS

M. E., vous ne savez peut-être pas que S. Augustin a été l'un des plus grands pécheurs qu'a jamais vus l'Eglise. Mais après son admirable conversion, il est devenu l'un des plus grands saints dont elle s'honore, et son âme si souillée devint aussi belle et aussi pure que son génie était vaste et sublime.

La miséricorde de J.-C. m'a sauvé, disait ce grand saint, pour ranimer l'espérance des pécheurs les plus endurcis et donner un exemple touchant de la patience avec laquelle il attend les âmes les plus égarées.

M. E., et vous aussi vous avez été de grands pécheurs comme S. Augustin, et vous aussi vous l'avez imité dans ses égarements. Je veux aujourd'hui vous raconter la belle et touchante histoire de sa pénitence, afin de vous animer d'une noble et généreuse ardeur pour marcher sur ses traces, l'imiter dans son retour à Dieu, et devenir peut-être, comme lui, de grands saints. Ecoutez bien :

Au troisième siècle de l'Evangile vivait à Tagaste, ville de Numidie, en Afrique, un jeune homme né de parents chrétiens. Patrice, c'était le nom de son père, était un païen, colère, ambitieux, livré à tous les vices. Ce ne fut que vers la fin de sa vie que sainte Monique, épouse de Patrice, mère

---

(1) *La Chapelle Saint-Hyacinthe, souvenirs des catéchismes de Mgr Dupanloup.* — Chapelliez, édit., Paris, 29, rue de Tournon.

d'Augustin, le convertit à force d'humilité, de prières, de gémissements et de larmes, et surtout à force de douceur et d'aimables vertus.

Augustin, c'était le nom du jeune homme, dès sa première enfance, montra un esprit vif et pénétrant, une âme ardente, une brillante imagination, un cœur généreux et sensible, un heureux et aimable caractère. C'était sur ce fonds si riche que sa pieuse mère espérait voir s'élever un édifice de vertus et de bonheur. Mais ses espérances furent cruellement trompées.

Dès sa plus tendre enfance, il se livra à des compagnies corruptrices qui lui ravirent son innocence, et avec elle, comme il nous l'apprend lui-même, il perdit la paix, sa joie et son bonheur.

Combien aussi parmi vous, M. E., qui ont tout perdu avec leur vertu : leur bonheur n'a pas duré plus longtemps que leur innocence. Combien parmi vous, depuis qu'ils ont banni Dieu de leur cœur, qui n'ont pas goûté une seule fois une douce paix, une joie pure, un innocent plaisir. Ah ! c'est que toute la terre est un lieu de tribulation et d'angoisse pour une mauvaise conscience.

Augustin l'éprouva : livré à de mauvaises compagnies, il s'abandonna avec elles aux passions les plus coupables. La pente au vice est rapide : rien bientôt ne fut plus capable de l'arrêter, et il se noya sans pudeur dans les plus vils plaisirs.... Il s'accusa lui-même, ou plutôt il se vanta de tous les maux ; son front ne sut plus rougir, et son iniquité croissant sans mesure et montant jusqu'au comble, il appela le mal bien et le bien mal, et, comme si ce n'eût pas été assez pour lui, il trouva sa joie à faire triompher hautement le vice, insultant aux âmes touchées, riant de la simplicité des cœurs vertueux ; heureux lorsqu'il avait pu triompher de leur faiblesse en les forçant à rougir de

leur vertu. Ce n'est pas tout encore : comme la corruption du cœur est presque toujours la mère de l'incrédulité, il fit bientôt un triste naufrage dans la foi, et, Dieu le livrant aux folles visions de son cœur, il crut tout voir, tout entendre, et il ne vit ni n'entendit rien ; un esprit de vertige l'aveugla, et il enfanta les erreurs les plus monstrueuses.

Tels furent les tristes fruits de son oisiveté et de sa coupable négligence à suivre les bons conseils de sa pieuse mère.

On différa de lui donner le baptême, de peur de profaner la sainteté de ce sacrement.

O M. E. ! combien de vous peuvent se dire en ce moment : Infortuné que je suis ! Hélas ! je n'ai qu'à descendre dans le fond de ma conscience pour y trouver tous les vices et tous les honteux péchés d'Augustin. Hélas ! si jeune encore, dans ce qu'on appelle l'âge de l'innocence, est-il bien possible que je sois un aussi grand pécheur, et que déjà j'aie mérité mille fois l'enfer ! Et ce n'est pas tout : quel fonds de misère et de corruption je découvre en moi ! Je suis capable de tout. Quels crimes n'ai-je pas été sur le point de commettre, si la Providence ne m'eût secouru ? Tant d'enfants sont déjà des libertins et des incrédules consommés ! Si j'avais été dans les mêmes circonstances qu'eux, je serais tombé dans le même abîme, et eux, s'ils avaient eu les mêmes grâces que moi, ils seraient des saints !

Oh ! que mon âme est noire et coupable ! Je suis tout pénétré de douleur et de honte ! accablé de remords et d'horreur ! Grand Dieu, que j'ai tant outragé, est-il bien possible que vous me receviez dans vos bras paternels ?

Mais, C. E., ne vous découragez pas. Vous avez imité Augustin dans ses égarements, imitez-le dans son retour. S. Augustin a été un plus grand pécheur que vous : il s'est

converti ; vous le pouvez encore davantage. Ah ! pesez bien cette pensée dans le fond de votre âme : Je suis un indigne pécheur, et je puis devenir un bon chrétien, un grand saint ! Mais, M. E., le temps presse : cette retraite est le dernier effort de la bonté de Dieu avant votre première communion.

Appliquez-vous tout ce qui va se passer et se dire dans le récit de la conversion d'Augustin.

Cependant sa pieuse mère gémissait amèrement, offrant à Dieu ses vœux et ses prières pour ce cher enfant ; mais Augustin riait de ses larmes. En vain lui montrait-elle sa douleur et son cœur maternel déchiré. Il était sans pitié pour elle. En vain lui disait-elle : Augustin, si vous saviez combien il m'est douloureux de vous voir courir à votre perte ; si vous saviez tout ce que je souffre lorsque je vous vois vous éloigner de la vertu ; ô mon fils, mon cher fils, soulagez mon cœur ; rendez-moi ce qui m'est plus cher que mes entrailles ; rendez-moi, Augustin, ce que j'ai perdu : si la vertu surmonte en vous le vice, je vis et je vis heureuse ; mais si le vice vous entraîne malgré la vertu, votre mère ne peut plus vivre.

Augustin traitait ces paroles de discours de femme. Alors sa mère se taisait, dévorait sa peine, étouffait ses soupirs, attendant du ciel que son fils revînt à Dieu.

Tout à coup Patrice, toujours ambitieux et fier des merveilleuses dispositions du jeune Augustin pour les sciences, s'inquiétant peu qu'il fût vertueux, pourvu qu'il fût éloquent, le força de s'appliquer à l'étude des lettres humaines. Augustin fut obligé de secouer sa paresse et de s'arracher à sa mollesse pour obéir aux ordres sévères de son père. Mais, comme son génie était vaste et sublime, son âme ardente, il prit tout d'un coup la passion de l'étude. Ses succès furent prodigieux ; il n'avait pas encore

vingt ans qu'il était déjà un orateur distingué. Son père, au comble de ses vœux, crut qu'il était temps de le produire. Augustin parut et jeta un grand éclat. On ne parlait plus à Carthage, capitale de l'Afrique, que de sa belle et pompeuse éloquence. Carthage ne lui parut pas encore un théâtre digne de son mérite. Il résolut d'aller chercher la gloire à Rome, capitale de l'empire et du monde.

Il y parut, traînant toujours après lui les chaînes honteuses de ses passions, qui commençaient à lui paraître bien pesantes, mais qu'il n'avait pas encore le courage de rompre. Dieu, qui l'aimait et avait résolu, dans sa bonté, de faire éclater sa miséricorde dans l'abime de ses misères, avait fait, à la lecture des livres des sages profanes, naitre dans son cœur le mépris des espérances du monde et le désir de la sagesse et des biens immortels. Il avait été même jusqu'à adresser à Dieu quelques prières pour demander sa conversion; mais, comme il nous l'avoue lui-même, il n'eût pas voulu être exaucé sitôt. C'est ainsi que ses passions, toujours plus fortes, l'emportaient; il languissait toujours dans ses vices honteux, soupirant dans son esclavage et craignant de le rompre, sachant où était la source du vrai bonheur et n'osant s'y plonger. Jamais personne ne sut mieux que lui ce qu'il en coûte pour vouloir se partager entre Dieu et le monde, entre la piété et les plaisirs, entre ses devoirs et ses passions.

Il lisait alors les saintes Ecritures; mais c'était avec un voile sur le cœur; il ne savait pas alors ce qu'il nous apprit depuis lui-même, que les livres saints, inaccessibles à l'orgueil des sages du siècle, sont comme un glaive à deux tranchants, qui répand une douce lumière pour les yeux humbles et dociles, mais aussi des ténèbres vengeresses pour aveugler la sagesse vaine et intempérante des esprits superbes. Il ne savait pas qu'il n'y a que les humbles

de cœur à qui Dieu se plaise à révéler les mystères célestes.

Cependant sa pauvre mère, plus affligée que si elle l'eût vu mort, séchait de douleur et versait des larmes inconsolables. Un jour, cette pauvre mère alla trouver un saint évêque et le conjura de parler à son fils et de le convertir. L'évêque se contenta de lui répondre assez sèchement qu'il fallait prier le ciel pour lui. Et comme elle le pressait encore en versant des ruisseaux de larmes : Allez, lui dit-il, ayez confiance.... Il est impossible qu'un enfant qui coûte tant de pleurs à sa mère périsse jamais. Ces paroles entrèrent jusqu'au fond de l'âme de sainte Monique, et ouvrirent son cœur aux plus douces espérances.

M. E., n'y a-t-il pas peut-être ici quelque pauvre petit Augustin, quelque jeune Madeleine, qui a fait déjà répandre bien des larmes à sa mère? qui, depuis longtemps, méprise ses avis les plus maternels et ses soins les plus tendres. En vain elle pleure sur ses égarements ; il rit de ses larmes. En vain elle lui montre son cœur brisé et ses entrailles maternelles déchirées ; il est sans pitié pour elle! Mères infortunées, puissent retentir jusqu'au fond de vos cœurs et y être reçues comme un oracle du ciel ces paroles touchantes : Non, il est impossible qu'un enfant qui coûte tant de pleurs à sa mère périsse jamais ! Et vous, ingrats qui m'écoutez, puissiez-vous, comme Augustin, essuyer bientôt ces pleurs amers que vous faites répandre à des yeux qui ne devaient verser sur vous que des larmes de joie.

Mais revenons.

Cependant vers cette époque, Augustin perdit un de ses amis, qu'une maladie cruelle lui enleva en peu de jours. Il fut inconsolable de cette perte. Rien, nous dit-il lui-même, n'avait plus aucun charme pour moi, ni l'ombrage des

bois, ni les jeux et les ris, ni les chants, ni les festins. Rien ne pouvait adoucir l'amertume de ma douleur.... C'est ainsi que Dieu, qui le voulait tout à lui, rompait d'une main miséricordieuse les liens qui le retenaient captif, loin de la vertu et du bonheur, et préparait ainsi son entière conversion.

Mais tout d'un coup l'orgueil et l'amour de la gloire tendent un nouveau piège à Augustin : on lui offre la place honorable de maitre d'éloquence dans la ville impériale, à Milan. Augustin, ivre de joie et d'orgueil, au comble de ses vœux, accepte avec empressement, et ne songe plus qu'à l'honneur de parler devant l'empereur. Il vole à Milan.

C'était dans cette ville que Dieu l'attendait ! Augustin n'y venait chercher que les vains succès de la gloire humaine, et Dieu, dans sa miséricorde, se préparait à ouvrir ses yeux à la douce et pure lumière de sa grâce, et à ramener son cœur à la vertu et à la sagesse.

Il y vit S. Ambroise. Il ne put le voir sans l'aimer : c'était un saint évêque qui avait déposé de hautes dignités et renoncé aux plus brillantes espérances, pour venir chercher parmi d'humbles ministres des autels une plus solide grandeur. La voix du premier pasteur, cédant aux désirs des peuples, l'avait appelé au gouvernement de l'Eglise de Milan.

Augustin alla se présenter à S. Ambroise ; il en fut reçu aver une bonté paternelle qui commença à attendrir son cœur. Il écoutait assidûment ses sermons, seulement pour la beauté du style et pour voir si son éloquence répondait à sa réputation. Mais il ne laissa pas insensiblement d'en être touché malgré lui. Et il ne put se rassasier de le voir, de l'entendre, de le bénir, tant il goûtait sa divine onction, la grâce et la sagesse qui étaient en lui.

Ainsi, Dieu ouvrait insensiblement son cœur à l'amour de la vertu, en la lui montrant avec toute sa beauté dans ses saints. En même temps il répandait l'amertume sur toutes les voies par lesquelles Augustin courait après la gloire. Il lui enlevait ses amis pour briser son cœur et lui faire comprendre qu'il était bien temps enfin de rompre les liens qui le retenaient si honteusement captif, et de donner son amour à la beauté toujours ancienne et toujours nouvelle.

Augustin ne se rendait cependant point encore ; pressé violemment par la grâce qui le sollicitait avec force d'en finir avec toutes ses faiblesses, il se débattait vainement, s'écriant : Demain, Seigneur, demain. Laissez-moi encore un moment. Mais ce moment n'avait point de fin, et ce demain d'une âme lâche qui fuit sa conversion n'arrivait jamais.

Sur ces entrefaites, sainte Monique, sa bonne mère, vint le trouver a travers les mers. Elle avait entrepris seule ce long et pénible voyage, tant elle aimait son fils ! tant l'amour maternel soutenait son courage ! En apprenant qu'Augustin commençait à se convertir, elle ressentit une grande joie et redoubla plus que jamais ses prières, ses larmes et ses gémissements devant le Seigneur.

Enfin, voici ce qui porta le dernier coup à la conversion de saint Augustin. Ce fut le récit qui lui fut fait du retour à Dieu de deux jeunes seigneurs de la cour de l'empereur. Je désire, M. E., que vous vous laissiez aussi convertir au bon Dieu par le récit que je vais vous faire moi-même de la conversion de S. Augustin. Ecoutez bien :

Un jour donc qu'il s'était retiré seul dans un appartement de la maison, avec un de ses amis les plus chers, un des officiers de l'empereur vint lui faire une visite. C'était un jeune chrétien dévoué généreusement à Dieu, qu'on

rencontrait souvent dans les églises, offrant ses prières à Dieu du fond de son cœur. Augustin fut ravi de le voir. Potitian, c'était son nom, leur raconta la touchante histoire de la conversion de deux jeunes seigneurs, que les sublimes exemples des anachorètes qui vivent au désert, comme des anges dans des corps mortels, avaient arrachés aux plaisirs et entraînés dans la solitude. Augustin écouta ce récit dans un grand silence; il paraissait fortement ému. Tout à coup, il se lève et, s'adressant à son ami avec émotion, le visage tout changé et d'un ton de voix tout extraordinaire : Alypius, lui dit-il, à quoi pensons-nous? Quoi! des ignorants ravissent le ciel sous nos yeux, et nous, insensés, avec toute notre science, nous languissons dans le vice! Lâches, nous soupirons dans notre esclavage, et nous craignons de le rompre! Nous savons où est la source du vrai bonheur, et nous n'osons nous y plonger!

Son ami le regardait sans rien dire, fort étonné d'une agitation si extraordinaire, et il le suivit dans le jardin où elle l'emporta.

Ils s'assirent tous deux dans l'endroit le plus écarté. Augustin rendait le dernier combat contre la grâce; il sentait que Dieu l'attirait violemment à lui, et il frémissait d'indignation de se trouver si faible. Il éprouvait des mouvements convulsifs, se frappait le front, s'arrachait les cheveux.

Son ami ne le quittait point, et attendait en silence l'événement de cette agitation si étrange.

Enfin Augustin, se sentant pressé de répandre sa douleur par des cris et par des pleurs, se relève brusquement et, s'éloignant de son ami, il va se jeter sous un figuier, où, ne se retenant plus, il verse des torrents de larmes, criant : Jusques à quand, Seigneur, me verrai-je l'esclave

et le jouet de mes passions que j'abhorre? Oh! sauvez-moi! je me rends : me voici; je n'en puis plus.

Cependant l'enfer faisait tous ses efforts pour retenir sa proie prête à lui échapper. D'un côté, selon la peinture attendrissante que nous en a faite le saint lui-même, la troupe joyeuse des plaisirs se présentait à lui avec un visage riant : Eh quoi! lui disait-elle, Augustin, tu veux donc nous quitter? Tu nous dis donc un éternel adieu? Eh! crois-tu pouvoir vivre sans nous?

Mais, d'un autre côté, l'Innocence se présentait à lui avec une douce majesté, un air angélique, un visage céleste, un sourire modeste et aimable. Autour d'elle se pressaient des enfants, des jeunes filles, des jeunes gens, des personnes de tout âge, des veuves vénérables, des vierges timides. Tous avaient un air serein : la douce joie était peinte sur leur visage, le ciel entier paraissait dans leur cœur et dans leurs regards. L'Innocence, en lui montrant cet aimable cortège et lui ouvrant ses bras et son cœur, lui disait avec un aimable sourire et une douce voix qui allait jusqu'à son cœur : Augustin, ne pourras-tu donc pas ce qu'ont pu tant d'autres avant toi? Jette-toi dans les bras paternels de Dieu, et ne crains pas : il te recevra avec tendresse malgré tes ingratitudes.

Cependant Augustin était violemment agité; il livrait les derniers combats contre la grâce. Mais l'assaut des passions redoubla avec tant de violence que, pleurant amèrement dans son affliction profonde, il était près de succomber, quand tout à coup une voix du ciel se fait entendre, qui lui dit à plusieurs reprises : Prends et lis.... prends et lis.... *Tolle.... lege....* A ces paroles, il change de visage, et, séchant ses larmes, il revient promptement au lieu où il avait laissé son ami. Il prend le livre sacré de l'Ecriture sainte qu'il y avait oublié, l'ouvre et lit tout

bas ces paroles : Ne croupissez pas dans les excès de la débauche et de l'impureté ; mais revêtez-vous de N.-S. J.-C. et ne vous livrez pas aux passions honteuses.

A ces mots, il s'arrête et ferme le livre. C'en était fait : la grâce avait triomphé, Augustin était converti.

Il avait senti comme un nuage épais qui se dissipait sur ses yeux et qui lui laissait voir la pure lumière. Une joie douce et pleine d'un ferme courage renaissait dans son cœur ; cette joie était bien différente de cette autre joie mauvaise et amère dont ses sens avaient été empoisonnés ; c'était une joie douce et pure, qui avait quelque chose de bienheureux et de céleste ; elle ravissait son âme sans la troubler. Il versait des torrents de larmes et trouvait que rien n'était si doux que de pleurer ainsi.

Il se jette au cou de son ami fondant en larmes, touché jusqu'au fond de l'âme et pleurant aussi, son ami se convertit. Ils s'embrassèrent avec tendresse, et tous les deux volèrent sur-le-champ porter à la pieuse Monique une si heureuse nouvelle. Elle en tressaillit de joie ; elle bénit le Seigneur de ce qu'il lui avait accordé l'unique désir de son cœur, le salut de ce cher enfant, qui lui avait coûté tant de gémissements et tant de larmes. Et peu de temps après, elle expira doucement entre les bras d'Augustin, heureuse de mourir après avoir vu ce cher objet de toute sa tendresse rendu à la vertu, à la paix et au bonheur !

M. E., voilà fini le récit de la conversion de saint Augustin. Vos cœurs en ont-ils été touchés? Sentez-vous maintenant au fond de vos âmes quelque désir au moins de vous donner à Dieu, d'imiter Augustin dans son retour à la vertu, après l'avoir si longtemps imité dans ses égarements loin d'elle?

Ah ! qu'est-ce qui pourrait vous retenir dans les liens honteux du péché qui vous captivent? Serait-ce la crainte

d'une vie triste et malheureuse, en vous donnant à Dieu sans réserve, sans partage et sans retour? Ah! vous le savez, le bonheur n'est qu'avec la vertu et l'innocence. De bonne foi, êtes-vous heureux maintenant? Non, vous ne l'êtes pas : comme Augustin pécheur, vous êtes déchirés par vos passions et par vos remords. Vous gémissez dans votre esclavage. Depuis que le démon vous tient captifs sous son triste et impitoyable empire, vous n'avez pas une seule fois goûté une joie pure, une douce paix, un innocent plaisir; vous avez peut-être bien pu vous étourdir un moment, mais était-ce là du bonheur? Oh! non, ce n'en était pas. Ah! donnez-vous à Dieu une bonne fois, sans partage et sans retour; jetez-vous les yeux fermés entre ses bras paternels : il ne se retirera pas pour vous laisser tomber; et sur son sein, vous retrouverez la paix que vous aviez perdue.

Quoi! vous différeriez encore! Malheureux, hâtez-vous. Si vous différez vous êtes perdus : Malheur à vous! Tremblez!

Oh! convertissez-vous donc! Convertissez-vous! Donnez cette joie au bon Dieu qui vous aime toujours, quoique vous soyez des enfants ingrats et rebelles; donnez cette joie aux anges, qui ont versé des larmes amères sur vos ingratitudes et feront au ciel la fête de votre conversion; donnez cette joie à Marie, qui est toujours votre bonne et tendre mère, qui dans ce moment est peut-être prosternée dans le ciel aux pieds de son adorable fils, et lui demande avec larmes de vous sauver en vous convertissant; donnez cette joie à l'Eglise qui vous a recueillis ici, dans ce pieux et aimable asile, et vous y comble de ses bienfaits et de ses caresses; donnez-la à vos chères familles, à vos bons parents, à vos tendres mères. Ah! je vous le répète, comme Augustin infidèle, vous avez peut-être déjà coûté

bien des larmes à vos mères ; ah ! rendez-leur la joie que vous leur avez ravie, qu'elles n'aient plus à verser sur vous que de douces larmes d'attendrissement. Vous avez été leur douleur et leur opprobre, soyez leur joie, leur couronne et leur gloire.

Enfin, vous le dirai-je en finissant, donnez-nous cette joie à nous-mêmes. Vous savez, mes enfants, si vous nous êtes chers ; nous nous sommes faits ici vos amis et vos frères, pour gagner plus doucement vos cœurs....

(Histoire à lire ou à raconter)

LE PÉCHÉ, OU HISTOIRE DU PRENEUR DE VIPÈRES

PAR LE P. BONAVENTURE GIRAUDEAU

Un homme de la campagne était très adroit à prendre des vipères, qu'il envoyait ensuite à un apothicaire de la ville voisine, pour en faire de la thériaque. Un après-dîner, sa chasse fut si heureuse qu'il en prit jusqu'à cent cinquante. Le soir, étant de retour à sa maison, il se trouva si las et si harassé qu'il ne voulut point souper. Il monta dans sa chambre et alla se coucher tout de suite. Il porta, selon sa coutume, ses vipères tout en vie dans sa chambre, et les mit dans un baril, qu'il eut soin de fermer, mais qu'il ne ferma pas bien. La nuit, tandis qu'il dormait, les vipères forcèrent leur prison, et, cherchant la chaleur, elles allèrent toutes vers son lit, s'insinuèrent entre les draps, se glissèrent sur sa peau, et l'enveloppèrent de toutes parts sans lui faire aucun mal, sans qu'il s'éveillât et sentît rien. Comme c'était sa coutume de dormir les bras nus hors du lit, le lendemain, s'étant éveillé lorsqu'il faisait grand jour, il fut étrangement surpris de voir ses bras entourés de vipères. « Ah ! dit-il, je suis mort : les vipères se sont échappées. » Il eut la prudence de ne point remuer, et il sentit qu'il en avait d'entortillées autour du cou, autour des jambes et des cuisses, et de tout le corps. Quel état ! il ne perdit pourtant point la tête. Il se recommanda à

Dieu, et, sans se donner le moindre mouvement, il appela sa servante. Quand elle eut ouvert la porte de sa chambre : « N'entrez pas, lui dit-il, mais descendez là-bas, prenez le grand chaudron, remplissez-le de lait à moitié ; faites chauffer ce lait en sorte qu'il ne soit que tiède. Vous m'apporterez ce chaudron et vous le mettrez au milieu de ma chambre, le plus doucement et en faisant le moins de bruit que vous pourrez. Ne fermez pas la porte : allez, faites vite ; ne perdez pas un instant. » Quand le chaudron fut dans sa chambre, les vipères, sentant l'odeur du lait, commencèrent à quitter prise. Il vit celles de ses bras se désentortiller et se retirer. Il entendit passer celles de son cou. Il sentit que ses jambes et ses cuisses se dégageaient, et que tout son corps était libre. Quelle joie ! Il se posséda néanmoins : il ne se pressa pas, et donna le temps à toutes les vipères de sortir. Elles sortirent toutes, allèrent se jeter dans le chaudron, de sorte qu'il n'en resta pas une dans le lit. Notre homme alors se leva, et, voyant les vipères presque noyées dans la liqueur, assoupies et comme enivrées, il les tira avec ses pinces l'une après l'autre et leur coupa la tête. Aussitôt, s'étant mis à genoux, il remercia Dieu de bon cœur de l'avoir délivré d'un si grand danger. Après cela, il descendit, et raconta ce qui venait de lui arriver. Il fit frémir tout le monde, et il frémissait lui-même en le racontant. Il envoya ses vipères à l'apothicaire, lui faisant dire de n'en plus attendre de sa part. En effet, il renonça au métier, et il prit une si grande aversion pour les vipères, que non seulement il ne pouvait plus en souffrir la vue, mais même le nom ni la pensée.

Une histoire si terrible et si effrayante mérite bien que nous y revenions et que nous en examinions toutes les parties.

1° *L'état de cet homme dans son lit.* Quand je le considère ayant le corps tout garni et entouré de vipères vivantes, je frissonne, et cette seule idée me fait trembler. Quelle situation ! peut-il y en avoir de plus affreuse ? Oui, celle d'une âme en péché mortel est mille fois plus terrible. Quand je considère un pécheur, ou dormant tranquillement dans son lit, ou agissant librement pendant le cours de la journée, et que je pense que mille péchés mortels et mille démons pires que des vipères possèdent son âme et s'en sont rendus maîtres ; que tout son corps et tous les sens de son corps en sont non environnés, mais remplis et pénétrés, j'en suis saisi d'horreur et d'épouvante. Le malheureux ne sent point l'horreur

de son état; il est comme endormi. Mais l'homme dont nous parlons ne le sentait point non plus et dormait aussi. L'état de l'un et de l'autre en est-il pour cela moins épouvantable?

2° *Le danger de cet homme pendant son sommeil.* Si cet homme, pendant son sommeil, se fût donné quelque mouvement, comme il arrive d'ordinaire; si, en se tournant, il eût pressé quelqu'un de ces animaux; si, par un souffle, par un soupir, par une parole, il eût effarouché ces monstres, il était perdu, et de mille vies il n'en aurait pas sauvé une. Et si ce pécheur venait à mourir subitement dans l'état où il est, si quelqu'un de ces accidents dont on entend parler tous les jours lui arrivait, où en serait-il? où en sont tous ceux à qui ces accidents sont arrivés? S'ils étaient en état de péché mortel, ils sont perdus pour jamais. C'est sans doute une mort bien cruelle que de mourir dévoré par cent cinquante vipères; mais qu'est-ce que cela, après tout, en comparaison de l'enfer, où l'on est pour toujours la proie des démons, de ses péchés, de ses remords, de son désespoir, et des flammes éternelles!

3° *L'effroi de cet homme à son réveil.* Pécheurs, vous ne dormirez pas toujours; vous vous réveillerez à la mort et au jugement de Dieu. Et quel sera votre effroi de vous voir ennemi de Dieu, rebelle à Dieu, semblable au démon, un homme de péché, qui n'est bon que pour l'enfer, où il va être précipité pour y faire sa demeure éternelle! Ah! n'attendez pas à vous réveiller que ce moment soit venu; ce serait trop tard pour vous. Réveillez-vous maintenant que vous pouvez encore ôter de votre sein les vipères prêtes à vous dévorer, que vous y recélez et y entretenez.

Vous avez vu le danger de cet homme, et vous ne pouvez nier que le vôtre ne soit encore plus grand. Considérez maintenant comment il s'en tira, afin de vous en tirer comme lui.

1° *Sa prudence.* Il ne perdit point courage, et imagina le seul expédient qui pouvait lui réussir, et qui lui réussit en effet. De même, en considérant l'état effroyable de votre âme, ne perdez pas courage, ne vous livrez pas au désespoir; ne dites pas comme Caïn: « Mon iniquité est trop grande pour que j'en puisse espérer le pardon. » Fussiez-vous encore mille fois plus pécheur, la miséricorde de Dieu, étant infinie, sera toujours infiniment au-dessus de vos péchés. Vous n'avez pas besoin de chercher et d'imaginer le moyen de vous délivrer de vos péchés : ce moyen est tout trouvé, et la miséricorde de Dieu vous le présente tout préparé, c'est le sang

de J.-C., dans lequel il faut noyer tous vos péchés, par une bonne confession. Que ce mot ne vous trouble pas ; tenez-vous tranquille ; ne regardez pas cette opération comme impossible ou trop difficile. Dieu ne demande pas de vous l'impossible, et il vous aidera à faire ce qui dépend de vous. Confessez d'abord les péchés dont vous vous souvenez. Prenez ensuite du loisir pour rechercher les autres et donner le temps à toutes ces vipères de sortir. Ne craignez rien : elles sortiront toutes.

2° *Sa joie quand il se vit délivré.* Elle fut grande sans doute, mais elle n'est rien en comparaison de celle que goûte un pécheur converti et rentré en grâce avec Dieu. Mais qui peut comprendre quelle sera la joie de ce pécheur, lorsque délivré pour toujours de tous ses ennemis il sera invité à entrer dans la joie même du Seigneur! Ah! qu'il se félicitera alors de s'être défait de ses péchés, d'y avoir renoncé, de les avoir confessés, détestés et expiés!

3° *Sa résolution.* Il coupe la tête à toutes les vipères, sans en épargner aucune. Il renonce pour toujours à un métier qui a failli le perdre. Enfin, il conçoit une aversion éternelle pour ce qui l'a mis dans un si grand danger. Vous concevez tout ce que cela veut dire : mettez-le en pratique. Fuyez le péché comme vous fuiriez à la vue d'une couleuvre ou d'une vipère (1).

Avis pour le troisième jour de la retraite

Le premier jour de la retraite a été le jour de l'examen ; le deuxième, le jour de la contrition ; le troisième est le jour décisif, *le jour des résolutions.* Le quatrième, demain, ce sera *le jour de la joie, du bonheur et de l'amour de Jésus et de Marie ;* et le lendemain de la première communion, ce sera le *jour de l'action de grâces ;* on pourrait aussi l'appeler le jour de l'exécution, le jour où l'on commence à pratiquer ce que l'on a promis à Dieu, à tenir ses résolutions. Quand la retraite est finie, tout n'est pas fini, au contraire : c'est alors qu'on doit commencer une vie nouvelle.

Aujourd'hui, c'est donc le jour des résolutions. Je vous engage, M. E., à prendre chacun deux résolutions et à les écrire. La pre-

(1) *Histoires et paraboles* du P. Bonaventure Giraudeau.

mière doit être la plus importante. Vous pouvez déjà connaître votre défaut dominant, il faut le combattre. Prenez, par exemple, cette résolution : Mon Dieu, je ferai tous les jours un petit sacrifice pour combattre mon orgueil, mon entêtement, — ou pour combattre mon mauvais caractère, ma brusquerie, mes bouderies, — ou bien pour combattre ma mollesse, ma curiosité mauvaise, ma paresse.

Comme seconde résolution, j'ai connu des enfants qui avaient pris celle de dire tous les jours de leur vie un *Ave Maria* ou le *Souvenez-vous*, avant de se coucher ou du moins avant de s'endormir. M. C. E., je loue beaucoup cette pratique : les saints Pères l'ont affirmé : la dévotion à la sainte Vierge est un signe de prédestination, une garantie suprême de salut. Enchaînez-vous à Marie par une chaîne indissoluble, et vous serez sauvés.

Oraisons jaculatoires. Jusqu'à l'absolution, continuer les oraisons jaculatoires d'hier. On peut y ajouter aujourd'hui les suivantes, et les continuer le jour et le lendemain de la première communion : *Potius mori quam fœdari*. Mon Dieu, faites-moi la grâce de plutôt mourir que de commettre un péché mortel. — Mon Dieu, je vous aime par-dessus tout. — O Marie, je suis votre enfant, veuillez être ma mère. — *Jhesus, Maria*. Jésus et Marie. (*Devise de Jeanne d'Arc.*) — Notre-Dame du Très Saint Sacrement, priez pour nous.

Après l'absolution, comme après la communion, c'est bien de réciter le *Magnificat* pour remercier Dieu en union avec la sainte Vierge. Puis, éviter la dissipation, se tenir dans une joie calme.

Une des meilleures pratiques, le soir de l'absolution, c'est de réciter les actes d'avant la communion, surtout l'acte de désir, avant de s'endormir. De même, le lendemain en s'éveillant.

Lecture : *Imitation de J.-C.*, livre IV, chap. XVII.



ALLOCUTION DE L'ABBÉ H. PERREYVE

CHANOINE HONORAIRE D'ORLÉANS, PROFESSEUR A LA SORBONNE

L'enfant prodigue (1)

« Un homme avait deux fils, et le plus jeune dit à son » père : Mon père, donnez-moi mon partage du bien qui » me revient. Et le père partagea le bien, » etc. (*S. Luc*, xv, 11-32.) Commentons chaque parole de cette admirable parabole.

I. *Le départ de l'enfant prodigue.* — « Un homme avait deux fils et le plus jeune, » *adolescentior*. Qui sont ceux qui se révoltent le plus souvent et le plus vite? Les plus savants, les plus sérieux, les plus vertueux? — Non, les plus jeunes en vertus et en mérites ; un écolier de quinze ans se fatigue de la religion à laquelle obéirent un Condé ou un Turenne, il méprise les dogmes que respecta Bossuet.

« Mon père, donnez-moi la part de mon bien. » Il se condamne par ce seul mot. O âme, tu n'es pas faite pour te contenter d'une portion quelconque de vérité et de bonheur. Il te faut le tout, la plénitude. Tu avais le tout et tu pouvais le garder ; tu demandes la portion et elle te sera enlevée. S. Augustin a dit : « La portion de la vérité, c'est l'erreur. » On peut dire : La portion du bonheur, c'est la souffrance, parce qu'elle ne sert qu'à creuser des désirs dans notre âme sans pouvoir la rassasier. Créé sur les proportions mêmes du cœur de Dieu, notre cœur

---

(1) *Méditations sur les Saints Ordres, etc.*, par M. l'abbé Perreyve. — Chapelliez, édit., 29, rue de Tournon, Paris.

ne peut être rempli que par l'infini, et pourrait-il y avoir une portion dans l'infini?

« La part qui me revient. » Egoïsme! ingratitude! De quoi manquais-tu dans la maison de ton père? Et toi, pécheur, n'avais-tu pas assez de biens et de pures jouissances dans la maison de Dieu? Joies de la pure conscience, fêtes chrétiennes, bonheur commun, partagé avec tous et augmenté de ce partage lui-même. Pourquoi veux-tu diviser la part de ce bonheur commun et la retirer? égoïste! ingrat!

« Peu de jours après, ayant ramassé tout ce qu'il avait. » Prends bien tout, emporte tout; on reconnaîtra bien dans ton bagage de transfuge ce qui vient de la maison de ton père : ainsi des impies. Ils ont combattu Dieu avec ses propres armes. Tu as bien combattu notre Dieu, ô Voltaire, mais qui t'avait si bien instruit? qui avait formé ton brillant esprit, orné ta mémoire, perfectionné ton style? qui? — Les serviteurs de Dieu, des religieux. Tu as donc emporté dans les camps de l'impiété les trésors et les armes du Père de famille, et vous tous, impies, plus ou moins, vous en êtes là. *Congregatis omnibus.*

« Il s'en alla.... » Partir, ah! ce que c'est que partir! Il y a départ et départ : Quand un homme quitte la prison, l'exil, la terre étrangère, on peut bien augurer de son départ.... Il pourra rencontrer sur sa route la patrie, le toit paternel, la paix et le bonheur; mais s'il quitte la maison de son père, qu'espérer de lui, que prévoir pour lui sinon des maux? A quel âge êtes-vous parti de la maison de Dieu? — A douze ans, quinze ans, vingt ans? Depuis quand êtes-vous dans l'exil et le voyage? Voyage malheureux! Que sont devenus les exemples de votre père, la recommandation peut-être qu'il vous fit sur son

lit de mort ? Qu'avez-vous fait des leçons et des prières de votre mère ?

« Il s'en alla loin. » Loin de Dieu, loin de soi-même. Fuir Dieu, ses éternelles vérités, la lumière de sa foi et de ses dogmes ; se fuir soi-même, s'étourdir, étouffer ses souvenirs d'enfance, ses remords, ses regrets, ses désirs Quel malheur !

« Il dissipa tout son bien par une vie déréglée. » La provision d'honneur, de bonté, d'intelligence, des forces morales et physiques qu'on avait faite dans la maison du Seigneur s'épuise bientôt. Il n'y a rien qui épuise l'âme comme une vie de plaisirs. C'est une dépense continuelle de soi dans les créatures ; dépense de l'esprit, du cœur, des sens, après laquelle il ne reste que des ruines désolées.

« Après qu'il eut tout consumé, il y eut une grande famine dans le pays. » Faim et soif de celui qui est vide de Dieu. Le plaisir n'est pas une région d'abondance : c'est une région de stérilité, c'est un désert où l'âme trouve la désolation. Heureuse encore l'âme tourmentée de cette faim qui la ramène à des regrets et à des souvenirs sauveurs !

« Il s'attacha au service d'un habitant qui l'envoya aux champs. » Voilà comment le monde traite ses flatteurs devenus ses victimes. Ce citoyen si riche avait peut-être partagé les fêtes et les festins du prodigue, il s'était peut-être couronné de ses roses.... Mais le malheur a changé tout cela. On ne trouve plus qu'ingratitude et dureté dans le compagnon de plaisirs.

« Pour paitre les pourceaux. » Ce sont les hommes tombés dans leurs sens, dans la dépravation de la chair, dans ses folies, ses délires, ses ignominies ; *porcos*, il y a des hommes dans le monde qui passent leur vie à paitre des pourceaux.

« Il eût été bien aise de se nourrir des cosses qu'ils

» mangeaient, et personne ne voulait lui en donner. » Les sens, les pourceaux sont rassasiés, nourris; mais l'âme a faim; elle voudrait pouvoir se rassasier, elle voudrait être heureuse de la jouissance des sens; mais non, elle n'y peut parvenir. Elle demeure froide, blasée, vide, affamée.... Ses désirs grandissent d'une façon effroyable.

« Alors rentrant en lui-même. » Revenu à lui, revenu en lui; sortir de soi, rentrer en soi...., grandes et profondes expressions! M. E., le péché vous a défigurés. Vous n'êtes plus vous-mêmes. Vous, nobles, généreux, courageux, revenez à vous! Soyez vous-mêmes et non ce que le péché vous a faits! Réfléchissez sérieusement sur votre état, c'est le commencement de la conversion.

II. *Retour de l'enfant prodigue.* — « Combien de mer» cenaires ont du pain en abondance dans la maison de » mon père! » Qu'ils sont riches les plus pauvres des enfants de Dieu! Qu'ils sont riches les plus petits des chrétiens! Ils ont des consolations pour les souffrances; pour les inquiétudes, les doutes cruels, ils ont les sacrements de J.-C., ils ont la sainte Eucharistie, le pain abondant qui les soutient, les nourrit, les fortifie chaque jour. Le pécheur pense à tout cela avec amertume, il revoit les douceurs de la maison paternelle, de l'innocence, de la première communion.

« Et moi? » *Ego autem?* Eh bien! égoïste, ingrat, où en es-tu? Tu voulais te posséder, être libre, maître de toi, disposer de toi-même; *ego.* Qu'as-tu fait pour toi? Qu'as-tu fait de toi?

« Je meurs ici de faim. » Comme il sonde l'abime de sa misère et de son malheur! Comme il sonde le creux de sa faim! Quel abime en effet! Quelle largeur! Quelle profondeur! Quelle hauteur de hontes et de ruines! Quel précipice sans fond!

Mais tout à coup, au lieu du désespoir, un éclair de salut traverse son cœur. A côté de l'abîme de sa perdition, le prodigue a entrevu un autre abîme plus grand, plus vaste, plus profond : « Ah ! l'abîme appelle l'abîme, dit » l'Écriture : *Abyssus abyssum invocat* (1). » Pécheurs, avez-vous compris que cet abîme dont je veux parler, que cet abîme de miséricorde et de pardon, c'est le cœur du père ?

Aussitôt il jette le grand cri : *Surgam*, « je me lèverai ! » Courage, pauvre enfant, pauvre jeune homme, pauvre vieillard, courage ! Lève-toi, tout est là. Cède à la grâce, suis ton premier mouvement, cède à la main de Dieu qui te soulève et t'attire.

« J'irai vers le père. » Malheureux prodigue ! il sait encore ce que c'est que le Père : tout indulgence, tout amour, tout tendresse. Ce souvenir lui déchire le cœur.

« J'irai à mon père et je lui dirai : Père, je ne suis pas » digne d'être appelé votre fils. Faites-moi comme l'un de » vos mercenaires. » Voici bien le regret profond, la contrition sincère, surnaturelle, souveraine, parfaite enfin, fondée sur la pensée des bontés du père, avec le désir et la résolution de la confession. Voici bien l'humilité sans découragement, l'humilité profonde accompagnée de l'espérance.

« Et se levant. » Pas de retards, pas d'hésitation, le prodigue ne ramène pas le troupeau, il quitte tout, il se lève, il se sauve. N'hésitons pas, ne différons pas, ne disons pas : Demain, demain. Quel demain ? Et pourquoi plutôt demain qu'aujourd'hui ? Non, non, quitter tout, se quitter soi-même et sa vie passée, laisser le vil troupeau où il est.... Courir au père.... au père.... *ad patrem !*

---

(1) *Ps.* XLI, 8.

III. *L'accueil du père.* — *Ad patrem, le père!* Monrons, s'il est possible, ce que c'est que le père.

Il attendait, ce pauvre père; il venait chaque matin au sommet de la colline, sur la route. Il fixait ses yeux là-bas.... pendant des heures.... et triste, il rentrait et disait en déposant le bâton de ses vieux jours : « Rien encore ! »

Un jour, cependant, il était venu comme à son ordinaire et regardait....

« Comme il était encore loin, » une ombre se détache sur l'horizon, encore imperceptible. « Voyez-vous là-bas : « est-ce un homme? A peine le peut-on connaître. Peut-« être est-ce quelque pauvre mendiant? »

Vidit, « il a vu. » L'œil du père! Cet œil-là ne connaît pas de distance.

« C'est lui, c'est lui, vous dis-je, c'est mon fils! » Il accourt, il n'attend plus, il n'y tient plus, rien ne l'arrête; ni la vieillesse, ni la dignité de l'offensé, ni la majesté de ses cheveux blancs, ni les crimes du prodigue, ni la faiblesse de ses jambes tremblantes. Le cœur l'emporte, il s'élance, il court, il vole, « il tombe, » dit l'Ecriture, *cecidit*, il tombe sur le cou du pauvre enfant et le serre, l'étouffe, le cache dans son cœur.

Ah! regardez ce groupe, M. E., regardez ce vieillard pris de l'ivresse de la miséricorde et de l'amour. Regardez le pauvre enfant tout à l'heure accablé, écrasé sous le poids de son père : « Sur son cou, » *super collum ejus.*

« Et il le baise. » Le baiser de la paix, le baiser de la réconciliation, l'embrassement de Dieu et du pécheur, les larmes confondues du pécheur et du prêtre! Qu'elles sont douces ces larmes mêlées! O larmes d'amour qui effacent tout! O divin baiser qui régénère une âme, la change, la renouvelle, lui rend sa céleste beauté!

« Mon père, j'ai péché. » Quand le cœur du coupable est

pressé si tendrement contre le cœur du juge, contre le cœur du père, l'aveu est facile et doux.

« Le père dit à ses serviteurs : Apportez sa première robe. » Le père ne fait qu'une seule réponse. Est-ce un reproche? un châtiment sévère? — Non, non, « apportez sa première robe. »

Ah ! M. E., voulez-vous savoir, voulez-vous éprouver ce soir ce qu'est le cœur d'un prêtre? Car un prêtre possède à l'égard du pécheur le cœur même de J.-C. Venez vous jeter dans ses bras! Pécheur, qui que tu sois, d'où que tu viennes, quoi que tu aies fait, ah! je ne te connais pas, mais je t'aime, parce que J.-C., mon Maître, t'a aimé jusqu'à la mort et qu'il t'aime comme le père du prodigue aimait son fils!

LA CONTRITION

Plan d'allocution aux enfants avant l'absolution

PAR L'ABBÉ COMBALOT (1)

Pœnitemini igitur et convertimini ut deleantur peccata vestra. (Act., III,

Le moment est venu, M. C. E., de vous adresser de pressantes paroles. La retraite touche à son terme. Demain, c'est le jour de votre union substantielle avec J.-C. Dans quelques instants, vous allez recevoir l'immense bienfait de l'absolution sacramentelle. Voilà, M. E., un de ces moments qui décident de toute une vie, et, presque

(1) *Retraite de première communion*, manuscrit inédit de M. l'abbé Combalot.

toujours, de toute une éternité. Mais je n'ai que cette parole de l'Apôtre à vous adresser : *Pœnitemini igitur....* Le pardon vous est offert, mais à une condition : il faut détester vos fautes, vous repentir sincèrement, pleurer vos iniquités, vous convertir, afin que votre âme soit purifiée. *Pœnitemini.... ut deleantur peccata vestra.* Si, sous l'inspiration de la foi et de la grâce, votre cœur ne se brise de douleur, de componction, de regrets; si vous ne prenez avec vous-même la ferme, l'inébranlable résolution de ne plus pécher, tout sera inutile, tout sera perdu; l'absolution que vous allez recevoir ne sera sur vous qu'un poids de justice, qu'un fardeau de colère, et qu'un péché de plus. *Pœnitemini igitur.* Et pour que notre attente ne soit pas trompée, pour qu'il ne manque rien du côté de notre zèle, M. E., rappelons dans cet entretien quelques-uns des motifs les plus capables de réveiller dans votre âme cette douleur profonde, cette componction véritable, ce ferme propos, qui vous sont indispensables. Soyez attentifs.

Ier MOTIF DE CONTRITION : *L'énormité du péché mortel.* 1° Révolte du pécheur contre Dieu...., quelques traits frappants ; 2° ingratitude du pécheur. — Grouper les bienfaits reçus de Dieu par les enfants ; peindre leur ingratitude ; faire parler le Seigneur.

IIe MOTIF DE CONTRITION : *L'enfer.* Rappeler les traits les plus saillants d'une méditation sur l'enfer. Regrets, contrition éternellement infructueuse des réprouvés.... Frapper vivement l'imagination et le cœur des enfants.

IIIe MOTIF DE CONTRITION : *Le ciel perdu.* — Donner aux enfants une idée vive, claire, frappante, du bonheur des saints dans l'éternité. Vives images de cette félicité. Or, sans contrition, point de ciel, point de récompense. Faire parler Jésus....

IVe MOTIF DE CONTRITION : *Les souffrançes et la passion*

du Sauveur. — Considérations vives, rapides, sur l'épouvantable énormité du péché.... Mission réparatrice de l'Homme-Dieu. Les longues souffrances de sa vie.

Agonie du Sauveur. — En présenter un tableau rapide, attendrissant Agonie de l'âme, de l'imagination, du cœur, de toutes les facultés du Sauveur. Océan de crimes où il est plongé....

Tableau rapide des autres souffrances du Sauveur. chez Caïphe.... chez Pilate.... Flagellation.... Couronnement d'épines.... Crucifiement....

— Mais si rien n'a pu encore remuer votre âme, je ferai parler un autre prédicateur, vous allez entendre une autre voix. Prendre le crucifix, le présenter à ces enfants, leur faire considérer les plaies de J.-C.... Voila votre ouvrage. Le reconnaissez-vous? Voulez-vous le crucifier de nouveau? Parlez, répondez. Il a payé vos crimes, il les a expiés sur la croix.... il vous demande si vous voulez être ses enfants, si vous voulez lui être fidèles désormais.... Répondez....

— Environner les enfants de toute la tendresse de J.-C.; remuer leur sensibilité, leur compassion, toutes les fibres de leur cœur.

UN RÊVE LA VEILLE DE LA PREMIÈRE COMMUNION

(A raconter ou à lire)

D'APRÈS MONSEIGNEUR DUPANLOUP (1)

Il arrive souvent aux enfants fidèles de faire des songes charmants aux approches de leur première communion. Ils se croient dans le

(1) *La Chapelle Saint-Hyacinthe, souvenirs des retraites de Mgr Dupanloup.* — Chapelliez, édit., Paris.

ciel, au milieu des concerts des Anges, avec J.-C. Saint Augustin, au moment où son âme luttait encore entre Dieu et le monde, en eut un célèbre qu'il raconte lui-même dans un de ses livres, et qui ne contribua pas peu à le convertir. Pour nous, pauvres pécheurs, nous ne sommes pas dignes de si belles choses. Cependant, je veux vous composer un songe analogue à celui de S. Augustin et tout couvert de rose pour la nuit suivante, afin que votre conversion soit un peu semblable à la sienne, du moins pour la générosité.

Je me figure donc que ce soir, lorsque vous vous serez endormis dans le Seigneur, vous verrez une grande et belle dame s'approcher de vous avec autant de grâce que de majesté, pleine de charme et de douceur. Ce sera non la Pureté, qui apparut à S. Augustin.... mais la Piété. La Piété, entendez bien. A travers un léger voile qui couvre son front, on aperçoit qu'il est couronné des épines du Calvaire; mais ces épines laissent entrevoir en la cachant une couronne de fleurs : ce sont des lis, des violettes, des immortelles; heureux symboles de la pudeur, de l'humilité et de la vertu qui ne meurent pas. Elle a une colombe à la main, doux symbole encore de la candeur, de l'innocence et de l'amour sacré. Ses yeux bleus sont d'une douceur céleste et pleins d'une flamme divine. Sa longue robe blanche est toute flottante. Rien dans sa belle et touchante parure n'est à la mode : tout dans son extérieur respire la simplicité, la noblesse et la grandeur. Un doux sourire est sur ses lèvres : un air céleste, une grâce divine sur tout son visage.

A ses côtés paraît une multitude innombrable, des femmes de tout âge, de tout rang, des reines, des villageoises, de jeunes vierges et des veuves vénérables, et aussi des hommes faits, les plus grands génies, les bienfaiteurs des peuples...., des rois, des bergers, des pauvres : on aperçoit même une bannière suivie de petits garçons bien aimables et de petites filles modestes. Tous sur leur visage portent l'empreinte de la joie, de la paix et du bonheur.

N'est-ce pas, C. E., que ce songe est vraiment tout couleur de rose.... Mais continuons.

Je me figure encore que cette belle dame, se tournant vers vous, vous dira avec un visage céleste, une douceur angélique et une douce voix qui ira jusqu'à votre cœur :

« Mon cher enfant, l'on dit beaucoup de mal de moi dans le monde : tu crois peut-être que je suis maussade, sauvage, sévère, sombre et faite pour les cloîtres et les déserts, que je ne puis me

passer de jeûnes et de cilices. Tu es effrayé par la retraite, et tu crois que je ne parle que d'enfer et de mort. Rassure-toi, mon pauvre enfant, maintenant je suis comme une mère qui crie pour effrayer son enfant qui est sur le bord d'un précipice, mais cela ne durera pas toujours.

» Les commencements de la conversion sont pénibles, mais la route devient bien douce pour les enfants fidèles ; va, mon joug est bien doux, et mon fardeau bien léger. Il est vrai que même les enfants fidèles ont toujours un peu à combattre, mais je combats avec eux, je les soutiens et je couronne leurs triomphes.

» Tu as peut-être vu dans le monde des dévots aigres, hautains, orgueilleux, sévères pour les autres, qui négligent les devoirs de leur état et la réforme de leurs passions, pour leurs exercices extérieurs de piété. Ces faux dévots sont des pharisiens hypocrites.

» Les vrais dévots sont doux, humbles, sévères pour eux-mêmes et indulgents pour les autres; fidèles à tous leurs devoirs, obéissants, laborieux, pleins de charité pour les pauvres. Ils excitent l'admiration et enlèvent l'estime même des impies, tant ils sont aimables. Toujours la sérénité sur le front, la suavité dans le cœur : le lait et le miel coulent de leurs lèvres; une aimable gaieté les distingue et montre la paix et la joie de leur âme. Ils ont quelquefois le mot pour rire, comme S. François, un de mes plus aimables serviteurs, qui aimait à dire des joyeusetés. Leurs paroles simples et aimables pénètrent dans les cœurs, comme la rosée qui coule sur l'herbe naissante. Oh! jamais les incrédules et les mondains n'ont été si heureux, si gais et si aimables qu'eux. Je leur fais un précepte de se réjouir dans le Sauveur, et je me mêle à leurs jeux et à leurs rires pour les rendre plus purs, plus gracieux et plus aimables. Vois ces enfants : ont-ils l'air de victimes? Je déteste, il est vrai, les bals et les spectacles ; mais je leur permets des récréations plus douces et plus innocentes. Je déteste les romans; mais je leur permets des livres bien plus amusants et plus salutaires, où les charmes de l'amour sacré remplacent les dévorantes flammes de l'amour profane. Je déteste les parures immodestes : mais je fais moi-même les frais de leur toilette, et je me plais à parer et à embellir mes enfants fidèles. Leur visage est un beau miroir d'une belle âme, et la simplicité et la pudeur leur donnent une beauté toute céleste qui charme les anges et même

les hommes. Je les pare des lis de l'innocence, des violettes de l'humilité, des roses de la charité, de ces couronnes d'immortelles que vous voyez.

» J'embellis tout ce que je touche.... (et J.-C. consacre tout ce qui contribue au bonheur de la société).

» Je leur défends les mauvaises compagnies, mais je leur permets les charmes de l'amitié chrétienne. Je leur donne des fêtes encore plus touchantes que celles du monde, et je leur fais goûter aux pieds de J.-C. dans la sainte communion, en un instant, mille fois plus de douceur que n'en ont goûté les mondains. Ils ne changeraient pas leur bonheur pour une couronne. Je les console dans leurs peines, par les plus douces espérances : je fais germer la joie au milieu de leurs larmes, leur vie est un paradis anticipé, et ils ont cent fois moins de peine à se sauver que les mondains à se damner. »

Je me figure que la Piété, après ce touchant discours, vous montrera votre place marquée à ses côtés, et offrira une couronne et une palme à chacun de vous.

Irez-vous la prendre, M. E., irez-vous remplir cette place? Je n'en sais rien; mais ce que je sais bien, c'est qu'un grand nombre d'enfants de l'année dernière et de la communion de Pâques, que je ne veux pas nommer, sont devenus des enfants charmants, pleins de ferveur et embellis de tous les attraits de l'innocence, parce qu'ils se sont rendus aux touchantes invitations de la Piété, et je sais encore qu'il ne tient qu'à vous de partager leur bonheur.

« Mais, me direz-vous peut-être, la pureté, la piété, ne sont pas de belles dames, mais bien des vertus. » Eh bien! M. E., puisque vous êtes si difficiles et que vous ne vous contentez pas de personnages allégoriques, supposons la piété, la pureté, et toutes les vertus les plus aimables, personnifiées dans la sainte Vierge, et qu'elle vous ajoute :

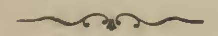
« Pauvre petit Augustin, pauvre petite Magdeleine, viens dans les bras de ta mère ; tu regrettes peut-être de n'avoir pas de sainte Monique qui prie pour ta conversion; c'est moi, qui t'aime bien plus qu'une mère, c'est moi qui prie pour toi; laisse-moi te conduire à ton Sauveur, à la paix, à la source des délices, et que ta vie, sous mes auspices, se passe dans le bonheur et la vertu, jusqu'à ce que tu viennes sur le trône tout brillant de gloire qui t'est préparé dans le ciel. »

Mais ce songe est peut-être trop beau pour de pauvres pécheurs comme nous.... Eh ! qui sait, M. C. E....? Dieu est si bon !....

Dans quelques diocèses, c'est la coutume d'aller chercher processionnellement les enfants qui doivent faire leur première communion. Le clergé vient en silence; le célébrant adresse une courte allocution aux enfants, développant un texte de l'Evangile : *Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus. — Magister adest et vocat te. — Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in ea. — Venite, exultemus Domino, jubilemus Deo salutari nostro, etc.* Puis a lieu la bénédiction des enfants, d'après le rituel, et la procession se met en marche au chant du *Veni creator*, de l'*Ave, maris stella*, ou d'un cantique.

DEUXIÈME PARTIE

ALLOCUTIONS AVANT OU APRES LA PREMIÈRE COMMUNION



EXHORTATION DE FÉNELON AU DUC DE BOURGOGNE

AVANT SA PREMIÈRE COMMUNION

Le voilà enfin arrivé, Monseigneur, ce jour que vous avez tant désiré et attendu, ce jour qui doit apparemment décider de tous les autres de votre vie, jusqu'à votre mort. *Ecce Salvator tuus venit, et merces cum eo.* Il vient à vous sous les apparences de l'aliment le plus familier, afin de nourrir votre âme, comme le pain nourrit tous les jours votre corps ; il ne vous paraîtra qu'une parcelle d'un pain commun, mais la vertu de Dieu y est cachée, et votre foi saura bien l'y trouver. Dites-lui, comme Isaïe le disait : *Vere tu es Deus absconditus.* C'est un Dieu caché par amour ; il nous voile sa gloire de peur que nos yeux n'en soient éblouis, et afin que nous puissions en approcher plus familièrement. *Accedite ad eum*, dit un psaume, *et illuminamini, et facies vestræ non confundentur.* C'est là que vous trouverez la manne cachée avec les divers goûts de toutes les vertus célestes ; vous mangerez le pain qui est au-dessus de toute substance ; il ne se changera pas en vous, homme vil et mortel, mais vous serez changé en lui pour être un membre vivant du Sauveur. Que la foi et

l'amour vous fassent goûter le don de Dieu ! *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus !*

ALLOCUTIONS DU P. LORIOT, DE L'ORATOIRE (1)

I. Avant la messe de la première communion

Sinite parvulos venire ad me.
(Luc., 18.)

L'Ecriture sainte rapporte que Nabuchodonosor, roi de Babylone, commanda autrefois qu'on lui cherchât de jeunes enfants d'entre les Juifs pour paraitre en sa présence et lui rendre les services qu'il exigerait d'eux ; qui fussent de race royale, de bon esprit, beaux et agréables de visage. C'est le commandement que Jésus-Christ, le roi souverain, nous a fait de lui choisir de jeunes âmes remplies de grâces et d'une sagesse céleste pour paraitre devant lui ; et c'est vous, mes très chers enfants, qu'on a choisis pour être de ce nombre, et pour être présentés devant ce roi du ciel. Vous êtes de race royale, puisque vous êtes enfants de Dieu. Vous êtes suffisamment instruits, puisqu'on vous a jugés capables de communier. Je n'oserais dire qu'il n'y a aucune tache en vous, mais je me confie en Dieu que vous les avez lavées par une bonne confession, et que vous allez encore les laver par un repentir sincère de vos fautes.

---

(1) Julien Loriot, prêtre de l'Oratoire (1633-1715), né à Laval, a publié de nombreux volumes de sermons. « Le style, dit Feller, en est simple, la morale exacte, et toujours appuyée sur l'Ecriture et sur les Pères. »

C'est un grand bonheur pour vous, mes très chers enfants, et que vous devez estimer toute votre vie, d'avoir été choisis entre tous les autres pour être présentés à Notre-Seigneur. Mais pour correspondre de votre côté à un si grand honneur, vous devez tâcher de vous en rendre dignes autant que vous en êtes capables. Je puis dire, sans crainte de me tromper, que l'action la plus importante de toute votre vie est celle que vous allez faire ; puisque, s'il est vrai, comme il n'en faut pas douter, qu'il n'y a rien de si important pour notre salut que de bien communier, et qu'il n'y a rien de si dangereux que de communier mal, il est encore vrai, ou au moins il y a grande apparence que cette première communion que vous allez faire donnera l'impression à toutes les autres, pour être bien ou mal faites. Oui, M. T. C. E., comme j'ai sujet d'espérer de la miséricorde de notre bon Dieu que si vous faites bien cette première communion, elle vous obtiendra des grâces toutes particulières pour bien faire les autres de votre vie, aussi j'ai sujet de craindre que, si vous la faites mal, elle n'attire la malédiction de Dieu sur vous, et que vous ne fassiez mal les autres dans la suite.

Il n'y a rien de si utile et de si avantageux qu'une bonne communion, et je pourrais rapporter ici plusieurs grands effets qu'elle produit dans les âmes ; mais pour ne me pas trop étendre, je n'en veux proposer qu'un qui vous convient le mieux ; savoir, qu'elle nous fortifie contre les attaques de nos ennemis. C'est ce qui rendait si forts et si courageux ces illustres martyrs de l'antiquité contre toutes les attaques furieuses des persécutions, où la rage des démons était unie à la cruauté des hommes pour les faire renoncer à leur foi. On voyait ces invincibles soldats, au sortir de la sainte table, monter courageusement sur

les échafauds pour y perdre la vie, et après avoir reçu le sang de Jésus-Christ à la communion, ils ne faisaient pas difficulté de verser le leur pour sa gloire. C'est de ce vin céleste qu'étant salutairement enivrés, ils ne connaissaient plus les pères, les mères, les femmes, les enfants, qui, joignant leurs larmes et leurs prières, tâchaient de les détourner de leur résolution. Mais, entre tous les autres, qui est-ce, à votre avis, qui rendait saint Laurent comme insensible au milieu de tourments dont la seule pensée fait frémir? Il était étendu sur un lit ardent, afin que la moitié de son corps brûlât lentement, et que distillant goutte à goutte sur un brasier qui était allumé, il vit différer sa mort et prolonger son supplice. Il voyait ses nerfs et ses veines se retirer, ses os se noircir, ses moelles se fondre ; et au milieu de toutes ses peines il brûlait sans se plaindre, résistait si longtemps à une douleur si aiguë, et ne succombait point à l'impatience. Il défiait le tyran de déployer toute sa fureur contre lui, d'animer tous les ministres de sa rage, d'employer tous les artifices dont il était capable, et, avec tout cela, de lui ôter jamais le désir qu'il avait de mourir pour Jésus-Christ. Saint Augustin nous apprend où il avait puisé tant de force et de courage : *quia bene manducaverat*, dit ce Père, *et bene biberat, tanquam illa esca saginatus et illo calice ebrius tormenta non sensit;* parce qu'il avait mangé d'une viande excellente, et bu d'un vin délicieux, étant comme engraissé par cette nourriture divine, et enivré de ce vin céleste, il fut au-dessus de tous les tourments.

Vous allez, M. T. C. E., entrer dans un âge où vous éprouverez de grandes tentations et aurez de rudes combats à soutenir. Tous vos ennemis, je veux dire le démon, la chair et le monde, vont s'unir ensemble afin de vous perdre, et joindre leurs forces pour vous livrer

de dangereuses attaques. Il est besoin d'un courage extraordinaire et d'une force peu commune pour y résister.

C'est dans cette communion que vous allez faire, M. T. C. E., que vous trouverez cette force nécessaire ; c'est cette divine Eucharistie que vous allez recevoir, qui est appelée dans saint Matthieu un pain supersubstantiel ; parce que, comme dit saint Ambroise, il affermit la substance de notre âme, et lui sert comme d'appui contre les secousses des tentations. Mais comme vous ne devez pas attendre cet effet de votre communion, à moins qu'elle ne soit bien faite, et avec de bonnes dispositions, je veux vous en proposer quelques-unes pour vous y préparer, et pour vous servir d'entretien pendant la sainte messe.

Je réduis ces dispositions à trois : une grande pureté, une humilité profonde et un désir ardent. Il faut une grande pureté et d'âme et de corps. J'entends par la pureté d'âme une conscience qui soit exempte de toute sorte de péchés autant que la fragilité humaine en est capable. Dans l'ancienne Eglise, quand on était sur le point de distribuer la communion, le diacre disait à haute voix : *Sancta sanctis*, les choses saintes ne sont que pour les saints, c'est-à-dire pour les âmes pures qui sont exemptes des souillures du péché. Je suppose, M. T. C. E., que vous avez entièrement purgé votre conscience par la confession que vous avez faite ; et s'il y avait quelqu'un parmi vous qui eût été assez malheureux pour cacher volontairement ou déguiser quelque péché, qu'il ne soit pas si téméraire que de communier en cet état. Vous devez employer ce temps de la sainte messe à purifier votre âme de plus en plus par la douleur secrète et intérieure de vos péchés. Vous devez produire des actes de contrition, renonçant entièrement à tous vos péchés,

et en demandant pardon à Dieu de tout votre cœur. Avec quelle contrition de cœur, dit saint Ambroise, avec quelle fontaine de larmes et avec quelle pureté de corps et d'âme doit-on approcher de ce divin sacrifice !

La seconde disposition pour vous préparer à bien communier, c'est une humilité profonde. Il ne faudrait qu'un peu de foi de ce que vous allez recevoir dans la sainte communion, pour entrer incontinent en cette disposition ; et il suffirait de faire réflexion que vous n'allez recevoir rien moins que le Dieu du ciel et de la terre, pour vous abîmer jusqu'au fond du néant, en la vue de votre bassesse et de votre indignité. En effet, si saint Jean-Baptiste, cet illustre Précurseur du Fils de Dieu, qui dans le corps d'un homme mena la vie d'un ange, qui fut canonisé par la bouche de la vérité même, et qui était monté à un si haut degré de sainteté, que les Juifs jugèrent qu'il en avait assez pour lui déférer la qualité du Messie ; si, dis-je, cet homme si relevé, parlant de Notre-Seigneur, disait qu'il n'était pas seulement digne de délier les cordons de ses souliers, qu'eût-il fait, et jusqu'à quel abaissement se fût-il réduit, si le Fils de Dieu eût voulu, non pas se faire baptiser par lui, qui est seulement une chose extérieure, mais pénétrer intérieurement jusqu'au dedans de lui-même et entrer dans son cœur, comme il fait dans les nôtres? Si les anges, ces créatures les plus nobles et les plus accomplies de l'univers, qui, outre la perfection de leur nature, incomparablement plus élevée que celle de la nôtre, sont tout remplis des trésors de la grâce et de la gloire, assistent à nos autels et se tiennent devant Notre-Seigneur qui y réside avec des respects profonds et des adorations incompréhensibles à nos esprits, se couvrant les pieds et le visage de leurs ailes, selon la vision du prophète Isaïe, pour montrer qu'ils s'estiment indignes de

paraître devant cette souveraine et infinie majesté, quels sentiments auraient-ils, et en quel abîme d'humilité se plongeraient-ils, s'ils devaient recevoir le Fils de Dieu en eux-mêmes?

O mon Dieu, M. T. C. E., que direz-vous maintenant, que penserez-vous et que ferez-vous, vous qui n'êtes point comparables en sainteté à saint Jean, et qui êtes très éloignés de celle des anges? avec quel respect et quel anéantissement de vous-mêmes devez-vous approcher du saint Sacrement, et avec quels sentiments d'humilité devez-vous recevoir le Créateur du ciel et de la terre! Pensez, dit saint Chrysostome, quel honneur vous recevez, et à quelle table vous êtes appelés; vous êtes nourris du corps que les anges ne regardent qu'en tremblant et qu'ils ne peuvent considérer sans frayeur à cause de l'éclat qui en rejaillit.

C'est dans cette disposition d'humilité que les saints ont communié, et quand ils se sont approchés de la sainte Eucharistie, ils l'ont fait avec une révérence, une adoration si profonde, et avec des sentiments si pénétrants de leur bassesse, qu'il est impossible de les exprimer. Plusieurs qui étaient au lit de la mort, qui avaient perdu toutes leurs forces et qui n'avaient plus qu'un souffle de vie, lorsqu'on leur apportait le saint viatique, se sont jetés de leur lit à terre, et leur humilité faisant un dernier effort et ramassant tout ce qui leur restait de forces, ils sont allés au-devant de lui, se sont prosternés contre terre, et l'ont adoré avec des corps tout tremblants de respect, avec des âmes anéanties dans la pensée de leur bassesse, avec des atteintes si vives d'une extrême révérence, qu'ils semblaient se vouloir comme détruire et anéantir eux-mêmes.

C'est par cette disposition d'humilité, par la connais-

sance de votre indignité, que vous devez, M. T. C. E., vous préparer à la sainte communion : ce qui ne doit pas néanmoins empêcher que vous n'en conceviez un désir très ardent, troisième disposition très utile pour communier avec fruit. Car, comme pour bien profiter de la viande corporelle, il faut la prendre avec appétit; de même, pour tirer fruit et utilité de la viande spirituelle de la sainte communion, il faut en approcher avec des désirs ardents et enflammés. Voyez, dit saint Chrysostome, avec quelle ardeur les petits enfants s'attachent à leurs mères, avec quel empressement ils collent leurs lèvres enfantines sur les mamelles de leurs nourrices ; comme ils pleurent et se tourmentent pour y être portés, comme ils sucent le lait avidement, comme ils s'y endorment paisiblement, et comme ils s'impatientent quand on veut les en arracher. C'est avec cette même ardeur, M. T. C. E., que vous devez courir à la sainte table, pour y sucer le lait de la grâce, et vous ne devez désormais avoir jamais de plus grande douleur au monde que d'en être privés par votre faute.

Employez une partie du temps de la sainte messe à embraser vos cœurs dans l'attente de ce bien inestimable; lancez vers le ciel, comme autant de traits enflammés, ces désirs ou autres semblables : *Seigneur, un cerf qui est poursuivi des chasseurs ne désire pas avec plus d'ardeur de trouver quelque fontaine pour se rafraichir, què mon âme ne vous désire, ô mon Dieu!* elle brûle et elle est toute consumée d'une soif ardente pour vous. Ah! quand viendra ce moment, ce bienheureux moment auquel je paraitrai en votre présence, et que j'aurai le bonheur de vous recevoir? Ah! mon Dieu! ah! mon amour! que ce temps me semble long, et que les retardements sont ennuyeux à une personne qui aime!

Voilà, M. T. C. E., les pensées qui vous doivent occuper pendant la sainte messe ; savoir, d'exciter en vos cœurs une grande douleur de tous les péchés que vous avez commis ; de reconnaître combien vous êtes indignes de la sainte communion ; et quelle faveur Notre-Seigneur vous fait de vous recevoir, et d'embraser vos cœurs dans le désir et l'attente de ce bien. Mais vous, mon Seigneur, mettez vous-même la main à cette œuvre pour les disposer comme il faut à cette grande action qu'ils vont faire. Et vous, anges tutélaires de ces jeunes âmes, qui prenez si grand intérêt à leur salut ; esprits bienheureux qui assistez avec respect à cette cérémonie ; saint N., patron de cette paroisse, qui désirez le salut de tous ceux qui la composent, et qui voyez que celui de ces enfants dépend peut-être de cette première communion, répandez sur eux vos influences favorables, et obtenez-leur la grâce de s'acquitter dignement de cette action la plus importante de toute leur vie. Et vous, MM., joignez vos prières à celles que je vais faire en la sainte messe pour leur impétrer cette faveur.

II. Allocution après l'Evangile

Enfin, M. T. C. E., voici cette heure tant attendue, ce moment tant désiré, auquel vous allez recevoir le fruit de vos travaux et l'accomplissement de vos souhaits. C'est ce jour bienheureux qu'Abraham a désiré de voir avec tant d'ardeur, et qu'il n'a vu qu'en figure. C'est ce jour qui avait été promis au bon vieillard saint Siméon, quand il reçut entre ses bras celui que vous allez recevoir en vous. Oui, M. T. C. E., plus heureux et qu'Abraham, et que Siméon, vous allez recevoir réellement et en vous-mêmes le Créateur du ciel et de la terre ; vous allez recevoir celui

que la sainte Vierge a porté dans ses chastes entrailles; celui devant qui les rois ont abaissé et abaissent encore tous les jours leurs sceptres et leurs couronnes, celui qui a sanctifié saint Jean-Baptiste, converti sainte Madeleine, instruit les Apôtres et opéré tant de merveilles pendant sa vie; celui-là enfin qui fait le bonheur des saints dans le ciel. Que je vous estime heureux, M. T. C. E., d'être si près de recevoir un si grand bonheur, d'être sur le point d'être élevés à un si haut degré de gloire, et qu'un Dieu d'une majesté si haute se veuille abaisser jusqu'à venir à vous!

1. Vous devez considérer en quelle qualité il y vient : c'est comme Père, comme Maître et comme Epoux. Il vient à vous comme Père, ne se contentant pas de vous avoir engendrés par son sang sur la croix; mais voulant encore vous nourrir de son propre corps. Il s'est trouvé des mères assez inhumaines pour se nourrir de la chair de leurs propres enfants ; mais il ne s'en est point trouvé d'assez charitables pour nourrir leurs enfants de leur propre chair : il est vrai qu'elles les allaitent, mais il ne s'en trouve point qui se donnent elles-mêmes pour nourriture. Il n'y a que J.-C. qui le fasse; et c'est ce Père seul, qui, après avoir engendré les enfants, les nourrit de sa propre chair.

2. Il vient à vous comme Maître; il vous a enseignés pendant tout le temps qu'il a été sur la terre; et, comme dit saint Augustin, toute la vie de J.-C. est l'instruction du chrétien; mais c'est particulièrement dans ce Sacrement que vous allez recevoir, qu'il veut vous enseigner toutes les vertus chrétiennes, l'humilité, la patience, la charité, etc.

3. Il y vient comme Epoux; pour s'unir intimement à vous, pour vous faire entrer en partage de tous ses mé-

rites, de tous ses biens et de tous ses avantages; et pour se charger de toutes vos dettes et de toutes vos infirmités.

Mais si J.-C. vient à vous comme Père, comme Maître et comme Epoux, vous devez aller à lui comme enfants, comme disciples et comme épouses. Comme enfants, vous devez demander pardon à votre Père de l'avoir offensé ; comme disciples, vous devez croire ce que votre Maître vous enseigne, et comme épouses, aimer ardemment votre époux.

C'est dans le sacrement de Baptême que vous avez été faits enfants de Dieu, et c'est là que vous avez promis, par la bouche de vos parrains, de ne jamais offenser ce bon Père, qui vous recevait au nombre de ses enfants; mais avez-vous bien gardé ces promesses? Saints fonts baptismaux, qui avez reçu ces enfants dans votre sein; piscine salutaire, où leurs infirmités ont été guéries, vous êtes témoins des promesses qui ont été faites en leur nom : vous avez entendu les protestations solennelles qu'ils ont faites, par la bouche de celui qui parlait pour eux, de renoncer à Satan, à toutes ses pompes et à toutes ses œuvres. Mais, hélas! que j'appréhende qu'ils n'aient faussé leur foi, et qu'ils n'aient pas gardé ce qu'ils avaient promis! Il faut, M. T. C. E., que dans cette première communion que vous allez faire, qui vous tiendra lieu comme d'un second baptême, vous renouveliez les protestations que vous avez faites dans le premier; mais d'une autre manière. Dans le premier, comme vous aviez péché par la volonté d'un autre, il suffisait que vous parlassiez par une bouche empruntée, et vous ne pouviez pas faire autre chose : mais à présent que vous avez offensé Dieu votre Père par votre volonté propre, et que vous pouvez parler par vous-mêmes, il faut que ce soit vous-mêmes qui répon-

diez aux demandes que je vais vous faire; mais que ce soit sans mentir, c'est-à-dire ne pas parler d'une façon et penser d'une autre, et que votre cœur et votre intérieur s'accordent avec ce que vous direz extérieurement de bouche.

Ne reconnaissez-vous donc pas devant Dieu que vous avez commis grand nombre de péchés? R. Oui. — Ne reconnaissez-vous pas ensuite que vous êtes indignes des grâces de Dieu et de la sainte communion? R. Oui. — N'êtes-vous pas marris de tout votre cœur de tous les péchés que vous avez commis? R. Oui. — N'en demandez-vous pas très humblement pardon? R. Oui. — Ne renoncez-vous pas derechef à Satan et à ses œuvres? R. Oui. — Ne promettez-vous pas à Dieu, moyennant sa sainte grâce, de ne plus retourner à vos péchés? R. Oui. — Ne faites-vous pas état de mener dorénavant une vie tout autre que celle que vous avez menée jusqu'à présent? R. Oui.

Ah! oui donc, mon Seigneur, accordez à ces enfants le pardon de leurs péchés, qu'ils vous demandent. Vous avez dit à Dieu votre Père, parlant en faveur de ceux qui vous crucifiaient : *Dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt.* Ces pauvres enfants qui sont ici prosternés devant vous vous ont offensé; mais, hélas! ils ne savaient pas bien ce qu'ils faisaient, ils suivaient le train des autres : ils n'avaient ni l'âge, ni l'esprit de discerner le bien d'avec le mal. Partant, miséricorde, Seigneur, miséricorde! Je vous la demande de tout mon cœur pour eux, et tous ceux qui sont ici présents joignent leurs vœux à ma voix pour l'obtenir.

Mais souvenez-vous que je vous ai dit tantôt que Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, est non seulement père, mais encore maitre: et ainsi vous ne devez pas seulement être ses enfants, mais encore ses disciples; et en cette qualité

vous devez croire ce qu'il vous dit. L'état dans lequel il est en ce saint Sacrement vous apprend avec quelles dispositions vous devez vous en approcher. Il vient à vous caché, vous devez aller à lui avec foi. Il vient à vous anéanti; il faut y aller avec humilité. Il faut donc maintenant produire des actes de foi envers le saint Sacrement, mais qui soient vigoureux et animés. Levez vos yeux sur cet autel, Jésus-Christ, votre divin sauveur et le mien, y est réellement et véritablement présent. Mais il faut interroger vos cœurs sur ce sujet, et leur faire déclarer hautement leurs sentiments.

Eh bien ! M. E., ne croyez-vous pas que celui que vous prétendez maintenant recevoir, et qu'on se dispose à vous donner, est Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même en propre personne; c'est-à-dire son propre corps, son sang, son âme et sa divinité? Oui.

Que c'est celui-là même qui a été conçu dans les entrailles sacrées de la sainte Vierge, et qui est né pour vous dans une étable? Oui.

Que c'est le même qui a enduré le supplice de la croix, qui est mort, et qui est ressuscité pour vous? Oui.

Que c'est le même qui est maintenant dans le ciel, à la droite de son Père? Oui.

Mais, M. T. C. E., croyez-vous cela fermement et de tout votre cœur? Oui.

Vous voilà donc de véritables disciples de Jésus-Christ, puisque vous croyez ce qu'il vous a enseigné. Il vient encore à vous comme Epoux, et en cette qualité, vous lui devez un amour réciproque et avoir un grand désir de vous unir à lui. Notre-Seigneur voulant donner le gouvernement de son Eglise à l'apôtre saint Pierre, lui demanda par trois fois : *Petre, amas me? Petre, amas me? Petre, amas me?* Jésus-Christ veut se donner lui-même à vous,

mais auparavant il vous demande par ma bouche : *amas me?* m'aimez-vous? mais, tout de bon : m'aimez-vous? Répondez-lui, comme saint Pierre, mais que ce soit du fond du cœur : Seigneur, vous connaissez toutes choses : vous savez que je vous aime.

Ah! M. T. C. E., voici la demande la plus douce de toutes, mais il faut répondre cordialement : N'aimez-vous pas, mais je dis de tout votre cœur, mais je dis de toutes vos forces, mais je dis de toute votre affection, ce très bon, ce très doux et ce très aimable Sauveur? R. Oui.

Ne lui consacrez-vous pas tout votre cœur, toutes vos pensées et toutes vos affections? R. Oui.

Ne voulez-vous pas vivre et mourir en aimant celui qui vous aime tant, et ne désirez-vous pas que le dernier soupir de votre vie soit un acte d'amour de ce doux Jésus? R. Oui.

Venez donc, ô mon aimable Jésus, prendre possession de ces âmes innocentes : vous avez toujours témoigné une affection particulière pour les enfants; vous les embrassiez avec tendresse, et vous commandiez qu'on les laissât approcher de vous; *sinite pueros venire ad me;* mais aujourd'hui vous voulez bien faire davantage ; non seulement vous souffrez qu'ils viennent à vous, mais vous voulez vous-même venir à eux. Venez-y donc, mon aimable Sauveur. Venez les remplir, non pas seulement de vos grâces et de vos bénédictions, mais de votre présence même : les voilà qui vous attendent avec impatience et sont tout prêts à vous recevoir. Oui, M. T. C. E., vos espérances vont être accomplies, et vous allez jouir de ce bonheur que vous attendez depuis si longtemps.

III. Allocution immédiatement avant la sainte Communion

Ecce Agnus Dei, etc. Oui, M. T. C. E., voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde, et qui veut ôter aujourd'hui les vôtres. Ne le reconnaissez-vous pas pour tel? Oui, Seigneur, au nom de tous (joignez, M. E., votre cœur à ma voix, et dites en vous-mêmes ce que je vais dire tout haut), je crois fermement à la présence réelle de votre humanité sacrée et à celle de la divinité dans cet adorable sacrement. Oui, mon Sauveur, qui êtes la vérité divine et éternelle, puisque vous dites que votre précieux corps est dans cette sainte hostie, je le crois aussi assurément que si je le voyais de mes propres yeux; et par votre sainte grâce, je veux vivre et mourir dans la foi et dans la croyance de cette vérité divine.

Dans ce mystère de foi, j'adore du plus profond de mon cœur, et avec le plus grand anéantissement de moi-même qu'il m'est possible, votre majesté cachée et vos grandeurs humiliées sous ces accidents. Je vous reconnais dans ce profond abaissement pour mon souverain Seigneur et mon unique Sauveur; et je ne veux plus vivre que dans l'assujettissement et la dépendance que je vous dois.

Mais qui êtes-vous, ô mon divin Sauveur, et qui suis-je devant vous? Vous êtes une grandeur suprême et infinie, et je suis une vile poussière et un néant; vous êtes mon créateur, et je suis l'ouvrage de vos mains. Vous êtes le Saint des saints, et je suis un indigne pécheur. Ah! Seigneur, j'avoue avec le centenier, et je le dis publiquement, non pas par habitude, comme on fait ordinairement, mais par un véritable sentiment de mon indignité : *Domine, non*

sum dignus : Je ne suis pas digne de vous recevoir, soit à cause de mon néant, soit à cause du peu de service que je vous ai rendu, ou pour la grandeur de mes péchés, et le peu de disposition que j'ai de recevoir un si grand hôte : *Non sum dignus :* non certainement, je n'en suis pas digne : car quand j'aurais autant d'amour que tous les Séraphins ; quand je vous aurais rendu autant de services qu'ont fait tous les saints : quand j'aurais pour disposition la sainteté des Anges, je serais encore infiniment indigne de vous recevoir, et même de paraître en votre présence.

Mais, mon Dieu, puisque vous m'exhortez à aller à vous, je prendrai cette confiance de m'en approcher tel que je suis, ou plutôt, je vous prierai de venir en moi. Venez donc, ô mon aimable Jésus ; venez, mon Dieu, mon Créateur, mon souverain Roi, mon Sauveur, ma vie, mon salut, mon amour, mon refuge, ma force, ma gloire, ma joie, mon trésor et mon tout. Venez, ô Jésus, le comble de mes désirs, l'unique objet de mon cœur, la satiété parfaite de tous mes vœux, ma plénitude et ma consommation éternelle. Venez en moi, ô Jésus, et que votre corps déifié purifie mon corps, que votre cœur possède mon cœur, que votre esprit régisse mon esprit, que votre âme consume mon âme, et que tout ce qui est en vous sanctifie tout ce qui est en moi. C'est, mon Dieu, à ces fins et à ces intentions que je veux vous recevoir.

PREMIERE ALLOCUTION DE MONSEIGNEUR BORDERIES

ÉVÊQUE DE VERSAILLES

Avant la première communion

Quelle est donc cette génération nouvelle qui vient de s'élever au milieu de nous? d'où viennent ces enfants qui se pressent ainsi autour de la table sacrée? Peut-on ne pas les reconnaître à leur saint empressement et aux transports de leur amour? Ce sont ces enfants que la Sagesse elle-même a pris soin de recueillir de toutes parts, et à qui elle avait adressé cette invitation pleine de tendresse: venez vous nourrir du pain que je vous destine et vous enivrer du vin céleste que j'ai préparé pour vous ; laissez là les jeux et les occupations de l'enfance, venez apprendre à mon école à craindre le Seigneur et à suivre les sentiers de la justice. Vous avez entendu sa voix, M. C. E., et depuis longtemps, dociles à ses leçons, vous marchiez avec foi dans le chemin qu'elle vous traçait elle-même, et vous vous disposiez par votre fidélité à vous rendre dignes de partager cette grande solennité. Il est vrai, la vue de vos imperfections et de la sainteté de Dieu qui se donne à l'âme pieuse, la pensée de votre bassesse et de cette majesté souveraine vous remplissaient de crainte, et vous n'osiez espérer ce bonheur; vous le désiriez cependant, et vos vœux secrets hâtaient la venue de ce grand jour, où Dieu, en s'unissant à vous, devait vous donner le gage le plus précieux de sa tendresse. Ce grand jour vient de luire pour vous ; il a enfin entendu vos soupirs, il s'est rendu à vos tendres invitations ce Dieu que vos désirs appelaient depuis si longtemps. Jésus-Christ vient de descendre pour

vous sur cet autel, et voici le moment heureux où il va le quitter pour passer dans votre cœur et en faire son sanctuaire. Oui, c'est le même Jésus-Christ qui, sorti du sein d'une vierge, honora autrefois la terre de sa présence sensible, instruisit les hommes par ses divines leçons, souffrit la mort pour eux, et qui maintenant, élevé au plus haut des cieux, y reçoit les adorations des Anges et des hommes ; c'est lui qui consent à s'envelopper aujourd'hui des voiles d'un pain matériel, afin de pouvoir satisfaire son amour pour vous, en devenant votre nourriture. Vous le croyez, M. C. E., appuyés sur la parole infaillible de votre Dieu, et sachant que rien ne lui est impossible, ici vous dédaignez le rapport infidèle de vos sens ; votre cœur, perçant à travers les nuages qui le couvrent, reconnait, sous ces espèces grossières, votre Maitre, votre Sauveur et votre Dieu ; ou plutôt votre cœur vous avertit lui-même de sa présence, vous sentez qu'il est près de vous, à ce feu sacré dont vous êtes embrasés, à cette joie céleste qui inonde votre âme. N'est-il pas vrai que du moment que vous êtes entrés dans cette enceinte chérie qui doit être bientôt le témoin de votre bonheur, votre cœur a éprouvé des transports jusqu'alors inconnus et des consolations dont vous ne pouviez par avance concevoir l'ineffable douceur ? C'est votre Dieu, c'est Jésus-Christ lui-même qui daigne, par ces admirables effets, vous faire comprendre qu'il est réellement sur cet autel pour se donner à vous ; c'est ce soleil de justice qui, malgré les nuages dont il se couvre, laisse échapper ces traits de flamme dont votre cœur est saisi.

Mais plus votre foi est vive, et plus vous sentez naitre en vous de terreur et d'effroi. Quoi ! c'est le Dieu du ciel et de la terre qui s'abaisse à venir visiter sa créature ! Celui que les Anges bénissent, que les Dominations adorent,

devant qui les Principautés et les Puissances sont dans un saint tremblement, quitte le trône de sa gloire, et veut se contenter de vos hommages! Celui que les cieux ne peuvent contenir daigne choisir votre cœur pour son temple! Oh! pourquoi faut-il que ce cœur ait pu lui être infidèle? Pourquoi faut-il que le souvenir de votre indifférence et de votre tiédeur à son service vienne attrister la joie de ce beau jour! Avoir passé tant d'années loin de lui, avoir si souvent oublié sa loi sainte, avoir méprisé ses commandements, étouffé ses inspirations, et dans un âge tendre encore, être déjà un grand pécheur: oh! quel sujet de repentir et de douleur. Mais laissez, laissez, M. C. E., ces souvenirs pleins d'amertume; le temps des plaintes et de la tristesse est passé, et si dans ce moment vos yeux versent des larmes, c'est la joie seule et la reconnaissance qui doivent les faire couler. Dieu a entendu vos soupirs, il a eu pitié de votre misère, il a oublié les égarements de votre jeunesse, et vos péchés sont à ses yeux comme s'ils n'eussent jamais été. Prosternés aux pieds de Jésus-Christ, comme la pécheresse, vous les avez arrosés de vos larmes, et il a pris soin de les essuyer, il a étendu sur vous sa main puissante, et il vous a dit: Allez, vos péchés vous sont remis et vos chaînes se sont brisées, et il a rendu à votre cœur la paix et sa première innocence. N'écoutez donc plus une crainte injurieuse à la miséricorde de votre Dieu, approchez de lui avec confiance, venez chercher auprès du médecin de vos âmes un remède à la langueur, venez chercher auprès de ce Dieu fort un soutien pour votre faiblesse, venez réchauffer votre cœur au feu sacré de son amour. Mais quoi! tout environnés des bienfaits de votre Dieu, à la vue du miracle d'amour qu'il opère en votre faveur au pied de cet autel où il vient de s'immoler pour vous, à genoux devant cette table sa-

crée, où il va devenir votre nourriture, votre cœur n'éprouverait-il que langueur et que dégoût? Ah! Seigneur, tout autre reproche, mais non pas celui de l'indifférence; je le sens, je suis plein d'imperfections; je ne suis que misère, mais du moins il me semble que je ne suis point insensible à vos bienfaits et à votre amour: je crois vous entendre me demander, comme autrefois au Prince des Apôtres: m'aimez-vous? Ah! mon divin Maître, vous seul connaissez ce qui se passe au fond de mon cœur; mais il me semble qu'il vous aime, il me semble du moins qu'il désire ardemment de vous aimer. Et comment ne vous aimerait-il pas, vous, son véritable, son unique bien; vous, le protecteur le plus puissant, l'ami le plus généreux, le père le plus tendre; vous qui, dès ma plus tendre enfance, avez pris plaisir à me combler de biens, et qui dans ce moment me préparez le plus précieux auquel je puisse prétendre. Depuis longtemps je sèche et je languis dans l'attente du beau jour qui doit m'unir à vous; depuis longtemps je vous appelle par mes gémissements et par mes vœux: venez enfin, ô mon aimable Sauveur, venez répondre à mes désirs et combler mon attente. Assez longtemps vous m'avez instruit par la bouche de vos ministres, venez m'entretenir vous-même, venez parler de plus près à mon cœur; donnez-vous tout à moi, et que rien désormais ne puisse me séparer de vous.

DEUXIÈME ALLOCUTION DE MONSEIGNEUR BORDERIES

ÉVÊQUE DE VERSAILLES

Avant la première communion

Quels sont ces heureux enfants que la religion contemple avec une émotion si vive, que les ministres sacrés entourent avec tant de sollicitude et de tendresse dans ce saint temple? On le comprend sans peine à leur profond recueillement, à leur piété fervente, à la sérénité qui brille sur leur front, enfin à leurs regards qui, tantôt baissés vers la terre et tantôt fixés sur l'autel, trahissent tout ensemble et le vif désir qui soupire après le plus précieux de tous les biens, et l'humble défiance qui craint de le recevoir? Ce sont des enfants longtemps formés par la piété, éclairés des lumières de la foi, animés de ses inspirations, qui maintenant, petits et faibles encore, viennent chercher, sous sa conduite, cette nourriture divine qui soutient le courage et fait grandir pour la vertu. Devant eux tombent enfin ces barrières qui leur avaient interdit si longtemps les approches de la table des anges et le privilège de prendre part au festin du divin amour. Le voilà donc enfin arrivé, M. C. E., ce moment dont la seule espérance vous fit tant de fois tressaillir d'une sainte allégresse, vers lequel votre cœur s'élançait par de si vifs désirs! La voilà cette place modeste que vous a marquée la Providence divine et que vous préférez mille fois aux distinctions les plus hautes du faste et de la grandeur! La voilà cette table sacrée dont les convives n'exciteront plus votre pieuse jalousie; mais surtout le voilà cet autel où vient de s'opérer pour vous le prodige

le plus signalé de la puissance et de l'amour! C'est là qu'abaissant la hauteur des cieux et enveloppant de voiles l'éclat de sa majesté, vient de descendre et réside votre Maître, votre Ami, votre Rédempteur, votre Dieu!

Je vous reconnais, ô Jésus, dans cette obscurité qui vous environne, et ma foi, dédaignant le rapport infidèle de mes sens, découvre sous des espèces grossières le Fils de Dieu fait homme, l'objet de mes adorations, de ma gratitude et de mon amour. C'est vous qui avez dit : Si vous ne mangez ma chair, vous n'aurez point la vie. Pour repousser cet oracle, il faudrait rejeter tous ceux qui sont sortis de votre bouche divine. C'est vous qui avez dit, près de mourir : Ceci est mon corps. Un ami, à sa dernière heure, trompa-t-il jamais ses amis? C'est vous qui avez dit : Faites ceci en mémoire de moi; votre Eglise a recueilli cette heureuse parole et l'a transmise à ses enfants de siècle en siècle comme son plus précieux trésor. Mais surtout c'est vous qui, à cette heure, révélez votre présence à mon cœur; il sent qu'il est près de vous, que bientôt il en sera plus près encore; il le sent à la terreur dont il est saisi, à la joie qui l'inonde, aux consolations et aux larmes dont pour la première fois il éprouve les inexprimables douceurs.

Cependant, une crainte secrète vient troubler ces heureux transports, et l'espoir de posséder bientôt votre Dieu n'est pas lui-même sans amertume. Pourquoi faut-il que repassant de si courtes années, vous y trouviez déjà de trop justes sujets de douleur, et que déjà vous marquiez par les larmes du repentir vos premiers pas dans la carrière de la vie? Enfants d'un père coupable, pourquoi faut-il qu'à vos penchants, à vos faiblesses, à vos chutes peut-être, vous ayez reconnu sitôt votre déplorable origine? Ah! Seigneur, ce cruel souvenir me remplit de con-

fusion, et d'épouvante : je ne fais que de naître et déjà je vous ai offensé ; je ne suis qu'un enfant, et déjà je suis un grand pécheur : *Tantillus puer, tantus peccator*. Qu'on ne me dise plus que je suis dans l'âge de l'innocence, cette parole ne fait que réveiller mes remords et rendre plus vive ma douleur. Est-on innocent quand on fut sourd à votre voix, quand on dédaigna vos inspirations, quand on contrista votre cœur? Est-on innocent quand, même un seul moment, on différa de vous aimer ?

Il est vrai, M. C. E., l'âme la plus pure frissonne aux approches du Dieu trois fois saint, et les esprits célestes sont eux-mêmes dans le tremblement à son adorable présence. Mais cet effroi, s'il était seul, vous laisserait dans la mort en vous éloignant pour jamais de l'auteur et de la source de la vie. Le Dieu de la loi nouvelle ne veut pas se contenter d'inspirer la terreur, il lui faut une sainte confiance ; ou plutôt ce double sentiment doit vous accompagner à sa table sacrée. Craignez, car vous êtes faibles, mais rassurez-vous, car il est le Dieu fort ; craignez, car vous n'êtes que des enfants, mais rassurez-vous, car il aime l'enfance ; craignez, car vous êtes pécheurs, mais rassurez-vous, car il est plein de miséricorde ; craignez enfin en pensant à votre vie tout entière, mais rassurez-vous en pensant à ce moment heureux qui, dans le tribunal de la réconciliation, vous a vus si soudainement échanger l'esclavage contre la liberté, à cette main étendue sur votre tête qui vous a remis sous l'empire de votre Dieu, à cette parole toute-puissante qui a fait descendre sur votre repentir tout l'éclat et tous les privilèges de l'innocence.

Approchez donc, il en est temps, approchez, c'est votre Maître qui le veut, il est ici, il vous appelle : *Magister adest et vocat te*. Mon Maître, ô titre le plus cher à mon

cœur et qui redouble pour Jésus mon amour! ô Maître adorable qui, de si bonne heure, m'avez admis à votre école, qui m'avez fait entendre si souvent votre douce voix, qui m'avez dévoilé vos mystères, expliqué vos préceptes, révélé tous vos secrets ; tous ces biens, quelque précieux qu'ils paraissent, mon amour ne peut s'en contenter ; il me faut un autre pain que le pain de votre parole, un autre maître que ceux dont il m'était si doux d'entendre les leçons : *Magister adest.* Vous êtes présent sur cet autel, je le sais, et depuis longtemps on m'apprit à vous y présenter mes adorations profondes ; mais ce bien inestimable, votre charité l'a rendu familier pour moi ; vous-même il vous faut un autre autel, votre tendresse veut des adorateurs qui soient plus près de vous. Réalisez donc en ma faveur ces desseins de votre miséricorde, et que ce soit enfin mon cœur qui puisse dire : il est présent, je le possède, il est au milieu de moi : *Magister adest.* Vous m'appelez, *vocat*, vous êtes l'époux de mon âme et vous lui dites : venez ; mon âme est votre épouse et elle vous le dit à son tour : *Spiritus et sponsa dicunt : veni.* Vous m'appelez par votre libéralité, je vous appelle par mon dénuement ; vous m'appelez par votre commisération, je vous appelle par mes besoins ; vous m'appelez par votre amour, je vous appelle par le mien. *Magister adest et vocat te.*

Il vient, il approche. O incroyable condescendance d'un Dieu! ô prérogative inestimable de l'homme! ô terre, considère en silence cet incroyable honneur! Anges, gardiens invisibles de ces enfants, conduisez-les à cette table où ils vont se nourrir de celui qu'il ne vous est donné que de contempler.

Allocution après la communion

Ne devrais-je pas respecter, mes chers enfants, ce recueillement profond où vous tiennent plongés l'admiration et la reconnaissance, et quand votre Dieu vous parle lui-même, oserai-je par mes discours troubler ces communications ineffables et les douceurs de ce premier entretien? Ah! plutôt élevez vous-mêmes ici la voix, et racontez-nous les merveilles de son pouvoir et de sa miséricorde; dites-nous comment le maître de l'univers, celui dont un seul regard épouvante la terre, celui dont les anges ne peuvent soutenir l'éclat, a consenti pour vous à se dépouiller de sa gloire, et voilant sa majesté sous un épais nuage, a su concilier les ménagements pour votre faiblesse avec les plus tendres condescendances pour votre amour. Vous le possédez donc, il est uni à votre âme, il ne fait plus qu'un avec vous, ce Jésus, le Fils éternel de Dieu, la parfaite image du Père, l'empreinte de sa substance, qui, devenu le Fils de Marie, a payé notre rançon par tant d'opprobres et de douleurs! Vous le possédez, ô enfants, honorés par un si glorieux privilège! Quels sentiments mon cœur éprouve à votre vue, et quels noms faut-il vous donner! Temples vivants de la divinité, quel respect me saisit quand je me sens si près de vous! tabernacles de J.-C., je le révère, je l'adore dans ce sanctuaire qu'il a daigné se choisir. Disciples bien-aimés, votre divin Maître a-t-il fait moins pour vous que pour ses amis les plus chers? Siméon le prit dans ses bras; il vous a permis une familiarité plus intime encore; Zachée le reçut dans sa maison, Jésus vous a demandé une plus chère demeure. Saint Jean reposa sur son cœur, et Jésus repose sur le vôtre.

Ah! Seigneur, à la vue de tant de miséricorde et

d'amour, quel est mon attendrissement et ma reconnaissance! Mon cœur est trop étroit pour tant de biens, dilatez-le pour qu'il puisse y suffire; ma langue est impuissante pour parler des inventions de votre tendresse, qu'il vous suffise de cet aveu et contentez-vous de mon silence. Après vous avoir tant désiré, je vous possède donc enfin, ô mon Dieu, qui êtes aussi mon ami; que ce soit pour toujours, demeurons ensemble et ne nous séparons jamais. Mettons en commun, vous votre richesse, et mo ma pauvreté; vous votre puissance, et moi ma faiblesse; vous votre indulgence, et moi mon repentir. Ah! vous savez seul quels périls me menacent, et combien d'ennemis vont vous disputer mon amour; vous savez quels pièges préparent à ma jeunesse les illusions du siècle, l'enchantement des passions, et surtout, hélas! les séductions de mon propre cœur; sauvez-moi de mon inconstance, imprimez dans mon cœur un souvenir éternel du serment que je fais de vous être à jamais fidèle, et rappelez-moi toujours que surtout, avec vous, il vaudrait mieux mourir que d'être jamais ingrat.

Toutefois, au milieu des transports d'une ardeur si vive, et dans les épanchements d'une si douce confiance, n'oubliez pas, M. C. E., des intérêts que doivent vous rendre chers le zèle de la religion et votre reconnaissance; n'oubliez pas l'Eglise, votre mère, son chef vénérable, dont la sagesse, l'intrépidité la conduit avec tant de gloire au milieu des plus violentes tempêtes et des plus redoutables écueils. N'oubliez pas la France, notre chère patrie; priez pour ces ministres que le ciel a députés comme vos anges visibles, qui ne veillent, ne travaillent, ne respirent que pour vous, et qui, par leur tendresse et leur douceur presque maternelle, embellissent de tant de charmes les leçons de la sagesse et vous

sèment de fleurs les routes de la vertu. Enfin donnez quelques prières aux besoins de celui qui vient de vous distribuer la manne eucharistique; il vous est inconnu, mais il ne le fut pas toujours dans cette solennité sainte; il aima les enfants, il leur parla de Dieu, et le titre de leur apôtre, qui fait sa seule gloire, est aussi son plus doux souvenir.

Mais que vos parents surtout soient l'objet de vos plus ardentes supplications. O Dieu, entendez les vœux de ces enfants, en faveur de ceux qui, non seulement leur ont donné la vie, mais qui leur ont inspiré par leurs leçons et leurs exemples la crainte de votre nom, l'obéissance à votre Eglise, le respect pour vos lois ; payez-les en ce jour des pieux soins de leur foi et de leurs saintes sollicitudes. Que ces enfants, en rentrant dans leurs demeures, y répandent tous les biens dont ils viennent de recevoir le principe et la source. Que leur seule présence y console les cœurs affligés, y ranime les cœurs abattus, y guérisse les cœurs malades. Mais surtout, si, parmi les nombreux parents que réunit ici, en ce jour, un intérêt si cher, il en était quelqu'un sur qui la foi eût perdu son empire, ou dont l'âme éprouvât depuis longtemps d'inutiles remords, ménagez-lui, dans la vue de son enfant, admis pour la première fois à votre table sainte, un salutaire attendrissement, et qu'en serrant, au retour, dans ses embrassements, tant de piété, de candeur, d'innocence, il sente arriver à son cœur une vertu secrète qui l'éclaire, l'échauffe et le décide au repentir. Ainsi soit-il

ALLOCUTION DE MONSEIGNEUR FRAYSSINOUS

ÉVÊQUE D'HERMOPOLIS (1)

Avant la sainte communion

Encore un moment, M. C. E., et tenant dans mes faibles mains l'Hostie sainte, je vous adresserai ces paroles que vous avez si souvent entendues, et qui seules sont bien capables de pénétrer vos cœurs d'un respect profond et de l'amour le plus tendre; je vous dirai en vous présentant le saint des saints : *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi:* Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde. Non, ce n'est pas ici une image vaine, une figure sans réalité: mais c'est le même J.-C. que les bergers et les mages ont adoré dans la crèche, qui fut attaché à la croix, qui sortit vivant du tombeau, et qui règne maintenant au plus haut des cieux. Non, ce n'est pas un simple signe de la grâce, une émanation de la chair divine du Sauveur, une petite portion quelconque de sa faveur et de son amour; c'est J.-C. lui-même, son corps et son âme et sa divinité, aussi réellement présent dans l'Eucharistie qu'il l'était sur la terre, qu'il l'est maintenant dans le ciel, assis sur le trône de sa gloire. Je ne veux écouter ici ni mes sens trompeurs ni ma faible raison; Dieu, la vérité même, a parlé, et tout doit fléchir devant sa divine parole. Dans les sentiments d'une foi profonde, prosterné devant vos tabernacles éternels, je vous dirai : O mon Dieu, je ne vous vois pas, mais mon

(1) *Conférences et discours inédits.*

cœur vous adore ; j'aime à m'abaisser, à m'anéantir devant votre haute majesté.

Ecce, le voici ; mais sous quelle image aime-t-il à se peindre à nous ? Hélas ! sur l'autel comme sur le Calvaire, c'est toujours l'agneau muet, immobile, devant celui qui le dépouille de sa toison ; c'est la brebis innocente qui se laisse égorger sans se plaindre. Qu'on l'outrage, qu'on le blasphème, qu'on renouvelle autour de nos tabernacles toutes les insultes des juifs déicides autour de la croix, il endure et souffre tout ; il garde le silence, et l'autel comme la croix est le trône de sa douceur et de sa miséricorde. Pour nous, M. E., nous ne serons pas du nombre de ceux qui abusent de sa bonté et des abaissements que lui inspire sa tendresse, pour le méconnaître et l'outrager. S'il se dépouille des splendeurs de sa gloire, ce n'est point par faiblesse, c'est par amour ; et loin d'insulter à la faiblesse apparente de ce tendre Agneau, nos cœurs seront à lui sans partage ; c'est parce que dans l'Eucharistie il est doux, patient et compatissant, que nous redoublerons pour lui de respect et d'amour.

Voici l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde, *qui tollit peccata mundi*. Il est vrai que pour le recevoir, nous devons être déjà purifiés de toute tache mortelle. Les choses saintes sont pour les saints, et malheur au téméraire qui viendrait s'asseoir au banquet sacré sans avoir la robe de justice et de pureté ! Mais enfin le Sauveur est ici dans un état de victime ; il s'immole pour nous ; il offre encore ses plaies et son sang. Ah ! si nous avons besoin de grâces puissantes, nous sommes ici placés à la source. S'il est des fautes légères qui ternissent la beauté de notre âme ; s'il est des attaches secrètes qui nous ôtent la liberté des enfants de Dieu ; s'il est en nous de dangereux penchants, J.-C. est ici pour guérir toutes

nos infirmités, pour ranimer toute langueur, pour briser toutes les chaines. Il est le pain de vie, il est la lumière véritable, le feu consumant qui va dessécher jusqu'à la racine du péché. Respect, amour, confiance, voilà ce qu'il demande; force, lumière, consolations, voilà ce qu'il donne.

Plein de ces sentiments de foi, d'espérance et d'amour, vous direz donc avec moi, de cœur plus encore que de bouche : *Domine, non sum dignus :* Non, Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez en moi; je me préparerais des années, des siècles entiers à vous recevoir, que j'aurais toujours le sentiment de mon indignité. Et quelle proportion peut-il y avoir entre votre grandeur et ma bassesse, entre votre sainteté et ma misère? Non, jamais vous ne verriez dans mon âme rien qui fût digne de vous y attirer! *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum.* Mais j'ose avancer, Seigneur, puisque c'est vous qui m'appelez, qui m'invitez, qui me pressez d'aller à vous.

Que si tels sont vos sentiments, mes enfants, approchez avec confiance du trône de la miséricorde; vous verrez s'accomplir le vœu que forme l'Eglise, et que j'exprimerai en son nom en vous disant : *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam :* Que le corps de N.-S. J.-C. garde votre âme pour la vie éternelle!

ALLOCUTION DE S. EM. LE CARDINAL GIRAUD

Avant la communion

Sinite parvulos venire ad me, et ne prohibueritis eos ; talium enim est regnum Dei. Laissez venir à moi les enfants, et gardez-vous de les repousser ; car le royaume de Dieu est à ceux qui leur ressemblent.
(*Marc.*, x, 14.)

Les touchantes paroles, M. C. E.... et comme elles doivent retentir doucement au fond de vos cœurs ! Le Seigneur est le Dieu de tous les âges, parce qu'il est le Dieu de l'éternité : toutes les âmes lui sont chères, parce qu'il les a toutes acquises au prix de son sang ; mais il a pour les vôtres une tendresse de choix et de prédilection, il veut que votre âge soit le modèle de tous les autres, et la couronne n'est promise qu'à ceux qui se seront faits petits comme vous, qui se seront mis, pour ainsi dire, à votre mesure. Ah ! sans doute, il est Dieu, Celui qui a attaché le plus de bénédictions aux deux portions de l'humanité les plus nombreuses et les plus obscures, les pauvres et les enfants ! *Sinite parvulos venire ad me.... talium est enim regnum Dei.* Il se souvient de sa crèche et des jours de son infirmité ; il retrouve en vous l'image de son enfance et de ses premières années, où, sous les yeux de Joseph et de Marie, il croissait en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes. Aussi, lorsque dans Jérusalem les mères empressées lui présentaient leurs enfants sur son passage, et que ses disciples, par un zèle indiscret, voulaient les écarter : « Laissez, disait-il, laissez venir à moi ces enfants ; » et leur imposant les mains, il les couvrait de ses bénédictions et de ses caresses.

Sinite parvulos venire ad me. Ces tendres marques de familiarité, il vous les prodigue encore à tous, M. C. E., et d'une manière plus admirable, dans le sacrement de son amour. Là s'accomplit à la lettre cet oracle de l'écrivain sacré : La Sagesse, le Fils de Dieu s'est bâti une maison, la sainte Eglise, qu'il a élevée sur les sept colonnes des sacrements ; il s'est immolé lui-même comme notre victime ; la coupe de son sang est pleine, la table est dressée. Il a dit par la bouche de ses serviteurs : Si quelqu'un est faible, qu'il vienne à moi. Il s'est adressé aux âmes simples et innocentes : Venez, mangez le pain et buvez le vin que je vous ai préparés. (*Prov.*, IX, 1.) Ah ! pour ces grands, ces riches, ces sages du siècle, qu'ils viennent en tremblant adorer ma majesté sainte, qu'ils humilient leur front dans la poussière ! Mais vous, petit troupeau, ne craignez rien : ministres du sanctuaire, ne les éloignez pas : *Sinite parvulos venire ad me, et ne prohibueritis eos.* Ah ! chers enfants, nous nous garderons bien de vous repousser, quand Jésus vous appelle : mais avant de vous rendre à une invitation si douce, écoutez les instructions qu'il adressa lui-même à ses apôtres, dans une circonstance semblable à celle qui nous rassemble, puisqu'elle fut aussi l'époque heureuse de leur première communion.

1° *Acte de foi.* Jésus-Christ est notre Pâque, selon l'expression de l'Apôtre. Comme cet agneau dont le sang répandu sauva les Israélites de la fureur du glaive exterminateur, et que les Juifs mangeaient chaque année en mémoire de leur délivrance, il devait donc être immolé, et en même temps nous servir de nourriture, pour accomplir en sa personne ces deux grands traits sous lesquels il avait été figuré : *Pascha nostrum immolatus est Christus.* (*I. Cor.*, v, 7.) Mais avant d'instituer le sacrement de son

Corps et de son Sang, il voulut lui-même préparer les esprits, et la première disposition qu'il exigea de ses disciples fut un acte de foi sur l'auguste mystère auquel ils devaient participer : En vérité, en vérité, je vous le dis : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. A cette parole, les Juifs grossiers et charnels se récrient et se demandent en murmurant : Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger? *Quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum?* Comment peut-il? *Quomodo ?* Voilà l'incrédulité. L'homme raisonne toujours contre la bonté de Dieu et les intérêts de son propre bonheur. Jésus venait de rassasier avec cinq pains une multitude affamée, et après cette merveille, les aveugles ! ils se défient de sa puissance, et ne croient pas qu'il puisse trouver un moyen de se donner lui-même en nourriture sans révolter tous leurs sens! Le Sauveur insiste : Oui, ma chair est vraiment une viande, et mon sang un breuvage. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi, et je demeure en lui. Des disciples faibles se scandalisent : *Cette parole est dure, et qui peut l'entendre ?* Ils se retirent et ne marchent plus à la suite de leur Maître. Et vous aussi, dit le Sauveur en se tournant vers les apôtres, voulez-vous m'abandonner? *Numquid et vos vultis abire ?* Eh! Seigneur, s'écrie saint Pierre au nom des douze, à qui irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle ; vous êtes le Fils de Dieu, et tout vous est possible. *Tu es Christus, Filius Dei.*

Voilà le cri de la foi, de cette foi vive et pénétrante dont vous devez être animés vous-mêmes, M. C. E., en approchant du banquet sacré ! J'entends J.-C., du fond de son sanctuaire, vous demander comme aux apôtres : *Numquid et vos vultis abire?* Voulez-vous aussi déserter

mes autels? Doutez-vous de mon amour ou de ma puissance? Pensez-vous que je ne puisse pas faire plus que vous ne pouvez comprendre? Eh! Seigneur, où irai-je, si ce n'est à vous? Qui croirai-je, si ce n'est vous? Ah! je ne vous demande pas la raison de vos mystères, de peur de perdre le mérite de ma foi. Vous avez parlé, et vos paroles sont esprit et vie. *Domine, ad quem ibimus; verba vitæ æternæ habes.* Sans doute, vous êtes un Dieu caché; mes yeux ne voient que du pain sur l'autel et du vin dans la coupe sacrée; mais votre parole toute-puissante est venue, elle a tout pénétré au dedans de ce pain et de ce vin; un feu descendu du ciel a tout consumé; ce que je vois est comme la cendre qu'il a laissée. Mais non, la cendre est une substance, et ce qui reste n'est qu'une enveloppe, une ombre, une apparence vaine; il n'y a plus que votre Chair et votre Sang. Ma foi lève ces voiles, perce ces nuages dont vous vous couvrez, pour ne pas accabler mes faibles yeux du poids de votre gloire : à travers ces ténèbres vénérables, je vous vois tel que le Père vous a engendré avant l'aurore, tel que vous avez été conçu dans le sein virginal de Marie, tel que sur la croix vous avez donné votre vie pour le salut du monde. Je crois, Seigneur, aidez ma foi. Que ma raison s'étonne, que mes sens se révoltent, que les âmes grossières qui n'entendent rien aux mystères de Dieu se scandalisent; votre parole me suffit, je me tais, et j'adore. Loin d'ici les impies qui blasphèment ce qu'ils ignorent! Les aveugles-nés ne croient pas aux prodiges de la lumière; l'incrédule ne croit pas aux prodiges de l'amour, parce qu'il n'a pas d'entrailles. Pour nous, nous croyons et nous confessons avec votre Apôtre que vous êtes le Fils de Dieu : *Et nos credidimus et cognovimus quia tu es Christus, Filius Dei.*

2° *Préparation du cœur.* Les Apôtres étant ainsi confir-

més dans la foi de l'Eucharistie, Jésus les dispose par de nouvelles instructions à recueillir les fruits de sa promesse. Au premier jour des Azymes fixé pour l'immolation de la pâque, comme il s'approchait de Jérusalem, ses disciples lui demandent dans quel lieu il veut célébrer cette solennité. Rendons-nous attentifs, M. C. E., et ne perdons aucune des paroles mystérieuses prononcées à cette époque mémorable, pour l'exemple et la consolation de tous les siècles à venir. Allez, leur dit-il, vous trouverez un homme qui vous montrera une salle spacieuse et richement ornée ; c'est là que le Maître fait la pâque avec ses disciples. *Ostendet vobis cœnaculum grande, stratum, et ibi parate nobis.* Quelque chose de grand se médite et se prépare. Il y a ici plus que la pâque juive qu'il n'avait pas coutume de célébrer avec tant d'appareil. A ce Jésus, jusqu'alors simple dans ses goûts, humble dans ses désirs, pauvre par choix, il faut aujourd'hui une salle spacieuse et décorée avec magnificence : *cœnaculum grande, stratum.* M. E., quel est ce mystère? Ah ! n'en doutons pas, il voulait nous apprendre que pour offrir le redoutable sacrifice, il ne saurait y avoir de sanctuaires trop riches, d'autels trop brillants, de temples trop magnifiques ; et c'est pour entrer dans les vues de son Epoux, que l'Eglise, dans la suite des temps, a couvert la terre de ces édifices augustes, monuments non moins chers aux arts qu'à la religion, et qu'aujourd'hui même, où la scène touchante du cénacle doit se renouveler en votre faveur, elle a pris soin d'embellir ces autels, et de donner à son culte un éclat et une pompe plus solennels. Mais après tout, ce n'est pas cette magnificence extérieure dont le Seigneur est le plus jaloux ; il n'a pas toujours eu des vases d'or, des autels de cèdre et de porphyre, des temples de marbre ; dans les plus beaux siècles du christianisme, la

maison des morts, la caverne de la montagne, une pierre au désert, suffisaient au plus auguste comme au plus simple des sacrifices.

Quel est donc, M. C. E., ce cénacle riche et spacieux qu'il faut préparer à J.-C. pour la Pâque eucharistique? Ah! s'écrient à la fois tous les Pères et tous les docteurs de l'Eglise ; ce cénacle, c'est votre cœur. Voilà la salle du festin, la salle du trône, l'autel du sacrifice. Préparez-lui donc ce cénacle intérieur, mais qu'il soit grand et spacieux : *cœnaculum grande*. Oui, ce cœur si étroit, si resserré par l'amour de soi-même et par celui des créatures, il faut l'agrandir, le dilater par la charité de J.-C. Elargissez, élargissez vos entrailles ; donnez à votre âme une sorte d'immensité, égale à celle du Dieu qui vient vous honorer de sa présence. Voici, dit-il, que je me tiens à la porte, et que je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et qu'il m'ouvre, j'entrerai dans sa maison, et je ferai la cène avec lui, et lui avec moi : *Cœnabo cum illo, et ipse mecum*. (*Apoc.*, III, 20.) Ouvrez-vous donc, jeunes âmes, aux approches de cet hôte aimable dont vous allez être les heureux convives. Préparez-lui un cœur libre de toute affection terrestre, dégagé de toute attache coupable, vide de tout bien créé : un cœur généreux et magnanime, prêt à tout entreprendre, à tout sacrifier pour sa gloire ; un cœur ouvert aux inspirations de la grâce, où le Sauveur puisse entrer en triomphe comme maître et seigneur, sans trouver de rival qui lui dispute l'empire, en sorte qu'à sa présence tout se retire pour faire place à sa Majesté suprême : *Cœnaculum grande*. Mais en même temps préparez-lui un cénacle orné, *stratum*, c'est-à-dire un cœur paré de candeur, de pureté, d'innocence, où J.-C. puisse respirer le parfum des bonnes œuvres et la bonne odeur des vertus. Ah! sans doute, M. C. E., ornez vos corps dans cette

heureuse solennité ; couvrez-vous des vêtements de joie ; que tout soit beau dans un si beau jour ! Mais prenez garde, reprend saint Jean Chrysostome, c'est surtout le cœur qu'il faut orner ; que chacun de vous travaille à vêtir son âme d'une robe blanche et sans tache, et à lui donner une parure intérieure et spirituelle. Si l'on voulait orner votre maison de tapis brodés d'or et enrichis de pierreries, et qu'on vous laissât dans une nudité honteuse, souffririez-vous cette injure? Traitez votre âme avec la même justice. Donnez à votre corps un vêtement modeste ; mais couvrez votre âme de pourpre ; faites asseoir cette reine sur le trône, et ceignez-lui le front d'une couronne d'or ; sachez que vous n'êtes pas invités à des noces profanes, mais au festin de l'Agneau. Quels vêtements seront assez précieux pour entrer dans cette chambre nuptiale? et une âme admise à cet honneur ne doit-elle pas s'y montrer brillante de l'or le plus pur de la charité, riche et belle des fruits et des fleurs de toutes les vertus? *Cœnaculum grande, stratum, et ibi parate nobis.*

3° *Désir.* Jésus entre dans le cénacle, et à la vue de cette table qui doit servir d'autel à son sacrifice, et où il va s'offrir lui-même comme notre victime et comme notre nourriture, une grande joie saisit son cœur, et portant sur ses disciples des regards attendris : J'ai désiré, leur dit-il, de manger avec vous cette pâque : *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum.* Entendez-vous, mes enfants, la force et la vivacité de ce désir ? Désir ardent, impatient, excessif qui le presse, qui le travaille, qui le brûle, qui le transporte ; désir impérieux, qu'il n'est plus maître de comprimer, qui fait passer son âme tout entière sur ses lèvres ; désir immense qu'il ne peut exprimer qu'avec effort, en faisant violence au langage qui refuse de lui prêter des paroles égales à la grandeur du

sentiment qu'il éprouve! « J'ai désiré.... » Quel désir!.... Comment le rendre?.... Ce vœu vif et tendre, nous le partageons en ce moment, Seigneur! et nous aussi nous avons désiré de manger avec vous cette pâque, de goûter ce pain fait chair, de boire cette coupe enivrante de votre sang. Comme Abraham, nous avons souhaité de voir votre jour, qui est aussi le nôtre, nous le voyons, et notre cœur en est ravi: *Vidit et gavisus est.* Oh! que cet heureux moment tardait à notre impatience! mille fois nous l'avons appelé par nos soupirs et par nos larmes; mille fois nos âmes, pressées du besoin de vous posséder, se sont élancées vers vous, Dieu des vertus! Nous disions à la nuit: Pliez vos voiles. Et à l'aurore: Annoncez-nous le lever du soleil de justice. Heures trop lentes, hâtez-vous de fuir. Non, le voyageur altéré, dans ces contrées brûlantes où le soleil dévore la terre, ne désire pas avec plus d'ardeur de mouiller ses lèvres à une source fraiche, à une claire fontaine, que je ne soupire après vous, source de vie, fontaine de délices! Encore quelques moments, enfants de désirs, et vos vœux seront comblés. Jésus a entendu la préparation de vos cœurs. Il a dit: Oui, je viens bientôt: *Etiam venio cito.* Heureuse nouvelle! A cette douce espérance, mes os ont tressailli, mon cœur se fond, et ma chair tombe en défaillance. Venez, Seigneur Jésus, venez! *Amen, veni, Domine Jesu!*

4° *Humilité.* Mais il lui reste encore des leçons et des exemples à vous donner. Venez le voir aux pieds de ses apôtres. Le Maître se dépouille de ses vêtements d'honneur (les vêtements du maître étaient particuliers le jour de la pâque); il se ceint d'un linge, et dans l'attitude de l'esclave, il se met à laver les pieds de ses serviteurs. Je le comprends, Seigneur, vous êtes *humble de cœur*, et il n'y a que les cœurs humbles qui soient dignes de vous

recevoir. Vous nous donnez cet exemple d'une humilité profonde, pour nous apprendre à quel point nous devons nous humilier nous-mêmes en approchant de votre table sacrée. Vous le voyez, C. E., Jésus est à vos pieds dans la divine Eucharistie. Il a abaissé les cieux, et il est descendu. Quel espace il lui a fallu franchir pour arriver jusqu'à vous! Qu'il y a loin de Dieu à l'homme! D'abord quelle élévation, et ensuite quel abime! L'humilité a trouvé l'admirable secret d'unir les extrêmes, la bassesse et la grandeur. Le Verbe s'est anéanti, selon l'effrayante expression de l'Apôtre, il a pris la forme de l'esclave, et l'humanité sainte du Sauveur, comme si elle était jalouse d'imiter les abaissements de la Divinité, se couvre elle-même d'ombres impénetrables, et n'est plus visible qu'aux yeux de la foi. Mais si notre Seigneur et Maitre se dévoue à cet excès d'humiliation, nous autres serviteurs, à quel degré nous arrêterons-nous? Nous ne descendrons jamais trop bas devant un Dieu qui descend de si haut. Humiliez-vous donc, M. C. E., à l'exemple de J.-C. ; prosternez votre âme avec un saint tremblement de toutes ses puissances, abaissez-vous, cendre et poussière; creusez, creusez, jusqu'à votre néant; c'est là votre place. Dites avec le centenier : Non, Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans mon âme; une parole seulement, une parole de votre bouche serait une grâce insigne. *Domine, non sum dignus.* Et d'où me vient cet honneur que mon Seigneur et mon Dieu vienne à moi? Ah! retirez-vous, je ne suis qu'un pécheur. *Recede a me, quia homo peccator sum.* (*Joann.*, IX, 24.)

5° *Pureté de la conscience.* Mais prenez garde, M. C. E., il y a ici un autre mystère. Pierre proteste avec force contre l'excessive humilité du Sauveur. Quoi! s'écrie-t-il, vous me laveriez les pieds! vous! à moi! Non, je ne le souf-

frirai jamais. Et le Sauveur lui répond : Si je ne vous purifie de vos souillures, vous n'aurez point de part avec moi : *Nisi lavero te, non habebis partem mecum.* O pureté d'une âme appelée au banquet céleste ! le rayon le plus pur, l'eau la plus limpide, le cristal le plus transparent, l'or éprouvé sept fois dans la fournaise, n'en sont qu'une imparfaite image. Voulez-vous manger ce pain et boire ce calice? ah ! éprouvez-vous, dit l'Apôtre : *Probet seipsum homo.* Allez aux sources de Siloë et aux fontaines de Jérusalem ; comme Naaman le lépreux, plongez-vous sept fois, s'il le faut, dans ces eaux vivifiantes ; elles ont la vertu de guérir la lèpre du péché ; n'en sortez point que votre âme n'y ait repris sa première blancheur et ne soit redevenue nette et saine, comme la chair d'un enfant nouveau-né. Venez ensuite, et rétablis dans l'innocence, nourrissez-vous du *froment des élus*, buvez le *vin qui fait germer les vierges.* Cette innocence précieuse, vous l'avez retrouvée hier, du moins nous l'espérons, dans le sacrement de la pénitence ; c'est là que vos larmes, mêlées avec le sang de J.-C., ont été le bain salutaire qui a guéri toutes vos plaies et lavé toutes vos souillures ; mais il reste toujours quelques taches plus légères à effacer ; il faut qu'une sainte jalousie, qu'une attention délicate de plaire à l'Epoux céleste, enlèvent jusqu'à cette poussière qui s'attache aux pieds, et que les saints Pères nous représentent comme la figure des fautes vénielles, afin de tirer de la bouche de J.-C. cette belle louange qu'avaient méritée ses apôtres : Vous êtes purs. *Mundi estis....*

6° *Amour.* Enfin aimez, et soyez en paix sur tout le reste ; aimez, et que vous faut-il de plus, au moment où vous allez recevoir l'Amour même dans vos entrailles ? Aimez ; et comment n'aimeriez-vous pas un Dieu qui vous a aimés le premier, et qui vous aime jusqu'à la fin,

usqu'à l'excès, en se donnant lui-même ? Il est pas- eur, il est père, ce n'est pas dire assez, il est mère; et encore, dit saint Jean Chrysostome, plus tendre que les nères, qui souvent ne nourrissent pas de leur lait les enfants qu'elles ont mis au jour, il ne peut souffrir que ses enfants reçoivent d'autre nourriture que lui-même. Aimez, et sans sortir du cénacle où nous avons déjà puisé ant d'instructions solides et touchantes (car je ne veux rien dire de moi-même, dans un discours tiré et comme issu des paroles et des faits de l'Evangile), vous trouve- rez dans le bien-aimé disciple le modèle de ces affections vives et pures, de ces tendres épanchements, de ces élans, le ces transports enflammés, de cette délicieuse ivresse l'une âme aimante qui va s'unir avec son Dieu. Il touche, comme vous, à l'heure si désirée de sa première commu- nion : voyez-le, la tête penchée sur la poitrine embrasée le son divin Maître, les yeux remplis de douces larmes, e cœur inondé de joie, buvant à longs traits l'amour à sa source, sans pouvoir épuiser ses désirs toujours ras- sasiés et toujours avides. Jésus aimait ce disciple parce qu'il en était aimé; aimez de même, C. E., et vous serez aussi les disciples bien-aimés du Sauveur, la portion la plus pure comme la plus chère de son héritage. Venez donc, ô amour, feu consumant, descendez avec la Victime sainte du ciel sur l'autel, et de l'autel répandez-vous comme un torrent dans toutes les âmes ; brûlez tout ce qu'il y a d'impur et de terrestre dans nos affections et dans nos pensées ; qu'il ne reste que votre flamme tou- jours plus ardente et plus vive ; et de ces jeunes cœurs si tendres et si prompts à s'enflammer, puisse le céleste amour passer dans les nôtres pour échauffer le sang chrétien refroidi dans nos veines, afin que la voix des pères unie à celle des enfants, et la voix des ministres à

celle des fidèles, répètent de concert ce vieux cri de la charité chrétienne : *Anathème à qui n'aime pas Jésus-Christ !*

Chrétiens, voilà un grand spectacle. Le ciel va s'unir avec la terre ; le Dieu de vos pères va faire alliance avec vos enfants. C'est la fête de l'Eglise, qui place dans cette génération naissante la consolation de ses maux passés et l'espérance d'un meilleur avenir. C'est la fête de la société, qui renouvelle ses engagements avec l'autel et avec le Dieu qu'on y adore, en lui députant ce qu'elle a de plus aimable, de plus pur, de plus digne de fléchir sa colère et d'intéresser sa bonté, l'enfance avec son innocence et ses grâces. C'est la fête des familles, la fête de ces mères tendres, qui se promettent qu'en offrant leurs enfants au Seigneur, elles auront leur part des bénédictions qu'ils auront obtenues, et qu'en les recevant des mains de la religion, elles les trouveront plus dociles, plus tendres et plus respectueux. C'est la fête du pasteur qui recueille en ce jour le fruit de ses peines et la plus douce récompense de ses travaux. C'est une fête pour tous les cœurs sensibles et religieux. Celui-là serait bien à plaindre qu'une cérémonie si belle et si touchante n'attendrirait pas ! Unissons-nous donc, mes frères, d'esprit et de cœur, pour accompagner de nos vœux ces jeunes néophytes au pied des autels. Ames justes, aidez-les de vos prières ; pécheurs, servez-vous de leur crédit et de leur faveur auprès de Dieu, pour obtenir, par leur entremise, la grâce de votre conversion. Parents vertueux, ah ! je ne vous demande aujourd'hui que des larmes de tendresse et de joie. Pasteur vénérable, élevez vos mains vers le ciel, pour offrir au souverain Pasteur des âmes et les brebis et les agneaux. Et vous, C. E., attendez dans un profond recueillement qu'une voix venue du sanctuaire se

'asse entendre et vous dise : Voilà l'Epoux, allez au-devant le lui. *Ecce sponsus venit, exite obviam ei.*

ALLOCUTION AVANT LA COMMUNION

DU CARDINAL VILLECOURT

> *Introibo ad altare Dei, ad Deum qu lætificat juventutem meam.*
>
> Je m'approcherai de l'autel de Dieu, du Dieu qui remplit de joie ma jeunesse. (*Ps.* XLII, 4.)

Enfin le tabernacle s'ouvre ; le pain de vie est sur l'autel t n'attend plus que les heureux convives. Enfants, louez le eigneur ; bénissez son nom éternellement adorable, et ue chacun de vous répète avec le Roi-prophète : *Introibo.* e paradis fut fermé pour Adam et Eve après leur chute ; lus d'espérance pour eux d'y rentrer tant qu'ils seraient ur cette terre. L'arbre de vie disparut à leurs yeux pour ımais. Que votre sort est différent, enfants bien-aimés ! e ciel, après toutes vos infidélités, vous est encore ıvorable : vos péchés sont pardonnés ; les portes du anctuaire, qui est le paradis des voyageurs, vous sont uvertes, et J.-C., qui vous aime avec tendresse, J.-C., qui ıit ses délices d'être avec les enfants des hommes, nous it comme autrefois à ses apôtres : *Laissez venir à moi es petits enfants.* (*Marc.*, x, 14.) Qu'ils se rassurent et oient pleins de confiance. J'ai vu leur sincérité, j'ai ecueilli leurs soupirs et leurs larmes ; je connais les onnes dispositions de leurs cœurs ; qu'ils viennent sans 'ainte.

C. E.. que vos âmes doivent être satisfaites ! et avec uel empressement ne devez-vous pas vous rendre à la

douce et amoureuse invitation de J.-C. ! *Ubicumque fuerit corpus, illuc congregabuntur et aquilæ.* Petits habitants du ciel, vous dont le cœur n'appartient plus à la terre, accourez, volez, portés sur les ailes de vos pieux désirs, pour recevoir ce céleste don ; venez goûter cette manne divine, qui n'a rien de terrestre et de corruptible ; venez vous enivrer de l'abondance de la maison de Dieu, et vous abreuver dans un torrent de délices. Vous n'êtes pas du nombre de ces aveugles à qui saint Augustin criait autrefois : *Miseri, quo itis? Bonum quod quæritis ab ipso est.* Il n'y a que ceux qui n'aiment pas J.-C. qui puissent le recevoir avec dégoût. Tous les saints ont trouvé dans la communion la seule félicité dont on puisse jouir sur la terre. Le désir ardent de la communion faisait perdre le sommeil à saint Philippe de Néri ; dans les plus grandes indispositions, il n'y avait pas d'autre moyen de lui faire trouver le repos que de lui donner ce pain de vie. Celui, disait-il, qui cherche sa consolation hors de J.-C. ne la trouvera jamais. La joie intérieure qu'il ressentait de son union prochaine avec ce divin Rédempteur était si vive, que dès l'offertoire elle se faisait particulièrement remarquer de tous ceux qui assistaient à sa messe. Comme il était incapable de cacher cette vive impression, il avait demandé et obtenu qu'aucun de ceux qui assistaient à sa messe ne se tînt près de l'autel. C'est là que les Louis de Gonzague, les François-Xavier, Régis et d'Assise, venaient se soulager de toutes leurs peines. La joie qu'éprouvait sainte Catherine de Sienne quand elle communiait était telle, que toutes les personnes qui l'environnaient pouvaient entendre les battements de son cœur. En sorte, dit l'historien de sa Vie, qu'elle pouvait alors s'appliquer littéralement ces paroles du Roi-prophète : *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum.* (*Ps.* LXXXIII, 2.)

Rendant compte de son intérieur, voici ce qu'elle disait de l'état où elle se trouvait après la communion : « Mon âme est remplie de tant d'allégresse et de jubilation, que je m'étonne qu'elle puisse être encore dans mon cœur. Le feu qui la consume est tel, que la flamme matérielle, comparée à lui, n'est que de la glace ; feu sanctifiant, qui produit en moi un renouvellement de pureté et d'humilité, comme si je revenais à l'âge de quatre ou cinq ans. De là naît aussi un tel dévouement pour le prochain, qu'il n'est personne pour qui je ne donnasse de grand cœur ma vie. » Un jour, l'impression de douceur qu'elle reçut de la sainte communion fut si extraordinaire, qu'il lui fut impossible de toute la journée de dire une seule parole, tant était vif le saisissement délicieux dont son âme était pénétrée. Le lendemain, Raimond de Capoue, son confesseur, lui ayant demandé la raison de cet état extraordinaire : « J'ai senti, répondit-elle, une suavité de douceur qu'aucunes paroles ne seraient capables d'exprimer. » Venez, M. E., à cette source d'ineffables consolations ; *Animæ vestræ sitiunt vehementer*. (*Eccli.*, LI, 32.) Venez vous y désaltérer. Interdisez-vous toute pensée inquiétante. Ne vous imaginez pas que vous puissiez être moins agréable au Seigneur, à cause de quelque souvenir qui viendrait troubler vos pensées. Méprisez tout cela, et tenez-vous en garde contre l'esprit de mensonge, qui voudrait vous jeter dans l'inquiétude. Il vaut mille fois mieux écouter la voix de J.-C., qui vous console en disant : *Venez à moi, vous tous qui êtes peinés et chargés, et je vous rendrai la paix. Venez à moi, et vous trouverez le repos de vos âmes.* (*Matth.*, XI, 28.) Venez, *ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage;* venez, celui dont je suis l'aliment vivra à cause de moi. Venez recevoir ce qui console les voyageurs et ce qui fait

les prédestinés. Les Israélites ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts ; celui qui mange ce pain vivifiant reçoit le gage et les arrhes de la vie éternelle.

Allocution après la Communion

Je ne sais plus, intéressante jeunesse, quel nom je dois vous donner. Vous appellerai-je mes enfants? Mais cette qualité, qui est si douce pour mon cœur, est bien inférieure à celle que vous méritez. Eh ! n'êtes-vous pas comme autant de reines, puisque vous possédez au dedans de vous le Roi des cieux? En effet, « le calice de bénédiction auquel vous avez participé ne vous a-t-il pas communiqué le sang même de J.-C., et le pain sacré dont vous vous êtes nourries ne vous a-t-il pas communiqué le corps même de J.-C.? » Ce sont les expressions du grand Apôtre, qui ajoutait que tous ceux qui ont le bonheur de communier ne sont plus qu'un avec celui qui les a honorés de ce don précieux. Or, si partout où est ce corps divin, les aigles des cieux, c'est-à-dire les anges, se rassemblent autour de lui pour l'adorer (*Matth*, XXIV, 28), il s'ensuit que vous êtes environnées d'une armée d'esprits célestes prosternés autour de vous pour célébrer la gloire et la sainteté du Dieu que vous possédez. Ce ne sont pas seulement vos anges gardiens qui vous contemplent avec respect ; ce sont les chérubins, les séraphins, les trônes, les dominations, les principautés, les vertus, les puissances célestes qui, ou se couvrent de leurs ailes, ou s'anéantissent devant cette majesté suprême dont vous êtes les sanctuaires vivants. Oui, « le temple de Dieu est saint, » et c'est vous, heureuses vierges, qui êtes ce temple. Si donc le Seigneur, même dans l'ancienne loi, voulait que l'on tremblât à l'approche de son sanctuaire, quelle reli-

gieuse crainte, quelle vénération profonde, ne doit pas inspirer à tous les assistants votre présence?

Saint Ignace, martyr, se glorifiait du nom de *porte-Dieu*, parce qu'il ne trouvait rien de plus honorable que d'emprunter sa qualité de ce Dieu Sauveur qui se communiquait à son âme dans la sainte communion. O vierges pures, filles de J.-C., bien-aimées de J.-C., tabernacles de J.-C., asiles de J.-C., malheur à ceux qui vous regarderaient avec indifférence, puisque vos anges ne se lassent pas de voir et d'adorer en vous celui qu'ils contemplèrent et adorèrent dès son entrée dans le monde, et dont ils chantent perpétuellement la gloire dans le ciel.

Mais ne laissons pas s'écouler des moments si précieux dans les transports d'une admiration stérile. Que disent vos cœurs, paisibles vierges? mais plutôt que ne disent-ils pas, que ne voudraient-ils pas dire à J.-C.? Ne vous mettez pas en peine cependant de cette espèce de confusion et de trouble que vous ressentez peut-être en vous-mêmes; J.-C. se trouve honoré de votre silence, de votre embarras, de l'impossibilité presque où vous êtes de lui exprimer vos sentiments. Mais si vous entendez sa voix divine qui dit au fond de l'âme de chacune : Ma fille, m'aimez-vous? N'hésitez pas à lui répondre comme saint Pierre : « Oui, Seigneur, vous qui connaissez tout, vous savez que je vous aime. » S'il paraît vouloir se retirer, c'est peut-être une industrie de sa tendresse : ne balancez donc pas à lui dire, avec les disciples d'Emmaüs : Demeurez, demeurez, doux Sauveur. Où trouverez-vous des cœurs qui soient plus jaloux de vous posséder? S'il vous interroge, pour apprendre de votre propre bouche ce que vous désirez avec le plus d'ardeur, répondez-lui avec saint François d'Assise : Ah! Seigneur, vous êtes mon Dieu et mon tout : en vous possédant, je possède toutes choses; ou, avec le

Roi-prophète : « Le passereau poursuivi par la tempête s'estime heureux de trouver un asile protecteur sous le toit d'une maison solitaire, et la tourterelle plaintive ne demande que le creux d'un rocher pour elle et pour les tendres fruits qu'elle a fait éclore. Pour moi, ô Seigneur des vertus, ô mon Dieu, ô mon Roi, je n'ambitionne que vos saints autels » et le trésor divin qu'ils renferment.

Il y a fort peu de temps qu'une enfant admise pour la première fois à la table sainte disait, dans la candeur de son âme, à ses condisciples, que tout son désir serait de terminer sa vie à la fin d'un si beau jour ; car elle ne pensait pas que la mort pût jamais venir plus heureusement pour elle. Elle parlait ainsi par un effet de sa foi et de sa piété. Quant à moi, M. C. E., je désire que vous viviez longtemps, à condition que ce soit pour communier souvent ; car je ne doute pas que les communions que vous ferez après celle-ci ne soient plus fructueuses encore.... Les jours vont venir, et ils ne sont pas éloignés, où le monde pervers va réclamer les droits qu'il prétend si injustement avoir sur vous. Plantes fragiles, il vous faudra braver toutes les tempêtes, triompher de toutes les persécutions et de toutes les attaques, dédaigner les railleries et les mépris, vous placer dans une sphère étrangère au siècle, à ses maximes trompeuses, à ses vanités entraînantes, à ses plaisirs dangereux ou coupables. En vérité, je vous plaindrais, brebis innocentes, au milieu de tant de loups dévorants qui vont se jeter sur vous, comme sur une proie, si vous étiez seules pour résister à tant d'ennemis. Mais si, comme je l'espère, vous allez souvent puiser la force dans sa source, je veux dire dans la communion, ah ! dès lors, je me rassure ; car J.-C. est mille fois plus fort que le monde, que l'enfer, que toutes les passions....

O divin Sauveur, principe de toutes les vertus, en vous

donnant aujourd'hui à ces jeunes cœurs pour la première fois, daignez y déposer le germe saint de la résurrection glorieuse. Vivez, vivez, pour ne jamais mourir dans celles que vous honorez par une union si intime. Qu'elles reviennent souvent puiser la force et le courage dont elles ont besoin dans cette source de vie, et que la dernière de leurs communions mette le sceau aux faveurs qu'elles ont reçues dans la première, en leur ouvrant les portes du ciel.

ALLOCUTION DE MONSEIGNEUR DARBOY

ARCHEVÊQUE DE PARIS (1)

Avant la Communion

Sinite parvulos venire ad me.
Laissez venir à moi les petits enfants.

Il se passe aujourd'hui, dans ce palais, quelque chose de touchant. C'est une fête toute religieuse, d'un caractère intime et recueilli. Elle semble, à première vue, intéresser exclusivement un petit nombre de personnes, la conscience d'un enfant et le cœur d'un père et d'une mère. Mais ces personnes sont les plus considérables ; ce père et cette mère sont nos souverains, et la France entière est leur famille ; cet enfant portera plus tard le fardeau de nos destinées, sa première communion imprimera le branle à sa vie morale, qui elle-même ne sera pas sans influence sur

(1) Prononcée dans la chapelle des Tuileries, à Paris, le 7 mai 1868, à l'occasion de la première communion du Prince impérial, en présence de l'empereur Napoléon III et de l'Impératrice. V. *Vie de Monseigneur Darboy, archevêque de Paris*, par l'abbé J. Guillermin. — Paris, libr. Bloud et Barral.

la marche des affaires publiques. Qu'il soit donc permis à tous ces illustres et dévoués serviteurs qui entourent Votre Majesté de se regarder ici comme représentant la nation, de s'associer avec respect à vos sentiments et de mêler leur prière à la vôtre pour faire descendre la bénédiction de Dieu sur un tel présent et sur un tel avenir.

Prince, vous êtes le charme et l'ornement de cette solennité ; vous en êtes aussi l'objet ; il s'agit d'intérêts qui vous importent souverainement, et cette journée est unique et décisive dans votre existence. Si vous ne le saviez déjà, nous vous le dirions tous par notre attitude. Avec sa foi vive et sa piété, l'Impératrice ne peut perdre de vue votre sort éternel, engagé dans l'acte qui va s'accomplir ; elle vous enveloppe et vous protège de cette ardente sollicitude qui fait le tourment des mères, mais qui porte bonheur aux fils. Votre auguste père ramène et repose sur vous la pensée que se partagent sans cesse tant et de si graves travaux ; il vous suit et vous embrasse d'un long regard tout attendri, où l'émotion religieuse se mêle au trouble du sang. Tous, fidèles et prêtres, rangés autour de Votre Altesse avec une sympathie pleine de respect, nous venons lui offrir, comme témoignage d'affectueux dévouement, le secours de nos prières et parler d'elle au Dieu qui cherche les cœurs purs et bénit les enfants, au Dieu devant qui tremblent les anges, mais qui réjouira votre jeunesse.

Pour moi, prince, à l'heure où le maître du monde va descendre en vous; à l'heure où votre âme, recueillie dans la prière, achève de se préparer à cette visite désirée mais redoutable ; où l'Eglise vous assiste et vous soutient de son suffrage et de son amour maternel; puis-je faire entendre une parole plus opportune et plus en harmonie avec le caractère de cette fête et les sentiments de

ce pieux auditoire, que la parole de J.-C. si encourageante et si douce : « Laissez venir à moi les petits enfants ? » Cette parole est bonne comme l'invitation d'un ami, tendre comme les caresses d'une mère, pure et suave comme le jeune âge, instructive, sage et profonde comme tout ce qui vient de la vérité même.

Je voudrais donc expliquer brièvement cette parole pour affermir et développer les pensées de foi qui sont les vôtres, et pour faire aimer davantage celui qui vient vous nourrir de sa chair, de son sang et de sa divinité ! Oui ! que la lumière d'en haut éclaire et pénètre de plus en plus votre esprit et vous fasse apprécier la grandeur du Dieu qui vous invite à le recevoir : *Ad me venire*. Que votre cœur, ouvert et touché par l'onction de la grâce, réponde à son appel avec toutes les dispositions si bien exprimées par ce seul mot : *Parvulos! sinite parvulos*.

I. Un jour, celui-là même qui vous appelle à communier adressa cette question à ses disciples : Qui dites-vous que je suis ? et l'apôtre Pierre, le premier partout, répondit : Vous êtes le Christ, fils de Dieu. O Pierre, reprit le Sauveur, vous êtes heureux, parce que vous n'avez point jugé par les yeux du corps, mais par les yeux de la foi ! C'est pourquoi vous serez la pierre fondamentale de mon Eglise. Or, vous aussi, vous confessez aujourd'hui, avec l'apôtre Pierre et toute l'Eglise, que J.-C. est le fils de Dieu, et, pour prix de votre foi, J.-C. vient prendre possession de votre âme et vous affermir dans la vertu. C'est donc un Dieu que vous allez recevoir, c'est le Dieu promis aux patriarches et prédit par les prophètes, le Dieu fait homme, qui eut pour mère la vierge Marie, qui naquit à Bethléem et mourut sur le Calvaire, qui règne aujourd'hui dans les cieux et demeure présent sur nos autels.

Car, vous ne l'ignorez point, dans le repas qui précéda

sa mort, le Sauveur institua, comme par un acte testamentaire, le plus auguste et le plus doux des sacrements, afin de prolonger le mystère et les bienfaits de son incarnation, en continuant d'habiter parmi les hommes. De même en effet que, des hauteurs de son ciel, il est descendu sur la terre pour passer de la crèche à la croix, ainsi est-il descendu de la croix sur l'autel, d'où il vient visiter nos cœurs en se voilant sous les espèces eucharistiques. Dans l'incarnation, il a pris notre forme et s'est fait semblable à nous; dans l'eucharistie, il nous rend semblables à lui par la vertu d'une union toute céleste. Il a, par l'incarnation, ennobli et divinisé en sa personne la nature humaine; mais par l'eucharistie c'est chacun de nous qui est déifié, et la créature devient la noble fiancée du Créateur. Oui, c'est vous-même, ô Verbe incarné! qui, abaissant les cieux, descendez dans nos cœurs par la sainte communion! C'est votre corps, votre sang, votre âme et votre divinité! Oui, c'est vous! J'en atteste votre parole, qui est celle d'un mourant et d'un Dieu, parole formelle, simple, claire et forte! J'en atteste la croyance énergique et soutenue de dix-huit siècles, qui ont compris et proclamé que, étant mort pour nous sauver, vous n'avez pas pu parler pour nous tromper, et qu'il n'y a pas moins de vérité dans ce que vous dites que d'amour dans ce que vous faites! J'en atteste, mes frères, votre première communion, et le cher souvenir que vous en avez gardé, et l'émotion qui vous saisit toutes les fois qu'une fête pareille vous rassemble, et les larmes si douces que vous arrache alors le spectacle où brille tant de pureté, de jeunesse et de bonheur, où vos enfants, sous les impressions toutes neuves de la foi et de la piété, dans le recueillement et le respect, semblent tous pénétrés de la présence réelle du Créateur.

Ainsi c'est Dieu, principe et fin des choses, maître souverain de la vie et de la mort, c'est Dieu qui s'incline jusqu'à sa faible créature et lui témoigne, dans l'Eucharistie, son infinie bonté ! Quel amour en effet que celui qui se manifeste envers vous aujourd'hui, prince, par les grâces qui vous comblent et par la manière dont elles vous sont prodiguées ! Quel profond et merveilleux changement va s'opérer en vous ! J.-C. descend dans votre cœur avec tous ses trésors, faisant disparaître l'abîme immense qui sépare le ciel de la terre. Sa richesse infinie vient vous secourir, sa sagesse vous éclairer, sa force vous tendre la main, sa sainteté non souillée habiter votre âme. En un mot, il se fait votre nourriture. Union intime et glorieuse ! Car, d'après les lois instituées pour la conservation de notre vie terrestre, les aliments que nous prenons se changent en notre substance ; par le travail de l'assimilation, nous les élevons jusqu'à notre dignité d'homme et les couvrons de l'honneur de notre personnalité, parce que nous sommes plus nobles qu'eux et plus forts. Mais ici, dans l'Eucharistie, J.-C., plus noble et plus fort, ne prend possession de nous-mêmes que pour nous transformer divinement et nous élever jusqu'à lui, en faisant passer sa vie dans nos âmes ; de sorte que, selon les termes énergiques de l'Ecriture et des Pères, ce n'est plus nous qui vivons, mais Dieu qui vit en nous, et que nous devenons ainsi, dans une certaine mesure, d'autres Jésus-Christ.

On comprend dès lors tout ce qu'une si noble et si sainte union réclame de dispositions religieuses, et qu'il faut s'y présenter avec ces qualités d'esprit et de cœur, avec cette foi sincère et cette innocence dont le jeune âge a, pour ainsi dire, naturellement le gracieux privilège. *Sinite parvulos.*

II. Vous connaissez, mes frères, la touchante prédi-

lection de N.-S. J.-C. pour l'enfance : « Ne méprisez pas les petits enfants, dit-il, car leurs anges voient la face de mon Père qui est dans le ciel. » Et ses disciples demandant un jour lequel d'entre eux était le premier, il prit un petit enfant et leur dit : « Si vous ne lui ressemblez pas, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Qui reçoit en mon nom un de ces enfants, c'est moi-même qu'il reçoit. » Vous l'entendez ! J.-C. promet le ciel à l'enfance, il se complait et se retrouve en elle, parce qu'elle a l'ingénuité, la droiture et la candeur. Son esprit, ignorant le mal et le mensonge, est ouvert à la vérité, et par conséquent à la foi religieuse ; son cœur, naïf et point encore troublé par aucun orage, n'a que des affections calmes et pures, où l'amour de Dieu se fait la plus grande place ; sa vie, protégée jusqu'alors par le sommeil des sens contre le péril des exemples et des discours funestes, est tout embaumée d'innocence et de pureté, en sorte qu'elle appartient naturellement à la vertu.

Ainsi, la foi, l'amour de Dieu, l'innocence, toute cette splendide et noble parure de votre âme : voilà ce qui fixe sur vous les regards et le cœur de J.-C., et ce qui fait tomber de ses lèvres l'invitation si tendre qui s'adresse à vous : Laissez venir à moi les enfants. Et s'il y a dans la vie un jour, une heure, où ces qualités précieuses soient requises et où il faille leur donner toute l'énergie possible, c'est assurément le jour et l'heure de la première communion. Redoublez donc d'efforts pour être plus que jamais enfant digne de J.-C. par la simplicité de votre foi, par l'ardeur de votre amour et la pureté de votre conscience.

Oui, croyez d'une foi ferme le grand et doux mystère qui va s'accomplir en votre faveur ; oui, croyez. Les mourants adressent à leurs amis des adieux pleins d'affection ; les pères, en prévision de leur trépas, distribuent entre

leurs fils ce qu'ils ont amassé par le travail ; tous, si nous étions près de mourir, nous voudrions léguer à ceux qui nous sont chers quelque débris de nous-mêmes, qui leur fût un souvenir de notre passage. Et le Seigneur, qui aima les siens jusqu'à la fin, n'aurait pas égalé les hommes en bonté, ni transmis à ses frères adoptifs, avant de les quitter, un héritage digne de lui ! Comment le penser ? Eh quoi ! dans les familles, on conserve les images des aïeux, et le plus près qu'on peut de soi leurs cendres vénérées ; et l'humanité orpheline n'aurait pas la consolation de posséder, d'embrasser et d'adorer son père et son Dieu ! Non, non ! que votre piété se rassure et s'anime ! Votre Dieu, votre père, ne vous est pas ravi. Que votre âme s'affranchisse de toute pensée terrestre ! Songez à la sagesse, à l'amour, à la puissance de J.-C., et reconnaissez, sous les voiles eucharistiques, sa substance même, tout ce qu'il est comme homme et comme Dieu. Qu'un puissant rayon de sa lumière descende dans votre esprit et le pénètre ; qu'il imprime un nouvel élan à la foi que vous avez reçue avec le baptême, et qui s'est développée et affermie en vous par les instructions religieuses. Croyez et adorez, mais surtout aimez, afin de croire et d'adorer mieux encore.

Aimez J.-C., et donnez-lui votre cœur aussi bien que votre esprit. Et comment refuser votre reconnaissance et votre amour au Dieu de l'Eucharistie ? Car si les autres sacrements ont pour objet et pour résultat de ramener vers lui les affections de notre cœur trop partagé, et s'ils tendent ainsi à nous mettre en rapport avec la divinité même, cependant aucun n'opère cet effet d'une façon plus admirable et plus intime que le sacrement d'Eucharistie, et c'est pour cela qu'on le nomme proprement la sainte communion. Les autres sacrements commencent l'œuvre de notre union avec Dieu, mais l'Eucharistie l'achève ; les autres nous

communiquent la grâce, mais l'Eucharistie nous unit à l'auteur même de la grâce. J.-C. va donc descendre en vous, demeurer avec vous, vivre pour vous ; nourriture et breuvage qui donnent la vie surnaturelle, pain mystérieux qui est l'aliment des esprits et le soutien de leur faiblesse, eau salutaire qui jaillit jusqu'au ciel et se répand dans les âmes en flots de joie et d'amour. Car notre Dieu est amour, disent les saintes Ecritures ; c'est un feu qui consume doucement les cœurs et qui ne les touche que pour les rendre plus purs et plus ardents. Livrez donc votre cœur à cette flamme victorieuse, ô prince ! et que la charité vous anime dans ce moment solennel et décisif. Venez à la communion avec grand amour, puisque vous y trouvez un Dieu si digne d'être aimé, et répondez à sa tendresse par la vivacité de vos sentiments. Ami et père, il est tout à vous, soyez à lui sans réserve, avec le généreux entrainement de votre âge et dans toute la pureté de votre conscience renouvelée.

Oh ! oui, recevez J.-C. avec une conscience exempte de souillure et détestant le péché ! Ce n'est point à un homme, encore une fois, c'est à Dieu même qu'il s'agit d'offrir une demeure ; ce n'est point un acte vulgaire, c'est la plus sublime action qu'il s'agit d'accomplir. Vous savez de quel appareil redoutable Dieu, proclamant le Décalogue, environna le Sinaï, une froide et insensible pierre qu'il ne fit que toucher d'un lointain éclair de sa gloire ; vous savez comment il protégea soit l'arche sainte, soit le sanctuaire du temple, qui ne contenait après tout que les monuments matériels de son alliance avec les hommes. Or, si l'on devait tant de respect à ce qui n'était que figure et symbole, que ne doit-on pas à la réalité ? Qui ne serait pas saisi d'un religieux effroi en approchant de Dieu même, qui est substantiellement présent dans l'Eucharistie ? Que l'homme

donc s'éprouve, dit l'Apôtre, avant de participer à ce pain sacré et à ce calice du salut. Mais s'éprouver, c'est se connaître et se purifier ; c'est avoir le repentir du passé, l'innocence dans le présent, les meilleures et les plus fermes résolutions pour l'avenir ; votre jeune âge a gardé la fleur et le parfum de son innocence, au milieu des soins si intelligents et si délicats dont vous avez été le tendre objet ; d'ailleurs, le ministère du prêtre aurait, au besoin, effacé jusqu'à la moindre de ces fautes où l'humaine faiblesse n'évite pas de tomber. Ainsi votre conscience est sans reproche. Toutefois, disposez-la mieux encore, si c'est possible, en prenant la résolution généreuse de rester à jamais ce que vous êtes aujourd'hui devant Dieu.

Et maintenant, Seigneur, venez prendre possession de cette jeune âme, si précieuse à tant de titres. Elle croit en vous, ô vérité infaillible ! Mais augmentez sa foi. Elle vous adore, ô perfection absolue ! donnez-lui de vous offrir des hommages encore plus dignes de votre majesté ! Elle espère en vous, ô très douce miséricorde ! que son espérance s'affermisse et l'aide à se tenir constamment attachée aux choses du ciel. Elle vous aime, ô bonté infinie ! que son amour pour vous grandisse et l'inspire dans ses sentiments et ses résolutions. Elle se propose de vous demeurer fidèle et dévouée ; gardez-la, Seigneur, gardez-la bien, et que la visite dont vous l'honorez aujourd'hui soit l'avant-goût et la garantie de son bonheur dans le temps et dans l'éternité !

Après la Communion

Prince, le grand acte de votre première communion est accompli. Vous venez de contracter avec J.-C. une alliance intime et sacrée ; il habite votre cœur, où sa présence

porte lumière, justice et force. Et il n'en peut être autrement ; les princes de la terre marquent leur passage par des bienfaits ; comment donc le roi du ciel ne laisserait-il pas en vous des traces de sa visite auguste? En effet, la sainte Eucharistie que vous avez reçue est ainsi nommée à cause des nombreux bienfaits dont elle est le mémorial et la continuation, car J.-C. s'y communique aux hommes aussi réellement et aussi efficacement qu'il s'est livré pour le salut du monde, il y a dix-huit siècles, en mourant sur la croix. Puis donc qu'il s'est donné tout à vous, soyez tout à lui pour l'adorer comme votre créateur et maître, pour le désirer souverainement comme votre fin dernière, pour lui rendre grâce comme à votre bienfaiteur et l'invoquer comme votre défenseur et votre appui.

Oui, votre appui dans la pratique des vertus qui doivent distinguer le chrétien et dans l'accomplissement des obligations qui attendent le prince. Votre jeunesse me touche et votre avenir m'émeut ; par-dessus la félicité paisible de vos premières années, votre destinée m'apparait avec quelques-uns de ses orages et de ses combats. Les murailles de cette chapelle reculent et disparaissent à mes yeux, et derrière vous j'aperçois la France entière avec un demi-siècle de son histoire. Cette austère vision inspire à mon cœur d'évêque et de Français des sentiments et des vœux où j'oserais dire qu'il y a de la sympathie et du respect, de la tendresse et du dévouement. Je crois, du reste, qu'en m'exprimant ainsi, je ne fais qu'interpréter cette noble et religieuse assemblée.

Tous ici nous demandons avec vous, prince, que la sagesse de Dieu vous dirige, que sa justice vous soutienne que sa bonté vous console et que sa puissance vous protège ; qu'il vous inspire de la modération dans la prospérité, la prudence dans les conseils, l'énergie dans l'action

la constance dans les fatigues et les périls; qu'il vous donne un esprit supérieur, une volonté droite et ferme, un cœur magnanime, une âme maîtresse d'elle-même; qu'il vous rende invincible aux tentations de l'heureuse fortune et aux séductions de la flatterie; et qu'il vous accorde d'avoir toujours la parole sobre et soutenue du commandement, les mœurs correctes et graves du législateur, une vie pleine de mérites et de félicité. Maintenez-vous dans la vertu par une assidue vigilance sur vous-même, par la fidélité à la prière et par la pratique des sacrements. Aimez l'Eglise et la France, servez Dieu et votre pays; soyez un grand chrétien et un grand prince, et que la bénédiction du Saint-Père reste à jamais sur vous et vous porte bonheur pour le temps et pour l'éternité!....

ALLOCUTION DE L'ABBÉ HENRI PERREYVE (1)

Avant la Communion

Avant de mettre sur vos lèvres le corps de J.-C., je veux vous rappeler dans quel esprit l'Eglise désire que vous le receviez en ce jour.

Tâchez de faire revivre dans vos cœurs la mémoire de ce moment ineffable (2) où la pieuse et innocente Marie vint dès l'aube de son enfance, au jour de sa Présentation, consacrer à Dieu sa vie tout entière.

---

(1) *Méditations sur les saints Ordres*, etc., par l'abbé Henri Perreyve. – Chapelliez, édit., Paris.

(2) Le texte porte : « Nous célébrons la fête de la Présentation de Notre-Dame, c'est-à-dire la mémoire de ce jour où, » etc., comme ci-dessus. La fête de la première communion étant célébrée très rarement

Est-il besoin de vous dire, M. E., que nous voulons vous demander aussi une consécration, et que l'Eglise, votre Mère, l'attend de vous?

Oui, je viens vous dire de consacrer à J.-C. toute votre vie ; mais avant de prononcer ou de renouveler le serment de cette immortelle alliance, il convient de bien s'entendre sur le sens de cette consécration et de bien savoir ce que Jésus demande de vous.

Consacrer sa vie à Dieu, ce n'est pas se séparer du monde ; ce n'est pas renoncer à vivre dans le monde ; ce n'est pas renoncer à avoir sa part des joies, souvent amères, et des peines assurées de la vie commune. Si l'on excepte quelques âmes privilégiées, par conséquent rares, auxquelles Dieu fait entendre son appel direct, et qu'il tire du monde pour les attacher à son seul service, la destinée ordinaire des âmes est de servir Dieu dans la vie du monde, et c'est apparemment dans cette forme que, toutes ou presque toutes ici, vous devez lui appartenir.

Consacrer sa vie à Dieu, ce n'est donc pas fuir dans les solitudes, ce n'est pas rompre les liens sacrés que la Providence a formés dans vos âmes, ce n'est rien faire d'extérieur, d'excessif et de violent.

Consacrer sa vie à Dieu comme la Vierge Marie vous le conseille en ce jour, et comme J.-C. vous le demande, c'est lui donner toute cette vie, quelle qu'elle doive être, brève ou longue, triste ou heureuse, pour qu'il la prenne, la sanctifie, en fasse un instrument de sa grâce et de sa gloire.

C'est le propre de cette consécration parfaite et pro-

---

le jour de la Présentation, nous osons indiquer une légère modification qui permettrait, il nous semble, d'adapter l'allocution si touchante de l'abbé Perreyve à toutes les circonstances où a lieu la première communion.

fonde que l'âme ignore ce qu'elle donne et qu'elle ne cherche pas à le connaître. Dieu seul le sait, et il suffit. On ferme les yeux, on met sa main dans la main de Jésus, l'éternel ami des âmes, et confiant comme le petit enfant qui marche les yeux fermés dans les ténèbres, parce qu'il tient le vêtement de sa mère, on marche en foi et en abandon dans le chemin qui conduit où Dieu sait.

Je vous le demande, M. C. E., la vierge Marie savait-elle ce qu'elle donnait au jour de sa Présentation? — Non, assurément, elle ne le savait pas, elle ignorait quelle serait cette vie qu'elle donnait tout entière; elle ne prévoyait rien, mais elle donnait tout.

O mystère, ô profondeur de la sagesse et des miséricordes divines!

Au moment où l'innocente Marie parut dans le temple et s'approcha de l'autel pour s'offrir à Dieu par le ministère du grand prêtre, elle consacrait à Dieu, sans le savoir, cette pure et virginale jeunesse qui devait la disposer au plus grand honneur que les cieux et la terre aient jamais contemplé.

Elle consacrait à Dieu, sans le savoir, cette heure ineffable dans laquelle, par les paroles de l'ange, elle connut que le Tout-Puissant l'associait à sa paternité et qu'elle était la Mère du Fils de Dieu.

Elle consacrait à Dieu, sans le savoir, cette nuit étonnante dans laquelle, à travers des larmes de saisissement et d'amour, la virginale enfant vit devant elle, sur un peu de paille, le petit enfant Jésus, le fils de Dieu, son fils!

Elle consacrait à Dieu, sans le savoir, les soucis et les terreurs qui s'emparèrent déjà de son âme lorsqu'il fallut, dès le lendemain, arracher l'Enfant Jésus au glaive d'Hérode et l'emporter en Egypte.

Elle consacrait déjà, au jour de sa Présentation, les

jours de Nazareth (les plus fortunés, les plus doux de ses jours), durant lesquels, dans le silence de la vie cachée, elle posséda seule et sans partage son unique trésor.

Elle consacrait, sans le savoir, les inquiétudes qui ne quittèrent plus son cœur à partir du jour où Jésus laissa les humbles affaires de Joseph pour les affaires divines de son Père céleste.

Sans le savoir, l'innocente enfant, elle consacrait à Dieu les angoisses de sa vie maternelle, les terreurs de la persécution des Juifs contre Jésus, la douleur qu'elle ressentit quand son divin Fils fut saisi et jugé, les inexprimables défaillances du Calvaire.

Elle consacrait, sans le savoir, le jour de la croix, l'heure du sépulcre, ces larmes sanglantes que les Saints ont jugées dignes d'avoir été associées au sang de l'Homme-Dieu pour le salut du monde.

Elle consacrait à Dieu les longueurs et les langueurs du temps qui sépara la mort de Jésus de sa mort ; elle consacrait enfin, sans le savoir, cet instant bien-aimé autant qu'attendu où un dernier effort d'amour rompit le dernier fil qui la retenait à la terre, et la jeta dans le sein de son fils.

Au jour de sa Présentation et de ses premières promesses, la douce enfant ne prévoyait absolument rien de ces grandes choses, mais elles étaient toutes contenues dans l'acte simple et absolu de sa consécration, et il est juste de dire que, sans les connaître, elle les donna. C'est un on semblable que Jésus attend de vous.

Quand vous l'aurez reçu dans votre cœur, vous vous souviendrez de Marie et du don parfait que la céleste enfant sut faire de toute elle-même. Nous nous recueillerons alors, je prononcerai en votre nom des promesses que vous suivrez dans le silence de vos cœurs et qui, plus que

jamais, devront vous attacher à la pratique des vertus chrétiennes.

Après la Communion

« O Seigneur Jésus, prenez mon âme, elle se donne à vous pour toujours : j'ai compris vos désirs ; j'ai compris le caractère propre des promesses que vous attendez de moi ; elles n'emportent rien d'étrange ni d'extraordinaire ; vous ne voulez de moi que les promesses d'un enfant qui veut vous plaire toujours.

» Je vous donne donc et vous consacre cette vie que vous voulez à votre service. Quelle sera cette vie, mon Dieu ? — Je ne sais. Sous quelle forme vous plaira-t-il de me prendre à votre suite ? — Je l'ignore. Dans la joie ou dans la tristesse ? dans la richesse ou dans la pauvreté ? dans la santé ou dans la maladie ? dans la paix de l'âme ou dans les épreuves ? — Je ne sais, je l'ignore ; mais je sais qu'il n'est pas nécessaire que je le sache, je ferme les yeux, je ne prévois plus rien, je me donne à vous sans réserve, sans limites pour le temps et pour l'éternité !

» Je me donne à vous dans l'innocence, vous conjurant de la garder et de la défendre en moi contre les moindres tentations du monde et de ses faux bonheurs.

» Je me donne à vous dans le repentir, si des fautes dignes d'être pleurées ont altéré déjà la blancheur de mon âme.

» Je me donne à vous dans les souffrances ; je sais que je souffrirai, Seigneur. Il y eut un temps où je croyais que l'on pouvait être toujours joyeux sur la terre, mais un regard plus intelligent sur le monde m'a fait comprendre qu'il y faut souffrir. Je souffrirai donc, et je ne vous demande qu'un peu de courage et la douce compagnie de vos célestes consolations.

» Je me donne à vous dans la joie, vous rendant grâces des biens dont vous avez entouré ma jeunesse, des affections pures et tendres dont vous l'avez charmée, des anges en cheveux blancs ou des anges plus jeunes que vous avez mis autour de mon cœur comme une garde tutélaire, et de tout le bonheur de famille ou d'amitié que j'ai reçu de vous et que je remets entre vos mains !

» Je me donne à vous dans le travail. Je ne vous ai point demandé le présent dangereux de la richesse. Si je suis pauvre, tant mieux ! je ressemblerai davantage à Jésus, roi de pauvreté, roi de travail ; à Marie, l'humble et courageuse ouvrière, la reine de toute chasteté laborieuse. Je n'ai point rêvé le bénéfice d'une vie molle et oisive. Si je ne gagne pas mon pain de chaque jour, je gagnerai, Seigneur, celui des autres, et dispensé de travailler pour moi-même, je travaillerai mieux pour les pauvres de Jésus-Christ.

» Je me donne à vous dans la vie et dans la mort. Dans la vie, si elle est longue, pour que vous la remplissiez de bienfaits ; dans la mort, si elle vient bientôt, pour que vous la couvriez pour moi d'espérance, et que si je n'ai pas, comme la divine Marie, l'ineffable grandeur de mourir à force de vous aimer, j'aie du moins, comme les vrais chrétiens, la grâce de mourir en vous aimant.

» O Jésus, vous avez maintenant mes promesses. »

— O Jésus, vous avez les promesses de ces jeunes âmes ! Je les dépose en ce moment sur l'autel avec celles de tous les chrétiens qui sont ici, avec celles de ces prêtres qui entourent vos enfants, avec celles que je vous donne moi-même, moi le dernier venu et le dernier d'entre eux. Prenez-les, cachez-les, gardez-les, défendez-les, comme vous avez défendu et gardé les promesses de l'innocente Marie.

O Maître, tout ce qui est ici n'a qu'un seul cœur pour vous aimer et vous appartenir. Encore une fois, regardez ce cœur et prenez-le !

ALLOCUTION D'APRÈS VAN BIERVLIET

Pour la messe de la Communion (1)

Le jour de la première communion est : 1° le plus beau jour de la vie ; 2° un jour du ciel sur la terre ; 3° le jour qui prépare tout l'avenir de l'enfant.

I. Le jour de la première communion est *le plus beau jour de la vie.*

Voyez ! vos parents émus vous contemplent avec amour ; et, tout bas, ils disent les larmes aux yeux : *celle-là, cette enfant, cet ange, c'est notre fille !* Et ils remercient le bon Dieu pour vous, et ils le prient de vous garder toujours sage, toujours pieuse comme aujourd'hui ! — Oh ! vous aussi, priez pour eux, mon enfant !

Voyez ! vos maîtresses vous entourent, fières et heureuses d'avoir eu la mission de préparer votre âme et d'offrir à J.-C. une demeure plus belle que le tabernacle de l'autel, plus pure que le ciboire brillant. Oh ! priez pour elles ! Demandez pour elles non le repos, non les joies de la terre, mais le dévouement toujours plus ardent pour travailler dans cette maison, qui a pour mission d'envoyer

(1) Cette allocution pleine de grâce, de piété, de fraîcheur, fut adressée à un auditoire de jeunes filles. L'auteur si docte et si zélé du *Livre des enfants qui se préparent à la première communion* la leur propose comme une des meilleures lectures pieuses à faire.

des anges dans la famille d'abord, puis dans la société, et puis dans le ciel.

Voyez! vos compagnes, pénétrées d'une douce et sainte émotion, vous suivent du regard. Les plus jeunes envient votre bonheur, les plus anciennes se souviennent de leur première communion, et ce souvenir fait couler leurs larmes, larmes de joie et de bonheur, si elles ont été fidèles, larmes de regret si.... Mais Jésus aujourd'hui appelle, pardonne, console. Oh! priez pour elles.

C'est le plus beau jour de votre vie, parce que seul ce jour n'a que des sourires. Tous les autres jours ont leurs douleurs et leurs peines.

Il aura ses douleurs le jour qui vous verra quitter le pensionnat. Il aura ses douleurs le jour où vous devrez vous fixer dans l'état où le bon Dieu vous appellera. Il aura ses douleurs, ses craintes au moins, le jour même qui vous apportera un bonheur temporel, ne serait-ce que par la pensée de voir ce bonheur disparaître; — mais ce jour de votre première communion n'a pas de douleur, n'a pas de regret, n'a pas de crainte.

C'est le plus beau jour de votre vie. Voyez! du haut du ciel, la très sainte Vierge ne vous avait pas encore regardée avec tant d'amour: saint Joseph ne vous avait pas encore bénie avec une si grande tendresse, — vos bons anges n'avaient pas encore éprouvé près de vous tant de joie et pour vous tant d'affectueuse tendresse.

C'est le plus beau jour de votre vie, parce que c'est celui où votre âme est devenue pure comme au sortir du baptême et où elle a ajouté à sa pureté l'amour et la reconnaissance qu'elle ne pouvait pas sentir à cette heure.

II. Le jour de la première communion est *un jour du ciel sur la terre.*

Il se passe dans notre chapelle aujourd'hui ce qui se

passe dans le ciel. C'est Jésus qui est le maître absolu au milieu de nous et qui seul commande aujourd'hui.

C'est Jésus lui-même qui, appelant ses anges et vous montrant à eux, vous, petite et faible enfant, leur dit : *Voyez-vous cette enfant, je vais faire pour elle de grandes choses. — Que ferez-vous donc, Seigneur? — Allons à elle.*

Et les anges suivent Jésus et ils cherchent à lire dans le cœur de Jésus l'ineffable commentaire de cette parole : je veux faire de grandes choses pour cette enfant.

Quelles sont donc, mon Dieu, ces grandes choses?

— *Je lui donnerai ma chair à manger et mon sang à boire*, afin qu'elle soit une vaillante chrétienne, invincible dans les combats livrés à sa foi et à sa pureté ; afin qu'elle me soit une ouvrière de la première heure, et que, nourrie dès son enfance de ce que j'ai de plus exquis, elle soit sainte à mes yeux, parce que moi, le Seigneur son Dieu, je suis saint ; afin qu'elle soit à jamais du nombre de ceux qui ont mon nom et le nom de mon Père écrits sur leur front.

Et j'aurai avec elle un colloque ineffable, et je lui dirai : Chère enfant, je suis l'ami de la pureté, et c'est de moi que vient toute sainteté. Je cherche un cœur pur et j'en fais le lieu de mon repos. Me voici déjà ; ouvrez-moi, je suis debout à votre porte et je frappe. Ouvrez-moi ce cénacle de votre cœur, tout revêtu de l'or le plus pur ; car un ami prépare toujours à son ami l'appartement le plus beau. Me voici, chère âme trop aimée. Suis-je le bienvenu? et ne me laisserez-vous pas toujours le maître ici? ne me fermerez-vous jamais cruellement votre porte? me permettrez-vous, à moi, le meilleur de vos amis, de vous combler de trésors inestimables? Oh! rassurez ma tendresse alarmée.

C'est un jour du ciel passé sur la terre, parce que, comme dans le ciel, tout ce qui se demande aujourd'hui est accordé par J.-C., qui fait entendre à l'âme dans laquelle il vient reposer ces si touchantes paroles de l'Evangile : *Demandez et vous recevrez. — En vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez, je vous l'accorderai, croyez-le. — Cherchez, vous trouverez; frappez, on vous ouvrira. — Je vous engage ma parole, tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai moi-même. — Pauvre enfant, vous ne m'avez encore rien demandé*, eh bien, *demandez-moi* aujourd'hui.

Au ciel, il n'y a jamais de refus quand un saint prie le bon Dieu; c'est le ciel aujourd'hui, c'est le ciel notre chapelle. Demandez.

III. Le jour de la première communion est *le jour qui prépare tout l'avenir de l'enfant.*

Il est comme l'aurore d'une jeunesse dont les premières années vont s'écouler sereines sous l'aile du Seigneur, à l'ombre de ses autels et dans la paix de l'innocence. Il est le prélude de mille grâces et bénédictions; car, dès aujourd'hui, vous verrez les choses de votre éducation sous un autre aspect; vous direz : « Quand j'étais enfant, je parlais en enfant, je raisonnais en enfant, je jugeais en enfant; mais maintenant que j'ai été nourrie de la chair et du sang de Jésus, je dois me défaire des défauts, des imperfections de l'enfance et n'en conserver que l'aimable candeur.

Préparation de l'avenir! Ce jour est comme la *pierre fondamentale* de cet édifice que vous appelez votre avenir. Vous célébrerez toute votre vie les bienfaits du Seigneur, vous oserez dire à la face du monde entier : « O chère Sion! que je demeure sans mouvement et sans voix, si jamais je cesse de me souvenir de toi, si l'Eglise sainte

n'est pas à jamais l'objet de ma tendresse filiale et de mes respects, si ses larmes ne sont pas mes larmes, si ses joies ne sont pas mes joies. Eglise sainte, catholique, apostolique et romaine, oui, je serai avec vous dans vos tribulations; faible jeune fille, j'oserai prendre tout haut la défense de vos droits imprescriptibles, de vos ministres sacrés, de vos institutions. Je serai, fallût-il payer cet honneur de ma vie, la digne enfant d'une telle mère; je servirai sa cause, votre cause, ô mon Dieu! avec amour, avec énergie et douceur. »

Et si des combats terribles vous étaient livrés, chère enfant de Jésus! si des doctrines désolantes se présentaient avec des arguments qui vous troublent et ébranlent la foi de votre âme, si des brèches même y étaient déjà faites, un retour pieux vers ce jour du ciel vous sauvera de l'abîme, et avec tant d'esprits distingués que le même souvenir a ramenés à ce Dieu suprême dont le cœur humain a si grand besoin, vous bénirez à jamais le jour de votre première communion.

Préparation de l'avenir! Vous avez déjà vu souffrir et pleurer, vous n'ignorez plus qu'il est des peines sensibles dans la vie; mais vous avez découvert aujourd'hui la source pure des seules vraies consolations. Vous y retournerez, comme le cerf altéré qui soupire vers les eaux vives, et vous direz : « Je sais souffrir maintenant sans plainte, sans murmure, presque avec joie. » Il faut un peu de joie : vous en connaissez maintenant l'essence, et la saveur. Vous dédaignerez les plaisirs qui, après un moment d'ivresse, ne laissent que l'épine du remords; vous avez trop bien compris qu'entre les divins plaisirs de la table sainte et ceux qu'on goûte sous les pavillons des pécheurs, il y a la distance du ciel à l'enfer.

Préparation de l'avenir! Votre espérance, enfant chré-

tienne, vient d'être solidement établie dans le Seigneur. Que la tempête éclate, que l'orage gronde, vous retrouverez toujours ce bon Dieu qui réjouit votre enfance ; que des revers de fortune vous accablent, la providence de ce bon Dieu qui s'est donné en nourriture à votre âme ne vous manquera jamais.

Préparation de l'avenir! Si vous portez au sein de la société de solides et suaves vertus ; si vous êtes l'ange du foyer domestique, par l'activité, la patience et la douceur ; si vous avez pour l'infortune une âme compatissante ; si vos parents, courbés sous le poids de l'âge, peuvent se reposer sur vous de leurs sollicitudes, si vos soins pieux leur ouvrent les portes de l'éternelle patrie, vous aurez accompli une noble tâche, et ce sera le fruit de votre sainte première communion....

ALLOCUTION DE S. ÉM. LE CARDINAL MERMILLOD (*)

Vous allez vous approcher de la Table sainte, vos lèvres s'entr'ouvriront et votre cœur va donner l'hospitalité à notre Sauveur J.-C. Il n'est pas seulement un grand souvenir qui demeure : nous ne devons pas le chercher dans le passé, et réclamer sa présence à travers ce milieu de l'histoire ; il n'est pas seulement une espérance, et nous ne devons pas le chercher seulement, non plus, dans le ciel, au milieu de ses anges et des adorations des vieillards qui

(*) Bien que cette allocution n'ait pas été adressée à des premiers communiants, nous croyons devoir la reproduire, parce qu'elle nous paraît pouvoir être adaptée très facilement à une cérémonie de première communion.

chantent le trois fois saint; mais il a daigné vivre avec nous, perpétuer sa présence au milieu de nous. Il est là, dans la réalité de sa présence; il est là vivant et agissant, et vous attendant. Il vous attend comme attendait sur les collines de la Judée le père de l'enfant prodigue, qui regardait chaque soir si son enfant égaré ne lui revenait pas; il est là, vous attendant, comme lorsqu'il était à la table de la Cène, accueillant ses apôtres et leur disant cette grande parole : « Prenez et mangez, ceci est mon corps; prenez et buvez, ceci est mon sang. » Et voilà dix-neuf siècles que l'Eglise le possède, qu'elle le garde, qu'elle le donne aux générations qui se succèdent. Elle vous convie à ce banquet sacré, à ce festin nuptial, elle vous appelle à venir vous agenouiller et à le recevoir de ses mains et de son cœur d'épouse. Et que lui apporterez-vous à ce Dieu fait chair, à ce Verbe éternel descendu sous les voiles eucharistiques?

Le premier sentiment qu'il vous demande, c'est l'adoration. Plus il est abaissé, plus il veut qu'on reconnaisse sa majesté. Quand il était enfant de Bethléem, le dédaigné des hommes, l'oublié du monde, qu'il n'avait pas même une place dans la chétive mansarde du pauvre pour abriter sa première heure, il a réclamé alors toute la majesté du ciel sur sa tête, comme un arc de triomphe; il a demandé à l'ange de chanter sa gloire; à l'étoile de lui servir d'armoirie; il a demandé aux pâtres de s'incliner, et aux princes de la terre de laisser leur patrie et de venir, sur la foi de l'étoile, l'adorer dans l'obscurité de la pauvre grotte. Ainsi l'adoration, ce sentiment que nous ne connaissons pas ou que nous oublions, hélas! nous n'avons plus pour lui ce grand et solennel respect des anciens jours. Jadis, sous la loi de la terreur, quand le grand prêtre entrait dans le temple et dans le Saint des Saints,

dans le sanctuaire, qui ne contenait cependant qu'un peu de manne, l'arche d'alliance, en souvenir du désert, eh bien! il devait tremper ses mains dans le sang fumant des victimes, les mettre devant ses yeux et s'écrier : « Saint, saint, saint est le Seigneur! » C'est ainsi que le grand prêtre pouvait entrer une fois l'an dans les profondeurs de ses rapports avec la divinité! C'était le sentiment de cette adoration puissante qui s'imposait alors. Mais, parce que, depuis dix-huit siècles, notre Dieu s'est abaissé, aurions-nous pour lui moins de respect? Non! Relevons-le en quelque sorte par notre amour et par la reconnaissance de sa majesté. Venez l'adorer, et dites qu'il est très grand, lui, le Dieu petit, lui, le Dieu vulgarisé pour ainsi dire, et mis à la portée de chacun de nous, à la taille de notre cœur, descendant jusqu'à demander l'hospitalité de notre âme. C'est pourquoi le premier sentiment que nous devons lui témoigner, c'est le sentiment de l'adoration.

D'ailleurs, lui, il n'est là que pour adorer. Lorsque, il y a un instant, mes mains l'élevaient et l'élevaient au sein des anges et de la multitude qui reconnaissait sa majesté, c'est que Lui, à son tour, reconnaissait la majesté de la Trinité sainte; il rendait honneur et gloire, gloire à Dieu, honneur à Dieu. L'honneur de Dieu! ce mot qui déconcerte ou étonne nos oreilles délicates et nos cœurs amollis, ce vieux mot que nos pères répétaient avec un solennel respect : l'honneur de Dieu! Eh bien, le Christ est là dans le tabernacle pour rendre honneur à Dieu et rendre gloire à Dieu, et en venant dans nos églises, reconnaissons cette grandeur dans ses sublimes et douces condescendances, et si le prêtre chante dans sa préface : « *Adorant angeli, tremunt potestates*, les puissances tremblent, les majestés adorent; » nous, pauvres majestés de la terre et grandes faiblesses de ce monde, inclinons-nous et adorons avec les

anges le Dieu abaissé dans le mystère du tabernacle.

Et après l'adoration, le second sentiment est le sentiment de la foi. Il ne faut pas lui apporter je ne sais quel vague sentimentalisme, je ne sais quelles rêveries amollissantes, je ne sais quels contours indécis de convictions plus indécises encore; il faut lui apporter la réalité de la foi. C'est un mystère de foi : *mysterium fidei*. Les Mages jadis l'ont bien reconnu sous les voiles de l'enfance! Ces princes l'ont adoré dans la faiblesse de sa première heure. Nous, à notre tour, reconnaissons-le, c'est notre Dieu! « Prenez et mangez, ceci est mon corps; prenez et buvez, ceci est mon sang; la chair que je vous donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. Ma chair est une nourriture, mon sang est un breuvage. » C'est l'acte de foi qu'il faut ici : disons-le et inclinons-nous en répétant : *Credo, Domine, adjuva incredulitatem meam*.

Après la foi, vous apporterez, mes bien-aimés enfants, le sentiment de l'humilité. Qui êtes-vous, pour recevoir Jésus? Qui est-ce qui est digne de le recevoir? Est-ce que les saints en sont dignes? Non, ils n'en sont pas dignes. Est-ce que les anges en sont dignes? Non, ils n'en sont pas dignes : Dieu voit encore des taches dans la splendeur de ses anges : *In angelis suis reperit pravitatem*. Est-ce que sa Mère en est digne? Vous savez bien que l'Eglise chante que Dieu n'a pas eu horreur de son sein virginal. Personne n'en est digne! Tout ce que nous pouvons faire, c'est de n'en être pas indignes. Et quand le Précurseur, l'homme austère, l'homme pur et simple, le saluait de loin, que de son doigt il l'indiquait en disant : « C'est l'Agneau de Dieu, c'est l'Agneau de Dieu! alors il s'inclinait en ajoutant : « Je ne suis pas digne.... » Et de quoi, ô le plus pur des enfants des hommes, ô vous, l'austère du désert, vous, le purifié dans le sein de votre mère, de quoi n'êtes-vous pas

digne? — « Je ne suis pas digne de délier les cordons de sa chaussure. » Et nous, prêtres, lorsque l'Eglise nous a consacrés, jetés sur le pavé du temple, avant de monter à l'autel, nous nous frappons la poitrine trois fois en disant : « C'est ma faute! C'est ma faute! » Nous nous lavons les mains jusqu'à trois fois en disant : « Seigneur, purifiez-moi, » et nous nous écrions encore : « Seigneur, je ne suis pas digne : *Domine, non sum dignus!* » C'est le cri de l'humilité. Qui est-ce qui est digne de recevoir Jésus?

Lorsque ce profond sentiment est entré dans nos âmes, il s'y ajoute cette autre manifestation tendre et douce : la confiance. Si nous ne sommes pas dignes, Dieu nous appelle, et si nous sentons que nous avons purifié notre âme, que nous avons lavé avec son sang et notre repentir les souillures de notre conscience, nous nous approchons avec confiance. Il n'a pas dit seulement : Ayez confiance! il a dit encore : N'ayez pas peur! Le premier mot chanté sur son berceau, c'est le cri des anges : *Nolite expavescere, nolite timere.* Et lorsqu'il apparait à ses disciples, c'est toujours : N'ayez pas peur! Lorsqu'il vient le lendemain de sa résurrection dans le Cénacle, où les apôtres sont rassemblés : « Ne craignez pas, dit-il, *nolite timere.* » L'homme a peur de Dieu ; il a peur toujours de Dieu, il en est inquiet! Je le comprends : Dieu est le juge des vivants et des morts; c'est la majesté infinie, c'est l'océan de bonté et de beauté, mais aussi de justice sans limites et sans rivages ; Dieu, par conséquent, fait peur, mais jetons-nous en lui avec confiance : « N'ayez pas peur : c'est moi! » disait-il. C'est lui! lui, le petit enfant de Bethléem ; lui, porté dans les bras du vieillard Siméon ; lui qui s'abritait sur le sein de Marie ; lui qui relevait la femme coupable ; lui qui donnait le ciel au larron pénitent ; lui qui permettait à Jean de mettre sa tête sur sa poitrine ; lui, toujours

ui! N'ayez pas peur. C'est lui; lui qui bénissait les petits enfants et qui disait à ses apôtres de ne pas les éloigner. Venez donc, *Nolite timere!* Ah! *Ego sum!* C'est lui dont saint Bernard chantait un jour les tendresses. C'était à la messe de minuit; ce grand saint, qui a commenté le mystère de l'Incarnation avec le plus de suavité, eut une vision : les voiles eucharistiques se déchirèrent, et, tout d'un coup, il vit l'enfant Jésus en ses bras. Son âme se fondit de tendresse; des larmes jaillirent de ses yeux, et prenant le psaume, il le changea. Il y avait : *Magnus Dominus, laudabilis nimis;* le Seigneur est grand et on ne saurait le louer assez; il se mit à chanter : *Parvus Dominus, amabilis nimis!* Le Seigneur est petit et on ne saurait l'aimer assez. C'est le sentiment de la confiance. Et saint François de Sales ajoutait : La mesure de la confiance, c'est de l'avoir sans mesure.

Il faut lui apporter l'amour. Il est là pour être aimé. Ce n'est plus le grand cri, la clameur étonnante du Sinaï, le retentissement de la foudre, l'éclat de l'éclair; ce n'est plus Moïse mettant sur des tables de pierre ce mot : Vous aimerez le Seigneur : *Diliges Dominum.* Ah! oui, c'est écrit, mais c'est écrit dans le tabernacle; c'est écrit avec du sang; c'est écrit avec la croix, c'est écrit avec l'amour. Vous aimerez le Seigneur Jésus : *Diliges Dominum.* Ah! l'aimez-vous? Est-ce qu'il n'a pas que le dernier battement de votre cœur? Est-ce qu'il n'a pas que la dernière palpitation de votre sollicitude? L'aimez-vous? Quand, le matin, vous vous levez, est-ce qu'il a votre pensée? Quand, le soir, le sommeil vient reposer vos paupières, est-ce qu'il est encore votre battement et votre dernière préoccupation? Qui est-ce qui aime Jésus? Et je comprends le cri sublime de ce patriarche de l'Eglise, de ce grand archevêque; courant les rues de la cité, il disait : « Seigneur, Seigneur,

vous êtes dans l'Eucharistie, mais.... vous êtes immensé! Personne ne vous aime! Personne ne vous aime! »

Eh bien! apportez ces sentiments : adoration, humilité confiance, amour, et venez le recevoir; et quand vous l'aurez reçu, vous le prierez. Pour vous d'abord.... pour votre patrie; vous le prierez pour la sainte Eglise de Dieu; vous le prierez pour les peuples qui luttent dans la défense de la vérité; vous étendrez les horizons de votre âme, vous dilaterez votre cœur : *Dilatasti cor meum;* et après l'avoir prié vous retournerez dans vos familles, l'emportant comme un souvenir vivant, et vous serez ses témoins : *Et vos eritis mihi testes;* les témoins de J.-C.! Chacun doit être un témoin de J.-C. Comme Jean, au sortir de l'austérité du désert, dit : Je l'ai vu : *vidi*, et en est le témoin; ainsi vous, dans votre existence publique, vous serez les témoins de J.-C. : et après avoir puisé dans ces sentiments d'adoration, d'humilité, de confiance, d'amour, la joie de son contact béni, après l'avoir reçu, vous le porterez au monde. Porter J.-C. Est-ce que les premiers chrétiens ne sortaient pas des catacombes, l'âme enflammée, le cœur ardent? Est-ce que sainte Cécile, sainte Agnès, est-ce que nos grands saints des premiers siècles ne sortaient pas de cette communion eucharistique tout embrasés d'amour? et il y avait comme des irradiations de J.-C. à travers leur existence. Ainsi, saint Jean, qui lui rend témoignage : *Vidi, testimonium perhibui;* ainsi, sainte Madeleine, qui était le type de l'adoration et de la confiance, brisant son vase de parfums et essuyant de la soie de ses cheveux les divins pieds du Maître, se relève réhabilitée dans l'humilité et dans l'amour, et s'en va le défendre le lendemain de sa résurrection; ainsi la Samaritaine, qui n'avait fait que le rencontrer sur le puits de Jacob, va ébranler toute une cité et dire : « Je l'ai vu, je l'ai en-

tendu ! » Elle a vu J.-C., elle l'a entendu, et elle est devenue l'ouvrière de sa vérité et un apôtre de sa grâce.

Douze hommes, douze bateliers, sortant du cénacle, s'en sont allés sur les chemins du monde, et ils ont pris le monde, et je vois là des hommes, des jeunes gens ; je vois là des femmes de foi et de cœur.... Est-ce qu'ils ne seront pas les ouvriers de la vérité, les infatigables serviteurs du dévouement du Christ? Est-ce qu'ils n'en seront pas les témoins? Remarquez bien ceci : Ou vous le ferez accuser, ou vous le ferez amnistier; ou vous le ferez maudire, ou vous le ferez bénir, et sur vos têtes, il y a un mot qui est chanté : « Vous êtes pour la ruine ou la résurrection des âmes; » et en m'adressant à vous, femmes nombreuses que je vois ici, je dis : Ou vous ferez couler le sang de J.-C., mais pour qu'il soit en quelque sorte déshonoré et sacrilègement outragé comme le sang d'Abel; ou vous le recueillerez, ce sang, comme Marie au pied de la croix, pour le porter dans vos familles, à un peuple qui en a soif et qui en a besoin. Venez donc recevoir Jésus et soyez ses témoins, témoins par la foi, témoins par la charité.... O Jésus! que votre règne arrive. *Adveniat regnum tuum!* Votre règne, c'est la lumière de l'esprit; votre règne, c'est la joie de la conscience ; votre règne, c'est la vie du cœur ; votre règne, c'est la paix de la famille ; votre règne, c'est l'honneur des peuples, c'est la joie des âmes. Que votre règne arrive! Qu'il arrive dans cette paroisse pour le pasteur zélé et ses prêtres infatigables ; qu'il arrive pour...., pour cette foule qui forme cortège à ses autels ; qu'il arrive dans cette capitale, dans l'Europe et dans le monde. O Seigneur Jésus, n'êtes-vous pas le Sauveur du monde et le Sauveur des âmes? Que votre règne arrive! Ce sera le cri de notre foi, l'espérance de notre amour, et ce sera le témoignage de notre vie.

ALLOCUTION DE M. LE CHANOINE ALLÈGRE

Avant la Communion

> *Hæc dies quam fecit Dominus; exultemus et lætemur in ea.*
>
> « Voici le jour que le Seigneur a fait; réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse. »

Parmi les rares spectacles de bonheur que le monde offre encore, il n'en est pas de plus beau et de plus touchant que celui dont nous sommes témoins en ce moment.

Ne cherchez pas ici l'éclat trompeur des fêtes de la terre : elles peuvent éblouir les yeux ; elles satisfont rarement l'esprit et le cœur. Ne cherchez pas ici non plus ce vain et bruyant tumulte, où l'âme est plus agitée qu'émue, distraite plutôt que charmée; ces plaisirs, aussi vides qu'éphémères, ne laissent après eux que le dégoût et l'ennui.

Non ! dans cette fête par excellence de l'enfance chrétienne, le bonheur est pur et sans mélange. Tout le charme de ces douces solennités est fait de paix et de recueillement ; l'innocence leur donne sa modeste parure ; la foi en signale la grandeur ; la sainteté y préside ; Dieu, qui en est la source, en garantit la sécurité ! Les sens ne trouvent rien qui leur appartienne : ce sont des fêtes de l'âme. Les joies qu'on y goûte sont toutes célestes ; il n'y a point de place pour le trouble et la peine; les pleurs perdent leur amertume ; ce sont des jours pleins, des jours de Paradis sur la terre.

C'est donc avec raison, M. C. E., que nous vous disons

au nom de l'Eglise, et en nous servant des propres paroles de l'Esprit-Saint : « Voici le jour que le Seigneur a fait ; livrons-nous aux transports de la joie et de l'allégresse. » *Hæc dies quam fecit Dominus; exultemus et lætemur in ea.* Comment ne pas vous réjouir? Le Dieu d'amour vient vous visiter pour la première fois, et dans quelle solennité !

C'est d'abord vous-mêmes, M. C. E. ! qui, au printemps de votre vie, venez lui offrir un cœur fragile mais pur, et lui dire avec l'élan et la candeur de votre âge : « Seigneur, soyez mon protecteur et mon père : » *Deus susceptor meus es.* « Je veux vivre et espérer à l'ombre de vos ailes : » *In umbra alarum tuarum sperabo.*

En même temps ce sont vos familles qui vous présentent au Seigneur, comme Joseph et Marie ont présenté l'Enfant Jésus au Temple ; un père, une mère, qui ne vous voient plus qu'à travers leurs larmes, et qui vous aiment d'un amour nouveau, mélange de religion et de tendresse.

C'est ensuite l'Eglise qui, au moment où va commencer pour l'enfant une vie plus sérieuse, le reçoit en face des saints tabernacles ; et là, entr'ouvrant les portes du Ciel avant de lui ouvrir celles de la vie, elle lui dit : « Voici le pain des forts, le pain du voyageur ici-bas ; vos espérances et votre trésor sont là. »

Et enfin, c'est votre Dieu, le Dieu puissant et terrible du Sinaï, devenu pour vous aujourd'hui le Dieu de miséricorde et d'amour, qui semble descendre de son trône pour vous adresser ces paroles : « J'ai désiré d'un grand désir de manger cette Pâque avec vous. Mes délices sont d'habiter parmi les enfants des hommes. Je vous apporte le mystère de Foi et d'Amour qui est refusé aux Anges et qui est donné aux enfants de la terre. Tout est prêt : venez : » *Ecce omnia parata sunt : venite.*

Heureux moment! Trop courte félicité! *Felix hora! Brevis hora!*

Mais quel est donc ce mystère de Foi et d'Amour? me demandez-vous en ce moment.

I. L'Eucharistie, M. C. E., vous donne un Dieu caché; la foi seule peut vous faire reconnaitre le Roi du ciel sous ces voiles obscurs qui le recouvrent.

Quand le Sauveur parut sur la terre, il avait pris la figure de l'homme, et s'était revêtu de ses misères comme d'un manteau. Les Juifs pouvaient contempler ces traits divins qui reflétaient la Majesté du Très-Haut. Son regard si expressif et si profond attirait à lui les pêcheurs du lac de Génésareth, foudroyait les soldats au jardin des Oliviers, convertissait au prétoire le disciple apostat. Ses mains guérissaient les malades, multipliaient les pains dans le désert, bénissaient les foules; de sa bouche sortaient des oracles d'éternelle sagesse. Tous le voyaient; tous l'entendaient; son humanité apparaissait à tous, et à tous moments. Sa divinité seule était cachée.

Dans l'Eucharistie, tous les dons et toutes les grâces de son humanité ont disparu; ses paroles ne frappent plus nos oreilles, et ses mains ne s'étendent plus vers nous pour bénir; ce n'est plus quelqu'un : c'est à peine quelque chose; il est sans mouvement; on dirait qu'il est sans vie.

Au moins, à sa naissance, les Anges ont chanté dans les cieux, et leurs cantiques ont retenti dans les campagnes de Bethléem. Au moins, au Thabor, l'éclat de la divinité se trahissait au dehors et se répandait sur ses vêtements devenus blancs comme la neige. Au Calvaire, le soleil se voilait; les rochers se fendaient; la nature en deuil témoignait de la divinité de son Auteur.

Ici, le silence le plus complet : les Anges, rangés autour

de cet autel, se taisent dans une muette adoration ; l'obscurité du tabernacle dérobe Jésus à tous les regards ; il est invisible : on le croirait absent.

O profondeur de l'amour de Dieu! Qui pourrait comprendre et exprimer vos anéantissements! Vous êtes vraiment un Dieu caché : *Vere tu es Deus absconditus.*

Mais la foi du chrétien illumine ces ténèbres, et jette des clartés dans les obscurités du Sacrement. Votre foi pénètre jusqu'au Sauveur; vous croyez sans voir; vous voyez presque en croyant; vous découvrez Jésus sur l'autel, aussi réellement que les Apôtres le voyaient sur la terre, et que les élus le contemplent dans le ciel.

Quand il vous parlerait lui-même du fond de ce tabernacle pour vous appeler à lui, cette voix ne saurait produire en vous une conviction plus profonde que la parole de l'Eglise et de ses pasteurs, vous attestant que le Dieu du ciel et de la terre est présent dans ce sanctuaire.

Quand vous porteriez vos mains sur les traces de ses blessures comme l'Apôtre incrédule, vous n'en diriez pas avec plus d'assurance : *Dominus meus et Deus meus :* « Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu. » C'est bien ici, dites-vous, l'Enfant de Bethléem, l'Artisan de Nazareth, l'Apôtre de la Galilée, le Maître entouré de ses disciples à la Cène, le Martyr du Calvaire, le Vainqueur de la mort, le Roi de gloire dans le ciel, avec le sceptre de la Croix ; c'est Celui qui, depuis longtemps, a promis de se donner à moi et que je vais posséder dans quelques instants. Je vis dans l'attente du Seigneur! Que l'on me conduise à celui qui est mon Sauveur, mon Dieu et mon Père!

Mais un sentiment de crainte s'empare de vous et arrête vos pas. Vous approcher de ce Dieu, même caché, n'est-ce point de la témérité et de la présomption? Moïse, le chef du peuple hébreu, arrivé au pied du buisson ar-

dent, entendit une voix qui lui dit : « Ote ta chaussure, parce que la terre où tu marches est sainte. » Saint Jean-Baptiste était le plus grand des enfants des hommes, Jésus-Christ nous l'assure ; saint Jean-Baptiste ne se croyait pas digne de dénouer les cordons des souliers du Sauveur. Saint Jérôme, chargé de vertus et exténué par les pénitences, demande, au moment de la mort, à communier une dernière fois ; ce fut en tremblant, et prosterné sur le froid pavé de sa demeure, que ce vieil athlète du Seigneur reçut Celui pour qui il combattait depuis si longtemps.

Qui suis-je donc, ô mon Dieu ! pour me présenter devant vous ? Et qui suis-je surtout pour vous recevoir ? En vous se trouvent la sainteté et la majesté ; en moi, le néant et le péché. Un abime nous sépare ! Comment ne pas rougir de ma misère et de mon indigence ?

Si je considère mon âge, je ne suis qu'une petite enfant, et vous êtes le Dieu éternel, immense, tout-puissant, le Roi du ciel et de la terre dont le nom remplit l'univers.

Si je considère mon esprit, ah ! je désirerais être une de ces intelligences célestes qui vous contemplent dans la lumière du ciel ; mais faible et bornée comme je suis, je sors à peine des ténèbres de l'enfance, et je m'effraie de me trouver face à face avec la sagesse infinie.

Si je descends dans mon cœur, je n'y trouve que froideur et inconstance ! Comment osera-t-il recevoir le Dieu d'amour qui m'a aimée de toute éternité, et qui est mort sur la croix pour moi ?

Si je pense à mes premières années, la tristesse et les regrets remplissent mon âme ; j'ai eu si peu de zèle pour prier, si peu de force pour me vaincre, si peu de générosité pour me donner au bien ! J'ai été tout entière aux frivolités et aux bagatelles de l'enfance, tout entière à moi-même. Que de fois, Seigneur ! j'ai résisté à vos ordres,

étouffé vos inspirations ! Désobéissance, paresse, vanité, dissimulation, prières omises ou mal faites, irrévérences dans le lieu saint !.... Que de fautes ont contristé votre cœur paternel ! Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans mon âme !

Pardon, Seigneur ! pour toutes ces fautes que je voudrais laver dans mon sang ! Mes larmes au moins implorent mon pardon. Plutôt mille morts que de vous offenser à l'avenir !

Si tels sont vos sentiments, si vous avez en vous ces regrets et cette désolation, M. C. E. ! je vous dirai : Confiance, confiance ! C'est ici le Dieu des miséricordes : c'est un mystère d'amour.

II. Prosternées hier aux pieds du Seigneur, vous avez répandu les larmes de la pénitence dans l'amertume de votre cœur. L'absolution, comme un feu purifiant, est descendue sur votre âme, et a consumé tous vos péchés. Le sang du Seigneur vous a inondées, et vous avez retrouvé la robe blanche de l'innocence ; la pureté et la ferveur embellissent maintenant vos âmes.

Dieu vous montre à la cour céleste, et dit à ses élus : « Voici mes Enfants bien-aimées ; je les ai adoptées au » jour de leur baptême. Depuis que leur intelligence a pu » me connaître, elles m'ont appelé leur Père qui est dans » les cieux ; elles ont demandé la sanctification de mon nom » et l'établissement de mon règne : elles ont réclamé leur » pain quotidien : elles ont imploré le pardon, car elles-» mêmes ont généreusement pardonné ; elles me deman-» dent de les défendre de la tentation et de les délivrer » du mal. Leurs jeunes âmes se sont préparées à cette cé-» rémonie comme à une action sainte qui doit influer sur » leur vie entière. Mon esprit habite en elles, et ma grâce » repose dans leurs cœurs. Voilà pourquoi je descendrai en

» elles aujourd'hui, et j'y ferai ma demeure; je remplirai » de ma divinité leurs cœurs agrandis par l'attente : je » conclurai une alliance éternelle avec elles. Les années » passeront; les événements se succéderont ; mon jour » restera pour elles le grand jour; son souvenir ne périra » pas, et il sera béni entre tous! »

Devant cette invitation si pressante de Jésus, pourquoi hésiteriez-vous? Vous l'avez reconnu : c'est le Dieu protecteur de l'enfance et votre Père, celui qui aimait à s'entourer d'enfants sur la terre; il a promis la couronne des cieux à ceux qui se feront petits comme vous. Lui-même n'a-t-il pas dit : « Laissez les petits enfants venir à moi? »

Venez donc, M. C. E., venez avec crainte et respect : c'est le Dieu trois fois saint devant qui les Anges se prosternent en se couvrant de leurs ailes.

Mais venez aussi avec confiance : c'est le Dieu de la miséricorde et de l'amour. J.-C. s'est fait chair à la crèche; à la Cène et sur l'autel, il se fait pain pour se donner aux hommes en nourriture. Le pain demande une table et des convives. La table du Seigneur n'est pas une table de tristesse et de crainte, mais de joie et de douceur.

Que la confiance l'emporte sur la crainte. Le Dieu de l'Eucharistie veut être le véritable Emmanuel, Dieu avec vous. Pour que vous alliez à lui, il abaisse les barrières; il écarte les obstacles. Ici, point d'Ange à l'épée flamboyante, comme au paradis terrestre, pour en défendre l'entrée; point de flammes comme au buisson ardent; point de tonnerre comme au Sinaï; — le Prêtre du Seigneur, seul, avec quelques enfants, pour vous présenter l'Hostie du salut, et vous dire : « Que le corps de N.-S. J.-C. garde votre âme pour la vie éternelle! »

Croyez, espérez, mais surtout aimez. Oui, aimez ce doux et profond mystère d'un Dieu qui se donne à vous pour la

première fois ! Aimez ; celui qui aime accomplit toute la loi. Aimez sincèrement, généreusement. Que faut-il de plus pour recevoir le Dieu de la charité et de l'amour ?

Dites-lui du fond du cœur : « Mon Dieu, mon Créateur, mon Roi, mon Père ! Je vous aime, non pas autant que vous m'avez aimée, parce que je ne le puis ; mais je vous aime de toute l'ardeur et de toute l'étendue de mes sentiments. Je ne veux rien aimer au-dessus de vous, autant que vous, mieux que vous. Je ne veux rien aimer en dehors de vous. Soyez le seul Maitre de mon cœur ; régnez-y en souverain.

» Seigneur, mon cœur vous désire et ne peut tarder plus longtemps de s'unir à vous. Accomplissez vos promesses ; comblez mes vœux ; descendez en moi ; parlez-moi vous-même. Je ne pense plus qu'à vous ; je suis entièrement à vous ; je veux vous aimer toute ma vie, puisque vous m'avez aimée de toute éternité ! »

Après la Communion

> *Misericordias Domini in æternum cantabo.*
>
> Je chanterai pour toujours les miséricordes du Seigneur. (*Ps.* LXXXVIII.)

M. C. E., vous l'avez donc trouvé, celui que votre âme cherchait depuis si longtemps ! Jésus est à vous, et vous êtes à lui ! Vous possédez réellement celui qui fait au ciel la félicité des bienheureux ! Vous pouvez maintenant lui parler seul à seul, sans intermédiaire, et comme un ami s'entretient avec son ami !

Que votre bonheur est grand et digne d'envie ! Comment l'exprimer, et aussi comment dire l'amour de Dieu pour vous !

Dieu vous aime d'un amour de préférence que vous-

mêmes ne sauriez comprendre. Plus tard vous pourrez être bonnes encore, pieuses même, et plaire beaucoup à Notre-Seigneur ; vous ne serez plus des enfants ; et Jésus aime tant les enfants ! Leur esprit exempt de préjugés est ouvert à la vérité ; leur cœur n'a que des affections calmes et pures, au milieu desquelles Dieu se fait facilement la première place ; leur âge appartient naturellement à la vertu.

I. Faites éclater les transports de votre reconnaissance. Dites-vous à vous-mêmes, avec une joie mêlée de stupeur et d'admiration :

« Il est sur la terre une enfant qui est devenue la fille bien-aimée du Père éternel, et la sœur du Verbe incarné, qui a été choisie comme le temple de l'Esprit-Saint, l'égale des Anges. *Et cette enfant, c'est moi !*

» Il est sur la terre une enfant plus heureuse que les enfants de Galilée caressés et bénis par Notre-Seigneur ; plus heureuse que Madeleine, qui a baisé ses pieds, que Véronique, qui porta dans ses mains l'image de la face ensanglantée du Sauveur ; plus heureuse que le disciple bien-aimé qui reposa sur sa poitrine, à la dernière Cène. *Et cette enfant, c'est moi !*

» Il est sur la terre une enfant plus heureuse que les Anges, à qui Dieu se révèle dans sa gloire, mais à qui il ne daigne pas s'unir. *Et cette enfant, c'est moi !*

» Il est enfin sur la terre une enfant heureuse du bonheur de Dieu même ; le ciel est dans son cœur ; elle en ressent la joie et la sérénité ; la terre lui est indifférente ; la mort elle-même ne l'effraierait pas en ce moment. *Et cette enfant, c'est moi !* »

En vous rappelant ces bienfaits signalés, vous ne pouvez que vous écrier :

« Je chanterai pour toujours les miséricordes du Sei-

gneur. *Misericordias Domini in æternum cantabo.* Le Seigneur est mon Roi; il ne me laissera manquer de rien. *Dominus regit me et nihil mihi deerit.* »

II. Mais que rendrez-vous au Seigneur pour tous les biens qu'il vous a donnés?

Offrez-lui les premières fleurs de votre vertu naissante; Dieu aime les prémices : il acceptera avec joie vos premières pensées, les premières lueurs de votre intelligence, les premières flammes de vos affections.

Offrez-lui votre cœur. Si imparfait qu'il soit, il est orné de la grâce de Dieu et couvert du manteau de la sainteté de Jésus.

Offrez-lui votre vie; il a donné son sang pour vous! Que cette vie que vous avez reçue de lui, et qu'il vous conserve tous les jours, soit sanctifiée par les vertus de l'enfance chrétienne!

Vos cœurs sont devenus autant de maisons de Nazareth, où l'enfant Jésus habite, où il demande à croître en sagesse. Ne voulez-vous pas le laisser vivre en vous à la place de vous-mêmes, mettre ses vertus à la place de vos défauts?

Comment donc verrions-nous désormais en vous une autre vie que la sienne? Comment verrait-on parmi vous des enfants indociles et indisciplinées? Vous venez de recevoir Celui qui a obéi à Joseph, à Marie, aux juges du prétoire, aux bourreaux eux-mêmes, sur la croix. — Des enfants portées à la vanité et au désir de plaire? Vous avez reçu Celui qui fuyait les regards des hommes, et avant tout voulait plaire à son Père. — Des enfants cédant à l'indolence, à la nonchalance et à la paresse? Vous venez de recevoir Celui qui a travaillé de ses mains divines le bois du charpentier, et qui a porté, dès sa jeunesse, sa lourde croix sur ses épaules; il n'admet à sa suite que des âmes fortes et courageuses!

Comment trouverait-on parmi vous l'aigreur et la discorde, la médisance et les paroles blessantes, les emportements et les mauvais caractères? Vous avez reçu Celui qui a dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. »

Comment vos cœurs ne seraient-ils pas toujours éclatants de pureté? Vous venez de recevoir Celui qui a dit : « Je suis le lis de la vallée, » c'est-à-dire une fleur d'innocence, placée loin du grand chemin, à l'abri de la poussière, sur le bord des eaux vives,

III. Remerciez Dieu, M. C. E., et faites éclater les transports de votre reconnaissance. Le Seigneur l'attend de vous. Pendant sa vie, le Seigneur a supporté les injures, les calomnies, les persécutions, sans ouvrir la bouche; mais un jour, ayant guéri dix lépreux, et n'en voyant qu'un seul lui témoigner sa reconnaissance, son âme blessée laissa échapper cette plainte : « Tous les dix n'ont-ils pas été guéris? Où sont donc les neuf autres? » *Nonne decem mundati sunt? Et novem ubi sunt?*

Toutes, vous avez été comblées des grâces de Dieu; le Seigneur a guéri les blessures de votre cœur; il a effacé les taches qui le défiguraient; vous avez retrouvé la vie et la santé dans le sang du Seigneur. Toutes, vous avez été admises à la Table sainte. Rendez-lui grâce. N'obligez pas le Sauveur à faire entendre cette plainte : « Toutes n'ont-elles pas été sanctifiées? Où sont leurs actions de grâces? »

IV. Après avoir remercié Dieu, et après avoir fait l'offrande de vous-mêmes, demandez. Que pourrait-il vous refuser, Celui qui vient de vous donner son Fils unique ? Tout ce que vous lui demanderez sera toujours bien au-dessous de ce que vous en avez reçu.

Demandez-lui l'amour divin, c'est-à-dire l'horreur du

mal, le désir du bien, le zèle de la vertu, la fidélité dans la prière.

Demandez le don de la piété et les vertus des Saints.

Comme Salomon, demandez la sagesse divine qui tient lieu de tout, parce qu'elle inspire toutes les vertus.

Demandez enfin la persévérance.

Ah ! C. E., puisse Jésus vous garantir contre l'inconstance de votre propre cœur, et vous rendre inviolablement fidèles à l'alliance sacrée contractée en ce jour ! Dites, comme saint Paul : « Non, ce ne sera ni la tribulation, ni l'angoisse, ni la faim, ni le danger, ni la persécution, ni la vie, ni la mort même, qui pourra me séparer de l'amour du Christ. » Et ce Christ, c'est le Jésus de l'Eucharistie !

Ne comptez pas toutefois sur une paix sans mélange. « La vie est un combat, » nous dit l'Esprit-Saint. Sachez au contraire que le démon prépare ses attaques et multipliera ses assauts. La vue de votre bonheur l'irritera et l'exaspérera. Mais placez votre confiance dans le Seigneur; tournez vos yeux vers la montagne sainte d'où vous viendra le secours. Désormais ce n'est plus seulement à des Anges qu'il a confié le soin de votre innocence ; lui-même descendra du ciel pour être votre défense et votre protection. Si Dieu est pour vous, qui sera contre vous ?

Fatiguée de son long et pénible voyage, l'armée chrétienne, nous rapporte l'histoire des Croisades, était sur le point d'atteindre enfin le but tant désiré, Jérusalem et le tombeau du Sauveur. Tout à coup, elle voit se dresser devant elle de hautes murailles. Des guerriers armés se tiennent sur ces remparts ; des machines de guerre menacent les assaillants. Un obstacle insurmontable allait arrêter l'armée chrétienne au moment suprême. L'épouvante remplit alors tous les cœurs ; des cris d'effroi s'échappent de toutes les poitrines ; personne n'ose s'avan-

cer contre ces ennemis mystérieux. Mais voici qu'un soldat plus brave sort des rangs. Armé du signe de la croix, il marche seul contre l'ennemi. O prodige ! Les machines ont disparu ; les guerriers se sont évanouis comme des ombres ; les murailles fantastiques s'abaissent peu à peu et s'enfoncent dans la terre, comme pour redescendre aux enfers d'où elles étaient sorties.

Un pareil prodige, M. C. E., se renouvellera pour vous, si vous le voulez. Le démon essaiera de dresser des obstacles pour intimider votre vertu et décourager votre foi. Les puissances de l'enfer se ligueront contre vous et vous menaceront de leurs armes. Ne craignez rien. N'avez-vous pas reçu Celui qui a vaincu le monde ?

Marchez en avant avec confiance ; armez-vous du signe de la croix, armez-vous de l'Eucharistie. Tous les fantômes de l'enfer s'évanouiront ; les hautes murailles disparaitront devant l'Hostie du salut ; les esprits de ténèbres seront dissipés : car « celui qui espère en Dieu ne sera pas confondu. »

Après avoir demandé pour vous, demandez pour les autres.

Priez pour vos parents bien-aimés, dont vous êtes plus que jamais l'entière préoccupation. Jusqu'ici vous ne leur avez rien donné, vous en avez tout reçu. Aujourd'hui les trésors du ciel sont entre vos mains, donnez-leur de votre richesse et de votre abondance ; donnez-leur la prière de la reconnaissance.

Priez pour votre père bien-aimé qui a consacré sa vie à votre bonheur. Que de fois il avait rêvé pour son enfant un avenir heureux et prospère ! Ne peut-il pas croire ses vœux réalisés, ses rêves dépassés, en vous voyant devenir la sœur des Anges et la fille chérie de son Dieu ? Quel bonheur plus pur et plus complet peut-il vous souhaiter ?

Priez pour votre tendre mère. Vous n'avez vecu que par son dévouement de tous les instants. Avec quel sentiment de foi ne disait-elle pas tout à l'heure à Dieu, en vous voyant à la table sainte : « Parlez-lui, Seigneur Jésus : soyez doux et bon pour mon enfant ! » Et à vous : « O mon enfant, deviens aujourd'hui l'enfant de mon Dieu !.... »

Priez pour vos maîtresses, dépositaires de la tendresse comme de l'autorité de vos parents ; elles ont aidé vos efforts vers le bien ; elles ont donné à votre éducation les soins les plus constants ; leurs exemples ont été pour vous une prédication journalière de vertu. Souvenez-vous d'elles devant Dieu, qui seul peut récompenser dignement tant d'abnégation.

Priez pour vos compagnes, qui s'associent à votre bonheur par leurs prières ferventes. Ces prières ont attiré sur vous les bénédictions du ciel. Puis, que vos yeux aillent en ce jour plus haut que la terre ; vous y apercevrez une compagne que vous pleurez encore. Ah ! si elle vous a devancées auprès du Roi de gloire, c'est pour vous protéger et être l'Ange de votre première communion.

Je vous laisse après ces courtes paroles. Vos cœurs, riches des dons de la sagesse infinie, sauront bien trouver des accents de reconnaissance pour le Dieu d'amour qui vient de se révéler à vous. Comme Samuel enfant, osez lui parler, il daignera vous répondre. Ne vous préoccupez pas de ce que vous lui direz. Louez Dieu par vos paroles ; louez-le en silence, ce silence qui interrompt au ciel les cantiques des Anges ; votre silence sera encore une prière.

Surtout aimez Dieu aujourd'hui, demain, tous les jours de votre vie ; vous serez sûres ainsi de pouvoir l'aimer ensuite au grand jour de l'éternité.

TROISIÈME PARTIE

ALLOCUTIONS

POUR LE SOIR OU LE LENDEMAIN DE LA PREMIÈRE COMMUNION



ALLOCUTION

POUR LA RÉNOVATION DES PROMESSES DU BAPTÊME

PAR LE CARDINAL VILLECOURT

Vous allez, M. C. E., renouveler les promesses de votre baptême et sanctionner par vous-mêmes les engagements que vous contractâtes autrefois par la bouche de vos parrains et de vos marraines; mais, auparavant, pesez bien quelle fut alors et quelle est encore aujourd'hui la nature de vos engagements.

Par le baptême, vous êtes devenus les enfants de la foi, les enfants de l'obéissance, les enfants de la lumière, les enfants de la promesse.

Comme enfants de la foi, vous devez croire tout ce que la foi vous enseigne; comme enfants de l'obéissance, vous devez observer fidèlement tout ce que la foi vous prescrit; comme enfants de la lumière, vous devez éviter soigneusement tout ce que la foi vous interdit; comme enfants de la promesse, vous devez espérer humblement tout ce que la foi vous promet.

1° Enfants de la foi, vous devez croire fermement tout ce qu'elle vous enseigne. Et que vous enseigne-t-elle? Personne ne le sait mieux que vous. Il existe un Dieu tout-puissant, créateur de ce monde visible, qu'il a tiré du néant par sa parole. Il y a en Dieu trois personnes parfaitement égales en nature et en perfections infinies, quoique distinctes quant aux personnes : le Père, notre souverain Créateur ; le Fils, notre généreux Rédempteur ; l'Esprit-Saint, notre divin sanctificateur : Père, Fils et Saint-Esprit, concourant unanimement à l'œuvre de notre création, de notre rédemption, de notre sanctification, quoique notre création soit plus spécialement attribuée au Père, principe du Fils et du Saint-Esprit ; que le Fils seul entre les personnes divines se soit incarné et fait victime pour nous, qu'il soit seul mort, ressuscité et monté au ciel, après avoir laissé dans son Evangile ses leçons pour nous instruire, dans sa vie ses exemples pour nous encourager, dans ses sacrements des sources de salut pour nous sanctifier, dans son Eglise des lumières pour nous éclairer, dans ses ministres des guides pour nous diriger.

Voilà, M. E., ce que vous avez fait profession de croire dans votre baptême ; voilà ce que vous croyez ; voilà ce que vous devez croire jusqu'à la mort. Ce n'est pas ici un simple conseil ; c'est un devoir si rigoureux et si indispensable, que, sans cette foi, il n'y a point de salut pour vous. Ce n'est pas moi seulement qui le dis ; c'est S. Paul, qui avait le bonheur de ne parler que par l'inspiration de l'Esprit-Saint. *Sans la foi*, dit-il, *il est impossible de plaire à Dieu.*

Que vous devez vous estimer heureuses, M. E., du don précieux de la foi ! Que vous devez plaindre ceux qui en sont privés ! Qu'il doit vous êtes agréable d'en renouveler

les engagements ! Ah ! tous les royaumes, tous les trésors, tous les honneurs de la terre ne sont rien en comparaison de la foi ! C'est pourquoi S. Louis préférait le titre de Louis de Poissy, qui indiquait le lieu de son baptême, au titre de roi, qu'il partageait avec beaucoup de princes infidèles. Sainte Thérèse mourante répétait, avec les plus vifs transports de reconnaissance, qu'elle était fille de l'Eglise. Oh ! M. E., soyez toujours les filles soumises bien-aimées de J.-C. Que votre foi ne souffre jamais aucune atteinte ; qu'elle n'admette jamais aucun doute, aucune incertitude sur les vérités révélées ; n'en rougissez pas ; professez-les hautement, dans l'occasion, en présence même des incrédules, des impies et des hérétiques. Ne croyez pas qu'ils vous en estimeront moins pour vous être montrées inébranlables dans votre croyance. Cette fermeté dans votre foi vous rendra plus dignes de respect à leurs yeux, et contribuera peut-être à faire rentrer les mécréants en eux-mêmes et à les convertir. Mais alors même qu'ils demeureraient ce qu'ils sont, et qu'ils vous regarderaient en pitié, vous n'avez pas besoin de leurs suffrages ; il suffit que vous ayez celui de Dieu et de ses saints.

Ne vous contentez pas de renouveler aujourd'hui la profession de votre foi. Faites-le aussi souvent que le Seigneur vous l'inspirera ; mais principalement aux anniversaires de votre première communion, comme à ceux de votre baptême, à toutes les fêtes du prince des apôtres, et dans les occasions où des rapports indispensables avec les hérétiques vous feront mieux sentir le malheur de leur état. Hélas ! ils sont aveugles, parce que, ne fondant l'espérance de leur salut que sur la foi sans les œuvres, ils rejettent la foi de l'Eglise, ils se mettent au rang des païens et des publicains, et rejetant les œuvres, ils se ferment l'entrée du ciel qui en doit être la récompense,

suivant cette sentence du Sauveur : *Si vous voulez obtenir la vie éternelle, observez les commandements*. Exprimez au Seigneur toute votre reconnaissance pour le don inestimable de la foi, et demandez-lui la grâce de vivre et de mourir dans le sein de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, et dans la soumission la plus absolue aux décisions de son chef visible.

2° Vous êtes des enfants d'obéissance, et en cette qualité, vous devez observer tout ce que la foi vous commande. Ici se présentent naturellement les lois de Dieu et de son Eglise. Voilà l'objet de votre obéissance. *Ces lois n'ont rien de pénible*, dit S. Jean. Elles ne sont jamais au-dessus des forces de l'homme, suivant le saint concile de Trente. En effet, le Dieu de bonté met, en quelque sorte, à notre disposition toutes ses grâces, pour nous en faciliter l'accomplissement ; et si nous y sommes infidèles, ce n'est pas que les secours divins nous sont refusés ; c'est nous qui ne voulons pas ou les demander, ou en profiter : car les grâces qui nous sont nécessaires, et que nous n'aurions pas, nous avons toujours dans la prière un moyen sûr et facile de les obtenir : *Demandez et vous recevrez*, dit J.-C., *afin que votre joie soit parfaite*. Ainsi, avec l'assistance que Dieu est disposé à nous accorder, nous pouvons le servir et l'aimer ; nous pouvons respecter et ne jamais outrager son nom adorable ; nous pouvons sanctifier les jours de dimanche et de fête ; rendre à nos supérieurs spirituels et temporels les devoirs qu'ils ont droit d'attendre de nous ; aimer non seulement ceux qui nous aiment et nous font du bien, mais même ceux qui nous haïssent et nous persécutent; mener une vie chaste et pure ; garantir de toutes les atteintes du vice non seulement nos corps et nos sens, mais encore nos cœurs, nos esprits et nos pensées ; observer non seulement l'équité à

l'égard des biens d'autrui, mais la charité et l'aumône à l'égard des pauvres, en raison de nos facultés ; éviter non seulement le faux témoignage, la noire calomnie, la cruelle médisance, mais nous assujettir, jusque dans les moindres choses, aux saintes règles de la vérité et de la charité ; saisir avec joie toutes les occasions qui se présentent d'instruire les ignorants, de protéger les opprimés, et de consoler ceux qui sont dans la peine. Nous pouvons non seulement accomplir l'obligation d'entendre la messe, quand l'Eglise nous en fait une loi sous peine de péché mortel, mais nous procurer souvent la consolation d'y assister quand elle n'est que de conseil ; non seulement remplir le devoir pascal qu'on ne peut omettre sans crime, mais jouir fréquemment des faveurs préparées par J.-C. dans l'adorable Eucharistie; non seulement observer les jeûnes et les abstinences prescrits par l'Eglise, quand nous n'en sommes pas légitimement dispensés, mais encore faire quelques œuvres de surérogation, qui achèvent de nous purifier, d'acquitter nos dettes, et nous prémunissent contre notre fragilité naturelle.

Voilà, M. E., comment nous prouverons notre foi et la rendrons vivante et animée ; autrement elle ne sera plus, au langage de saint Jacques, qu'une foi morte, semblable à un corps sans âme.

3° Comme enfants de la lumière, vous devez éviter toutes les œuvres de ténèbres.

Quand vous reçûtes le saint baptême, vous renonçâtes au démon, à ses pompes et à ses œuvres. Je serais trop long, si je voulais m'étendre ici sur tout ce que ce renoncement renferme. Je me bornerai donc à un détail très restreint.

Tout ce qui est contraire au saint Evangile ne peut venir que du démon, et vous devez vous en abstenir. Ainsi,

l'Evangile vous prescrit l'humilité : vous devez donc fuir l'orgueil. Pour cela, n'ayez jamais une haute opinion ni une vaine estime de vous-mêmes. Vous ne risquez rien en vous mettant toujours, dans votre pensée, au dernier rang. Si vous vous abaissez, Dieu vous élèvera ; si vous vous élevez, Dieu vous abaissera. *Prévenez tout le monde par des marques d'honneur et de déférence :* c'est l'avis de saint Paul : Si Dieu vous a placées dans un rang qui vous met au-dessus des autres, craignez, comme le roi-prophète, la hauteur du jour qui vous environne. Si vous êtes dans un rang inférieur aux autres, n'en murmurez pas, ne vous en plaignez pas, n'enviez pas le sort de ceux qui sont au-dessus de vous : il fallait bien que la position des autres ne vous convînt pas, puisque le Seigneur n'a pas jugé à propos de vous y placer. Dans quelque situation, au reste, que vous soyez, ayez, comme le recommande saint Pierre, la disposition de vous abaisser et de vous soumettre à toute créature humaine pour l'amour de Dieu.

Que vos vêtements ne soient jamais pour vous un motif de vanité et de pompe ridicule. En valez-vous mieux pour être mises avec recherche? habillez-vous convenablement et proprement, selon votre condition ; saint Paul vous le permet, et il n'est pas ordinaire que Dieu appelle quelqu'un à se singulariser par des vêtements ridicules. Mais n'oubliez jamais que la plus belle et la plus essentielle des parures est la modestie, et que quand les usages du monde sont contraires à la décence, vous ne devez pas vous y conformer.

Les rapports avec le monde, quand ils ne sont pas nécessaires, utiles ou convenables, sont rarement sans danger. Tenez-vous-en donc éloignées autant que les bienséances de votre état pourront vous le permettre. Moins vous chercherez à vous produire dans le monde, plus vous

vous en concilierez l'estime, plus vous en éviterez les ridicules....

Fuyez l'oisiveté comme le plus dangereux et le plus mortel de vos ennemis. Dieu, qui vous a donné des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, une langue pour parler, des pieds pour marcher, une intelligence pour comprendre, vous a-t-il donné des mains pour autre chose que pour agir? Soyez donc constamment occupées, et que le démon ne vous surprenne jamais oisives. Mais ayez soin de vous déterminer un cercle d'occupations toujours bonnes et utiles; car ce n'est rien faire que de faire des riens. Telle est la vie des personnes qui n'ont que la vanité pour but de leurs occupations.

Mais si vous devez éviter les occupations vaines et stériles, à combien plus forte raison devez-vous vous abstenir de celles qui seraient dangereuses ou criminelles. Oh! que vous seriez répréhensibles, si jamais vous preniez goût à des lectures mauvaises, si vous ne montriez d'ardeur que pour de funestes plaisirs : était-ce pour cela que vous aviez été placées sur la terre? Le jour viendra où il vous faudra rendre compte même de vos paroles inutiles : que sera-ce, s'il vous faut encore rendre compte de vos moments périlleusement ou criminellement employés? Que sera-ce, si, au lieu d'avoir été des modèles de vertu, vous n'avez répandu autour de vous qu'une odeur de mort? Mais, non, il n'en sera pas ainsi. On vous verra porter les fruits de l'heureuse éducation que vous avez reçue, et mettre à profit les leçons de sagesse qui vous ont été données. J'ai la douce confiance que l'on pourra dire de chacune de vous à la fin de sa carrière : Ses jours ont été pleins, et, dans tous les temps, son âme a été agréable aux yeux du Seigneur. Elle a été comme un arbre fécond planté le long des eaux, et qui donne du fruit en son temps.

Terminons. Vous êtes les enfants de la promesse ; vous devez donc espérer toutes les récompenses que la foi vous annonce. O espérance pleine de consolation ! *Je crois la résurrection, je crois la vie éternelle.* Ces paroles sont délicieuses dans la bouche d'un vrai fidèle. *Dieu*, dit le roi-prophète, *connaît les jours des hommes et leur héritage sera éternel.* Quand les pécheurs seront livrés à la confusion et à l'opprobre, pour eux ils n'auront rien à craindre de ces malheurs, et ce qui sera pour les ennemis de Dieu un temps d'affreuse disette sera pour eux un temps d'abondance. Voilà ce qui fortifiait le saint homme Job au milieu des plus cruelles douleurs, et lui faisait dire : *Je sais que mon Rédempteur est vivant, que je ressusciterai au dernier jour, et que je le contemplerai de ces mêmes yeux maintenant si affaiblis par la souffrance; cette espérance repose dans mon sein. — C'est du ciel que j'ai reçu les membres que je sacrifie*, disait le troisième fils de cette généreuse mère dont parle le second livre des Machabées ; *je les méprise maintenant comme une dépouille périssable; mais je sais que Dieu me les rendra glorieux et immortels. — Voilà le terme de ma carrière qui approche*, écrivait S. Paul à son cher Timothée : *j'ai bien combattu; j'ai achevé ma course ; j'ai gardé la foi. Maintenant, je n'attends plus que la couronne de justice que le Seigneur, juste juge, me rendra en ce jour qui mettra fin à mes travaux. La même faveur est assurée à tous ceux qui vivent de manière à pouvoir désirer l'avènement de J.-C.* « Gardez-vous, écrivait à son tour S. Ignace, évêque d'Antioche, aux chrétiens de Rome, qui étaient disposés à mettre tout en œuvre pour le soustraire au martyre, gardez-vous d'empêcher que, par la mort, je parvienne à la véritable vie. C'est Jésus qui est la vie des fidèles. Ne me condamnez pas à la mort, en me condamnant à cette

triste vie. Encore vivant sur la terre, je vous écris, tout enivré du désir de mourir pour J.-C., aucun objet terrestre ne possède plus mes affections depuis que je sens en moi les invitations pressantes d'une eau vive qui fait entendre à mon âme ce cri ravissant : Va entre les bras de ton Père. »

Voilà donc, enfants de la foi, enfants de l'obéissance, enfants de la lumière, enfants de la promesse, voilà donc ce que vous devez croire, ce que vous devez faire, ce que vous devez éviter, ce que vous devez attendre ; voilà sur quoi sont basés les engagements que vous allez renouveler à la face de l'Eglise.

S. Paul, voulant encourager les Hébreux qui avaient embrassé la foi à ne pas démentir leurs promesses, leur remettait devant les yeux la conduite des anciens patriarches et prophètes, et cherchait, par l'exemple de leur foi, à ranimer la leur. C'est la foi d'Abel, leur disait-il, qui a fait agréer au Seigneur ses offrandes pendant sa vie, et a rendu éloquente la voix de son sang après sa mort. C'est la foi d'Hénoch qui lui a mérité d'être enlevé à la terre, pour ne mourir qu'à la fin des temps. C'est la foi de Noé qui l'a sauvé avec sa famille du déluge universel. C'est la foi d'Abraham qui l'a déterminé à s'arracher aux douceurs de la patrie, puis a armé son bras pour immoler son cher Isaac, qu'il savait pourtant devoir être l'héritier des promesses divines. C'est la foi qui a saintement réglé la conduite d'Isaac, de Jacob et de Joseph. C'est la foi qui a fait soustraire Moïse à la mort, qui lui a fait préférer les opprobres du peuple de Dieu à la gloire du trône même de l'Egypte, et qui l'a guidé, avec tous les Israélites, au travers de la mer Rouge. C'est la foi qui a fait tomber les murs de Jéricho, et a sauvé Raab du désastre de cette ville infidèle. La foi, dans une infinité d'autres, a soumis les royaumes,

fermé la gueule des lions, éteint l'impétuosité des flammes, émoussé le tranchant du glaive, guéri les malades et ressuscité les morts. La foi leur a fait courageusement endurer les outrages, les coups, les chaînes, les prisons et tous les genres de supplices. Ceux qui avaient échappé à la mort, couverts de vêtements grossiers et de peaux de bêtes, étaient réduits à l'indigence, à la détresse, à l'affliction. Ces hommes, dont le monde n'était pas digne, erraient çà et là, dans les solitudes, sur les montagnes, dans les antres et les cavernes de la terre. Et cependant, continue saint Paul, ceux à qui la foi inspirait tant de dévouement et de courage ne pouvaient obtenir les récompenses éternelles avant que J.-C. fût venu sur la terre pour leur ouvrir ensuite la porte du ciel en s'y rendant lui-même à la droite de son Père.

Je pourrais à mon tour, M. C. E., ajouter, à tous les saints de l'ancienne loi, ces millions de saints de la loi nouvelle qui ont fait éclater la vivacité de leur foi dans tous les âges, dans toutes les conditions, dans tous les sexes. Je pourrais vous les montrer supérieurs à tous les genres d'épreuves et de tourments ; mais ce détail serait infini. Je me contenterai donc de vous dire : Puisque vous avez devant les yeux cette nuée imposante de témoins qui vous ont précédées dans la carrière de la foi, marchez sur leurs traces ; ou plutôt, suivez-les de loin ; car il est probable que vous n'aurez pas, comme eux, besoin de résister jusqu'au sang à l'iniquité du monde et à la fureur de l'enfer déchaîné. Portez vos regards sur J.-C. : il est votre chef, votre modèle, votre père, et, quoique l'innocence même, il n'a voulu entrer dans sa gloire que par les souffrances. Portez vos regards vers le ciel : cette heureuse patrie ne vaut-elle pas ce qu'il en coûte pour y parvenir ? Ah ! c'est là que l'assemblée des saints vous attend et vous appelle;

c'est là qu'est récompensée la foi des patriarches et des prophètes ; là que les apôtres se reposent de leurs immenses travaux ; là que les martyrs sont venus cueillir les palmes glorieuses de leurs victoires ; là qu'un chœur ravissant de vierges pures et courageuses se montrent ornées de la double couronne des roses et des lis, symbole de leur angélique pudeur et de leur intrépide constance.

Mais vous planez au-dessus de ce cortège de prédestinés, Reine des cieux, Vierge incomparable, qui, après Dieu, n'avez rien au-dessus de vous. Aurore brillante, vous effacez la splendeur des anges et des saints, sans ternir pourtant l'éclat de leur vertu ni affaiblir l'immensité de leur bonheur. Que dis-je ? le spectacle de votre félicité fait le complément de leur ineffable jouissance. Soutenez, ô Vierge puissante, les efforts de ces jeunes vierges, afin que leurs combats soient suivis d'une pleine victoire, et qu'à leur victoire succède la couronne qui ne peut se flétrir.

ALLOCUTION

POUR LE RENOUVELLEMENT DES VŒUX DU BAPTÊME

PAR MONSEIGNEUR DUQUESNAY, ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI

Quam bonus Israel Deus!
Qu'il est bon le Dieu d'Israël !
(*Ps.* LXXII, 1)

Que Dieu est bon ! C'est l'unique parole qui nous reste, nos bien-aimés enfants, c'est le cri qui s'échappe de notre cœur en songeant aux merveilles de grâces opérées en vous hier et ce matin surtout. Oh oui ! que Dieu est bon, bon pour nous tous : *Quam bonus Israel Deus!* Ni vos pa-

rents qui environnent ce sanctuaire d'honneur où vous êtes placés, ni les ministres de Dieu que je vois mêlés à vos rangs, ni nous-même du haut de cette chaire, nous ne pouvons plus arrêter sur vous nos regards sans ressentir une émotion profonde et sincère. De si heureux, de si étonnants changements se sont accomplis en vous ! Qu'étiez-vous hier ? Qu'êtes-vous maintenant ? Non, ce ne sont plus les mêmes enfants. Hier, c'étaient des enfants que la secrète voix du remords troublait et agitait ; aujourd'hui, ils sont beaux, ils sont radieux d'espérance. Hier, c'étaient des enfants gémissants ; aujourd'hui, s'ils pleurent, ah ! c'est de joie, de bonheur et d'amour ! Oh ! qu'il est bien vrai que le jour de la première communion est le plus beau, le plus pur, le meilleur de toute la vie. C'est dans ce jour-là, pour la première fois, que Dieu et l'homme se rencontrent, mêlent leur substance et confondent leur vie ; c'est dans ce moment-là que la pauvre créature voit son Dieu face à face et l'emporte dans son cœur. Et c'est une si abondante effusion de grâces, une telle richesse de bénédictions, un sentiment si profond, si pur, si délicieux, que l'âme ravie ne sait plus que dire et que répéter : O mon Dieu, que vous êtes bon, que vous êtes donc bon ! *Quam bonus Israel Deus !*

Tout plait, tout charme dans le jour de la première communion. La maison du Seigneur brille d'un éclat et d'une joie inaccoutumés. Voyez comme sa large enceinte est bien remplie, et les rangs nombreux et pressés de nos chers petits enfants ! Comme leurs voix s'unissent avec harmonie et chantent avec accord nos saints cantiques ! Comme cette éclatante blancheur de leurs vêtements paraît belle et pleine de grâce ! Aujourd'hui, vous ne pouvez plus distinguer l'enfant du riche de l'enfant du pauvre ; tous ont le même vêtement, tous ont reçu le même Dieu, le

même Sauveur dans leur âme. Qu'il est attendrissant aussi, le spectacle que présente cette assemblée ! Ce jour-là, vous ne voyez dans l'église ni indifférents ni curieux, ce sont des pères, des mères, des frères et des sœurs, ce sont des familles entières accourues pour voir bénir leurs rejetons. L'étranger conduit dans nos temples laisse aller son cœur et se fait bientôt de la famille. S'il a le bonheur d'être resté fidèle, il prie avec les parents et les enfants ; il se rappelle sa première communion et il remercie Dieu de sa persévérance. Si c'est un pauvre pécheur, il prie Dieu, il se rappelle aussi sa première communion et il s'oublie ; quelquefois, ô prodige de grâce, il se sent suavement et fortement attiré vers le Dieu de sa jeunesse, et de pécheur il devient pénitent. Tous les ans, nous voyons des pères, des mères assister à la première communion de leurs enfants et comprendre, eux aussi, qu'ils doivent se convertir. O Eglise de J.-C., que tu es belle quand tu te montres à nous environnée de ces jeunes enfants, les enseignant, les purifiant, célébrant avec toute la pompe de ton culte le divin mariage de leur âme avec le corps, le sang, l'âme, la divinité de Jésus. O sainte Eglise, tu es cette heureuse mère dont il est parlé dans nos cantiques, et tes enfants, plus nombreux et plus beaux que les fruits d'un jeune olivier, se pressent avec amour autour de tes tables splendides : *Filii tui sicut novellæ....*

M. petits E., si je ne consultais que l'attrait de mon cœur, je consacrerais tout ce discours à revenir avec vous sur le détail de votre journée d'hier et la matinée d'aujourd'hui. Mais nous avons encore deux cérémonies bien belles et bien touchantes à accomplir : le renouvellement des promesses du baptême et votre consécration à la très sainte Vierge. L'Eglise me députe en ce moment pour vous préparer au renouvellement des vœux de votre baptême. Je

vais donc vous expliquer brièvement et très simplement le sens de cette cérémonie.

Par le renouvellement des vœux de votre baptême, vous rendez à Dieu un hommage éclatant et vous vous assurez à vous-mêmes d'incomparables avantages.

I. — Je dis d'abord que vous honorez Dieu avec éclat, que vous allez accomplir le plus grand acte de religion que l'homme puisse faire. Je ne parle pas du sacrifice adorable de la messe : c'est un hommage rendu à Dieu par Dieu, par conséquent en dehors de toute comparaison ; mais, après le saint sacrifice de la messe, quel plus grand acte de religion l'homme peut-il accomplir, sinon de se donner lui-même, de se consacrer lui-même à Dieu ? Eh bien ! c'est ce que vous allez faire par le renouvellement des vœux de votre baptême ; vous allez donner à Dieu tout votre être. D'abord vous lui donnerez votre intelligence, en déclarant que vous croyez en lui et en toute sa doctrine ; puis vous lui donnerez, vous lui consacrerez votre cœur et votre corps en renonçant aux désirs, aux pensées, aux actes même de péché, et enfin vous résumerez toutes ces consécrations partielles en déclarant que vous voulez appartenir pour toujours à J.-C. Voilà quel est le sens de cette belle et imposante cérémonie que nous allons accomplir.

Mais considérez, je vous prie, les caractères particuliers de votre consécration. D'abord, c'est une consécration renouvelée par vous-mêmes et avec pleine connaissance de cause ; en second lieu, c'est une consécration perpétuelle ; et enfin c'est une consécration publique et solennelle.

1° Et d'abord, c'est une consécration renouvelée par vous et avec pleine connaissance de cause. Au jour de votre baptême, M. E., vos parrains et vos marraines se

sont engagés pour vous, ont parlé pour vous, et leur parole vous a réellement liés envers Dieu; mais il est vrai de dire que cette consécration faite par autrui a quelque chose de moins glorieux à Dieu. Eh bien! vous allez aujourd'hui restituer à Dieu cette gloire extérieure qu'il n'a pas encore reçue de vous. C'est comme si vous alliez lui dire : « Maintenant que je jouis de la plénitude de ma raison, maintenant que je suis libre de choisir entre vous et le monde, maintenant que je connais parfaitement les obligations que je contracte; eh bien! de moi-même, de mon plein gré, après y avoir réfléchi, ô mon Dieu, je vous choisis pour mon maître; pour la seconde fois, je renonce à Satan; j'abhorre ses pompes et ses œuvres. » Certes, si c'est là le sens de la cérémonie, et c'est le sens véritable, j'avais raison de vous dire que vous alliez rendre à Dieu un éclatant hommage.

2° En second lieu, votre consécration est perpétuelle. Je vous interrogerai tout à l'heure, et parmi mes questions vous trouverez celle-ci, sur laquelle je vais appeler votre attention : Pour combien de temps, vous demanderai-je, voulez-vous appartenir à J.-C.? et d'une seule voix, d'un seul cœur, n'est-il pas vrai, vous me répondrez : « Pour toujours! » Comprenez bien la portée de cette expression : Pour toujours! c'est-à-dire pour toute votre vie. Donc à Dieu les années de jeunesse. Hélas! d'autres se donnent au monde et au plaisir; il est même une maxime reçue dans le siècle : la jeunesse est le temps des plaisirs, et par là on insinue astucieusement qu'il est permis, qu'il est libre à un jeune homme d'abandonner les lois de Dieu, d'ouvrir son cœur aux joies du monde et d'y prostituer ses sens. Eh bien! M. C. E., loin d'adopter cette damnable maxime, contre laquelle j'élève la voix en ce moment, loin de l'adopter, vous protesterez contre elle.

Parce que vous aurez dit à Dieu : Pour toujours ! vous serez, vous, de ces jeunes gens, de ces jeunes personnes qui croissent en vertu en même temps qu'en âge. Oh ! heureuse et belle sera votre jeunesse. Parce que vous aurez dit : Je veux être au bon Dieu pour toujours ! vous ne connaîtrez pas les plaisirs du monde et les désordres qu'on y trouve, et le vide affreux qu'ils laissent dans l'âme ; vous ne connaîtrez pas les passions, M. E. ; vous ne connaîtrez que les sublimes transports de l'amour de Dieu, que les délicieuses jouissances de la piété filiale, de l'amour fraternel, de la charité pour tous. Après la jeunesse viendra l'âge mûr, et, parce que vous aurez dit aujourd'hui « pour toujours, » cet âge aussi appartiendra à Dieu. Vous lui serez fidèles au milieu des embarras des affaires, dans les succès comme dans les revers. dans l'adversité comme dans les honneurs. Vous serez, vous, des savants chrétiens, des négociants probes et loyaux, des artisans honnêtes et vertueux, des femmes tout à Dieu et à leurs devoirs, pour toujours ! Donc, Enfants, à Dieu les années de la vieillesse, s'il lui plait de vous les accorder. Pour toujours ! Comprenez-vous cette parole comme je vous l'explique ? Cela veut dire : à Dieu jusqu'à mon dernier soupir, jusqu'à l'heure de ma mort, quelque éloignée qu'elle soit ; cette parole : elle va au delà de la mort : pour toujours, cela veut dire « à Dieu pour toute l'éternité. »

3° Troisième caractère de la consécration que vous allez faire tout à l'heure : elle est publique et solennelle. Au jour de votre baptême, on vous a arrêtés au seuil du lieu saint : vous n'étiez pas dignes d'entrer dans le temple du Seigneur. Aujourd'hui, M. E., regardez où vous êtes. Au sanctuaire d'honneur. Au milieu de vous, je vois les livres des saints Evangiles, l'huile sainte, l'eau qui régénère ; je vois le pasteur de cette paroisse revêtu des insignes d

son ministère, parce qu'il comprend que c'est pour lui un ministère sacré ; je vois encore vos prêtres, vos confesseurs, le prêtre qui, peut-être, vous a baptisés. Autour de ce sanctuaire, je vois vos parents, votre famille entière. Ah ! si les yeux de notre chair n'étaient pas si infirmes, nous verrions bien d'autres merveilles ; nous verrions ce temple rempli d'anges, vos anges gardiens, les anges de vos familles, l'ange de cette paroisse. Ne sentez-vous pas leur invisible présence? Ils sont là, M. E., ils s'apprêtent à porter sur leurs ailes vos vœux et vos serments. Eh bien ! c'est en face de cette respectable assemblée que, tout à l'heure, vous allez parler individuellement et à haute voix ! O mon Dieu ! comme vous allez être glorifié par ces chers enfants !

Vous êtes bien impatients d'accomplir déjà cet acte solennel ; mais permettez que je le retarde encore un moment. Vous le ferez avec plus de foi, plus de piété, quand vous aurez compris que cette cérémonie vous procure à vous-mêmes d'inappréciables avantages. Par le renouvellement des vœux de votre baptême, vous vous assurez un droit à des grâces toutes spéciales, toutes particulières de la part de Dieu. Vous portez un coup fatal à l'ennemi de votre âme et vous vous replacez dans votre innocence baptismale.

II. 1° Et d'abord, M. E., vous obtenez un droit particulier à des grâces de privilège. Après le renouvellement des vœux du baptême, vous appartenez donc à Dieu à un double titre : d'abord comme des enfants appartiennent à leur père, comme des créatures appartiennent à leur créateur ; mais vous lui appartenez aussi au titre de créatures qui se sont librement données. Par conséquent, ses grâces les plus précieuses, Dieu vous les doit. Ne craignons pas, M. E., d'imposer des obligations à Dieu. Oui ! il vous doit

des grâces, d'abord parce que jamais il ne se laisse vaincre en générosité; et puis, lui qui nous recherche alors même que nous sommes pécheurs, lui qui a des préférences si tendres et si nombreuses, lui, le père du prodigue, est-ce qu'il ne serait pas ému de charité et de compassion en entendant un petit enfant qui, au jour de sa première communion, de sa voix candide et fraiche, lui dit : « O mon Dieu! je vous trouve si bon, je suis si bien auprès de vous, que je veux y rester toujours ; j'abandonne donc le monde, mais faites que je me mette entre vos bras, cachez-moi dans votre cœur, c'est là que je veux rester toujours.... » Dieu s'émeut; il adopte cet enfant qui devient l'enfant de son cœur. Je devrais encore vous dire qu'il est obligé à vous protéger, par intérêt pour sa gloire, car, dans le renouvellement des vœux du baptême, il va exister entre vous et le bon Dieu comme une sorte de solidarité d'honneur, semblable à celle qui existe entre le père et ses enfants. Vous comprenez donc qu'il est engagé, et par son cœur et par le soin de sa gloire, à vous protéger particulièrement après cette belle cérémonie.

2° En second lieu, vous avez porté un coup fatal à l'ennemi de votre âme. Il va entendre le triple renoncement que vous allez faire de sa personne, de ses pompes, de ses œuvres, et ce sera pour lui une humiliation très amère. Mais attendez-vous-y, demain, après demain, les jours suivants, le démon viendra rôder autour de vous pour vous tenter ; car, hélas ! M. P. E., tant que nous serons sur la terre, nous serons exposés au mal. Mais, voulez-vous le faire fuir jusqu'au fond des abimes ? dites-lui : Je renonce à toi, Satan : ajoutez (et il frémira de rage), ajoutez : Je suis à J.-C. et pour toujours ! En vérité, je vous le dis, quand tous les démons vous environneraient, quand vous seriez à deux doigts de l'abime éternel, si

vous poussez avec foi ce cri de victoire, vous ne succomberez pas, non, vous ne succomberez jamais.

3° Enfin, le renouvellement des vœux de votre baptême va vous placer au même point où vous étiez au jour où vous l'avez reçu. Il n'est pas rare que, du sein de l'auditoire de la première communion, voyant un petit enfant porté aux fonts baptismaux, on se dise : Ah! si moi aussi, aujourd'hui, je recevais la grâce de la justification originelle, comme je la conserverais avec soin, comme je prendrais garde de l'obscurcir en moi ! M. E., ne jalousez pas vos frères et vos sœurs, je vais rétablir l'égalité entre vous tous. Voilà le moyen merveilleux qui va vous placer au même point où vous étiez en sortant des fonts de votre baptême : c'est le renouvellement des promesses que vous allez faire. Et que vous manque-t-il, en effet ? Ah ! je vous comprends, une chose vous attriste : je suis bien disposé à ce moment, dites-vous, mais le souvenir du passé m'effraie, on ne peut plus avoir confiance en moi : et puis demain, dans quelques jours, tels et tels amis, telles et telles compagnes viendront de nouveau me tenter ; je suis faible, j'ai donné des gages de ma faiblesse et je succomberai ! O pauvre enfant, je ressens pour vous une tendre compassion. Non ! non ! ne craignez pas : par le renouvellement des vœux du baptême, vous allez être réhabilité devant vos maîtres et vos parents, vous allez faire savoir à ceux dont vous pourrez redouter la mauvaise influence que vous avez pris un parti irrévocable. Par cette cérémonie, tous vos scandales vont être réparés, tous vos liens rompus sans efforts ; on va savoir que vous êtes un enfant converti, entièrement converti ; on s'attend donc de votre part à des changements innombrables. On serait même étonné si, à la suite de votre première communion, de votre première retraite, vous étiez toujours

le même, si vous n'étiez pas devenu modeste, laborieux, véridique. On aidera donc à votre conversion.

Ainsi, M. C. E., il ne vous manque plus rien. Oh! qu'elle est belle la cérémonie du renouvellement des vœux de notre baptême! Comme elle correspond bien au désir de nos cœurs, aux dispositions de nos âmes en ce jour! Eh bien! M. C. E., je ne veux pas retarder davantage cet heureux moment....

Faites appel à tout ce qu'il y a de foi dans vos âmes. Parents chrétiens, soyez attentifs; anges du ciel, accourez pour la plus grande gloire de Dieu, pour l'honneur de la sainte Eglise. Levez-vous, Enfants, restez tournés vers la chaire, et, la main droite sur votre cœur, répondez sans crainte, à haute et intelligible voix, mais sérieusement, avec l'esprit de la foi, en pensant que J.-C. est là dans son tabernacle, qu'il nous voit et qu'il va entendre chacun de vous.... Vous allez donc répondre, n'est-ce pas, comme si vous étiez en présence même de Dieu.

Croyez-vous en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre? — J'y crois. — Croyez-vous en J.-C., son Fils unique, qui a été crucifié, qui est mort et qui est ressuscité? — J'y crois. — Croyez-vous au Saint-Esprit, à la sainte Eglise catholique, à la rémission des péchés, à la vie éternelle? — J'y crois.

Eh bien! M. E., voilà votre intelligence, ce qu'il y a de plus précieux en vous, la voilà dédiée, la voilà consacrée à Dieu par la foi. Arrivons au cœur maintenant, aux sens; chassons-en le démon. Répondez toujours, ne craignez pas, donnez expansion à tous vos sentiments.

Renoncez-vous à Satan? — J'y renonce. — A ses pompes? — J'y renonce. — A ses œuvres? — J'y renonce. Ah! M. C. E., eh bien! maintenant courage! Complétons, résumons cette délicieuse consécration : A qui désormais

voulez-vous appartenir? — A J.-C. — Pour combien de temps? — Pour toujours. M. E., quel beau spectacle vous me présentez là! ah! pourquoi le monde tout entier n'en est-il pas témoin; pourquoi les murailles de ce temple ne s'écartent-elles pas! Oh! il faut redire encore une fois ce serment. Pères, mères, cherchez bien votre petit garçon, votre petite fille, regardez-les bien, tâchez de distinguer leur voix au milieu de ce concert de louanges, afin de leur rappeler un jour leur promesse! O Jésus, il me semble vous voir au fond de votre tabernacle, tout rayonnant d'amour et de grâces! Enfants, à la porte de ce temple, le monde viendra vous solliciter et vous montrer le spectacle, les pompes funestes du péché, eh bien! dites-moi: à qui voulez-vous appartenir? — A J.-C. — A J.-C., mais d'autres que vous l'ont dit, et puis, deux ans, trois ans après, hélas! ils n'étaient plus enfants de J.-C.; vous, pour combien de temps?.... — Pour toujours.

Asseyez-vous, M. E. Ah! nous n'avons plus pour vous assez de félicitations, nous n'avons plus dans le cœur assez de charité pour vous chérir comme vous le méritez. Je n'ai plus, M. P. E., assez de bénédictions pour les répandre sur vous.

J'ajouterai un mot, et ce mot je l'emprunte à S. Chrysostome, qui disait, dans une circonstance analogue: « Voyez bien la milice dans laquelle vous venez de vous engager; elle a Dieu pour chef, les anges pour protecteurs; les soldats qui sont dans cette milice ont pour bouclier la foi; pour casque, l'espérance; pour cuirasse, la justice, et pour glaive, la prière et la parole de Dieu. » Rappelez-vous bien le serment que vous venez de prononcer; c'est le serment solennel fait dans l'église en présence de J.-C. Vous êtes liés et si, dans deux ou trois ans, vous cessiez de venir vous confesser, de faire vos pâques, si vous abandonniez la religion, je serais en droit, moi qui ai été té-

moin de ce serment, de vous dire en face : Vous êtes un lâche, vous êtes un parjure ! Ah ! respectons les serments, M. C. E., et surtout ceux qui ont Dieu pour objet. N'oubliez jamais cette parole : Mon Dieu, je suis à vous ; Satan, je te renonce. Cette parole sera comme le bâton qui vous soutiendra, elle sera comme une épée qui vous défendra, elle sera comme une tour qui vous protégera.

Fidèles, parents et chrétiens, bons pères et tendres mères, nous avons besoin de vous parler aussi. Et d'abord, nous éprouvons le besoin de vous remercier avec effusion de votre confiance, vous qui nous avez abandonné vos chers enfants, et aussi du zèle avec lequel vous avez secondé nos efforts auprès d'eux. Maintenant, notre tâche est finie. Elle était bien grande la tâche du ministre de Dieu ; nous l'avons menée à bonne fin. Mais la vôtre devient plus grave, votre responsabilité devient immense. Entendez la religion vous dire avec émotion ce que la fille de Pharaon disait à la mère de Moïse : *Accipe puerum istum*, prenez ce petit enfant ; je l'ai trouvé dans le naufrage, je l'ai sauvé des eaux. Il était déjà gâté, peut-être perverti, affaibli au moins, par le monde, et nous vous le rendons purifié, beau comme un ange de Dieu. Eh bien ! prenez ce petit enfant, vous dit la religion, *et nutri mihi*, et élevez-le pour moi. *Pour moi :* parents, entendez-le bien, non pas pour les affaires, non pas pour les plaisirs, non pas pour le monde, mais élevez-le pour Dieu, pour la vertu, pour l'éternité.... Et ainsi vous l'élèverez pour vous aussi : *Accipe puerum istum et nutri mihi.*

Ah ! bons parents, il me semble que je suis à votre place. Que vous devez être heureux aujourd'hui, touchés bien plus qu'à votre première communion à vous-mêmes ! Cependant, vous le dirai-je, une pensée pleine de tristesse traverse mon cœur, et a douloureusement préoccupé peut-

être vos chers enfants aujourd'hui. Permettez-moi, pour me faire bien comprendre, de vous rapporter un trait touchant emprunté à la cérémonie de ce jour. Une jeune enfant venait de faire sa première communion. Après la sainte messe, sa famille la ramène triomphalement à la maison paternelle, où une petite fête était préparée pour cet ange de la terre. La pauvre enfant recevait avec tristesse et langueur les empressements et les caresses de son père, de sa mère et de ses aïeuls. Tu es triste, lui dit son père, qu'as-tu donc? Et l'enfant, dissimulant sa peine, disait qu'elle n'éprouvait rien ; mais on voyait ses larmes qui coulaient silencieusement le long de ses joues. Ma fille, lui dit son père, ah ! ouvre-toi donc, voyons ! sois confiante, dis-moi ce que tu peux éprouver, est-ce que quelque chose manque à ta toilette? — O mon père, non ! je suis comblée des dons de votre générosité ! Et l'enfant pleurait davantage. — Eh bien ! qu'est-ce donc, aurais-tu quelque doute sur ta première communion, aurais-tu caché quelque chose à ton confesseur? — Non ! père, non ! j'ai tout dit, je me sens bien en paix avec le bon Dieu ! Et elle regardait longuement son père, longtemps.... et elle le voyait à travers ses larmes. Le père se jette à ses pieds, la prend sur ses genoux : Enfant, fille chérie, dis-moi ce que tu éprouves? — Vous le voulez, père? — Oui ! enfant, je t'en aimerai davantage. — Eh bien ! je vais vous le dire : La petite fille du portier a fait sa communion aussi aujourd'hui. — C'est vrai ! mon enfant. — Eh bien, après la communion des enfants, elle a vu son père et sa mère s'approcher de la table sainte et recevoir le bon Dieu comme elle et avec elle ; et votre petite fille à vous, elle était toute seule. Vous étiez bien dans l'église, mais vous ne m'avez pas accompagnée au banquet des anges ! Et l'enfant sanglotait. Ah ! le pauvre père fut vaincu : « C'est

vrai, ma fille, ma pauvre enfant, c'est vrai : eh bien! console-toi, je n'étais pas à ta première communion, mais à ta seconde, ah! j'y serai. » Et, en effet, quinze jours après, dans la chapelle solitaire de l'église paroissiale, on voyait agenouillé un père à côté de sa fille vêtue de blanc comme une première communiante : c'était la seconde communion de cette enfant et la seconde communion de son père! Ah! vos pauvres enfants, dans ce moment-ci, mes frères, ils sont émus; est-ce que vous ne pensez pas que leur joie n'aurait pas été plus vive, s'ils eussent vu leur père, leur mère, assis à côté d'eux et avec eux à la table des anges?.... Enfants chrétiens, vous êtes tout-puissants sur le cœur de vos parents; eh bien! ce soir, en rentrant, demandez aussi à votre père, à votre mère, demandez-leur de vous accompagner bientôt au banquet eucharistique.

Pères et mères, formez-vous des familles chrétiennes : alors la joie sera grande. Sans doute, il y aura des séparations inévitables, mais les rangs de la famille se reformeront après la mort, et tous, parce que tous vous aurez été fidèles, vous vous retrouverez dans le ciel pour vous aimer toujours et ne vous quitter jamais.

ALLOCUTION DE L'ABBE BONNARDEL

Pour la renovation des vœux du baptême

Vota mea Domino reddam in conspectu omnis populi ejus.

Je renouvellerai les vœux que j'ai faits au Seigneur, en présence de tout son peuple. (*Ps.* CXV.)

Après avoir reçu votre Dieu à la table sainte, M. C. E., vous avez pris, sans doute, la résolution la plus sincère et

la plus ferme de lui rester fidèles jusqu'à la mort. Vous voulez lui faire les protestations les plus solennelles d'observer les vœux que vous fîtes sur les fonts sacrés du baptême, par l'organe de votre parrain et de votre marraine. Vous allez les ratifier, ces promesses et ces serments, pour témoigner à J.-C., qui a daigné vous nourrir de sa chair adorable, que rien ne sera capable de vous séparer de lui, et que vous voulez lui consacrer votre cœur jusqu'au dernier de vos soupirs. Vous allez protester que la loi du Seigneur sera toujours la règle de votre conduite, que vous déclarerez une guerre éternelle au démon et à ses œuvres, au monde et à ses maximes. Quel heureux moment pour vous, M. E. ! Quels engagements sacrés vous allez contracter ! le ciel et la terre se rendent attentifs à vos paroles et aux sentiments de vos cœurs.

Et vous tous, M. C. F., dans ce jour auguste où vous avez été témoins de la cérémonie touchante qui a attendri vos cœurs, vous voulez, sans doute, à l'exemple de ces enfants, réitérer vos serments de prendre le Seigneur pour votre partage, et de vous dévouer sans retour à son service. Heureux si vous êtes désormais fidèles à cet engagement ! prions ensemble l'Esprit-Saint qu'il vous la donne, cette fidélité.

Pour exciter en vous les sentiments d'une juste reconnaissance, rappelez ici cet heureux jour, où de pieux parents vous conduisirent pour la première fois dans nos temples, et où, sur les fonts sacrés, vous eûtes le bonheur de devenir chrétiens par le baptême.... Qu'étiez-vous avant d'avoir reçu ce divin sacrement? Hélas ! enfants infortunés d'un père prévaricateur, son crime devint le vôtre, et le péché d'origine vous rendit, aux yeux du Seigneur, un objet d'anathème. Le ciel s'était fermé sur vos têtes, l'enfer était ouvert sous vos pieds. Objet d'horreur aux yeux du

Dieu de sainteté, que seriez-vous devenus s'il n'eût écouté que les cris de sa justice, s'il vous eût laissés périr comme tant d'autres, sans être régénérés par ces eaux salutaires, qui vous purifièrent de vos souillures ?

Qu'il soit donc à jamais béni, le Dieu des miséricordes, qui jeta sur vous un regard de prédilection : c'est dans cet heureux jour que l'Eglise vous reçut dans son sein, que vous devîntes l'enfant, le membre, le temple d'un Dieu ! un Ange gardien vous fut donné pour vous protéger et vous défendre.

Mais avant de vous conférer le baptême, le ministre du Seigneur vous interpella, et vous dit : Renoncez-vous au démon ? et vous répondîtes, par l'organe de votre parrain : J'y renonce. Renoncez-vous à ses œuvres, à ses pompes ? et vous répondîtes : J'y renonce. Vous vous engageâtes à renoncer aux maximes du siècle, à tout ce que le monde recherche et estime. Les Esprits célestes, dit saint Jérôme, écrivirent vos promesses et vos serments dans le livre de vie. L'encre qu'on employa, c'est le sang de J.-C. ; l'auguste caractère du sacrement en fut le sceau. On les garde dans les archives du ciel, ces promesses : et à l'heure de votre mort, le souverain juge vous les présentera pour être la règle de l'arrêt qui décidera à jamais de votre sort.

En devenant chrétiens, vous avez donc renoncé au démon, c'est-à-dire aux pensées qu'il suggère, aux désirs qu'il inspire, aux passions qu'il fomente. Vous deviez donc le regarder comme votre ennemi le plus dangereux, et lui déclarer une guerre implacable. Ses œuvres étant autant d'iniquités, il fallait donc en préserver votre âme. L'orgueil et la vanité étant des vices, il fallait donc vous en garantir. Vous deviez frémir à la seule ombre du vice ; les discours, les lectures, les tableaux, les parures qui portent au péché, devaient exciter en vous la plus vive horreur.

Vous aviez promis, vous aviez juré que le monde, ses pompes, ses spectacles, ses danses, ses bals, ses modes, ne seraient qu'un objet d'anathème à vos yeux; que vous combattriez ses maximes comme des erreurs, et que ses scandales exciteraient toujours en vous une haine sainte. Vous vous étiez engagés à marcher sous les étendards de J.-C. votre chef, et à faire de l'Evangile la règle de votre conduite. Voilà vos devoirs : tels furent vos serments en devenant chrétiens.

Avez-vous été fidèles à les remplir? Que vous dit votre jeunesse? que rappelle à votre souvenir un âge plus avancé? Loin de combattre le démon, ne l'avez-vous pas choisi pour maître? Le monde n'a-t-il pas perverti votre cœur par ses goûts, ses plaisirs, ses fètes, ses honneurs? Qu'est devenue cette robe d'innocence, dont votre pasteur vous revêtit sur les fonts du baptême? Il vous dit, en vous la donnant, qu'il vous la redemanderait au grand jour du jugement, et que si vous ne pouviez la montrer sans tache, cette robe précieuse, teinte du sang d'un Dieu, serait changée en un vêtement de feu qui vous tourmenterait pendant toute l'éternité.

Je vous le demande, M. E., répondez, n'avez-vous jamais fait de péchés mortels? avez-vous toujours vécu innocents? Si, après avoir promis avec serment de renoncer à Satan, de vous attacher à J.-C., et de le prendre pour chef et pour modèle, vous êtes devenus parjures, tremblez au souvenir de ce que vous allez entendre.

L'empereur Julien, après avoir embrassé notre sainte religion, eut le malheur de devenir apostat. Transporté de fureur contre Jésus-Christ et son Evangile, rougissant d'être chrétien, pour en effacer, autant qu'il était en lui, le caractère, il fit offrir un sacrifice en l'honneur des faux dieux; et, plongeant ses mains dans les entrailles ensan-

glantées des victimes immolées au démon, il prononça cet horrible blasphème : *Les dieux du paganisme, voilà les dieux que j'adore; anathème à Jésus-Christ, je renonce à l'Evangile.*

Vous frémissez d'horreur sans doute, M. E., à ces paroles, et vous bouchez vos oreilles pour ne pas les entendre ; mais, nouveaux Juliens, ne vous êtes-vous pas rendus coupables de son apostasie? Il renonça à son caractère de chrétien : n'avez-vous pas déshonoré par vos péchés ce saint caractère? Il brûla de l'encens aux faux dieux : n'avez-vous pas rendu vos hommages à l'esprit de ténèbres, en vous déclarant ses esclaves? Il dit anathème à l'Evangile : n'y avez-vous pas renoncé, en violant les maximes qu'il renferme? Vous avez donc été infidèles, vous avez donc été parjures!

Ah! combien, parmi ceux qui m'écoutent, doivent en ce moment se rappeler, avec la douleur la plus amère, ce jour infortuné qui fut l'écueil de leur vertu, ces années malheureuses dont les instants furent marqués par de nouveaux égarements! Combien qui doivent, honteux et confus, s'écrier en ce moment, du fond de leur cœur, avec les regrets les plus amers : Oui, je l'ai perdue cette robe d'innocence; oui, je l'ai perdu cet habit précieux; je l'ai roulé dans la boue de mes passions....

Cependant, loin de me livrer au désespoir, un souvenir ranime ma confiance. Nouveau prodigue, je viens en ce jour me jeter aux pieds du plus tendre des pères, pour solliciter mon pardon; je les arroserai de mes pleurs, et il se laissera attendrir.

J'ai été perfide, j'ai été parjure, il est vrai, en violant les serments les plus sacrés; mais désormais, je le jure à la face du ciel et de la terre, je serai fidèle jusqu'à la mort aux promesses que je fais, en ce jour, sur les fonts sacrés.

M. C. E., et vous tous, M. C. F., vous voulez sans doute renouveler sincèrement les promesses de votre baptême, que vous avez eu le malheur de violer; car s'il y avait ici des pécheurs obstinés à les transgresser encore, qu'ils sortent, qu'ils sortent de ce temple ; nous ne voulons ici ni parjures ni apostats.... Que dis-je? non, non sans doute, il n'en est aucun parmi vous qui ne soit disposé, dans toute la sincérité de son âme, à renouveler des vœux qui sont autant de liens sacrés qui vont l'unir à son Dieu d'une manière irrévocable.

Disons-le donc ici d'une voix unanime, et disons-le avec un cœur sincère :

Esprits célestes, qui fûtes les dépositaires de mes premiers vœux, que j'ai si souvent violés, en recueillant les témoignages de mon sincère repentir, daignez écrire, dans le livre de vie, mes nouvelles promesses. Anathème, et mille fois anathème au démon, dont j'ai été si longtemps le captif! Sors, esprit immonde, sors de mon cœur, si tu en avais l'empire encore. Anathème, et mille fois anathème au monde imposteur qui m'a séduit! Oui, c'est dans toute la sincérité de mon cœur que je renonce pour toujours à ses joies insensées, à la licence de ses danses, de ses modes et de ses parures.

Je veux désormais n'appartenir qu'à vous, ô mon Dieu! Après vous avoir été si longtemps infidèle, vous ne devriez pas me souffrir à vos pieds, mais me précipiter dans l'enfer pour me punir à jamais. Cependant, j'ose l'espérer de vos bontés, vous vous laisserez fléchir par les larmes d'un repentir sincère; vous daignerez agréer les hommages, quoique tardifs, d'un cœur contrit qui déplore ses infidélités. Je m'engage à être votre disciple, ô divin Jésus! à vous écouter comme mon maître, à vous imiter comme mon modèle, à suivre tous vos commandements, et je

renonce pour toujours à Satan, à ses pompes et à ses œuvres.....

Vous les avez entendues ces paroles; vous en avez retenti, voûtes sacrées du temple du Seigneur. Mais s'ils viennent un jour à violer leurs serments, perdez votre insensibilité, armez-vous contre des ingrats, accusez-les, élevez-vous contre des sacrilèges infracteurs de leurs promesses, déposez hautement contre des parjures et des traitres.

Ah ! Seigneur, préservez ces chers enfants d'un si grand crime; rendez-les fidèles aux promesses qu'ils vous font. Q'au moment de leur mort, ils présentent la robe d'innocence que vous venez de leur rendre, et qu'ils reçoivent de votre main libérale la récompense éternelle que vous promettez à leur fidélité.

Après la rénovation des promesses

M. C. E., les promesses que vous venez de faire à J.-C., et toutes les grâces dont il vient de vous combler, méritent sans doute que vous lui restiez fidèles jusqu'à la mort. Si vous aviez le malheur de tomber dans une faute mortelle, après avoir reçu dans votre âme le Dieu de sainteté, vous vous rendriez coupables du mépris le plus injurieux, de l'ingratitude la plus noire, de la perfidie la plus détestable. Ainsi, lorsque désormais le démon, jaloux de vous ravir le précieux trésor que vous possédez, voudra vous séduire et vous provoquer à redevenir infidèles, répondez-lui avec une sainte indignation : Quoi ! j'offenserais encore le père le plus tendre, le bienfaiteur le plus généreux ! Ah ! si je me rendais coupable d'une telle indignité, je dirais, par la dépravation de mon cœur : Le Seigneur m'avait comblé de ses faveurs : qu'il reprenne ses dons,

je les rejette ; il était jaloux de régner dans mon âme : je préfère que Satan y exerce son empire. Le Dieu des miséricordes me préparait une brillante couronne dans le ciel : je renonce à ce bonheur, pourvu que mes sens soient satisfaits.

Ce langage vous fait frémir, sans doute, M. E. : telle serait cependant la noirceur de vos sentiments si vous bannissiez de vos cœurs, par un péché mortel, celui qui en fait maintenant la félicité et l'inonde des délices les plus ineffables.

La persévérance est un don de Dieu, qu'il ne doit à personne; mais il a promis de l'accorder à celui qui la demandera avec humilité et avec instance. Un des moyens les plus efficaces pour l'obtenir, c'est de se préserver de la présomption, et de mettre en Dieu seul sa confiance. Redoutez votre faiblesse, M. C. E.; loin de vous exposer aux dangers, éloignez-vous-en avec soin : veillez sur votre esprit pour le captiver ; sur votre cœur, sur vos sens. Fuyez tous les objets qui pourraient vous séduire, les mauvaises compagnies, les plaisirs du monde ; souvenez-vous que c'est déjà être vaincu que de croire qu'on n'a rien à craindre. Traitez votre corps comme le plus dangereux de vos ennemis ; loin de lui accorder toutes les satisfactions qu'il demande, réduisez-le en servitude par des mortifications convenables à votre âge.

Je vous l'ai déjà dit, M. C. E., un des moyens les plus propres pour maintenir en vous les sentiments de piété que vous avez eu le bonheur de puiser à la sainte table, c'est de vous approcher fréquemment du Dieu de sainteté qui les a mis dans votre âme. L'ennemi de votre salut redoublera de jour en jour ses artifices pour vous inspirer du dégoût pour le pain des forts, afin de vous affaiblir et de vous vaincre. Quand vous sentirez ce dégoût, rappelez-

vous aussitôt la promesse que vous venez de faire au pied de l'autel, et ne manquez pas de vous approcher chaque mois des sacrements.

Recourez souvent à la divine Marie, pour obtenir, par sa puissante intercession, le bonheur de marcher jusqu'à la mort dans le chemin de la vertu. Elle a, comme son divin Fils, une tendre prédilection pour les enfants, et se plaît à les protéger. Si vous voulez qu'elle vous soit favorable, faites souvent des prières en son honneur, et surtout étudiez-vous à suivre ses exemples.

Recourez souvent à votre Ange gardien, adressez-lui vos vœux, il les fera exaucer. Il est toujours à vos côtés ; respectez sa présence. Lorsque le démon voudra vous solliciter à faire des actions dont vous rougiriez devant les hommes, dites-vous à vous-même : Quoi ! j'oserais faire, en présence de mon Ange gardien, ce que je craindrais de faire en présence des créatures ! Non, non, il n'en sera pas ainsi.

Parents, ou maîtres de ces heureux enfants, répétez-leur souvent ces avis. Rappelez-leur fréquemment et les grâces que Dieu leur a faites en ce grand jour, et les promesses qu'ils ont faites sur les fonts sacrés. Veillez sur eux plus que jamais ; ne négligez rien pour les conserver dans l'innocence que Dieu leur a rendue : il vous en demandera un compte rigoureux.

Mon Dieu, vous me les aviez confiés ; j'ai fait mes efforts pour les rendre dignes de vous plaire. Achevez, par votre grâce, ce que vous avez commencé par mon ministère ; qu'ils persévèrent dans votre amour jusqu'à leur dernier soupir, afin qu'après avoir fait ma consolation sur la terre, ils soient ma couronne dans le ciel.

ALLOCUTION DU R. P. PONTLEVOY, S. J.

Mane nobiscum, Domine, quoniam advesperascit.

Seigneur, demeurez avec nous parce que le soir est venu. (*Luc.*, XXIV, 29.)

M. C. E., le saint Evangile raconte qu'un jour deux disciples du Sauveur, qui étaient tristes et découragés, s'en allaient de Jérusalem à Emmaüs. Heureusement, le Dieu sauveur les rejoint sur la route ; il les console par sa parole, qui rallume dans leurs âmes la foi et l'espérance, et bientôt il leur rompt le pain de vie, un pain mystérieux qui, sans doute, était pour eux leur première communion ; et le Sauveur faisant semblant de les quitter, ses disciples le pressèrent en lui disant : Ah ! Seigneur, demeurez donc avec nous parce que le soir est venu : *Mane nobiscum, Domine, quoniam advesperascit.*

M. C. E., vous vous en alliez bien tristes et comme égarés dans ce chemin de la vie, ne sachant pas d'où vous veniez, où vous iriez. Grâce à Dieu, le bon pasteur de vos âmes vous a rejoints aussi, il vous a consolés, il vous a ranimés par sa parole ; ce matin il vous a donné le gage vivant du salut. Oh ! vous êtes heureux maintenant, M. C. E. ! Il est si grand, votre bonheur, qu'en se partageant, il suffit à tous ceux qui vous aiment. Voyez si la sainte Eglise, notre mère, n'est pas en fête ! A cause de vous, elle déploie ses ornements de fête, elle entonne ses plus joyeux cantiques. Ce matin, le pasteur vénéré qui a la charge de vos âmes tressaillait d'espérance en vous donnant à chacun le corps sacré du Seigneur ; et quand il vous disait : Que le corps de J.-C. garde votre âme pour la vie éternelle, il pensait en son cœur, il pensait qu'en

déposant sur vos lèvres le gage certain du salut, il introduisait en quelque sorte vos âmes dans les cieux. Et ces prêtres, M. C. E., qui, depuis longtemps, travaillaient à vous instruire, leurs fatigues étaient sans doute allégées par la charité et le dévouement; ils sont consolés aussi, ils sont réjouis et récompensés de ces fatigues, car la première de leurs récompenses, c'est de vous faire du bien. Enfin, M. E., il y a fête dans vos familles : c'est à vos parents bien-aimés de dire ce qu'ils ont senti aujourd'hui. Oh ! comme ils vous suivaient des yeux ce matin, comme ils vous suivaient du cœur, lorsque vous vous approchiez de la sainte Table ! Lorsqu'ils ont vu le Dieu qu'ils adorent venir s'unir et se confondre avec l'enfant qu'ils chérissent, comme ils disaient : Parlez, Jésus, soyez doux, Sauveur, pour mon enfant ! Comme ils disaient : O mon enfant, devenez aujourd'hui l'enfant de mon Dieu !

C. E., il y a donc, vous le voyez, de la joie autour de vous; il y en a aussi en vous; et je dois dire même que vous avez reçu tant de grâces dans ce jour, que vous pouvez les répandre autour de vous comme à pleines mains. Jusqu'ici les bénédictions suivaient l'ordre de la nature, descendaient de vos parents jusqu'à vous; eh bien ! aujourd'hui, M. C. E., les bénédictions, elles doivent remonter de vous jusqu'à vos parents. Voici le premier jour où il vous est véritablement donné de pouvoir acquitter toute votre reconnaissance. Que je désire pour moi la prière d'un enfant de la première communion ! Oh ! quand il prie, ce n'est plus un ange qui prie seulement : quand il prie, c'est Jésus même qui prie. Ah ! il a Jésus dans son cœur, et c'est vraiment Jésus qui parle par sa voix et qui parle par son cœur ! M. E., ce jour de la première communion, il ne devrait pas passer, n'est-ce pas. Oh ! si nous

pouvions le prolonger! Peut-être le meilleur parti à prendre après avoir communié, ce serait de dire, comme ce vieillard bienheureux qui avait pressé Jésus entre ses bras : « *Nunc dimittis servum tuum in pace* (1); oh ! j'ai communié, je peux donc mourir; j'ai mon viatique, je puis donc voler à la gloire; » le mieux, ce serait d'aller faire son action de grâces dans le paradis. Vous, M. C. E., vous n'avez pas à mourir encore, vous avez à vivre, et, croyez-moi, nous allons pouvoir prolonger le jour de la première communion, le prolonger jusqu'à l'Eternité; *Mane nobiscum, Domine, quoniam advesperascit;* oui, M. E., le soir est venu sans doute, et cependant le Seigneur va demeurer avec vous.

Je viens, M. C. E., pour réaliser en vous ce désir, vous exposer, vous expliquer une proposition de N.-S. J.-C. Nous allons la soumettre à une rapide délibération, et, enfin, vous allez vous-mêmes exprimer votre résolution.

Voici donc la proposition de N.-S. J.-C., la voici en propres termes ; il vous dit : « Si vous voulez venir après moi, il est nécessaire de travailler avec moi, et alors, et enfin, au travail sera proportionnée la récompense. » « Si vous voulez, » M. C. E., voilà les termes dont il se sert, « si vous voulez venir après moi ! » Quoi, si vous voulez? Voilà donc la volonté souveraine de Dieu, cette volonté très positive, qui se subordonne à une condition qui dépend de vous? On dit quelquefois, M. E., et c'est une locution vulgaire, que l'on peut tout et que l'on fait tout avec un *si;* cela est très vrai dans l'ordre naturel, mais cela est-il vrai dans l'ordre surnaturel, dans l'ordre chrétien, dans l'ordre du salut? Oui, M. E., on fait tout et l'on peut tout avec un *si;* avec un *si* on fait un saint,

(1) *Luc.*, II, 29.

avec un *si* on s'empare des cieux. « Si vous voulez. » Si vous voulez! voilà donc la condition qui est sous votre main : vous pouvez étendre la main si vous le voulez et vous emparer de la vie éternelle : *apprehende vitam æternam* (1), « si vous voulez venir à moi. »

« Seigneur Jésus, mon maître, avant que j'aille après vous, dites-moi donc seulement, car j'ai besoin de le savoir, dites-moi, puisqu'il s'agit d'aller après vous, par où devez-vous passer et où devez-vous arriver, car je devrai suivre le même chemin, je devrai arriver au même terme? Par où vous devez passer! La sainte Écriture me le dit : vous avez passé par le chemin du Calvaire, vous avez laissé depuis la crèche jusqu'à la croix des vestiges arrosés de sueur, de larmes et de sang. Voilà par où vous avez passé; que ce chemin est beau! Mais aussi, de cette croix, vous vous êtes élancé et vous êtes monté jusqu'au trône de votre père; oh! que ce terme est désirable, qu'il est magnifique! Et vous avez laissé, depuis le Calvaire jusqu'au plus haut des cieux, un sillon de lumière et de gloire pour nous tracer la route. Seigneur Jésus, je veux aller après vous! Quelles sont seulement les conditions que vous me proposez? Qu'est-ce que vous demandez de moi? » Le voici, C. E.; si vous voulez aller après Jésus, il est nécessaire de travailler avec lui, il est nécessaire, c'est une nécessité à laquelle personne au monde ne pourra se soustraire, M. C. E., Jésus lui-même a voulu la subir. Marie, la reine des saints, après elle tous les saints, ont dû subir cette même nécessité, il est nécessaire, dis-je, de travailler. Aimons cette franchise de N.-S. J.-C. Oui, il dit bien les choses comme elles sont, il présente même, tout d'abord, ce qu'il y a de plus difficile, de plus

(1) *Tim.*, VI, 12.

laborieux, de plus rebutant ce semble : « Il est nécessaire de travailler avec moi. »

Mes enfants, le démon ne parle pas ainsi, lui; il est menteur, il n'a que des promesses. D'abord il dit : Venez donc, je vous donnerai tout ce que vous voudrez. Il montre la gloire, le plaisir, les biens du monde. Je vous donnerai tout cela, dit-il, le malheureux, le misérable, le menteur, ce roi de l'abime; mais il ne peut donner que des places dans son royaume, M. C. E.; aussi, quand il fit cette proposition à Notre-Seigneur, il lui répondit : *Vade retro, Satanas*, arrière, Satan, retire-toi, tu n'es qu'un menteur !

M. C. E., Notre-Seigneur n'est pas ainsi, lui; il est la vérité même. Il dit les choses telles qu'elles sont : oui, il sera nécessaire de travailler, mais, remarquez-le bien, « de travailler avec moi, » dit-il; « vous ne serez pas seuls, mais vous travaillerez comme j'ai travaillé moi-même, vous travaillerez après moi, vous travaillerez pour moi. » Et c'est là une compensation : lui, il a porté ma croix, et moi je ne porterais pas son joug ! Il a bu jusqu'à la lie du calice, et moi je refuserais de boire une seule goutte ! Oh ! travailler avec J.-C., être même sur la croix avec J.-C., combattre, souffrir, mourir avec J.-C., mais c'est la félicité, mais c'est la gloire ! Combattre avec J.-C. ! Il y a d'ailleurs, remarquez, dans cette parole, il y a une grande leçon encore. Le Seigneur nous fait entendre que si nous ne voulons pas travailler avec lui, nous serons réduits à travailler sans lui. Car, quelque parti que nous prenions, il faut bien nous y attendre : sur la terre, c'est là une loi qui pèse sur tous les hommes, il faut travailler, il faut souffrir avec J.-C., ou bien sans J.-C. ! Sans J.-C., mais alors, c'est travailler avec le démon, c'est travailler pour le démon, mais alors c'est travailler sans consolation, sans espérance ! Ne vous rappelez-vous pas qu'à sa

mort le Sauveur avait à ses côtés deux pécheurs qui étaient crucifiés l'un à sa droite, l'autre à sa gauche ; ils étaient certes dans les mêmes conditions, ils avaient à subir le même supplice. L'un, cependant, se sanctifiait sur cette croix, et de cette croix montait aux cieux ; l'autre se damnait sur la croix, il souffrait autant que son compagnon d'infortune, il souffrait davantage, parce qu'il ne souffrait pas avec J.-C., il souffrait sans espérance, et, de sa croix, il était précipité dans les enfers.

M. C. E., voilà les conditions qui nous sont faites, et sans doute nous aurons bien un peu à travailler avec J.-C., mais, encore une fois, ce sera avec le divin Maître qui, le premier, a travaillé pour nous, et ce sera avec toutes les consolations qu'il nous propose. Car il ajoute, et voilà la récompense que lui-même propose à la tâche qu'il nous confie : « Au travail sera proportionnée la récompense. » Oui, M. E., cette promesse, elle est certaine, elle est infaillible, et l'effet en sera bien prompt. Car, hélas ! qu'est-ce que cette vie, M. E.? Elle s'en va comme un songe, sa fin viendra bien vite : nous pouvons bien être patients, car nous serons éternels, et le travail n'est pas de longue durée, tandis que la récompense n'aura pas de terme. Oui, au travail, à la générosité du travail, dans le service, dans le dévouement pour N.-S. J.-C., sera proportionnée la recompense, et une récompense éternelle. Voilà, M. E., la proposition que vous fait N.-S. J.-C. : « Si vous voulez venir après moi, il faut travailler avec moi, et au travail sera proportionnée la récompense. »

Cela dit, M. C. E., je vous proposerai une petite délibération qui, je l'espère, sera bien courte. Si nous acceptons cette proposition de N.-S. J.-C., M. E., quel sera notre maître? En quoi consiste son service? Quels seront nos associés, et enfin quel sera notre salaire ?

Quel sera notre maître? Oh ! celui que vous avez reçu ce matin dans votre cœur, mes bien-aimés enfants, le plus grand de tous les maîtres, celui près duquel les créatures ne sont rien ; c'est un maître dont on peut être fier! Oui, un chrétien doit être fier d'appartenir à J.-C. Oh! quel grand Maître! Que je suis fier, moi, M. C. E., d'être son esclave ! Que je voudrais écrire son nom là, sur mon front, de manière à ce qu'il fût lu par tous les hommes; et partout où je me présente, je voudrais qu'on pût dire : voici le serviteur de J.-C. Oh ! oui, je dois être humble, et il ne m'est pas difficile d'être humble quand je me considère moi-même ; mais être fier, cela est facile quand je viens à porter mon regard sur le tabernacle, sur les cieux.

J.-C.! voilà votre maître ; d'ailleurs, s'il est grand, si vous avez lieu d'être fiers de lui, vous avez lieu d'être heureux de lui. Car il est aussi bon qu'il est grand et puissant ; il est si bon que je ne puis le dire assez et que mon cœur s'attendrit rien qu'au souvenir de sa bonté. N.-S., il est si bon que vous ne pouvez le connaître sans l'aimer, C. E., et que plus vous le connaîtrez plus vous l'aimerez ; il est si bon qu'il ne vous traitera pas comme serviteurs, mais comme ses amis et comme ses enfants ; il est si bon que le véritable emblème sous lequel on peut représenter N.-S., c'est un cœur, et c'est lui-même qui s'est dépeint sous ce symbole. J.-C., c'est un cœur qui se remplit de vous tant il est bon. Voilà le maître, C. E., auquel il s'agit de vous donner. Si vous connaissez un autre J.-C. dans le monde, je vous permets d'hésiter ; si vous connaissez quelqu'un qui soit mort pour vous sur la croix, quelqu'un qui vous promette le paradis après votre mort, je vous permets d'hésiter. C. E., voilà votre maître !

Quel est son service? est-il bien pénible, bien dur, bien laborieux? En quoi consiste le service de J.-C.? J'avoue

qu'il s'étend à toute votre vie. Vivre, pour le chrétien, c'est servir J.-C., comme servir J.-C., pour le chrétien, c'est vivre. Mais qu'est-ce que c'est que servir J.-C. ? C'est lui soumettre votre intelligence par la foi. Est-ce bien dur ? Comme il est la vérité même, n'est-ce pas au contraire bien doux, n'est-ce pas au contraire bien consolant, puisque toutes les fois que vous croyez tout ce que le Seigneur J.-C. nous dit, ce qu'il nous révèle, vous êtes sûrs de penser comme Dieu, par conséquent d'avoir pour vous la vérité même ? Qu'est-ce que servir le Seigneur ? C'est pour vous, M. E., lui donner votre cœur. Mais est-ce bien dur d'aimer celui qui est la bonté même, celui que je vous dépeignais tout à l'heure, M. E., celui que vous pouvez voir et contempler dans sa vie et dans son caractère, comme l'Ecriture sainte nous le rapporte, c'est-à-dire dont toutes les actions ont été bienfaits et prodiges, est-ce dur de l'aimer? Qu'est-ce que servir N.-S. J.-C. ? C'est lui dévouer vos bras avec fidélité quand il vous commande de lui obéir. Mais que vous commande-t-il? Il vous commande de vous sauver ; et le servir, c'est vous sauver ! Qu'y a-t-il de meilleur que cela ? Il vous demande de devenir bons, toujours meilleurs : voilà tout son service ; est-ce donc difficile ? Ah ! C. E., encore une fois, quel bon maître nous avons ! et certainement nous ne devons pas hésiter à nous donner tous à Dieu,

Quels sont les associés que vous trouvez dans le service de N.-S. J.-C. ? Si vous êtes ses disciples, si vous devenez ses serviteurs dévoués, eh bien, vous serez en même temps les serviteurs de Marie, vous serez les frères des saints, vous serez les amis des anges, vous serez de plus, et je suis heureux de vous le dire en ce moment, vous serez véritablement les héritiers de vos bien-aimés parents, qui vous entourent encore dans ce dernier exercice

de la retraite ; vous serez les héritiers de leur foi, de leur piété, de leur religion, car certes, c'est bien là le plus précieux héritage qu'ils comptent vous léguer un jour. Mon Dieu! ce serait bien triste pour tout cœur qui vous aime tant, s'ils n'avaient à vous laisser, C. E., pour preuve de leur tendresse, qu'un nom qui doit mourir, qu'un peu de poussière brillante qu'on appelle de l'argent! Qu'est-ce que cela pour des cœurs qui vous sont si dévoués? C. E., vos parents, ils ont des pensées bien plus grandes pour vous, des désirs bien plus vastes, bien plus étendus ; ils veulent vous léguer leur foi qui vous promettra toutes les consolations de cette vie, leur foi qui vous présentera aussi toutes les espérances de l'autre.

Enfin, C. E., quelle sera la récompense de ce service de N.-S. J.-C., de cette consécration que vous allez lui faire? Le voici : vous trouverez avec lui, M. E., et je vous le promets, je vous le promets en face de cet autel devant lequel je ne crains pas d'élever les mains, je ne dis pas les prospérités de ce monde, certes elles ne sont pas durables, et certes ce n'est pas dans les prospérités de ce monde que consiste le vrai bonheur — je vous promets quelque chose de meilleur, si vous êtes les serviteurs de J.-C. Je vous promets la paix d une bonne conscience ; vous l'aurez toujours, dans toutes les épreuves de la vie. Et, pauvres enfants, vous en aurez des épreuves ; vous ne connaissez pas encore la tristesse ; pour ainsi dire, à peine si elle a effleuré la surface de votre âme, et cependant, sans être prophète, je puis le prédire, vous aurez des tristesses, des épreuves. Eh bien, si vous êtes serviteurs du S. J.-C., il n'est pas une épreuve dans la vie, une tristesse, un accident, pas un malheur qui puisse être pour vous sans consolation, parce que vous saurez toujours, au pied de la croix, trouver la force,

trouver la consolation dont vous aurez besoin ; mais surtout, après la paix d'une bonne conscience, la consolation dans les épreuves, la force et la victoire dans le combat, M. C. E., après la croix la couronne, et la couronne immortelle !

ALLOCUTION DE M. LE CHANOINE ALLÈGRE

L'alliance avec le Seigneur

Apponentur ad Dominum fœdere sempiterno.

Les Israélites s'uniront au Seigneur par une alliance éternelle.

M. C. E., ce matin, le ciel se donnait à la terre ! Le Roi immortel des siècles, le Roi de gloire, le fils de Dieu fait homme, descendait sur l'autel, et de là dans vos cœurs. Vous receviez avec lui les trésors célestes et les richesses de l'éternité. Jésus vous donnait son corps, son sang, son âme, sa divinité. Vous étiez riches d'un Dieu !

Quelle insigne libéralité ! Quelle magnifique largesse !

Ce soir, la terre se donne au ciel ! Malgré votre misère et votre indignité, Dieu vous appelle à contracter avec lui une alliance étroite, et même indissoluble, si vous le voulez. Il s'est donné à vous ; vous allez vous donner à lui ! Vous allez consacrer à Dieu votre corps, votre âme, tout ce que vous avez et tout ce que vous êtes. Il sera désormais votre Maître ! Considérons-le dans ce qu'il est, dans le service qu'il demande, et dans la récompense qu'il promet.

I. Quel est-il ce Maître, ce Jésus, que vous avez reçu ce matin ? Il est si grand que les cieux ne peuvent le conte-

nir; si majestueux que les anges se voilent en sa présence; si adorable que tout genou fléchit devant lui sur la terre, dans le ciel et dans les enfers.

Pour lui, les Apôtres ont laissé leurs barques et leurs filets, comme saint Jean et saint Jacques. Des rois et des princes ont abandonné leurs trônes et leurs Etats. Des reines et des princesses ont renoncé à la couronne et aux richesses. Pour lui, tous les jours encore, dans notre siècle si avide de bien-être et de plaisirs, des jeunes gens et des jeunes filles quittent leurs familles, se quittent eux-mêmes, pour pouvoir dire au Sauveur : *Ecce nos reliquimus omnia :* « Voici que nous avons tout quitté pour vous suivre. »

Quel honneur! Soyez fiers d'appartenir à Jésus sur la terre. Que dis-je? Vous l'avez déjà, je le sais, cette noble fierté. Loin de rougir, comme des chrétiens infidèles ou timides, d'appartenir à ce bon Maitre, vous voudriez en ce moment écrire en lettres de feu sur votre front : « Je suis à Jésus ! J'appartiens à Jésus! Je vis pour Jésus! »

Sans doute, vous devez être humbles en vous considérant vous-mêmes, mais il vous est permis de vous glorifier et de vous enorgueillir en portant les yeux vers le ciel, où réside le Tout-Puissant, votre Dieu, et sur le tabernacle où habite le Maitre de la terre, qui est en même temps le Maitre de vos cœurs.

D'ailleurs, s'il est grand, si vous avez raison d'être fiers de lui appartenir, vous avez lieu d'être heureux de le posséder; car il est aussi bon que puissant et grand.

Dieu est si bon qu'il ne vous a pas traités comme des serviteurs, mais comme des amis : *Vos autem dixi amicos.* Il vous a appelés ses enfants, et il vous a permis de lui donner le nom de Père : *Pater noster, qui es in cœlis.* Il est si bon, que le véritable emblème sous lequel on peut

représenter Notre-Seigneur, c'est un cœur; lui-même a apparu sous ce symbole, un cœur embrasé et blessé pour vous, entouré de flammes et couronné d'épines, un cœur qui se remplit de vous, tant il est bon! et qui vous aime jusqu'à la souffrance et jusqu'à la mort.

Voilà le Maître que vous adoptez aujourd'hui! Non, avec un tel Maître, rien ne saurait vous manquer!

Ah! si en dehors de lui, vous connaissiez quelqu'un qui fût mort pour vous sur une croix, qui vécût pour vous dans l'étroite captivité du tabernacle, qui vous promît le paradis après la mort, je vous permettrais d'hésiter.

Mais où trouverez-vous un amour aussi fort, aussi généreux? Qui vous aimera comme Dieu vous a aimés? Dieu est la charité dans sa source : *Deus caritas est.* Lui seul peut être votre Maître et votre Sauveur!

Quel service vous demandera-t-il? Ah! sans doute vous aurez à vaincre vos passions et vos défauts. Être fidèles à la prière, pratiquer le travail et l'obéissance, vous montrer charitables dans vos paroles et vos actions; plus tard, dans le monde, résister à ses entraînements, et rester fermes dans la vertu; tel est le service que Dieu réclamera de vous. Il faudra combattre et lutter. Le royaume des cieux souffre violence; il n'y a que les forts qui le ravissent. Toutefois, ne vous effrayez pas : dans ce chemin de la vertu, qui est au premier abord si rude et si austère, le Sauveur vous a précédés; il a voulu aplanir les aspérités du terrain; il vient vous accompagner, comme l'ange a guidé Tobie voyageur. Rien ne vous coûtera, ou si quelque chose vous coûte, vous serez heureux dans votre sacrifice, car « mon joug, dit le Seigneur, est doux, et mon fardeau léger! » et l'*Imitation* ajoute : « Servir Dieu, c'est régner! »

II. Quelle sera la récompense du service de J.-C.?

Les prospérités d'ici-bas, le bonheur des plaisirs et des richesses, les joies fausses de la terre qui s'usent et s'altèrent si facilement, qui se troublent d'elles-mêmes ? Dieu, qui ne les refuse pas à ses ennemis, ne vous les promet pas ici; elles seraient insuffisantes pour un tel jour et dans un tel moment! Vos cœurs, qui viennent de goûter la félicité des cieux, y seraient insensibles : ils attendent plus; Dieu vous promet davantage.

1° Il vous promet la vérité : « Je suis la voie, la vérité, la vie. »

Vérité sur vous-mêmes, quand il vous dit : « Reconnais, ô âme chrétienne, ton excellence et ta grandeur. Dieu t'a créée par une parole de conseil et d'amour : *Faisons l'homme à notre image et ressemblance.* Tu as été tirée des entrailles mêmes de la Divinité; tu es née pour l'éternité : méprise les choses de la terre; nourris-toi des choses d'en haut. Puisque tu es faite pour Dieu, tu ne peux trouver de repos qu'en Dieu. *Irrequietum est, Domine, cor nostrum, donec requiescat in te.* »

Vérité sur le monde. Le monde est menteur. Son langage n'est-il pas la contradiction de l'Esprit de Dieu et le contrepied de l'Evangile? Ouvrons l'Evangile : — *Bienheureux les pauvres!* Qui a jamais dit cela dans le monde? Enrichissez-vous, répète-t-on de toutes parts; entassez de l'or et de l'argent dans vos coffres-forts; agrandissez vos domaines. — *Bienheureux ceux qui pleurent!* Au contraire, dit-on, heureux ceux qui passent leur vie dans la joie et la dissipation. — *Bienheureux ceux qui souffrent persécution.* Mais leur sort fait pitié! Le monde s'écrie : « Heureux ceux à qui appartiennent ces villas luxueuses, ces hôtels magnifiques, ces chars qui parcourent nos rues. » *Beatum dixerunt populum cujus hæc sunt.*

Jésus dit : « Il faut faire pénitence ; il faut pardonner ;

il faut aimer ses ennemis ; il faut chercher avant tout le royaume de Dieu. » Et vous entendrez répondre : « Jouissons de la vie ; couronnons-nous de roses ; vengeons-nous ; il y a de la grandeur à rendre injure pour injure. » L'Esprit-Saint vous donne cet avis : « Souvenez-vous de votre Créateur dans les jours de votre jeunesse ; » et le monde de s'écrier : « Il faut que jeunesse se passe ; à plus tard la vertu et le service de Dieu. » Ou Dieu ment, M. C. E., ou le monde est menteur. Or, Dieu est la vérité même.

Le monde est trompeur. Il prétend avoir trouvé le bonheur et nous le donner. Mais où le cherche-t-il? Dans les plaisirs, dans les honneurs, dans les richesses.

Les plaisirs et les fêtes du monde pourront bien distraire et amuser un instant votre cœur, mais non pas apaiser la faim de bonheur qui le dévore.

Réunissez par la pensée tous les plaisirs des sens et les satisfactions du corps, et jetez-les dans le gouffre du cœur humain ; loin de le combler, il s'élargit. Et une voix s'élève qui domine tout le bruit de vos fêtes : *Affer !* « Donnez-moi une autre nourriture ; donnez-moi d'autres plaisirs ; donnez-moi quelque chose qui remplisse enfin mon cœur. Il est vide de tout véritable bonheur, parce qu'il est vide de Dieu ; il est affamé de vrai contentement, parce qu'il s'est éloigné du pain de vie. » Non ! M. C. E., les plaisirs ne donnent pas le bonheur.

Les honneurs peut-être vont vous livrer ce trésor insaisissable. Voyez ces heureux du siècle qui sont parvenus au sommet des dignités humaines. Leur sort est envié ; ils sont comme des dieux sur la terre : des rumeurs de gloire les entourent ; des nuages d'encens s'élèvent devant eux.

Mais voilà que Dioclétien abdique l'empire et se retire à Salone, d'où rien ne pourra l'arracher.

Voilà que Charles-Quint quitte la plus belle couronne de son temps, et, à l'apogée de la gloire, va se cacher au monastère de Saint-Just.

Voilà que le poète français nous représente Auguste, le maître du monde, dégoûté du rang suprême, et nous livrant le secret de son cœur désabusé quand il nous dit :

Et monté sur le faîte, il aspire à descendre.

Les honneurs sont donc un fardeau accablant ; on cherche à s'en débarrasser. Le monde nous trompe en y plaçant le bonheur.

Demandons-le aux richesses ; avec elles, on peut tout acquérir. Les richesses ! Mais ce sont des occasions de paraître heureux plutôt que des raisons de l'être. Que peuvent faire quelques pièces d'or ou d'argent à cette âme qui est née pour le beau, le vrai et le bien !

Eussiez-vous rassemblé dans un seul monceau tous les trésors de l'univers, l'homme sera plus grand que ces biens extérieurs qui frappent à la porte de l'âme, mais qui n'y pénètrent pas. Aussi personne, en dehors de Dieu, n'a pu dire avec vérité : « Je suis heureux, complètement heureux ; les richesses, les honneurs, les plaisirs, m'ont rendu heureux. »

Il fut un illustre monarque dont chacun vantait la sagesse et enviait les trésors ; il était rassasié de plaisirs et de gloire. Salomon trouvait pourtant dans son cœur un vide que rien ne pouvait combler. De cet abîme partait ce cri sinistre : « Tout est vanité, excepté aimer Dieu et le servir. »

Alexandre, devenu à trente-deux ans le maître du monde, se trouve à l'étroit dans l'immense étendue du globe ; le monde a des bornes ; son ambition ou plutôt son âme n'en a pas ; il verse des larmes, et ces larmes du conquérant attestent la vanité de la gloire.

César l'a dit après lui ; rois, héros et génies l'ont avoué dans leurs heures de sincérité : « Tout est vanité ».

J'aime cette image des divines Écritures : « Voyez tous les fleuves, dit le Prophète ; ils se précipitent à flots pressés dans les mers ; toujours et sans cesse ils portent le tribut de leurs eaux dans ce vaste bassin, et jamais l'on n'a vu le niveau de l'Océan s'élever. *Flumina intrant in mare, et mare non redundat.* Les eaux arrivent, s'y déversent, et ce bassin immense, profond, ne déborde jamais.

Eh bien ! dans un cœur d'homme, vous faites arriver tous les flots de ces vanités mondaines : ici, l'or et l'argent ; là, le fleuve des ambitions et des gloires : autre part, le torrent impétueux des plaisirs. Toutes ces eaux affluent dans l'abime, et l'abime n'est pas rempli, les eaux ne montent pas ! Ni les richesses, ni les plaisirs, ni les honneurs ne nous donnent le bonheur. Le monde est trompeur.

2° Dieu vous promet aussi la paix sur la terre, cette paix divine, inconnue avant lui, que lui seul, Prince de la paix, est venu apporter à la terre : *Pacem meam do vobis*, la paix que les Anges ont annoncée aux hommes dans les campagnes de Bethléem : *Pax hominibus bonæ voluntatis.*

Sans elle, toutes les fleurs de la vie naitraient en vain sous vos pas : leur parfum serait homicide ; tous les fruits du monde arriveraient en vain dans vos mains : leur saveur serait empoisonnée ; tout vous donnerait le dégoût et la lassitude ; tout vous apporterait le vide et le désenchantement.

Avec elle, point de remords ni de frayeur ; point de trouble ni d'inquiétude ; ou du moins, si c'est trop que de vous annoncer une vie sans épines, un ciel sans nuages, vous trouverez la consolation et la force dans l'épreuve ;

Tristitia vestra vertetur in gaudium. Votre tristesse se changera en joie. La croix sauve non seulement pour l'éternité ; elle sauve pour le temps. Notre-Seigneur l'a dit de sa bouche divine : « Heureuses les douleurs chrétiennes, » parce qu'elles seront consolées : » *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.*

3° Dieu vous promet encore les joies innocentes de la vertu : joies simples, il est vrai, parce qu'elles sont sans mélange des fausses félicités de la terre ; mais complètes, parce que Dieu s'y donne tout entier, et que rien ne manque à celui qui possède Dieu ; joies saintes, qui, au lieu de souiller l'âme, comme celles du monde, la rendent plus pure et plus agréable au Seigneur. Cherchez le devoir avant le plaisir, et vous trouverez le plaisir dans le devoir.

Ah ! sans doute, le démon, de son côté, déploiera à vos yeux ses brillantes séductions et ses puissants artifices ; il vous fera entendre un langage flatteur et mensonger ; il vous conduira sur cette haute montagne de la tentation, où il aime à transporter la jeunesse ; et là, déployant tous les prestiges : « Vois, dira-t-il à votre cœur abusé, vois » toute cette gloire du monde et toutes ces royautés : » royautés du plaisir et des folles joies, royauté de l'or» gueil et de l'ambition, royauté de l'indépendance et de » la liberté, royauté de l'intelligence et de l'esprit ; vois » cette gloire qui a séduit tant de cœurs : je te donnerai » tout cela ! *Hæc omnia tibi dabo.* »

Mais à quel prix ? *Si cadens....* Si tu tombes à mes pieds. Vous l'entendez : c'est au prix d'une chute. Il faut tomber de sa conscience, de son honneur, de sa dignité, de sa liberté pour servir le démon. *Si cadens....* Il faut devenir esclave.

Et que peut-il d'ailleurs vous donner, ce malheureux, ce

roi de l'abîme, sinon des places dans son royaume, qui est le royaume des ténèbres et des tourments éternels? Aussi faut-il répondre comme le Sauveur : « Retire-toi, » Satan; car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton » Dieu, et tu ne serviras que lui seul. Retire-toi ; tu n'es » qu'un menteur, menteur et homicide dès le commence- » ment ; et depuis lors, fidèle à ton premier rôle, tu perds » les âmes. »

4° Enfin Dieu vous promet surtout sa grâce ici-bas, et le ciel plus tard. Oui, votre vie passera ; la vie s'écoule comme un fleuve rapide ! Au moment où vous quitterez la terre, Dieu vous ouvrira le Paradis, et quel Paradis ! Dieu récompensant en Dieu et se donnant lui-même : *Ego ero merces tua magna nimis.*

Ainsi donc le verre d'eau froide donné en son nom devient un torrent de délices ; le vêtement qui a couvert la nudité du pauvre devient une tunique d'immortalité et d'honneur ; un atome de renoncement et d'oubli de soi-même devient un poids de gloire ; l'obole de la pauvreté se transforme en une montagne d'or ; pour un instant de fidélité, une éternité de bonheur ! Dieu rend au centuple : *Centuplum accipietis.*

Quelle récompense, M. C. E.! Quel service ! Quel Maître ! Vous ne pouvez hésiter à vous donner à lui ; vous ne pouvez lui refuser votre cœur !

III. Denys le Tyran appela à sa cour le philosophe Platon, dans l'espérance de l'éblouir par l'éclat de ses richesses et les splendeurs de son palais.

Il lui fit voir sa somptueuse demeure, aux marbres variés, a[illegible] [illegible]illantes dorures ; il étala aux yeux du philosophe ses trésors, objet de l'envie universelle. A son grand étonnement, son visiteur détourna les yeux en disant : « *Vidi pulchriora!* J'ai vu plus beau !...

Il le promena à travers ses jardins, où l'on admirait des fontaines jaillissantes, des arbustes rares, des statues fameuses, œuvres du ciseau des maîtres; il fit paraître devant lui des troupes d'esclaves prosternés sur son passage, et obéissant au moindre signe : « *Vidi pulchriora !* J'ai vu plus beau ! » répéta Platon impassible.

Enfin, il le conduisit au bord d'une terrasse d'où la vue s'étendait sur la ville de Syracuse remplie d'agitation et de mouvement, sur cette mer de Sicile couverte de vaisseaux dont il était le seigneur et le maître. Quelle satisfaction pour l'orgueil du prince! Quel éblouissement pour le philosophe!

Denys le Tyran crut un instant avoir triomphé du silence de son compagnon; mais celui-ci, hochant la tête, dit avec une conviction plus puissante encore : « *Vidi pulchriora !* J'ai vu plus beau ! »

Qu'avait-il donc vu ce païen, si dédaigneux de ce que les hommes poursuivent, si inaccessible à la séduction des biens de la terre? Peut-être avait-il vu quelques éclairs de la Divinité, dans le silence de ses méditations; et ces faibles lueurs suffisaient à sa félicité! A côté d'elles, tout lui paraissait ténèbres et obscurités. Que sont les lampes de la terre, en présence des astres du ciel?

Un philosophe païen a méprisé toutes ces richesses, tous ces honneurs, tous ces plaisirs. Que devez-vous donc en penser, M. C. E., vous mieux éclairés par la lumière de l'Evangile, vous qui avez goûté les vrais biens, vous qui avez goûté l'Eucharistie? Si le monde un jour fait retentir à vos oreilles ces paroles flatteuses qui perdent, s'il fait briller à vos yeux ces lueurs folles qui égarent, répondez comme ce sage de l'antiquité : « J'ai vu plus beau! » J'ai vu les fêtes de l'âme, celles qui élèvent et sanctifient, celles qui ennoblissent et purifient; avec elles,

l'âme est établie dans la paix et dans la joie. « J'ai vu plus beau ! » J'ai vu les fêtes de l'Eucharistie !

Ah ! les fêtes des sens et les plaisirs du monde ne donnent que troubles et remords ! Elles nous laissent amoindris du meilleur de notre être, et irritent notre cœur par de dangereuses imaginations ; elles l'agitent en soulevant les passions, comme la tempête soulève les flots de l'Océan.

Aux promesses mensongères du monde, je préfère la vérité de l'Evangile ; à la joie qui dissipe, je préfère la paix qui repose ; aux concerts du monde, je préfère la voix de Dieu ; aux réunions des plaisirs, je préfère les assemblées saintes. « J'ai vu plus beau ! » Toute autre chose n'est pour moi que dégoût et inquiétude, misère et souillure. « J'ai vu plus beau ! » J'ai vu les fêtes de l'Eucharistie ! Et mon cœur y restera fidèle !

Tel sera votre langage, M. C. E., et Dieu le bénira.

Vous allez placer votre main sur cet Evangile encore humide du sang divin. Votre bouche va prononcer les paroles : « Je renonce à Satan, à ses pompes, à ses œuvres, et je m'attache à Jésus-Christ pour toujours. »

Puisse ce pacte scellé dans le sang de l'Agneau être agréé du ciel ! Plus tard Dieu le ratifiera, en se donnant à vous comme récompense de vous être donnés à lui.



ALLOCUTION DU R. P. LEFEBVRE, S. J.

Quid retribuam Domino ?
Que rendrai-je au Seigneur ?
(*Ps*. CXV, 12.)

C. E., c'est le cri de reconnaissance qui est en ce moment dans votre cœur, tout rempli des grâces du Seigneur et

comblé des dons de son amour. Vous désireriez bien faire quelque chose pour sa gloire, et, dans des élans de reconnaissance et d'amour, vous interrogez la terre et les anges du saint autel pour savoir ce que vous pourriez bien faire pour un Dieu qui a tant fait pour vous : *Quid retribuam Domino*, que rendrai-je au Seigneur? Eh bien ! j'aurai un mot seulement à laisser dans votre cœur aujourd'hui ; je vous le dis à tous : *Memento*, souvenez-vous ; gardez un souvenir de ce beau jour et des jours qui l'ont précédé. Sans doute, vous vous souviendrez des serments que vous allez faire, des engagements que vous allez contracter ou plutôt que vous allez renouveler devant le Seigneur votre Dieu : mais ce que je vous demande, c'est le souvenir de ce beau jour qui va finir, et il y a si peu de beaux jours dans la vie ! C. E., quand je vous vois du haut de cette chaire, je ne sais si je dois vous féliciter encore. Oui, sans doute, je dois vous féliciter, car vous portez les cieux dans votre corps ; mais les heures de ce jour lui-même sont si rapides, ce jour va tomber dans quelques moments dans l'éternité, et bientôt il ne sera plus : c'est le plus beau de vos jours qui va finir, et dans quelques instants ce ne sera plus qu'un souvenir, mais gardez-le dans un cœur fidèle : *Memento*, souvenez-vous, je vous le dis, M. E., et c'est là toute ma pensée.

Je désire que vous gardiez le souvenir, premièrement, *des jours de la retraite*, qui ne sont plus, qui sont finis, *puis des jours du pardon ;* c'était hier ; et enfin *de ce jour* de l'amour divin qui va finir : *Memento*, mais souvenez-vous-en bien.

I. Souvenez-vous des jours de la retraite, parce que dans ces jours vous avez dû entendre un mot du ciel. Il est impossible que vous n'ayez pas entendu tous un mot du ciel qui a porté la lumière dans vos âmes, un mot qui vous

aura touchés. Eh bien! gardez, M. E., le souvenir de cette parole. C'est le secret de Dieu et le vôtre, car moi qui vous parle, je ne le sais pas. Je ne pourrais point dire à aucun d'entre vous la parole qui a porté la vie, la lumière, la grâce en votre âme; c'était un mot de Dieu, une parole du ciel. Vous l'avez entendue, gardez-en le souvenir. Avez-vous entendu ce mot : *Quid prodest?* « à quoi sert de gagner l'univers si on vient à perdre son âme? » c'est-à-dire, avez-vous entendu une parole, une sentence de Dieu, ces oracles qui ont donné tant de saints au ciel? Si vous avez entendu un conseil de la mort, gardez-le : ce conseil sera pour vous la règle même de votre vie, la lumière de la sagesse divine; souvenez-vous, M. E., des bonnes et saintes résolutions que vous avez prises dans ces jours de solitude, où vous étiez seuls avec Dieu. Souvenez-vous des prières que vous avez faites et auxquelles le Seigneur a répondu. Que tout cela reste gravé dans votre âme : *Memento,* souvenez-vous-en. M. E., je n'ai que cette parole à vous répéter.

II. Mais souvenez-vous surtout du jour du pardon, c'était hier. Quand vous avez été aux pieds du père de votre âme et que vous lui avez ouvert votre cœur; quand vous lui avez dit vos peines, et que vous avez entendu de la bouche de cet homme, qui était pour vous le représentant même, le ministre du Dieu des miséricordes, quand il vous a dit : Allez, mon enfant, allez en paix; allez, ne craignez pas; alors vous avez goûté cette paix de Dieu. Vous avez senti, M. E., que votre cœur respirait; vous avez regardé le ciel avec plus d'espérance, vous étiez heureux. Souvenez-vous-en, M. E. : *Memento.* Souvenez-vous-en, premièrement pour ne pas offenser Dieu, parce qu'il pardonne si bien et qu'il est si bon; il ne faut plus l'offenser jamais; mais souvenez-vous-en surtout dans le cas où vous auriez le malheur

de retomber dans le péché; il vous semble aujourd'hui que vous ne pouvez plus retomber, parce que vous êtes humbles et que vous avez la force de Dieu, qui s'est donné à vous aujourd'hui; mais il y a tant de périls, tant de pièges dans le monde, tant de scandales que peut-être, je dois le dire, M. E., peut-être même bientôt, il y en aura parmi vous qui retomberont. Eh bien! souvenez-vous du premier pardon, et venez trouver le Dieu des miséricordes, il y en aura toujours pour vous dans le sein de Dieu. Quand même vous l'offenseriez tous les jours, tous les jours il aura des miséricordes, et le plus grand des malheurs, le seul malheur sans remède serait de se laisser abattre, de se décourager, de se désespérer, de croire que Dieu ne vous pardonnera plus. Je vous le dis, M. E., pour que vous ne l'offensiez pas, ou si vous l'offensiez, pour que vous reveniez à lui avec amour. Ainsi, voyez, M. E., que de vérités déjà dans ce peu de paroles. Les vérités de la retraite ne changeront pas : Dieu sera toujours juste et tout-puissant, il faudra donc toujours le craindre; il sera toujours bon, il faudra donc toujours l'aimer; mais surtout rappelez-vous qu'il sera toujours miséricordieux, pour ne plus l'offenser ou revenir à lui si vous aviez le malheur d'offenser sa justice, et par là de mériter le châtiment.

III. *Memento*, souvenez-vous, M. E., de ce beau jour de l'amour divin. N'est-il pas vrai que vous êtes heureux? Oui, M. E., vous voir seulement remplit l'âme de joie, et quand je rencontre un de ces enfants dans la rue, mon âme se réjouit, de loin je salue cet enfant qui porte Dieu dans son cœur, et j'envie son bonheur; et si vous saviez ce que vous pouvez, M. E., aujourd'hui parce que vous avez le ciel en vous! adressez une prière à votre Dieu, il ne pourra rien vous refuser; vous êtes donc heureux, la paix du ciel est dans vos âmes, et on voit sur le front, dans le

regard de ces enfants, la lumière de Dieu et la paix des anges. Eh bien ! M. E., souvenez-vous, gardez ce souvenir précieux dans vos âmes : *Memento*, souvenez-vous, que ce soit pour vous un gage de votre persévérance, mais surtout, M. E., pour revenir encore, pour revenir souvent à ce banquet sacré. Oh ! c'est un jour si solennel qu'il semble que je ne devrais point parler ainsi, je devrais dire plutôt que Dieu vous permettra de revenir souvent à lui.

Je me souviens, M. E. (et je vous ai parlé avec tant de simplicité dans cette retraite que vous me permettrez cet abandon de mon âme), je me souviens que le jour de ma première communion, l'un de nous, chargé par les autres d'exprimer ses vœux au vénérable vieillard qui nous avait préparés, cet enfant vint en larmes près de ce saint homme, confesseur de la foi, et lui dit : Père, est-ce que nous ne pourrions pas communier demain, et tous les autres enfants accompagnaient cette demande de leurs cris et de leurs larmes, et ce respectueux vieillard étendant ses mains, nous dit : Non, mes petits enfants, non, mais bientôt, si vous êtes sages ; et cette espérance nous combla de joie, et plusieurs de ces enfants continuèrent à pleurer, parce que l'espérance augmentait leur chagrin ; ils auraient voulu communier le lendemain, tous les jours.

Eh bien ! M. E., souvenez-vous de la grâce que vous avez reçue aujourd'hui, du bonheur dont vous avez joui, pour revenir. Ah ! Dieu le veut, Dieu le permet, je vous le dis de sa part, il vous en donne même le commandement.

Oui, le commandement, car il savait tout ce qu'il y a d'ingratitude dans les enfants des hommes, et je crois utile de vous rappeler ce précepte sacré au jour de la première communion, le voici : « Ton Créateur tu recevras au moins à Pâques humblement. » Cette loi est écrite au saint Evangile, promulguée par toute la terre et sanctionnée par

une peine terrible, la peine de mort, pour ceux qui refusent d'obéir à cette loi, et peine de mort éternelle : « Si vous mangez de ce pain, vous aurez la vie, mais si vous ne mangez point ce pain, vous n'aurez pas la vie éternelle. » Eh bien ! M. E., souvenez-vous de cette loi sacrée dont je vous donne le texte au jour de votre première communion ; ne l'oubliez pas : *Memento*.

Allez, d'ailleurs, M. E., prendre cet engagement sacré et solennel, allez prêter serment à Dieu ; ce serment auguste d'être fidèles à sa loi, et la communion est l'article le plus imposant de la loi de Dieu.

Oui, attachez-vous à Jésus-Christ, renoncez à Satan. Vous direz que vous voulez être fidèles à Dieu toujours. Eh bien ! je vous rappelle cette loi : « Ton Créateur tu recevras au moins à Pâques humblement. » Et souvenez-vous maintenant que vous allez faire ce serment, la main sur les saints Evangiles, en présence de l'eau sainte du baptême qui a coulé sur vos fronts, en présence des anges de l'autel qui s'attachaient à vos pas ce matin.

Oui, M. E., lorsque vous descendiez du sanctuaire pour revenir vous agenouiller ici, les anges baisaient la trace de vos pas, ils s'attachaient à vous et disaient : Le Dieu du ciel, qu'il est bon pour les enfants de la terre! Cette grâce n'a pas été accordée aux plus sublimes des séraphins et des chérubins. Adorons en tremblant notre Dieu au pied de ce trône, il se donne tout entier, sans réserve, sans partage, sans retour aux enfants des hommes ; et ils baisaient la trace de vos pas, ils adoraient en silence leur grand Dieu dans votre cœur.

Souvenez-vous-en, M. C. E., souvenez-vous des douceurs de ce jour, des promesses que vous allez renouveler, et maintenant que dirai-je, M. E.? soyez fidèles à ce serment solennel qu'un de vous va prêter, mais auquel tous les

autres doivent s'unir, parce que tous doivent répéter cet engagement sacré, parce que tous sont enrôlés sous l'étendard de J.-C., sous cette croix qui règne sur le monde entier.

Je dirai un mot seulement à vos parents chéris, pour lesquels vous avez si bien prié ce matin : je leur dirai aussi de se souvenir : *Memento ;* il y en a peut-être, voyez-vous, qui au milieu des préoccupations des affaires ont oublié ; et dans ce jour le souvenir est présent à leur cœur. Eh bien ! qu'ils n'oublient plus désormais : MEMENTO CREATORIS, dirai-je, souvenez-vous de votre Dieu et de cette grande alliance que vous avez faite avec lui. Il ne l'a pas oubliée, il n'a pas changé ; c'est vous qui avez changé, c'est vous qui l'avez oublié, c'est vous qui avez oublié vos serments, c'est vous qui avez oublié sa loi, c'est vous qui avez oublié son amour.

Pour lui votre nom est écrit en caractères de sang dans ses mains et dans son cœur, et maintenant il vous appelle, il vous dit de vous souvenir encore et qu'il est prêt à vous rendre son amour, à vous donner son pardon : *Memento*, souvenez-vous-en, mes frères ! Souvenez-vous du jour de votre première communion, d'une parole que vous avez entendue ce jour-là et qui a retenti avec douceur et force dans votre âme. *Memento*, souvenez-vous surtout de la haute mission que l'Eglise vous donne aujourd'hui. On va vous rendre vos enfants heureux parce qu'ils sont purs ; c'est un dépôt sacré que l'Eglise remet entre vos mains, gardez-le fidèlement, évitez tout ce qui pourrait ternir dans ces âmes la fleur de l'innocence. Gardez-vous, mes frères, de dire une parole qui puisse mettre le doute à la place de la lumière et surtout de ce qui pourrait gâter le cœur de ces chers enfants que l'on vous rend si purs. Est-ce que vous n'aimeriez pas vos enfants pour l'éternité ?

Dieu a mis dans le cœur des mères une si grande puissance d'amour et il y en a qui aiment tant dans les enfants cette petite enveloppe terrestre, ce corps qui disparaîtra plus tard dans le sein de la terre, et vous ne les aimeriez pas au delà! Est-ce que nous aimerions vos enfants plus que vous ne les aimeriez vous-mêmes? car le ciel est témoin que nous les aimons pour l'éternité. Pour avoir parlé à vos enfants de Dieu pendant quelques jours, le ciel m'est témoin que mon âme tient à leur âme, que ce serait pour nous une douleur immense de penser seulement qu'il pourrait s'en perdre un seul, et vous, à qui ces enfants appartiennent, puisqu'ils vous ont été donnés par le ciel même, vous, qui dites que vous les aimez tant, est-ce que vous n'aimeriez que leur corps? est-ce que vous ne les aimeriez que pour le temps de cette vie qui passe? Oh! je vous prie de vous souvenir qu'ils ont une âme et qu'elle est immortelle, qu'elle est destinée à la gloire, qu'il y a pour ces enfants un trône dans les cieux, une couronne tressée par la main des anges. Gardez ce dépôt sacré, gardez leur innocence, éloignez à jamais le scandale de leurs regards, et, pour tout dire en un mot, conduisez-les au ciel. Nous leur en avons montré le vestibule sacré, ils sont bien près du bonheur de l'éternité, mais à vous maintenant de les former, d'assurer leurs pas chancelants : *Memento*, souvenez-vous de cette mission sacrée. *Depositum custodi*, gardez fidèlement le dépôt que le ciel confie à vos soins et à votre tendresse.

Souvenez-vous, M. E., de cette retraite, du pardon de Dieu, de son amour, des serments que vous prononcez devant cet autel, et que vos parents se souviennent aussi du jour de leur première communion, de leurs promesses, de leurs devoirs, et qu'ils sont chargés par le Seigneur des anges de veiller sur un trésor, c'est-à-dire sur votre

âme ; qu'ils vous aiment enfin pour toujours et pour l'éternité : et maintenant, M. E., vous allez renouveler vos serments sacrés avec intelligence, avec liberté d'âme, avec amour; sans doute c'est le sentiment de la reconnaissance qui doit animer votre foi, mais c'est aussi avec un mâle courage que vous devez promettre d'être fidèles : plutôt mourir que de l'oublier jamais.

ALLOCUTION DE L'ABBÉ H. PERREYVE (1)

Sur les vœux du baptême, la consécration

Le voilà donc passé, M. E., ce jour tant désiré, tant promis, tant attendu! Quand les premiers rayons de ce jour se sont levés sur votre âme ce matin, vous chantiez :

Mon bien-aimé ne paraît pas encore,
Trop longue nuit, dureras-tu toujours?

Et maintenant l'heure est venue de dire plutôt : « Mon bien-aimé est venu, je possède J.-C. dans mon âme; mais, ô jour, pourquoi t'être écoulé si vite? et vous, heures bénies de la première communion, pourquoi m'avoir fui de cette fuite rapide? » Ainsi passent, M. E., toutes les joies de la terre, ainsi s'écoulent les plus beaux jours; et les joies sacrées elles-mêmes n'échappent pas à cette fragilité rapide de tout ce qui est mortel.

Et cependant, M. C. E., je viens vous dire ce soir, avant de nous séparer de vous, que ce jour bien-aimé ne doit

---

(1) *Souvenirs d'instructions pour la première communion.* — Chapelliez, édit., Paris.

jamais périr; je viens vous parler, au contraire, d'une sorte d'immortalité que ce jour sacré doit avoir dans vos cœurs, et vous demander un dernier acte qui devra le fixer pour jamais en vous.

I. Oui, avant de quitter ce beau jour, une grande chose vous reste à faire. Il faut rendre grâces à Dieu dans une forme vraiment solennelle, en lui offrant toute votre vie, en lui consacrant toute la suite de votre destinée. Et ne vous étonnez pas, C. E., de ce regard que je vous demande de jeter en ce moment sur toute votre carrière mortelle.

Les grands jours de la vie sont comparables à de hautes montagnes qui s'élèvent, çà et là, dans une région d'ailleurs monotone, et d'où l'on peut apercevoir tout le vaste horizon, les détours des sentiers qu'on a parcourus, les sommets resplendissants des monts d'alentour. En ce moment, C. E. de Dieu, vous êtes sur l'un de ces sommets, voisins du ciel. Et nous, comme les guides du voyage dans les hauteurs de votre âme, nous vous montrons du doigt le chemin que vous avez déjà fait, les périls que vous avez évités, les sommets voisins, les grands espaces qui s'ouvrent devant vous, toute cette longue suite de jours que Dieu, nous l'espérons, vous accordera pour le servir, et nous vous demandons de mettre sous la protection de Dieu toute la suite et toute la fin du voyage! Ah! n'hésitez pas, C. E., à vous lier à Dieu pour toujours par cet engagement solennel. Encore une fois, le jour de la première communion est un jour qui doit engager tous les jours, parce qu'il les domine, et il faut alors que vous ayez su déposer aux pieds de Dieu les promesses dont le souvenir vous obligera jusqu'au delà du tombeau.

O Marie, fidèle dans vos promesses, *Virgo fidelis;* ô

vous qui n'avez jamais rien repris de la grande promesse initiale à laquelle fut attaché le salut du monde : *Voici la servante du Seigneur ;* ô mère de ces petits enfants, venez prendre, dans leurs cœurs, les promesses qu'ils vont faire à votre divin Fils ; donnez-leur de les prononcer avec force et bonne espérance, et comme vous les aurez bénis en ce joyeux jour, gardez-les, ô protectrice, entre vos mains et comme dans votre cœur maternel.

II. Ce que Dieu a fait pour vous, enfants chrétiens, je ne puis espérer de vous le dire, et je ne prétends vous en rappeler ici que des souvenirs très abrégés. Il y a dans le monde des régions de ténèbres, des régions de lumière et des régions d'une lumière douteuse où la foi est altérée. Or, Dieu vous a fait naitre, non seulement dans une région lumineuse, non seulement dans un pays éclairé par l'Evangile, mais dans cette chère France qui, malgré ses fautes, est encore, Dieu merci, la France catholique, la fille ainée de l'Eglise.

A peine étiez-vous né, que la sainte Eglise, comme une mère vigilante, est accourue et s'est penchée sur votre berceau. Par la main d'un de ses prêtres, elle a versé sur votre front la goutte d'eau baptismale.... et votre âme est devenue pure, sainte, sans tache, la fille de Dieu.

Avec la grâce du baptême, vous avez eu la *justification* ou le pardon de la faute originelle ; la *grâce*, l'union avec J.-C. ; les *vertus*, la foi, l'espérance, la charité. La foi, le don de la foi ! Ce que c'est que le don de la foi ! Faiblesse des chrétiens de nos jours, qui n'estiment pas assez le don de la foi, de cette foi pour laquelle sont morts les martyrs. La foi est la grande distinction entre les hommes.

Voulez-vous comprendre ce que c'est que la foi ? interrogez vos pères. Demandez-leur ce que croient ceux qui n'ont pas leur foi et la nôtre ; sachez que ces hommes

hésitent, se troublent sur des choses que vous savez depuis votre enfance : Dieu, l'immortalité de l'âme, la vie future; sur tout cela, ils ne savent rien. Et vous, petits enfants, vous possédez cette lumière de la foi; vous avez grandi et tous les dons divins ont grandi en vous....

Dieu vous a donné un père, une mère, les bons exemples de la famille, les encouragements, les soutiens de la tendresse. Mais, hélas! oserais-je le dire au milieu de ces joies? Il y a ici des pauvres petits qui ont perdu leur mère. En m'écoutant, ils pleurent, ils pensent qu'elle est absente, qu'elle est loin d'eux; non, non, qu'ils sèchent leurs larmes! Je croyais voir, ce matin, la bonne vierge Marie, qui a le cœur de toutes les mères, venir elle-même et conduire à ces enfants une ombre chère et adorée, et se plaire à rendre, une fois encore sur la terre, cette tendre mère présente pour la première communion.

Vous avez reçu une éducation religieuse de maîtres chrétiens, soit que vos pères et vos mères les aient choisis avec un tendre soin, soit que Dieu lui-même ait fait ce choix pour vous dans la personne des *bons Frères de la Doctrine chrétienne* et des *bonnes Sœurs de la Charité.*

Puis, à l'approche des grands jours, il vous a menés vers des prêtres pleins de zèle; dans leur dévouement pour vos âmes, vous le savez, ils n'ont rien épargné. Enfin, ce jour est venu, *hæc dies quam fecit Dominus;* ce jour que Jésus lui-même a préparé, entouré de joies, embelli, orné pour vous; ce jour où il vous présente le don des dons, le trésor des trésors, son corps et son sang. L'Eglise n'a rien à vous donner de plus grand. Elle ne donne rien de plus aux rois de la terre, à ses pontifes, à ses saints! *genus electum, regale sacerdotium, gens sancta. (I. Petr.*, II, 9.)

.... Et maintenant, échangeons les remerciements et l'adieu que se doivent les âmes chrétiennes quand elles

se quittent, après avoir longtemps prié ensemble : les remerciements, parce que vous nous avez édifiés et que vous nous avez rappelé les joies qu'on ne retrouve jamais sans bonheur, les joies de notre première communion ; l'adieu, parce que, bien que nous devions nous revoir, on ne se revoit pas deux fois sur cette terre en un pareil jour !

LA PERSÉVÉRANCE APRÈS LA PREMIÈRE COMMUNION

PAR MONSEIGNEUR FRAYSSINOUS, ÉVÊQUE D'HERMOPOLIS (1)

> *Hæc est dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in ea.*
>
> C'est ici le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse. (*Ps.* CXVII, 24.)

Que ce jour est beau, M. C. E. ! qu'il est doux, qu'il est glorieux pour vous, et que la mémoire doit vous en être chère et précieuse à jamais ! Enfin, vous les avez goûtées, les douceurs célestes d'une première communion animée des sentiments d'une foi vive et d'une piété également tendre et respectueuse. Il est descendu dans vos âmes, le Roi de gloire, pour y verser l'abondance de ses grâces et

---

(1) Voici l'adaptation, par l'auteur lui-même, de ce discours pour le lendemain de la première communion :

> *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.*
>
> Celui qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé. (*Matth.*, XXIV, 13.)

M. E., hier vous avez goûté les douceurs célestes d'une première communion animée des sentiments d'une foi vive et d'une piété également tendre et respectueuse. Le Roi de gloire est descendu dans vos âmes, pour y verser l'abondance de ses grâces et de ses bénédic-

de ses bénédictions; il est à vous comme vous êtes à lui; et si l'Eglise appelle particulièrement le jour du Seigneur celui de sa résurrection glorieuse, qui fut le triomphe de sa puissance, n'est-il pas bien particulièrement pour vous le jour du Seigneur, celui où il est venu dans vos cœurs pour y consommer le triomphe de son amour? *Hæc est dies*, etc. Que j'aime à me représenter par la pensée ce moment où vous avez reçu le corps adorable de J.-C.! D'abord comme abîmés dans la majesté du grand Dieu que vous veniez de recevoir, vos premiers sentiments ont été ceux d'une adoration profonde; pour vous, le monde n'était plus, vous étiez seuls avec votre Dieu. Bientôt l'amour enflammant votre cœur, vous vous êtes entretenus avec ce Dieu de bonté, lui exposant vos besoins et lui témoignant votre tendre confiance avec toute la candeur d'un enfant qui parle au meilleur des pères. Ensuite la reconnaissance dilatant votre cœur, vous auriez voulu, ce semble, publier dans le monde entier les miséricordes du Seigneur, inviter toutes les créatures à répéter avec vous que c'était vraiment le jour du Seigneur. *Hæc est dies*, etc.

Mais où ne m'entraînerait pas, C. E., le doux plaisir de célébrer votre bonheur? S'il m'est permis de me réjouir un moment avec vous, il ne faut pas que j'oublie les salu-

---

tions; il est à vous comme vous êtes à lui; et si l'Eglise appelle particulièrement, etc.

L'éditeur des discours inédits de Mgr Frayssinous apprécie en ces termes l'œuvre que nous reproduisons ici : « Où l'orateur nous paraît au niveau de ses plus parfaites productions, c'est dans son discours *sur la persévérance après la première communion.* Justesse des divisions, grandeur dans les idées, noblesse d'expressions, élans de piété tendre, affectueuse et insinuante, énergique peinture des dangers du monde, sagesse exquise des conseils, tout s'y trouve réuni au plus haut degré; et l'admiration redouble quand on songe que ce discours est l'ouvrage de la jeunesse de Mgr Frayssinous. »

taires leçons que vous doit mon ministère. Le même apôtre qui nous apprend à nous réjouir dans le Seigneur nous avertit aussi d'opérer notre salut avec crainte et tremblement. (*Philipp.*, II, 12.) Hélas! pourquoi faut-il que des idées d'inquiétude et d'alarme viennent se mêler aux sentiments de la joie, et que l'éclat de ce beau jour soit comme obscurci par les nuages du redoutable avenir! Non, je ne me défie pas de vos dispositions présentes; je crois à la sincérité des sentiments qui vous animent. Vous êtes saints et purs; mais le serez-vous toujours? Triste incertitude, M. C. E. Il n'en est pas un seul parmi vous qui ne soit en ce moment pénétré pour le Seigneur de l'amour le plus sincère et le plus tendre, pas un seul qui ne forme le dessein de marcher avec courage dans les sentiers de la vertu; et ces heureux sentiments, vous les devez à votre Dieu, qui vous a prévenus de ses dons et de ses faveurs; vous les devez encore aux dignes ministres dont le zèle aussi doux, aussi ardent qu'éclairé, ne cesse de travailler à votre sanctification. Et quel ne sera pas, à leur égard, votre respect et votre reconnaissance! Généreux enfants, dans l'ardeur qui vous anime, n'aimeriez-vous pas mieux expirer au pied de ces autels que d'être infidèles à votre Dieu? Oui, volontiers, empruntant les paroles du vieillard Siméon tandis qu'il tenait dans ses bras le Sauveur du monde, vous diriez : Seigneur, c'est maintenant que vous pouvez m'appeler à vous; votre serviteur est prêt à quitter la terre. Oh! si vous prévoyez que je doive être infidèle à votre loi sainte; si, enfant ingrat et rebelle, je dois manquer à l'amour que mérite le meilleur des pères, ô mon Dieu! bornez ici ma carrière, et ne prolongez pas des jours qui ne seraient point employés à vous aimer. Aujourd'hui mon âme est en paix, et s'il faut mourir, je mourrai dans le sein de votre amour :

Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum, in pace. Qu'importe de vivre pour vous offenser, ô mon Dieu? Et qu'ai-je à faire encore sur la terre? Mes vœux sont remplis : je l'ai vu, Celui qui est le salut du monde, ou plutôt je le possède dans mon âme. Non, ce n'est plus moi qui vis, c'est J.-C. qui vit en moi. O mon Dieu! ou mourir ou vous aimer, c'est le vœu de mon âme. Puisse ce désir, M. C. E., être aussi durable qu'il est aujourd'hui sincère! Ce que nous savons, c'est que Dieu ne vous abandonnera pas le premier, et qu'avec le secours de la grâce vous pouvez persévérer dans la piété qui vous anime aujourd'hui. Mais quels en sont les moyens, voilà ce que nous venons vous apprendre, et ce qui va faire le sujet de ce court entretien.

Vierge sainte, les voilà, ces tendres enfants qui aujourd'hui sont devenus plus particulièrement les vôtres par leur union avec J.-C., leur frère et votre fils. Montrez que vous êtes particulièrement leur mère, en demandant, en obtenant pour eux la grâce de se bien pénétrer des vérités saintes qu'ils vont entendre, et desquelles, j'ose le dire, dépend leur véritable bonheur. *Ave, Maria.*

Lorsque le Seigneur eut autrefois publié sa loi sainte sur la montagne du Sinaï, Moïse fit dresser un autel environné de douze colonnes, qui représentaient les douze tribus d'Israël; et comme c'était la coutume de sceller les traités par le sang des victimes, il immole des hosties pacifiques. Il prend ensuite le livre de l'alliance, en fait lecture devant tout le peuple, qui l'écoute en silence, e qui, après l'avoir entendu, s'écrie : *Nous ferons ce que le Seigneur a dit.* Alors Moïse prend du sang des animaux immolés, en fait une aspersion sur le livre de la loi et sur le peuple, en disant : *C'est ici le sang de l'alliance que Dieu a faite avec nous.* Or, voilà, M. C. E., une image

frappante de l'auguste cérémonie à laquelle aujourd'hui vous avez tant de part. Dieu était sur son trône ; vous vous êtes avancés jusqu'au pied des tabernacles où sa majesté repose. Ses ministres, comme d'autres Moïses, vous ont parlé en son nom ; ils vous ont fait connaître ses volontés saintes, et vous avez promis d'y être fidèles. Ce n'est point ici une promesse vaine : c'est un contrat divin, irrévocable ; les anges en ont été les témoins ; le ciel l'a ratifié. Oui, vous avez promis à votre Dieu de le servir comme votre maître, de l'aimer comme votre père ; et le Seigneur, dans sa miséricorde, s'est engagé à vous traiter comme ses serviteurs et ses enfants. Le prêtre n'a pas répandu sur vous le sang des boucs et des taureaux ; mais le sang du Seigneur sans tache a coulé sur l'autel, et il a, pour ainsi dire, scellé le contrat de votre alliance avec Dieu. Fut-il jamais un engagement plus solennel et plus sacré ? Vous sentez tous l'obligation d'y être fidèles ; tous, vous êtes empressés de connaître les moyens de persévérer avec courage dans les sentiments qui vous animent ; et ces moyens, je viens vous les exposer en peu de mots, m'attachant surtout à ne rien dire que vous ne puissiez aisément comprendre. Les moyens de persévérance, je les réduis à deux : la fidélité aux pratiques les plus communes de la vie chrétienne, et la vigilance sur soi-même.

Ce serait une bien funeste illusion que de prétendre se sauver par les moyens de son choix, et non par les moyens que le Seigneur a établis pour notre sanctification. Or, ie remarque d'abord qu'un des moyens de salut et de persévérance dans la vertu, le plus indispensable, le plus puissant, le plus conforme aux vues de la Providence, c'est la prière. *Demandez, et vous recevrez; cherchez, et vous trouverez; frappez* à la porte, *et l'on vous ouvrira* (Matth., VII, 7) : telles sont en même temps et les ordonnances et les

promesses de J.-C., notre divin législateur. Qui demande reçoit; qui ne demande pas ne reçoit pas : voilà la conduite ordinaire de la Providence dans le gouvernement des âmes. Priez donc, M. C. E., tous les jours, si vous voulez recevoir les grâces qui sont nécessaires à votre faiblesse pour persévérer dans la justice; priez le matin, et qu'après votre réveil votre premier mouvement soit d'élever votre âme vers le Seigneur. Ne doit-il pas vous paraître bien juste de le remercier du repos que vous venez de prendre, du jour qu'il vous accorde encore, de le lui consacrer tout entier, de lui demander la grâce de le passer dans sa crainte et dans son amour, et de répandre sur vos parents ses plus douces bénédictions? Prenez garde ici : Dieu est jaloux des prémices de votre journée; il demande de vous que votre première action soit la prière; la différer, c'est s'exposer à l'omettre ou à ne la faire que dans le trouble et le tumulte de mille pensées diverses. Il semble que, quelques moments après le réveil, l'esprit, fortifié par le repos de la nuit, ait plus de vigueur pour s'élever à Dieu. C'est alors que, l'esprit étant plus calme, la prière semble partir d'un cœur pur, comme un encens d'agréable odeur, et qu'elle est ce cri du juste qui perce les nues, comme une flamme vive qui s'élève dans les cieux, pour parler avec le Sage (*Eccli.*, XXXV, 20), monte jusqu'au trône de Dieu, et en fait descendre la grâce et la miséricorde. Que j'aime à me représenter ici une mère chrétienne, pleine d'une tendre sollicitude pour le salut de ses enfants, priant au milieu d'eux et avec eux! Elle prie pour ces doux objets de son amour; ils prient pour elle, et cette communication de vœux et de sentiments entretient, enflamme leur tendresse mutuelle. O parents chrétiens! priez pour vos enfants; enfants, priez pour vos parents : ce sont là des prières que le ciel exauce. Priez

encore sur la fin de la journée; que la paresse, l'insouciance ou le dégoût ne vous fassent négliger jamais une pratique aussi sainte! Ne devez-vous pas remercier le Seigneur de vous avoir conservé la vie, lui offrir le sommeil que vous allez prendre, lui demander la grâce de vous endormir dans le sein de sa miséricorde? Et que savez-vous si vous verrez le lendemain, et si le lit de votre repos ne sera pas votre tombeau? Priez avant et après vos repas. Quoi de plus naturel que de témoigner à Dieu votre reconnaissance pour les bienfaits qu'il vous a accordés? Hélas! elle s'est donc perdue au milieu de nous, cette coutume de nos pères, si louable et si belle, de sanctifier par la prière les repas ordinaires, et d'adresser des actions de grâces au Dieu qui nous nourrit! Priez enfin au milieu de vos occupations, de vos travaux, des devoirs ordinaires de la vie domestique et civile; non qu'il faille à tout moment tomber à genoux devant le Seigneur et réciter des formules de prières, ce n'est point ainsi que je l'entends, mais ne pouvez-vous pas de temps en temps élever votre cœur vers le Seigneur? une pensée de l'esprit, un désir du cœur, un regard vers le ciel, suffisent devant celui qui n'a pas besoin de nos paroles pour nous comprendre. Vous en coûterait-il beaucoup de lui dire : Mon Dieu. donnez-moi la grâce de vous aimer; mon Dieu, ne permettez pas que je vous offense; mon Dieu, préservez ma jeunesse de tout danger; mon Dieu, ne souffrez pas que je sois assez ingrat pour oublier vos bienfaits; mon Dieu, ne laissez pas éteindre dans mon cœur ce feu que vous avez allumé dans votre miséricorde : prières courtes et vives, qui seront pour vous une source de grâces et de consolations? Surtout dans les jours consacrés spécialement au culte du Seigneur, rendez-vous dans son temple pour y assister aux prières publiques! c'est vraiment ici la maison

de Dieu; c'est ici qu'il aime à répandre ses dons et ses faveurs avec plus d'abondance. En revoyant ces autels et ce sanctuaire vous direz : C'est là que pour la première fois je participai à la divine Eucharistie, et que je contractai à la face du ciel et de la terre l'engagement de servir le Seigneur tous les jours de ma vie. Ce que je viens de vous dire, M. C. E., vous le saviez déjà ; mais comprenez-vous bien qu'à votre fidélité à ces choses simples et communes est attaché en très grande partie le don inestimable de la persévérance? Sortez de cette instruction bien convaincus que votre salut dépend beaucoup de ces pratiques usuelles et peu remarquées, et je croirai que cette instruction n'a pas été inutile au salut de vos âmes. Oui, j'ose vous le prédire, si vous abandonnez la prière, votre âme est dans le plus grand danger de se perdre ; dès lors, vous vous placez hors des voies ordinaires de la Providence ; vous voudrez vous soutenir dans la piété sans prendre les moyens établis pour votre sanctification ; vous périrez, semblables au voyageur imprudent qui abandonne la route sûre et connue pour s'égarer en des chemins détournés et périlleux. Je vous le demande à vous-mêmes, que penseriez-vous d'un pauvre qui serait dans le dénûment le plus absolu de toutes choses, et qui refuserait de tendre la main aux passants pour solliciter leur secours, aimant mieux, par orgueil, mourir de misère et d'inanition? Eh bien! il y a longtemps que saint Augustin a dit que nous sommes devant Dieu comme des mendiants dont les besoins renaissent sans cesse. Assis à la porte du père de famille qui a les yeux ouverts sur ses enfants, adressez-lui vos vœux et vos demandes, il les exaucera; les mains du Seigneur sont pleines de dons et de faveurs, mais elles demeurent fermées pour celui qui ne prie pas. Prions, et ses divines mains s'ouvriront, et la bé-

nédiction du ciel tombera sur la terre : *Aperis tu manum tuam, et imples omne animal benedictione.*

A la prière joignez la fréquentation des sacrements. Il se présente ici une réflexion bien simple et bien salutaire. Dites-moi, M. E., si vous êtes aujourd'hui dans l'amitié de Dieu, si vous avez eu le bonheur de le recevoir dans une âme pure, à quoi le devez-vous principalement? N'est-ce pas à l'usage de la confession, aux sages avis d'un directeur éclairé, aux saintes instructions que vous entendiez de sa bouche, et qui, en même temps qu'elles portaient la lumière dans votre esprit, enflammaient votre cœur? Eh bien! ces heureuses dispositions se soutiendraient par les mêmes moyens qui les ont fait naître. Mais qu'arrive-t-il? le voici. Un enfant est-il paresseux à cet âge où les passions sont plus vives et les tentations plus délicates, il se laisse aller aux attraits du plaisir, il néglige les exercices ordinaires de la vie chrétienne, sa piété s'affaiblit, il tombe dans une faute grave; sa conscience, encore timide et alarmée, sent l'aiguillon du remords, mais la honte le retient. Le démon, qui l'avait rendu hardi pour faire le mal, le rend pusillanime pour le déclarer; il ne se confesse pas; le péché est toujours vivant dans son âme, il y pousse des racines profondes, il y fait des ravages qui peut-être ne finiront jamais. Malheureux! il n'ose pas déclarer son péché, c'est-à-dire qu'il refuse de recourir au médecin quand il est malade, et qu'il aime mieux garder au dedans de lui-même un poison qui le ronge et le dévore, que de s'en délivrer par un remède salutaire qu'il fuit. Mais combien de fois faudra-t-il se présenter, dans le cours de l'année, au tribunal de la réconciliation? Je ne puis que vous conseiller de suivre les avis de ceux qui ont dirigé vos consciences. Ce qu'on peut vous dire, en général, c'est de ne pas différer la con-

fession de vos fautes, du moment que vous vous sentez grièvement coupables; c'est que la confession est un puissant remède, même contre les fautes légères; c'est qu'il faut se défier étrangement de ces confessions qui sont si rares. Croyez-moi, on ne fait pas bien ce que l'on fait si rarement. Mères chrétiennes, je réclame en ce moment votre vigilance. C'est à vous à déployer ici une sage fermeté, à prévenir les négligences qui pourraient devenir si funestes; et quel usage plus touchant pourrez-vous faire de l'autorité que vous donnent, de concert, la nature et la religion, que de l'employer à la sanctification de vos enfants? C'est leur intérêt, c'est le vôtre. Oui, dès qu'un enfant abandonne la confession, il ne tarde pas à devenir dissipé, indolent, vicieux, jusqu'à ce qu'enfin on le voie courir à grands pas dans les voies de l'égarement et de la perdition.

Un troisième exercice de la vie chrétienne, c'est la lecture spirituelle. Je voudrais, M. E., que vous eussiez assez de zèle pour ne laisser passer aucun jour sans faire quelque lecture édifiante. C'est là que les saintes maximes nourriraient votre piété, et que de saints exemples encourageraient votre faiblesse. Votre livre serait un ami fidèle, qui vous avertirait de vos défauts, vous aiderait à vous relever de vos chutes, vous ranimerait dans vos langueurs, vous consolerait dans vos peines, et qui, vous mettant sans cesse devant les yeux la couronne immortelle promise à la fidélité, vous y ferait tendre avec force et courage. Souvent, après la dissipation presque inséparable du commerce ordinaire de la vie, on éprouve le désir de rentrer au dedans de soi-même; eh bien! votre livre viendrait vous aider à vous recueillir, à bien vous connaître. Un livre de piété est un censeur qui ne pardonne rien, et qui pourtant n'offense jamais; qui vous fait rougir

de vos fautes sans blesser votre vanité, et qui, sans se rendre importun, a le privilège de vous mettre devant les yeux le tableau de toutes vos faiblesses. Si je voulais conseiller ici quelque lecture particulière, je conseillerais sur toutes choses celle de la vie des saints. C'est là que la morale évangélique est comme mise en action. Et qui ne sait pas que l'exemple a bien plus de pouvoir que le précepte? Qui n'a pas senti, par sa propre expérience, que ce genre de lecture a le double avantage de plaire à l'esprit en formant le cœur? Je sais que dans la vie des saints tout n'est pas également imitable, et je n'entends pas favoriser ici les excès d'un zèle indiscret; mais on y trouve toujours des choses à imiter; mais on peut se pénétrer des sentiments de foi, de charité, d'humilité, de douceur, qui animaient les saints dans leur conduite; et en voyant ce qu'ils ont fait pour mériter le ciel, on apprend à rougir du peu que l'on fait soi-même. La lecture de la vie du saint du jour est bien courte, et pourtant vous ne sauriez croire combien elle est féconde, dans les familles, en fruits de grâce et de salut.

Ecoutez ce que saint Augustin nous raconte à ce sujet dans ses *Confessions*. Augustin était à Milan avec Alype, son ami. Un jour, un de leurs compatriotes d'Afrique, nommé Pontitien, va les visiter dans leur logis. Celui-ci leur raconte comment deux officiers de la cour de l'empereur s'étaient entièrement convertis à Dieu, en lisant la vie de saint Antoine. Augustin écoute ce récit avec avidité; il est ému, il sent des agitations violentes; le trouble de son âme se peint sur son visage. Tout à coup, il se tourne vers Alype d'un air enflammé : Mon ami, qu'est-ce donc que nous venons d'entendre? Quoi! des ignorants ravissent le ciel, et nous, avec toute notre science, nous sommes assez misérables, assez lâches pour demeurer

abîmés dans la chair et le sang! Dans le trouble qui l'agite, il s'avance vers un jardin, suivi d'Alype; mais, son agitation croissant toujours, il s'éloigne de son ami et va seul s'asseoir par terre sous un figuier. Là, il éprouve d'inexprimables angoisses; il s'élève dans son cœur comme une tempête furieuse, il verse un torrent de larmes; il se relève converti. Voilà comme l'histoire de la vie d'un saint solitaire opéra la conversion de deux officiers que des emplois considérables attachaient au monde, et comme elle contribua à consommer celle d'Augustin. Voulez-vous un autre exemple plus récent et non moins connu? Ignace de Loyola avait porté les armes dans sa jeunesse; il est blessé en défendant pour l'Espagne une place que les Français assiégeaient. Obligé de faire panser sa blessure, il se voit condamné à vivre quelque temps dans le repos. Pour lui c'est un supplice que d'être sans occupation; il demande un roman pour se divertir. Heureusement, il ne s'en trouve pas dans la maison; on lui apporte la vie de J.-C. et des saints. D'abord, il n'y prend aucun plaisir, ensuite il la goûte; surtout il remarque que les saints dont il a lu la vie n'étaient pas d'une autre nature que lui. Il sent un grand combat au dedans de lui-même; il est déchiré par les plus vives inquiétudes, attiré par la grâce, attiré par le monde. Bientôt la grâce triomphe, et Ignace aura dû à la lecture de la vie des saints le bonheur de devenir lui-même un des plus grands saints des derniers siècles.

Enfin, M. C. E., aux pratiques que je viens de vous rappeler, joignez la vigilance sur vous-mêmes. Sans m'étendre beaucoup sur cette importante matière, qu'il me soit permis d'entrer ici dans quelques détails que je crois nécessaires. Je le sens bien, M. C. E., des préceptes, des leçons, des règles de conduite ont je ne sais quoi de triste

et d'austère qui ne paraît pas s'accorder avec la sainte allégresse que ce jour inspire. Il semble que je ne devrais m'épancher ici avec vous qu'en sentiments de reconnaissance, d'amour et de joie; mais, après tout, qu'importe une joie passagère? Je voudrais qu'elle fût durable pour vous, et pour cela je ne connais qu'un moyen, c'est de ne pas laisser affaiblir la piété dont vous êtes pénétrés aujourd'hui. Etre en garde contre les tentations pour ne pas y consentir, contre les mauvais discours pour en arrêter les impressions, contre les mauvais exemples pour ne pas être séduit, contre les compagnies dangereuses pour ne pas s'y laisser entrainer; être en garde contre cet amour de l'indépendance si opposé au joug salutaire de l'Evangile, et contre ce fonds naturel d'indolence et de paresse qui nous fait préférer les douceurs d'une vie commode et facile aux sacrifices que demande la vertu; être en garde contre les premières négligences, qui en amènent de plus grandes, contre les vices naissants pour en arrêter les progrès, contre des fautes légères, qui, sans donner la mort à notre âme, affaiblissent en elle la charité : voilà en quoi je fais consister particulièrement pour vous la vigilance chrétienne. Sans elle la ferveur se ralentit insensiblement, le goût de la piété s'émousse, l'impression des vérités saintes s'efface; on ne les voit plus que dans le lointain, et comme à travers les nuages; on commence par la négligence, on continue par le dégoût, on finit par l'abandon de toutes les pratiques de la piété chrétienne. Rarement on débute par de grandes fautes; on n'est pas tout à coup précipité du faite de la piété dans la boue des passions les plus viles. Le mal a ses commencements et ses progrès; d'abord c'est une pensée à demi consentie, c'est un désir faiblement réprimé, c'est une parole qui n'est point assez modeste, c'est un regard indiscret, c'est

une liberté dangereuse, c'est une légère envie de plaire, c'est une lecture funeste, c'est une action voisine du crime : ainsi l'âme arrive par degrés à cet état d'abattement et de faiblesse qui l'expose à faire le plus triste naufrage. Vous êtes négligent dans la prière, vous l'abandonnerez entièrement; vous ne fréquentez les sacrements de l'Eglise que de loin en loin et comme par coutume, vous vous éloignerez entièrement de la table sainte ; vous souriez à des paroles dissolues, vous en souillerez votre bouche; vous commencez par des chansons trop tendres, vous finirez par les plus voluptueuses ; vous commencez par des lectures dangereuses, vous finirez peut-être par les plus criminelles ; et tel en est venu aux désordres les plus scandaleux, qui avait commencé par des jeux peu décents. On a beau se le dissimuler, telle est la marche ordinaire, tels sont les progrès du vice. Je le répète encore : on commence par les petites fautes, on finit par les grandes. Combien, dans le monde, de chrétiens autrefois très pieux, aujourd'hui très corrompus, dont je viens de faire l'histoire en abrégé; et trop souvent l'éducation, le rang et la naissance n'ont pas mis à couvert de ce qu'il y avait de plus extrême. M. C. E., vos âmes encore neuves n'ont pas été flétries par le souffle du vice, ou si elles en ont reçu quelque atteinte, tout a été heureusement réparé; les impressions n'ont pu être que légères. Le point capital pour vous, c'est de vous précautionner contre l'avenir, c'est d'empêcher le vice de pénétrer dans vos âmes. Dans les commencements de la passion, la résistance est facile. Alors un premier triomphe peut terrasser, quelquefois pour toujours, l'ennemi de vos âmes ; mais, s'il vient à s'emparer de votre cœur, s'il y établit son empire par de criminelles habitudes, que de peines et de travaux ne vous en coûtera-t-il pas pour le chasser; et qui sait même

si jamais vous aurez le courage de l'entreprendre? Voyez-vous cet arbre encore jeune et qu'on vient de planter; il suffit des faibles efforts d'un enfant pour le renverser; mais laissez-le croître, il étendra ses racines au loin dans les entrailles de la terre et portera sa tête dans les nues; il bravera les efforts de la tempête, et ce n'est que par de longs et de pénibles travaux que les hommes viendront à bout de le déraciner. On ne sent pas assez, M. F., la nécessité de s'opposer aux vices dès leur origine, et de ne cesser de veiller contre un ennemi toujours prêt à nous combattre. N'oublions pas que la perte d'une âme commence au moment même où sa vigilance s'affaiblit. Ne prétendons pas être plus sages que la sagesse même. Or, c'est elle qui nous dit que *celui qui se néglige dans les petites choses tombera peu à peu : « Qui spernit modica, paulatim decidet :* » maxime bien connue, mais qui n'est pas assez sentie.

Veillez donc sur vous-mêmes; veillez sur vos sens : ce sont là comme les portes par où l'ennemi cherche à pénétrer dans vos âmes. Veillez sur vos yeux, à l'exemple du chaste Job, qui nous apprend lui-même qu'il avait fait un pacte avec ses yeux pour ne rien fixer qui pût alarmer la pudeur. Veillez sur vos oreilles ; qu'elles soient, pour parler avec l'Ecriture, entourées d'une haie d'épines qui en éloigne les paroles licencieuses, et ne livre passage qu'aux paroles sages et décentes. Veillez sur votre langue, afin qu'elle ne s'échappe jamais en discours de médisance, de colère ou de libertinage; cette langue sur laquelle a reposé la chair virginale de Jésus doit-elle se rouler dans une fange impure? Veillez sur votre cœur, afin que si jamais les impressions involontaires du vice arrivent jusqu'à lui, il ait le courage de ne pas y adhérer. Veillez enfin sur toutes vos démarches, pour ne point en faire

d'imprudentes et ne pas vous engager témérairement dans des liaisons qui pourraient vous devenir funestes.

Qu'il me soit permis d'éclairer ici votre inexpérience : tôt ou tard vous trouverez des personnes de votre âge qui se permettront de qualifier votre piété de sauvage, vos pratiques de minutieuses, votre retenue de pusillanime, et qui, ne pouvant vous pervertir par leur conduite, chercheront à vous décourager par le ridicule. Elles vous inviteront à vous donner plus d'essor et de liberté, à vous dégager des liens de la timide enfance, à goûter de leurs plaisirs; elles prétendront vous révéler le secret d'allier la sévérité chrétienne avec les maximes d'un monde corrompu. Enfants chrétiens, entendez le Sage qui vous dit : *Mon fils, si les pécheurs, par leurs insinuations, cherchent à vous attirer à eux :* « *Fili mi, si te lactaverint peccatores,* » *ne les écoutez pas :* « *ne acquiescas eis.* » Tôt ou tard vous trouverez des personnes de votre âge qui vous inviteront à vous délasser par des lectures amusantes. Et de quels livres s'agit-il? de ces livres où le poison de la volupté est déguisé sous mille formes différentes; le vice y est embelli ; on le pare des couleurs de la vertu ; l'amour profane s'y couvre d'un voile qui cache sa honte ; on y attache des idées de délicatesse et de sensibilité aux plus honteuses faiblesses. Enfants chrétiens, défiez-vous du serpent caché sous les fleurs; écoutez cet oracle qui ne vous trompera point : *Les mauvais discours gâtent les bonnes mœurs :* « *Corrumpunt mores bonos colloquia mala.* » Tôt ou tard vous trouverez des personnes de votre âge qui vous inviteront à les suivre dans ces lieux profanes où toutes les passions sont mises en jeu, où la volupté semble avoir fixé son empire, et où elle étale aux yeux des mortels tout ce qu'elle a de pompes et de charmes pour séduire les cœurs. Enfants chrétiens, entendez cet

anathème sorti de la bouche de J.-C. : *Malheur au monde :* « *Væ mundo !* » et le monde que le Seigneur a maudit est au théâtre, ou il n'est nulle part. Le théâtre a bien pu corriger quelques ridicules, mais souvent il a donné des vices, et il ne les guérit jamais. Mais, direz-vous peut-être, si vous nous ôtez tous ces divertissements et tous ces plaisirs, que nous laisserez-vous donc? Ce que je vous laisse? le voici.

Je vous laisse les amusements honnêtes et purs qui sont insipides pour le vice, mais que savent goûter les âmes innocentes ; je vous laisse les lectures solides, et dont beaucoup peuvent être pour vous aussi amusantes qu'instructives ; je vous laisse le travail, qui assaisonne les plaisirs les plus simples, et qui est si nécessaire au bonheur de l'homme que l'oisiveté ne fait pas moins son tourment que sa honte; je vous laisse l'estime des personnes vertueuses et de vos parents, dont vous ferez la consolation et la joie ; je vous laisse le témoignage d'une bonne conscience, et certes avec cela on se passe de beaucoup de choses; je vous laisse enfin les ressources et les douceurs de l'amitié. Parmi les personnes de votre sexe et de votre âge, en connaissez-vous une qui ait l'esprit solide, le caractère vrai, le cœur droit, délicat et généreux, soumise à ses parents, craignant Dieu, et pratiquant les devoirs ordinaires de la vie chrétienne ; rendez-vous digne d'en faire un ami, et vous aurez trouvé le plus précieux des trésors, et avec lui les plus douces consolations de la vie.

Je viens, M. E., d'exposer une partie des dangers dont les enfants sont menacés, mais il en est pour eux de plus redoutables encore. Jusqu'ici je n'ai pas dit quels sont ces dangers, et je crains de le dire. Mais, mon Dieu, il faut bien que je le dise, et pour le salut de ces enfants, et pour l'instruction de ceux qui m'écoutent. Pères et mères,

j'aurais à vous révéler ici d'austères vérités ; mais je craindrais que, dans la circonstance présente, on ne les attribuât aux écarts d'un zèle inconsidéré. J'aime mieux me taire et me contenter de prier le Seigneur qu'il vous donne le courage de toujours édifier vos enfants par de saints exemples, d'être plus jaloux de les enrichir de vos vertus que des biens de la fortune, de veiller sur eux avec cette sage fermeté qui prévient le danger ou l'écarte promptement, de bannir constamment de vos maisons tout ce qui pourrait être pour vos enfants un sujet de corruption et de scandale, de vous conduire de manière à pouvoir leur dire avec quelque confiance ce que saint Paul ne craignait pas de dire aux chrétiens de son temps : *Imitez-nous comme nous imitons J.-C.* : « *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.* » Que si, ne m'adressant plus en particulier aux parents que la cérémonie de ce jour intéresse plus spécialement, je voulais rappeler leurs devoirs à tous les parents en général, je me plaindrais avec toute la liberté que me donne mon ministère, et je leur dirais : Pourquoi faut-il que trop souvent votre autorité soit en contradiction avec vos exemples ; que chez vos enfants la conscience leur défende une imitation que semble imprimer le penchant naturel ; que votre conduite démente vos discours? Que dis-je? n'arrive-t-il pas que les paroles des parents soient mauvaises comme leurs actions, en sorte que nous n'avons pas même la triste consolation de pouvoir dire : « Ne faites pas ce qu'ils font, mais faites ce qu'ils disent? » Oui, il arrive que des enfants trouvent leurs plus grands dangers au sein de leurs familles, et qu'ils sont pervertis par ceux qui devraient les sauver. Je veux parler de ces parents qui, en présence de leurs enfants, se mettent au-dessus de toutes les lois de Dieu et de son Eglise, et semblent vivre dans ce monde, sans culte, sans reli-

gion et sans Dieu. Je veux parler de ces parents qui se permettent devant leurs enfants ou des railleries sacrilèges contre la religion de J.-C., ou des maximes ouvertement impies, et jettent ainsi dans leur âme des semences d'incrédulité, qui un jour peut-être feront la honte et la ruine de leurs familles. Je veux parler de ces parents qui, loin d'arracher des mains de leurs enfants les livres dangereux, semblent se faire un jeu de les leur procurer, et gardent précieusement ces dépôts de corruption et de mensonge : poisons héréditaires, qui de génération en génération porteront avec eux la corruption et la mort. Je veux parler de ces parents qui font de leurs maisons des maisons ouvertes à tous les plaisirs : là se rassemble la jeunesse des deux sexes pour y célébrer des fêtes nocturnes qui rappellent celles du paganisme ; là toutes les passions fermentent, s'enflamment, font naître des intrigues dont les suites peuvent être si déplorables, et dont les ressorts cachés se déroberont aux yeux les plus vigilants. Je parle enfin de ces parents qui abandonnent avec indifférence leurs enfants à des instituteurs sans principes et sans foi. Parents cruels, ne leur avez-vous donné la vie du corps que pour leur ôter celle de l'âme? Aujourd'hui vous n'y pensez pas, mais un jour le Seigneur vous en demandera un compte terrible. E. chrétiens, gardez-vous toutefois de vous prévaloir de ce que vous venez d'entendre pour manquer aux devoirs que la nature inspire et que la religion consacre ; du moment que vous vous permettriez de les violer, je ne croirais plus à votre vertu.

Savez-vous, en effet, M. E., d'où vient quelquefois la perte d'un enfant? Elle viendra peut-être des mauvais exemples d'un jeune parent dissipé, indocile, libertin. C'est un jeune homme qui se félicite de jouir enfin de toute sa liberté : qu'on ne lui parle pas de prières, d'office

divin, de sacrements, de lois de l'Eglise, de sage reserve, de respect pour les mœurs et pour la religion ; il ne croit pas à tout cela, ou plutôt, sans avoir une incrédulité raisonnée, il n'a d'autre guide que son plaisir : quel exemple ! Jeune homme, ne me dites pas que vous n'êtes pas le gardien de votre frère ; autrefois telle fut la frivole excuse du premier fratricide. Je le sais, comme Caïn, vous ne tremperez pas vos mains dans le sang du juste Abel ; mais si vous êtes assez malheureux que de jeter dans l'âme de votre jeune frère le germe du vice et de la corruption ; si, par vos discours et par vos exemples, vous donnez la mort à son âme, tremblez que son innocence violée ne crie vengeance contre vous, que la colère du ciel ne vous poursuive, et qu'au grand jour de la manifestation votre propre frère ne s'élève contre vous pour vous dire : Malheureux, c'est toi qui m'as perdu !

Savez-vous d'où peut venir encore la perte de quelqu'un de ces enfants ? Elle viendra peut-être des mauvais exemples d'une jeune parente légère et volage, qui ne respire que le plaisir. Déjà ses airs, ses manières, sa démarche, ses ajustements, semblent annoncer une vertu morte, ou du moins mourante, pour me servir du langage de saint Bernard. Déjà elle a un goût décidé pour ces lectures romanesques, écueil de l'innocence, pour ces théâtres, école de volupté, pour ces divertissements nocturnes, où respire la licence, pour ces modes criminelles qui de nos jours, et jusque dans nos temples, arrachent son voile à la pudeur : quel exemple pour un enfant !

Fille chrétienne, qui que vous soyez, et dans quelque rang que la Providence vous ait fait naître, qu'il me soit permis de vous le représenter avec toute la liberté que me donne mon ministère ; aimez la prière et la retraite ; fuyez les divertissements licencieux ; montrez-vous plus

jalouse de plaire à Dieu que de plaire aux hommes ; soyez soumise à votre mère par respect et par amour, bien plus que par contrainte; faites votre première parure de la décence et de la modestie, et craignez qu'il ne manque quelque chose à votre vertu, si votre présence n'inspire pas le respect.

M. C. E., je viens de vous recommander la prière et la fréquentation des sacrements, la lecture spirituelle, la vigilance sur vous-mêmes pour être en garde contre les tentations, contre les vices naissants, contre les occasions dangereuses. Si vous êtes fidèles aux règles que je viens de vous tracer, le Seigneur ne vous abandonnera pas, et vous allez devenir pour vos familles un sujet bien consolant d'édification; car vous devez rentrer, ce soir, au sein de vos familles comme des anges descendus du ciel; vous devez y paraitre comme de nouvelles créatures, répandant autour de vous la bonne odeur de J.-C. On s'attend, et on a le droit de s'attendre à ce que vous soyez plus que jamais dociles, respectueux et tendres envers vos parents. L'arbre, dit le Sauveur, se connait par ses fruits, et votre communion doit se connaitre par votre conduite. Oui, il faut plus que jamais que, par votre docilité, vous soyez la consolation et la joie de ceux qui vous ont donné le jour. Ecoutez ce que saint Augustin nous apprend de lui-même. Les assurances, nous dit-il, que ma mère m'avait données dans sa dernière maladie, qu'elle était contente de moi, m'étaient d'une grande consolation. Elle m'appelait son bon fils; elle se plaisait à me dire de la manière du monde la plus tendre qu'il ne m'était jamais échappé un seul mot dont elle eût à se plaindre. O enfants chrétiens, puissiez-vous mériter, par votre conduite, d'entendre de la bouche de vos parents un si consolant témoignage! Ainsi soit-il!

ALLOCUTION DE MONSEIGNEUR BAUNARD

RECTEUR DES FACULTÉS CATHOLIQUES DE LILLE (1)

Sur la rénovation des vœux

Dans cette journée, mon enfant, il se fait un double échange entre votre âme et Dieu : Jésus-Christ se donne à vous, vous vous donnez à lui. C'est dans la communion que le bon Dieu se donne : *Deus meus es tu !* C'est dans la rénovation des promesses du baptême que vous faites serment de lui appartenir. *Tuus sum ego !*

---

(1) *Le Livre de la première Communion et de la Persévérance* (Paris, Poussielgue, éditeur). — Mgr Baunard, alors supérieur du collège Saint-Joseph de Lille, ayant perdu son père le 7 juin 1887, fit part de sa douleur aux soixante-huit enfants du collège qui devaient faire le lendemain leur première communion. Voici un fragment de sa lettre admirable et d'une inspiration unique peut-être dans la littérature chrétienne, en ce qu'elle met dans les yeux à la fois des larmes et des sourires :

« Sur le seuil de votre retraite, je vous rappelais cette célèbre parole de Christophe Colomb à son équipage : « Trois jours, et je vous donne un monde; » et l'appliquant à vous, je vous disais ensuite avec une plus haute espérance que lui : « Trois jours, et je vous donne un Dieu ! » Ce Dieu que je vous promettais, vous le recevrez demain.... Ce sera le grand jour, le jour inoubliable, le jeudi de la Fête-Dieu, deux fois Fête-Dieu pour vous, qui êtes invités à la fête et à la table de Dieu.... J'y suis par la pensée. Il me semble vous voir arriver processionnellement au moment de la messe, vos cierges fleuris à la main, et de nos vastes corridors tout inondés de lumière vous avancer vers la chapelle où se presse la foule de vos parents et de vos amis. Il me semble vous entendre chanter de vos voix moins fraîches encore et moins pures que vos âmes, ce psaume du *Laudate, pueri, Dominum*, qui, sur votre passage, retentira dans bien des cœurs. — Que j'aurais été heureux, à cette heure divine, d'aller au-devant de vous, avec vos prêtres et vos maîtres, comme les prêtres et les lévites allaient jadis au-devant du jeune prince Joas, pour la fête de son sacre et de son couronnement ! Que de grand cœur je me serais associé à l'attendris-

Il y a donc onze ou douze ans que, petit enfant d'un jour, vous fûtes porté à l'église, et que le prêtre demanda aux parrain et marraine chargés de répondre pour vous : « Renoncez-vous à Satan, à ses pompes, à ses œuvres, et vous engagez-vous à servir J.-C. ? » Ce renoncement, cet engagement, ils le firent en votre nom, en attendant que vous même pussiez les renouveler dans la lumière de votre esprit et la liberté de votre cœur. Maintenant, cette heure est venue. Voici que les fonts du baptême se sont parés de nouveau afin de vous recevoir ; l'Evangile repose dessus pour recevoir vos serments ; J.-C., comme lui-même le dit dans l'Ecriture, se tient et frappe à votre porte. Allez-

---

sement de vos familles quand elles vous retrouveront là tout illuminés et transfigurés par les exercices de la retraite, comme Marie et Joseph retrouvèrent l'enfant Jésus après trois jours passés dans le Temple au milieu des Docteurs !.... Quels spectacles pour qui les voit avec des yeux chrétiens ! L'ineffable mystère s'accomplissant en vous : la sainte Communion, et « le corps de N.-S. J.-C. venant garder votre âme pour la vie éternelle. » Et vous, entrant déjà en possession de cette vie par un pacte immortel avec la vertu et la grâce. Et vos parents qui prient comme on prie pour son enfant, et à qui Dieu répond cette parole de son Evangile : « Si vous ne devenez semblables à ces petits, en faisant ce qu'ils font, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » Et eux, venant, en effet, se presser alors aux sources de la vie, mais cette fois ne s'y présentant qu'après vous, pour honorer votre préséance de jeunes rois de cette journée : *Talium est enim regnum cœlorum.* Et puis vos condisciples se succédant au même banquet, où ils forment votre suite, comme les frères de Joseph dont les gerbes devaient s'incliner devant la gerbe glorieuse de leur plus jeune frère. Et quoi encore ? Au-dessus de vos têtes, l'assemblée invisible, mais réelle, de ceux qui ne sont plus, vos ancêtres, vos aïeux, votre père ou votre mère peut-être, vos maîtres disparus.... Je vois tout cela d'ici, M. C. E. ! vos agapes du matin, vos serments du soir, les anges qui les entendent, Marie qui les reçoit ; et jusqu'à ces cachets de première communion que je me réserve de signer et de vous distribuer à mon retour, heureux d'être le notaire de l'acte solennel, du contrat de la nouvelle alliance qui constate vos droits à l'héritage du royaume des cieux. » (*Le Collège Saint-Joseph, de Lille.*)

vous l'accueillir? allez-vous le repousser? Ici il y a le ciel, là il y a l'enfer; ici Dieu, là Satan; là l'Eglise, là le monde; ici le bien, là le mal; l'éternité d'un côté, l'éternité de l'autre, et entre les deux votre âme, qui va se prononcer dans le silence de l'assemblée sainte, au milieu de l'attention du ciel et de la terre. Jamais pareille solennité s'est-elle vue pour vous?

Il y en eut une pareille dans l'Ancien Testament, lorsque le jeune Joas, instruit comme vous dans le temple, menacé par Athalie, couronné par Joad, fit serment au Dieu de Jacob de lui demeurer fidèle. « Qu'est-ce donc qu'on prépare? » demande-t-il au grand prêtre. — « Il est juste, dit celui-ci,

Il est juste, mon fils, que je vous le déclare;
Il faut que vous soyez instruit, même avant tous,
Des grands desseins de Dieu sur son peuple et sur vous.
Armez-vous d'un courage et d'une foi nouvelle;
Il est temps de montrer cette ardeur et ce zèle
Qu'au fond de votre cœur mes soins ont cultivés,
Et de payer à Dieu ce que vous lui devez.
Sentez-vous cette noble et généreuse envie?

Alors Joas répond :

Je me sens prêt, s'il veut, de lui donner ma vie.

Voilà, mon enfant, le serment que Dieu attend de vous, Mais, avant de le prononcer, savez-vous ce qu'il vous coûtera, ce qu'il vous vaudra, ce qu'il vous méritera?

Il vous coûtera sans doute le sacrifice du monde, le renoncement au monde; mais veuillez le comprendre. Par ce mot, je n'entends pas ce cher monde du foyer où vous fûtes nourri, ni celui de l'école où vous fûtes élevé, le monde de la parenté, le monde de l'amitié. Puissiez-vous, au contraire, n'en être séparé jamais! Mais, à côté de ce monde, il y en a un autre qu'un païen appelait déjà « la partie corrompue et corruptrice du siècle. » Il y en a un

autre que J.-C. a « maudit à cause de ses scandales. » Il y a des méchants qui vous tendront des pièges pour vous faire tomber dans le mal : ce sont les pièges du monde. Il y a des discours, des lèvres qui vous diront : « Couronnons-nous de roses, parce que la jeunesse passe et que nous mourrons demain ! » Ce sont les maximes du monde. Il y a des fêtes séduisantes, des assemblées enivrantes, des joies et des plaisirs, qui sont « un carnage d'âmes, » comme on les a nommés : ce sont les pompes du monde, les plaisirs du monde. Et, mon enfant, que ce monde est redoutable pour vous ! Il est là, il vous attend, il vous guette comme une proie, à la porte de l'église, au sortir de la Table sainte. C'est Athalie qui demande au jeune Eliacin :

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple ?
— Tout profane exercice est banni de son temple.
— Quels sont donc vos plaisirs ? — Quelquefois à l'autel
Je présente au grand prêtre et l'encens et le sel,
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies,
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.
— Eh quoi ! vous n'avez pas de passe-temps plus doux ?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.
— Moi ! des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire !
— Non, je ne vous veux point contraindre à l'oublier.
— Vous ne le priez point. — Vous pourrez le prier.
— Je verrais cependant en invoquer un autre.
— J'ai mon Dieu que je sers ; vous servirez le vôtre.
Ce sont deux puissants dieux. — Il faut craindre le mien.
Lui seul est Dieu, Madame, et le vôtre n'est rien.

Cette dernière réponse sera votre réponse, mon enfant. Car, derrière ces promesses du monde, si vous saviez ce qu'il y a de mensonges ; derrière ces plaisirs, ce qu'il y a de tristesses, parfois de désespoirs ! En vain vous dit-il encore :

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

Vous pouvez lui répondre sans crainte de vous tromper :

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

Comme Athalie, ce monde, lui aussi, est un meurtrier. N'a-t-il pas été déjà celui de J.-C.? Or, je vous le demande, voudriez-vous vous vendre au bourreau de votre père?

On raconte, mon enfant, qu'autrefois un empereur romain pressait un jeune chrétien de venir à sa cour et de servir ses dieux. Sa mère, inquiète, alarmée, craignant de le voir apostasier, ne lui dit rien; mais le prenant par la main, elle le mena dans un sanctuaire secret de sa maison, où elle s'agenouilla et lui demanda de s'agenouiller auprès d'elle. Alors, tirant d'une riche cassette une fiole précieuse qu'elle arrose de ses larmes : « Regarde, lui dit-elle, c'est le sang d'un martyr, et ce martyr, ce fut ton père! Je l'ai recueilli, ce sang, quand il coulait à flots de sa sainte blessure, et le persécuteur qui le faisait couler, c'est l'homme qui aujourd'hui te demande de le servir. Iras-tu baiser la main du meurtrier de ton père? »

Votre réponse est prête : « Jamais au monde! » telle sera votre première parole. « Toujours à J.-C.! » telle sera la seconde.

Vous vous donnerez à Jésus de la même manière qu'il s'est donné à vous. L'amour de Jésus fut un amour absolu : il vous a tout donné, vous ne lui refuserez rien. L'amour de J.-C. fut un amour public : le vôtre ne craindra ni les railleries du monde ni l'entraînement de l'exemple. Le respect humain est une lâcheté indigne d'un grand cœur. Servir Jésus, c'est régner. Rougit-on d'appartenir au plus tendre des amis et au meilleur des princes? L'amour de J.-C. fut un amour généreux : vous ne reculerez pour lui devant aucun scraifice. Enfin, l'a-

mour de Jésus fut un amour fidèle : il nous aima jusqu'à la fin. Le vôtre persévérera pendant la vie, jusqu'à la mort. Peut-on quitter Jésus une fois qu'on l'a connu ?

Enfin, mon cher enfant, le serment qui vous donne au cœur de Jésus vous méritera le ciel. Le livre de l'Evangile, sur lequel vous allez jurer, n'est pas seulement le code de votre devoir, c'est le trésor de vos espérances et des promesses de Dieu. Ouvrez-le, vous lirez : « Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu ! bienheureux sont les doux, parce qu'ils posséderont la terre. Réjouissez-vous, car votre récompense est grande dans le ciel. Mes petits enfants, je m'en vais vous préparer la place.

Cette place céleste, je l'entrevois. J'entrevois tous les enfants de la première communion rangés, comme aujourd'hui, autour du trône de l'Agneau. J'entrevois auprès d'eux leurs pères, leurs mères, semblables à ces vieillards de l'Apocalypse qui tiennent dans leurs mains les encensoirs d'or. Dès lors, qu'importe la vie, ses peines, ses combats ? qu'importe ici-bas un peu plus, un peu moins de jouissance, de richesse ? Que fait au passager qui est sur le navire que sa cabine d'un jour soit plus ou moins commode ? Demain il sera au port, demain il sera chez lui. Demain vous serez au ciel ; et le ciel, c'est un jour de première communion qui ne finira jamais.

QUATRIÈME PARTIE

ALLOCUTIONS POUR LA CONSÉCRATION A LA SAINTE VIERGE

Nulla tam mater.
(S. Bern.)



ALLOCUTION D'APRÈS MONSEIGNEUR DUPANLOUP (1)

M. E., à la vue de cette pompe touchante qui nous environne encore, au souvenir de cette pure et douce allégresse qui, ce matin, semblait s'être répandue de tous les cœurs dans cette heureuse enceinte, à la pensée de ce beau jour trop rapidement écoulé qui s'achève, je sens se réveiller dans mon cœur un des souvenirs les plus chers et les plus attendrissants de mon enfance. J'avais votre âge, et c'était aussi le soir d'un beau jour. Nombreux comme vous, comme vous heureux et comblés des bienfaits du Seigneur, nous environnions comme vous, en ce moment, les autels de Marie, et après avoir juré le matin de servir et d'aimer le fils, nous venions, pour couronner cette sainte et délicieuse journée, promettre de servir aussi et d'aimer la mère. Nous n'avions tous qu'un regard pour contempler son image chérie, tous qu'une voix et qu'un cœur pour lui redire des hymnes de reconnaissance et d'amour, lorsque tout à coup une voix qui ne nous était

---

(1) *La Chapelle Saint-Hyacinthe, souvenirs des retraites de Mgr Dupanloup*, évêque d'Orléans. — Chapelliez, édit., Paris.

pas étrangère nous fit entendre, du fond de ce sanctuaire bien aimé, des accents inattendus, et raconta pour nous instruire l'histoire que je vais vous raconter à mon tour. J'en ai gardé un profond souvenir! Vous aussi, puissiez-vous ne l'oublier jamais!

Autrefois, dans une île délicieuse et depuis longtemps aimée de Dieu, sous un ciel toujours pur et serein, se préparaient à quitter un port tranquille, pour voguer sur la vaste étendue des mers à la découverte de régions encore plus fortunées, mille vaisseaux couverts d'une nombreuse et brillante jeunesse. — C'était un magnifique spectacle et une fête depuis longtemps désirée pour tout un peuple innombrable et debout sur le rivage. Toutes les poupes étaient ornées de banderoles, tous les cordages chargés de festons et de guirlandes, tous les jeunes nautonniers vêtus de blanc et couronnés de fleurs.

Et déjà les pavillons embellis des plus riches couleurs se déroulaient au vent : les voiles blanchissaient sur l'onde azurée. Tout à coup mille cris de joie se font entendre : on part. L'espérance et le bonheur rayonnaient dans les regards des jeunes nautonniers ; car tout le ciel, peint d'un bel azur, semblait leur promettre une heureuse navigation ; seulement, tandis que le vent enflant leurs voiles les éloignait du port, les mères toujours plus craintives et quelques vieux pilotes aussi leur criaient du rivage : « Enfants, si vous voyez venir la tempête, n'oubliez pas l'étoile de la mer : invoquez l'étoile ! » On dit même que le nom de Marie se trouva mêlé à ces adieux maternels, que les échos d'alentour le redirent longtemps ; et déjà tous les rivages de l'île avaient fui loin d'eux, qu'ils l'entendaient retentir encore dans le doux souffle des vents favorables. On raconte enfin que jetés au milieu des écueils les plus terribles, et assaillis par les plus furieuses

tempêtes, ils n'invoquèrent pas en vain ce nom sacré, virent briller à leurs yeux la divine étoile de la mer, fuir à sa présence tous les vents courroucés, et délivrés enfin de tous les périls au nom de Marie, ils abordèrent en paix aux régions fortunées.

O vous qui allez vous engager aussi sur une mer orageuse, vous que bientôt nos yeux chercheront en vain dans cette paisible enceinte, pardonnez mes trop justes alarmes, et puisque vos âmes m'ont coûté des soins, des larmes et des prières, souffrez que, semblable à cette mère qui conduit jusqu'au rivage son fils unique et bien-aimé, je vous prodigue comme elle, au moment du départ, les provisions et les conseils pour une traversée si longue et si périlleuse.

Enfants chéris, depuis longtemps nos cœurs s'entendent et je sens en ce moment que vous avez compris le mien ; cette histoire n'est-elle pas la vôtre ? N'allez-vous pas, vous aussi, vous éloigner de ce port tranquille où tous vos jours coulaient purs et sereins, où votre innocence reposait en paix à l'ombre du Seigneur, pour rentrer au milieu du monde? Ah ! tout y sourit à votre retour; vous n'y apercevrez de loin que des routes semées de fleurs : mais, hélas ! il faut bien vous le dire, c'est une mer terrible qui ne cache partout qu'écueils et naufrages, et avant d'aborder aux rivages éternels et au céleste port, vous aussi, comme tant d'autres, ne périrez-vous pas?

Ah ! si ce matin, lorsque vous descendiez les marches du temple où, après avoir laissé vos mères recueillir sur vos lèvres, dans le plus doux des embrassements, le souffle nouveau de grâce et de vertu céleste qui s'en échappait, si le Seigneur alors eût envoyé son ange pour vous enlever doucement à la terre et vous transporter brillants d'innocence aux cieux, nous aurions pleuré de ne plus vous re-

voir ici-bas, mais nous aurions aussi béni le Seigneur qui vous délivrait des longs ennuis du voyage et des funestes périls qui vous attendent. Cette triste joie ne nous a pas été donnée! Au moins nous ne vous laisserons pas partir sans adieux, sans conseils et sans espérances, et nous vous dirons comme autrefois ces vieux pilotes : « Engagés sur la mer orageuse du monde, si vous voyez venir la tempête, n'oubliez pas l'étoile de la mer! Invoquez Marie! » *Respice stellam, invoca Mariam!*

Si les vents courroucés des passions mauvaises se soulèvent jamais dans votre cœur, agitent votre vertu et menacent de l'engloutir, alors même, M. E., que vous sentiriez s'affaiblir en vous la force de résister au mal qui vous pressera de toutes parts, au moins, du fond de votre tristesse, regardez l'étoile, invoquez Marie! *Respice stellam!* Marie commandera aux flots séditieux, forcera les vents à vous pousser au port, et, apaisant l'orage, rendra bientôt la douce paix et les joies de la vertu à votre cœur.

Si, plus malheureux encore et plus coupables, vous aviez permis au péché de troubler votre âme; si des nuages épais s'étaient amoncelés entre le ciel et vous, et que plongés dans une nuit affreuse, vous croyiez déjà voir de près toutes les horreurs de la mort éternelle, regardez l'étoile, invoquez Marie! *Respice stellam!* Marie dissipera ces ténèbres comme l'étoile du matin dissipe les ombres de la nuit, et vous ne tarderez pas à voir reluire à vos yeux les pures clartés d'un beau jour.

Si le démon lui-même, jaloux de votre innocence et de votre bonheur, soulevait contre vous la plus noire des tempêtes, et, vous poussant avec violence au milieu des plus terribles écueils, menaçait de briser votre frêle esquif et de vous ensevelir avec ses débris au sein des vastes mers; alors encore regardez l'étoile, invoquez Marie! *Res-*

pice stellam! Marie vous sauvera du naufrage; vous passerez sans périls au travers des écueils, et le démon, encore une fois vaincu, ira cacher au fond des enfers son désespoir et sa honte!

Si le monde, au contraire, souriant à votre enfance, semblait vous offrir, au sein des ris, des jeux et des plaisirs, une paix apparente et un calme perfide, craignez ces trompeuses douceurs plus que les écueils qui brisent les navires; si jamais au milieu de ses joies molles et folâtres, vos yeux commençaient à s'obscurcir, et qu'une douce et funeste langueur s'emparant de vous, vous sentiez tout à coup votre cœur tomber en défaillance, alors surtout regardez l'étoile! invoquez Marie : *Respice stellam!* Marie volera à votre secours; vous sentirez soudain le courage et l'amour de la vertu renaître au dedans de vous, et, délivrés de l'affreux péril, vous n'oublierez jamais que le naufrage et la mort même sont moins redoutables à l'enfant chrétien que les plaisirs qui amollissent le cœur et flétrissent l'innocence!

Enfin, car je ne veux point mettre de bornes à vos espérances, fussiez-vous devenus les plus criminels et les plus infortunés des pécheurs, eussiez-vous trahi tous vos serments, oublié tous les bienfaits de votre Dieu, n'oubliez pas Marie! Fussiez-vous accablés sous le poids de vos péchés, aux portes mêmes de la mort, enveloppés dans la nuit profonde du désespoir, n'apercevant, à la lueur pâle des éclairs qui s'en échappent, que les abîmes éternels ouverts sous vos pas et n'entendant gronder sur votre coupable tête que les tonnerres menaçants de la céleste justice, je vous dirais : Espérez encore, espérez toujours! N'oubliez pas l'étoile, invoquez Marie! Jetez-vous entre ses bras maternels; allez cacher dans son sein votre confusion, votre repentir et vos larmes! Vous retrouverez la conver-

sion et la grâce entre les bras de Marie; la divine vengeance n'ira pas vous arracher de son sein pour vous plonger dans l'abîme! *Respice stellam, invoca Mariam!*

Ainsi nous parlait du pied des autels de Marie, au soir du plus beau de nos jours, celui que nous aimions à nommer le père et l'ami de notre enfance. Je vous l'avouerai, ô M. E., ô vous, qu'à mon tour je puis bien appeler d'un nom si tendre, nous écoutions avec attendrissement ces touchantes paroles : c'étaient les derniers accents d'une voix qui nous était chère, les derniers conseils d'un ami dont le cœur n'avait pas été pour nous sans tendresse : à la vue même de tous les orages qui menaçaient notre bonheur et notre innocence, nous sentîmes nos yeux se baigner de pleurs : nous nous pressâmes avec plus de crainte et d'amour autour de l'autel chéri, comme des enfants autour de leur mère, à la vue du péril ; et recueillant avec une douce joie les touchantes espérances de bonheur qui nous étaient offertes au nom de Marie, soudain tous nos yeux se tournèrent vers son image sacrée : il nous sembla que les cieux s'entr'ouvraient à nos regards. Marie nous apparut sur un trône de grâce ; le sourire de l'amour maternel était sur ses lèvres : elle tenait un petit enfant entre ses bras qui semblait nous inviter à venir à lui et à sa mère!

A cette vue, des larmes douces mêlées d'attendrissement et de joie coulèrent de nos yeux. Nous nous jetâmes à ses pieds, lui offrîmes tous nos cœurs, et l'appelant notre mère, nous lui promîmes, comme vous allez le lui promettre vous-mêmes, puisqu'elle ne mettait jamais de bornes à ses bontés, de n'en mettre jamais à notre confiance, à notre vénération et à notre amour! Faites comme nous, M. E., et Marie vous bénira tous aujourd'hui, comme elle daigna nous bénir alors.

AUTRE ALLOCUTION D'APRÈS MONSEIGNEUR DUPANLOUP (1)

Si quelqu'un de ces hommes, trop souvent étrangers à nos fêtes et qu'une religieuse curiosité amène cependant quelquefois dans nos temples, étonné du concours et de l'appareil qui remplissent en ce moment cette enceinte, étonné peut-être aussi de me voir monter solennellement dans cette chaire à cette heure avancée, me disait :

A quel dessein ces nombreux enfants demeurent-ils assemblés autour de cet autel? Que demandez-vous à ces lieux? Quel est ce sanctuaire? Quel est ce regard et ces hommages que vous semblez y apporter? D'où viennent cette pompe et cette joie qui vous environnent? Quel est cet autel et cette image que vous semblez entourer de vénération et d'amour, et dont la seule présence donne à toute votre fête un éclat si doux et si pur? Quel est ce pontife vénérable dont la majesté sainte et touchante, dont la bénédiction ajoute aux pompes les plus augustes de la religion dont il est le ministre? Enfin, quels sont ces festons et ces guirlandes suspendues, ces arbustes verdoyants, cet encens, ces parfums et ces fleurs? Quelles sont ces riantes couleurs, ces chiffres d'or, ces bannières sacrées?....

Je lui répondrais :

C'est aujourd'hui un jour de bonheur, c'est aujourd'hui pour nous une fête de famille; nous sommes rassemblés autour d'un autel de Marie, et si vous connaissiez la douceur et la puissance de ce nom béni, vous sauriez ce que demandent ici nos cantiques, et pourquoi nous ne pou-

(1) *La Chapelle Saint-Hyacinthe.* — Chapelliez, édit., Paris.

vons détourner de cette image chérie ni nos regards ni nos cœurs.

Voilà ce que je répondrais ; et si vous me demandiez encore : Mais quelle est donc cette bienheureuse Vierge, qu'est-ce que Marie est pour vous? Et pourquoi semblez-vous l'aimer tous avec une telle tendresse? Dites-nous-le, afin que nous puissions avoir le bonheur de l'aimer à notre tour, et ressentir quelque chose des joies qui vous animent? Ah ! je vous répondrais :

Nous aimons Marie, son nom nous est cher ; nous prenons plaisir à publier ses louanges ; nous la célébrons avec amour, parce que Marie,

C'est pour nous une sœur,

C'est pour nous une mère,

C'est la fille bien-aimée du Père éternel,

C'est l'Epouse immortelle de l'Esprit-Saint.

Non, ne croyez pas que la dévotion à Marie soit une dévotion vulgaire, et que j'aie besoin de réclamer ici pour elle l'indulgence hautaine d'une raison dédaigneuse. J'entrerai dans les dernières profondeurs du christianisme, je monterai jusqu'aux plus sublimes hauteurs de la foi, pour vous la faire comprendre.

C'est à la religion et à la nature, c'est aux Ecritures divinement inspirées, c'est aux plus grands docteurs de l'Eglise catholique, c'est à la raison magnifiquement éclairée par la foi, que je demanderai les enseignements que je vais vous offrir.

Oui, parmi toutes les créatures, il en est une plus bénie, plus privilégiée, plus puissante, plus miséricordieuse que toutes les autres.

Il en est une qui fut le plus beau et le plus noble ouvrage de la Toute-Puissance divine, la plus pure et la plus touchante expression de l'infinie miséricorde.

Parmi toutes ces créatures dégradées et maudites, il en est une, dont le berceau fut le germe précieux des espérances du monde, dont la naissance fut la joie des anges, dont le nom fut un signe de paix et de sérénité à la terre, dont le premier sourire charma le ciel, dont le premier regard brilla comme un rayon de l'étoile du matin après une nuit d'orage.

Il en est une, dont la puissance atteint toutes les extrémités des choses divines et des choses humaines; dont la miséricorde est égale en tendresse à nos besoins les plus extrêmes, égale en profondeur à nos misères.

C'est Marie, Marie notre sœur, comme nous fille d'Adam, de notre nature, de notre race, et voilà pourquoi nous l'aimons; voilà pourquoi c'est pour nous une chose délicieuse que d'épancher nos cœurs à sa louange, et de publier sa gloire dans l'assemblée des saints qui sont nos frères.

Faibles et misérables comme nous le sommes tous, quelle plus douce joie que de savoir qu'il y a dans le ciel une créature de notre race, de notre sang, qui s'intéresse à nous, qui obtient tout de la toute-puissance et de la miséricorde divine.

Oui! Marie, c'est pour nous une sœur, et nous l'aimons, parce que, comme nous fille d'Adam, elle n'a point partagé avec nous notre funeste héritage; mais d'ineffables bénédictions de Dieu sont venues couronner sa vie, sa naissance et sa mort.

Nous l'aimons, parce qu'elle est pleine de grâce : *gratiâ plena.*

Nous l'aimons, parce que le Seigneur est avec elle : *Dominus tecum.*

Nous l'aimons, parce qu'elle est bénie entre toutes les femmes : *benedicta tu in mulieribus.*

Nous l'aimons, parce qu'elle a été conçue sans péché,

son âme dès sa conception fut toute belle et toute innocente.

Nous l'aimons, parce que sa vie fut plus pure, sa naissance plus heureuse, sa mort plus sainte et plus paisible que la nôtre.

Oui ! Marie, c'est pour nous une sœur ; mais c'est aussi la Fille bien-aimée du Père ; c'est le chef-d'œuvre des mains divines : *Perfecta mea.*

C'est l'Epouse immortelle de l'Esprit divin.

C'est la Mere du Fils de Dieu.

Ses alliances sont toutes divines. De quelque côté que je la considère, je ne vois autour d'elle que des personnes adorables.

Les rayons, les splendeurs de la divinité l'environnent, la pénètrent, l'éclairent de toutes parts.

C'est la fille bien-aimée du Père :

Mais voyez comme il se plait à la célébrer : Vous êtes ma fille chérie, *filia !* Vous êtes la merveille de mes œuvres, *perfecta !* Vous êtes unique et incomparable, *una es !* Vous êtes choisie entre toutes, *electa !* Vous êtes brillante et pure comme l'astre des nuits dans la sérénité des cieux, *pulchra ut luna !* Vous êtes belle comme l'aurore, *aurora !*

C'est l'épouse immortelle de l'Esprit-Saint, qui la couvrit de son ombre féconde et l'éleva jusqu'à la maternité divine : *Spiritus Sanctus superveniet in te.*

Que dis-je ? le Père céleste lui-même communiqua à Marie un rayon de sa fécondité infinie, pour l'associer dans le temps à la génération de son Fils.

Je l'aime surtout parce qu'elle est la mère de J.-C.

Je l'aime parce qu'elle a donné le jour à notre adorable Sauveur.

Je l'aime parce qu'elle a élevé son enfance.

Je l'aime parce qu'elle l'a aidé à former ses premiers pas.

Je l'aime parce qu'elle l'a nourri de son lait.

Je l'aime parce qu'elle a reçu ses premières caresses, et essuyé ses premières larmes.

Je l'aime parce qu'elle a mis sur ses lèvres ses premières paroles.

Je l'aime enfin parce qu'elle devait écraser la tête du serpent infernal d'un pied vainqueur.

Marie, c'est aussi pour nous une mère : elle nous a enfantés au Calvaire. Et vous savez avec quel déchirement de cœur, et parmi quelles angoisses se fit cette adoption sacrée, cet enfantement douloureux !

Et maintenant, ô Marie, il me faudrait prendre des images dans les cieux, ou parler le langage enflammé des prophètes pour vous louer dignement ! Car, ô Marie, — c'est le grand saint Bernard, M. E., qui va prêter ici ses paroles, — votre nom est plus doux que la joie la plus pure, plus suave que les parfums les plus exquis, plus délicieux que l'harmonie des anges, *in corde jubilus;* plus doux au cœur fidèle que le rayon de miel aux lèvres du voyageur fatigué, *mel in lingua;* plus secourable et plus doux au cœur coupable, mais repentant, que la rosée du soir aux feuilles desséchées par le soleil de midi, *ros in herba.* Vous êtes belle comme l'astre des nuits, et c'est vous qui ramenez les pas du voyageur égaré ; vous êtes éclatante comme l'aurore, *aurora consurgens;* douce et pure comme l'étoile du matin, *stella matutina;* et c'est vous qui précédez dans les cœurs le lever du soleil de justice.

Marie, je ne puis suffire à raconter vos amabilités et vos grandeurs, et c'est ma joie de succomber sous tant de gloire ! Mais puisque je parle dans l'assemblée de vos en-

fants, qui sont mes frères, je continuerai sans crainte à dire, à votre louange, toutes les pensées de mon cœur.

A votre nom, ô Marie! le ciel se réjouit, la terre tressaille d'allégresse, l'enfer frémit d'un impuissant courroux. Non! il n'y a pas de créature si sublime ou si humble qui puisse vous invoquer et périr. Les augustes basiliques élevées par la piété des grandes nations, les chiffres d'or, les riches bannières travaillées par des mains royales, comme les modestes présents du nautonnier déposés à votre pauvre chapelle, dans le creux du rocher, sur le rivage des mers ; ou bien votre humble image tracée par la main des martyrs au fond des catacombes, tout atteste votre puissance pour apaiser les orages et faire descendre ici-bas la divine miséricorde. O Marie ! j'ai vu les lieux les plus sauvages de la nature sourire à votre nom et se parer de grâce ; les pieux habitants de la solitude célébraient votre gloire ; l'écho de la montagne, les flots du torrent répétaient à l'envi vos louanges ; j'ai vu dans les grandes cités mondaines fleurir, à l'ombre de votre nom, les plus pures et les plus nobles vertus ; j'ai vu la jeunesse, avec cet élan généreux, avec cette ardeur confiante, avec ce charme inexprimable dont la vertu sait l'embellir, je l'ai vue préférer votre nom et le bonheur de célébrer vos fêtes à de brillantes destinées quelquefois, à tous les enchantements du monde peut-être !

J'ai vu des vieillards, après soixante, quatre-vingts années d'une vie sans foi, sans vertu, se soulever sur la couche de leurs douleurs, se souvenir, à votre nom, du Dieu qui avait béni leur première enfance, et vous apparaissiez à leurs derniers regards comme un signe de sécurité et de paix pour la vie éternelle !....

O Marie, qui êtes-vous donc? *Quæ est ista?* Vous êtes

l'invention la plus touchante de la bonté de Dieu ! Je ne saurais mieux dire : Vous êtes le plus doux sourire de sa miséricorde ! O Dieu ! donnez des yeux à ceux qui n'en ont point, pour voir Marie et comprendre la douce lumière de ce regard maternel ; donnez un cœur à ceux qui en manquent pour aimer Marie ; et de Marie au Verbe éternel, à la beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, à cette lumière increéee qui guérit les yeux malades et apaise tout désir de nos âmes, de Marie à Jésus, de la Mère au Fils, le passage est aisé.

Voilà pourquoi notre confiance en elle est si profonde et si tendre. Voilà pourquoi c'est auprès de Marie que la jeunesse vient chercher un refuge.

Cieux, ouvrez-vous, ouvrez-vous, portes éternelles, et laissez-nous contempler le plus beau et le plus touchant des spectacles.

O M. E., levez les yeux et voyez : au plus haut des demeures célestes, le Seigneur est assis sur un trône immobile. Eblouis des rayons éternels de gloire qui l'environnent, les séraphins se voilent de leurs ailes et abaissent leur front dans la poussière. Mais quel est ce trône de grâce et d'amour élevé par la miséricorde au pied du premier ? Quelle est cette aimable souveraine, entourée d'une pure et suave lumière, et revêtue de la douce majesté qui ne peut convenir qu'à la tendre mère des hommes ? Ah ! M. E., ne la reconnaissez-vous pas ? c'est Marie. Le Très-Haut n'a pas mis dans ses mains l'appareil de la justice et les attributs qui inspirent la terreur ; à Marie, il n'a confié que les attraits de la miséricorde, et je la vois sans force pour punir et toute-puissante pour pardonner !

Courage donc ! le repentir des pécheurs, les vœux de la faiblesse montent jusqu'à son trône par mille routes se-

crêtes, et par mille autres, elle en fait descendre sur eux la consolation, l'espérance et le pardon.

O Marie! le moment est venu, nous vous saluons, oui, vous êtes notre Reine: *Salve, Regina*; mais on nous l'a dit, vous permettez à nos cœurs un nom plus doux et plus tendre! Si vous êtes notre reine par la gloire de vos incomparables priviléges, vous êtes notre mère par la tendresse de votre cœur: *Salve, Regina, Mater.*

Vous êtes notre vie, notre douceur, notre espérance: *Vita, dulcedo et spes nostra, salve.*

En ce jour, nous vous prions pour tout ce que nous avons de plus cher ici-bas. Abaissez donc vos regards les plus miséricordieux sur nous: *Misericordes oculos ad nos converte.*

Abaissez-les sur la sainte Eglise catholique; rendez-lui la gloire et la beauté des anciens jours; conservez-lui son incomparable et céleste sagesse, sa force pacifique et modeste.

Sur l'Eglise de France, sur ses pontifes et sur ses prêtres: conservez-lui son zèle et ses admirables œuvres.

Abaissez en ce moment vos regards les plus tendres et les plus miséricordieux sur cette paroisse, sur toute cette famille prosternée à vos pieds....

Bénissez le pasteur et le troupeau. Bénissez le pasteur: vous connaissez son infatigable ardeur, son dévouement sans bornes. Bénissez-le, et que votre bénédiction soit le repos de ses fatigues, la douceur de sa vie, et la consolation de ses épreuves.

Bénissez ce jeune et vénérable presbytère. Oui, bénissez-nous tous, bénissez notre sacerdoce et ses périls; notre ministère et ses amertumes: faites pour cela revivre dans nos cœurs la grâce sacerdotale et les vertus apostoliques.

Bénissez les fidèles, bénissez les pères, les mères, les enfants. Eh ! n'avons-nous pas tous besoin de vos bénédictions ? ô Marie ! *Misericordes oculos ad nos converte.*

ALLOCUTION POUR LA CONSECRATION A MARIE

PAR LE P. BRETONNEAU

C'est assez que nous soyons les membres de J.-C. et les héritiers du royaume de Dieu, pour engager Marie, mère de J.-C., en notre faveur. Les liaisons que nous avons avec le Fils sont trop étroites pour ne pas intéresser la Mère et ne pas attirer sur nous ses regards.... Mais quand, outre les raisons générales par où Marie se trouve portée à nous protéger et à nous défendre, elle en découvre encore en nous de personnelles, combien doit s'allumer son amour et combien doit-elle redoubler ses soins ! Il est vrai : Marie est la protectrice des hommes et de tous les hommes ; mais les princes ont leurs favoris, et la Reine du ciel a ses âmes d'élite, qu'elle aime singulièrement et en qui elle met ses plus douces complaisances ; pourquoi ? Parce qu'elle en est singulièrement honorée et singulièrement invoquée. Or, ces âmes si chères, ces âmes privilégiées auprès de la Mère de Dieu et à qui elle réserve ses plus riches dons, qui sera-ce.... si ce n'est pas vous ? Qui sera-ce, dis-je, si ce ne sont pas de jeunes fidèles qui, sensibles à sa gloire, s'attachent à elle, s'enrôlent parmi les siens ? Elle pense à ceux mêmes qui l'oublient ; et souvent, sans attendre qu'ils viennent à elle, par le mouvement d'une miséricorde qui s'attendrit sur toutes nos misères, elle les prévient. Comment pensera-t-elle à ceux qui s'abandonnent avec une confiance toute filiale à sa

conduite; qui en font leur conseil dans toutes leurs résolutions, leur guide dans toutes leurs actions, leur ressource dans toutes les occasions; qui, touchés uniquement de leur véritable intérêt, qui est l'innocence des mœurs, le règlement de la vie, la sainteté de la mort, l'éternel et céleste bonheur, tournent pour cela les yeux vers elle, l'appellent à leur aide et la réclament, après Dieu, comme leur refuge le plus assuré et leur salut?

Car telle est la protestation que vous allez faire au pied de cet autel et dans ce sanctuaire. Voilà ce que vous allez authentiquement déclarer, et pour l'honneur de Marie, et pour vous-mêmes. Voilà pourquoi vous l'allez reconnaître comme votre souveraine, comme votre patronne, comme votre avocate. Prenez garde, je vous prie. acte de consécration et d'une *consécration commune et universelle*, et d'une *consécration publique et solennelle*, et d'une *consécration durable et perpétuelle*. Que faut-il de plus pour en relever le prix, et de ces trois circonstances auxquelles je m'arrête, en est-il une seule qui ne donne à votre dévouement un mérite distingué?

I. Je dis d'une consécration *commune et universelle*. Tertullien, parlant de ces prières que faisaient en commun les premiers chrétiens, se servait d'une expression bien forte, mais que je puis, ce me semble, appliquer ici dans toute sa force : « Nous nous assemblons, disait-il, pour prier; mais qu'est-ce que cette prière? C'est comme un combat que nous livrons au ciel même; nous y venons, non point séparément, mais tous à la fois et en troupe, afin de former comme un corps d'armée et de faire une espèce de violence à Dieu, mais une violence qui lui est agréable : *Coïmus ad Deum, quasi manu facta, hæc vis Deo grata est.* » Ainsi dans son style énergique et figuré s'exprimait ce zélé défenseur de la foi; et n'est-ce pas au-

jourd'hui ce que vous faites à l'égard de Marie? Un seul, comme le chef, va se présenter à l'autel et parler; mais comment? Avoué de tous, autorisé de tous, au nom de tous et pour tous. Tellement que tous par un seul s'énonceront et parleront. Et que vous diront-ils, ô sainte Vierge! Que vous êtes la maîtresse du monde et qu'ils viennent, en se soumettant à vous, se soumettre à la plus juste et plus heureuse domination; que vous êtes l'appui du monde, et qu'ils viennent, en recourant à vous, chercher en vous et y trouver la plus puissante protection; que vous êtes la médiatrice du monde, et qu'ils viennent, en s'assurant de vous, s'assurer, après la Rédemption divine, la plus efficace et la plus prompte médiation : *Te hodie in dominam, patronam et advocatam eligimus.*

Tel sera le langage de tant de cœurs unis ensemble et ne faisant en quelque manière qu'une même âme et qu'un même cœur. Quand ce seraient de ces cœurs mondains que le souffle contagieux et l'air empesté du siècle ont corrompus; quand ce seraient de ces cœurs depuis longtemps dominés par le vice, esclaves de leurs passions et liés par de criminelles habitudes, encore ne seraient-ils pas méprisés s'ils étaient pénitents. Mais ce sont des cœurs purs : et combien même n'ont jamais perdu cette première candeur que leur donnèrent les eaux sacrées du baptême? Ce sont des cœurs libres, où commencent à éclore les saintes habitudes de la vertu, mais où, jusqu'à présent, nulle habitude vicieuse n'a eu ni les moyens ni le temps de s'établir. Un seul, par sa prière, aurait de quoi fléchir tout le ciel; car qui ne sait combien la prière du cœur a de force? Que sera-ce dès que tous, de concert et dans le même esprit, ils agiront et se dévoueront?

II. Je dis d'une *consécration publique et solennelle.* Mille fois vous l'avez faite en secret, et peut-être chaque jour,

par une excellente coutume, vous la renouvelez dans cet oratoire où vous vénérez l'image de Marie et où vous allez comme à son trône, répandre vos âmes. Mais ces hommages secrets, tout sincères qu'ils peuvent être, ne suffisent pas à votre zèle ; il faut que vos cœurs éclatent ; il faut que vos sentiments paraissent à la lumière et se produisent au grand jour. D'autres rougiront d'un culte qu'on leur représente sous de si fausses idées ; mais vous vous en ferez gloire ; mais vous célébrerez le nom de cette Vierge digne de tous les honneurs ; mais vous, plus encore que tous les autres, vous prendrez hautement sa cause. Vous irez à elle la face découverte et la tête levée. Vous voudriez avoir pour spectateur de cette action le monde entier, et que le monde, à vous voir, connût qu'il y a toujours, et surtout dans notre siècle, non seulement de vrais Israélites qui combattent pour le nom du Seigneur, mais de vrais enfants de Marie, qui savent défendre les intérêts de leur mère et la maintenir dans tous ses droits. Plus donc cette assemblée serait nombreuse, plus l'occasion pour vous serait favorable, parce qu'il y aurait plus d'yeux attentifs à vous considérer, parce qu'il y aurait plus d'oreilles ouvertes pour vous écouter, parce qu'il y aurait plus de témoins à qui faire entendre ces saintes paroles dont les murailles de ce temple vont retentir et dont votre piété voudrait que retentît toute la terre : *Te hodie in dominam, patronam et advocatam eligimus.*

III. Enfin je dis : d'une *consécration durable et perpétuelle.* Car si vous vous engagez à la Mère de Dieu, c'est par une résolution fixe et immuable, c'est par une promesse irrévocable. Ce serait peu qu'un engagement passager et de quelques jours ; vous voulez qu'il s'étende à tous les temps ; vous voulez qu'il vive avec vous jusqu'à la dernière heure, pour vous suivre après la mort ; disons

mieux, pour vivre avec vous dans l'éternité. Vous voulez que tant qu'il restera quelque sentiment à votre cœur, il soit sensible pour Marie ; que tant qu'à votre esprit il restera quelque réflexion et quelque lueur de connaissance, il conserve toujours empreint dans son souvenir le nom de Marie. Si bien qu'en vous donnant à elle, c'est pour ne vous en détacher jamais ; c'est pour ne laisser jamais rien sortir, ou de votre bouche, ou de votre plume, dont elle puisse être blessée ; c'est pour ne vous porter jamais à rien qui démente la foi que vous lui avez jurée ; c'est pour ne permettre jamais rien contre elle et ne vous relâcher jamais sur ce point, dans toute l'étendue de votre pouvoir, de l'autorité légitime que le ciel vous aura communiquée. Ainsi l'allez-vous prononcer, et ainsi, pour m'exprimer de la sorte, en allez-vous faire le serment et le vœu. Or, je reviens, et dites-moi comment la Reine du ciel verra une si fidèle et si dévote compagnie, rangée sous son drapeau. N'en doutez point, ses entrailles en seront émues ; son sein pour vous s'élargira, et que vous refusera-t-elle alors ? Demandez-lui qu'elle vous reçoive ; vous rejettera-t-elle ? Demandez-lui que dans toutes vos actions, que dans toutes les occurrences, tous les événements et tous les dangers de la vie elle veille sur vous ; vous oubliera-t-elle et vous laissera-t-elle sans assistance ? Demandez-lui qu'à la mort, à ce dernier combat, elle vous couvre de son bouclier contre tous les traits et contre toutes les attaques de l'ennemi ; se retirera-t-elle et vous livrera-t-elle à vous-mêmes ?

Que dis-je, mes frères ? Ce qu'elle a fait pour tant d'autres qui vous ont précédés, ce qu'elle se dispose à faire pour tant d'autres qui vous suivront et à qui vous vous joignez en esprit, elle le fera pour vous. Je la vois ou je crois la voir devant le trône de son Fils, sollicitant ses

grâces. Je m'imagine l'entendre qui lui parle en votre faveur, comme lui-même en faveur de ses disciples il parlait à son Père : *Serva eos.* (*Joann.*, XVII.) Conservez-les, ces enfants que vous m'avez confiés : c'est la plus noble et la plus chère portion de mon troupeau. Sauveur adorable, ils sont à vous, puisqu'au prix de votre sang vous les avez rachetés ; et ils sont à moi, puisque vous me les avez donnés et qu'ils se sont donnés eux-mêmes : *Tui erant, et mihi eos dedisti.* (*Ibid.*) Conservez-les en votre nom et conservez-les en mon nom, que vous voulez être, de tous les noms, après le vôtre, le plus secourable : *Serva eos in nomine tuo.* (*Ibid.*) Ah ! sanctifiez-les, et sanctifiez-les dans la vérité : voilà le comble de mes vœux et tout le fruit de ma prière : *Sanctifica eos in veritate.* (*Ibid.*) Que les charmes corrupteurs du monde ne ternissent point ces fleurs naissantes. Que tous les vents et tous les orages, que toutes les tentations ne les ébranlent point. Que nul de tous ceux que j'ai en ma garde ne me soit enlevé, et que je puisse tous les recueillir dans la vie éternelle : *Ut omnis qui credit non pereat, sed habeat vitam æternam.* (*Joann.*, III.) Nous l'espérons, et cette cérémonie en est le gage le plus certain, étant aussi propre que vous l'avez vu à vous procurer de la part de Marie une nouvelle protection. Ainsi soit-il.



ALLOCUTION DE MONSEIGNEUR FRAYSSINOUS (1)

Vous avez donc voulu, M. E., avoir pour patronne celle que nous avons coutume d'appeler si souvent la Reine des anges, la Reine des vierges, la Reine du ciel; vous avez désiré que la Mère du Sauveur du monde fût aussi plus particulièrement la vôtre. Vous lui avez consacré votre enfance, vos premières années, espérant tout de celle qui unit à tant de puissance auprès de Dieu tant de bonté pour les hommes, et vous êtes en ce moment réunies pour lui payer un tribut particulier de vénération, d'amour, de confiance filiale.

Heureuses les maisons où le culte de Marie est en honneur, où l'on aime à chanter ses louanges, à célébrer ses grandeurs, à rappeler ses vertus, à parer ses autels, à entrer dans les associations consacrées à sa gloire! Rien n'est plus capable d'entretenir la paix, la douceur, la modestie, la piété, toutes ces vertus qui font l'ornement de la jeunesse et du sexe en particulier.

Heureux les enfants qui lui consacrent les prémices de la vie, confiant en quelque sorte à sa garde le trésor de leur innocence, l'invoquant sans cesse comme leur appui, et la conjurant de couvrir leur jeunesse des ailes de sa tendresse maternelle!

Heureux moi-même de nourrir dans vos cœurs ces pieux sentiments, et de concourir, pour votre édification et pour la mienne, à l'éclat de cette solennité.

O M. E., c'est surtout aujourd'hui qu'il faut adresser à

---

(1) *Discours inédits.* — Cette allocution adaptée pour la messe de la communion peut l'être également pour la consécration à la sainte Vierge.

Marie cette invocation touchante : O mère de grâce, mère de miséricorde, montrez par vos faveurs que vous êtes véritablement notre mère : *Monstra te esse matrem*. Nous ne sommes pas dignes de nous présenter devant votre divin Fils ; c'est par vos mains que nous venons lui offrir nos vœux et nos hommages : *Sumat per te preces*. C'est par vous, ô Marie, que Jésus nous a été donné ; c'est dans votre sein qu'il a pris naissance ; c'est à vous qu'il a été soumis : *Sumat per te preces, qui pro nobis natus tulit esse tuus*.

Mais écoutez à votre tour ce que vous dit par ma bouche votre auguste patronne : Oui, je suis votre mère ; je vois en vous les membres de mon Fils ; mais c'est à vous, par votre innocence, par votre docilité, par votre ferveur, à montrer que vous êtes mes enfants ; c'est à ces traits que je les reconnais.

Dociles à cet avertissement, vous sentirez que vous n'avez choisi Marie pour patronne qu'afin de la prendre pour modèle, et de retracer en vous quelque chose de ses vertus.

Quelle ne fut pas sa pureté ! C'est une vérité de foi chère à tous les vrais fidèles, à tous les zélés serviteurs de Marie, qu'elle a été exempte de la tache originelle ; c'est l'enseignement exprès de l'Eglise catholique, que durant le cours de sa vie elle n'a jamais commis de faute, même légère ; et saint Augustin a dit qu'il était de la gloire de Dieu que, lorsqu'il s'agissait de péché, il ne fût jamais question de sa mère. Sans doute, nous ne pouvons aspirer à ce privilège : mais comprenez quels rapports nous avons avec la sainte Vierge, pour comprendre combien nous devons travailler à nous approcher d'elle. Il est vrai, nous ne voyons pas, comme Marie, J.-C. des yeux du corps, nous ne recevons pas ses aimables caresses, nous n'entendons

pas sa divine voix; mais nous le voyons des yeux de la foi dans nos tabernacles; mais nous pouvons nous entretenir avec lui, et écouter ses réponses au fond de nos cœurs; mais nous le possédons en nous-mêmes par la sainte eucharistie. Oh! combien doivent être purs ces yeux qui peuvent fixer le Saint des saints! combien pure, cette langue sur laquelle repose la chair virginale de Jésus! combien pur, ce cœur où descend Celui qui est la sainteté même! qui oserait en approcher avec une conscience souillée? Où êtes-vous, esprits célestes, chérubins redoutables, qui fûtes placés à l'entrée du Paradis terrestre pour en défendre les approches? Paraissez autour de nos tabernacles, tenant en main l'épée flamboyante pour écarter les téméraires et les profanateurs. Ou plutôt, ô mon Dieu, touchez, purifiez nos cœurs, et préparez-les à vous recevoir, comme autrefois vous préparâtes le cœur de Marie!

Quelle ne fut pas son humilité! Ce n'est pas un homme, un prince de la terre, un prophète, c'est un envoyé du Très-Haut, c'est un ange qui vient annoncer à Marie le plus grand des mystères qui va s'opérer par elle, l'élever à un degré de gloire incomparable, celle de la maternité divine. Eh bien! au lieu d'être éblouie de l'éclat de tant de grandeur, elle s'abaisse, s'humilie, elle se confond dans son néant, pour ne voir en elle que la dernière des servantes du Seigneur. *Ecce ancilla Domini.*

Et nous qui sommes si faibles, si pauvres en vertus, nous qui n'avons en partage que le péché, que la corruption, comment osons-nous être vains, épris de nous-mêmes? Et surtout comment ne pas nous abaisser devant celui qui s'est abaissé pour nous sauver; qui, étant Fils de Dieu, égal à Dieu, s'est anéanti, comme parle l'Apôtre, jusqu'à la mort de la croix, et s'est anéanti davantage encore dans le sacrement de nos autels, où il disparaît tout

entier, ne laissant voir ni son humanité ni sa divinité, comme l'observe saint Bernard, pour n'écouter que sa miséricorde envers nous ?

Quelle ne fut pas enfin la charité de Marie ! Sans péché, sans imperfection, croissant de vertu en vertu, de perfection en perfection, combien elle devait être élevée en grâce, combien son cœur devait être enflammé, comme il devait s'élancer vers son Dieu ! Quelle devait être l'impétuosité de son amour ! Et si l'on a vu des saints tels que François-Xavier, saint Philippe de Néri, sainte Therèse, ne pouvoir, en quelque sorte, soutenir les ardeurs des flammes divines, comme si leur corps allait se dissoudre et se briser, qui pourrait comprendre ce qui se passait dans l'âme de Marie? Je ne m'étonne pas que de pieux écrivains, que de grands docteurs de l'Eglise, tels que l'évêque de Meaux, aient pensé que Marie était morte, non de faiblesse, mais par un effort d'amour ; que ses organes ne pouvant plus suffire à son ardeur, elle s'en soit détachée et se soit envolée dans le sein de Dieu, comme le parfum qui s'exhale de l'encens que le feu dissout. Tel est le modèle ; si nous ne pouvons l'égaler, cherchons à l'imiter ; aimons un Dieu qui nous a tant aimés ; comprenons que cet amour ne consiste pas dans quelques sentiments passagers, mais dans les œuvres, mais dans la fidélité à sa loi, mais dans le désir de lui plaire, et que c'est se moquer de Dieu que de lui protester de son amour en paroles, si nous l'offensons en réalité.

(Péroraison de cette allocution, si elle est adressée aux enfants à la messe de communion :)

Que celles d'entre vous qui vont avoir le bonheur de s'approcher de la table sainte se présentent à J.-C. comme les enfants de Marie. Qu'avec elle et par elle, ces enfants promettent à J.-C. de l'aimer toujours, en détestant le mal

et en pratiquant ses commandements. Que celles qui n'auraient pas le même bonheur s'unissent d'esprit et de cœur à leurs compagnes et se préparent de loin à la même faveur.

Approchez donc dans les sentiments d'inviolable pureté, d'humilité sincère, d'ardente charité, vous, mes chères filles, puisque j'ai le droit de vous appeler de ce nom, et vous, chères enfants, qui en qualité d'élèves de cette maison, devez plus particulièrement intéresser mon zèle; vous recevrez le gage de l'immortalité, et ce ne sera pas en vain que je vous dirai : *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam.*

ALLOCUTION EXTRAITE DE LA « TRIBUNE SACRÉE »

En portant un regard sur vous, M. C. E., en vous voyant parés de ces ornements qui représentent la beauté de vos âmes; d'un côté, le symbole de l'innocence qui décore vos bras; de l'autre, ces voiles simples et modestes qui flottent sur vos têtes, une pensée vient s'offrir à mon esprit. Je me représente ces vaisseaux que l'on voit quelquefois réunis dans le port, prêts à partir pour un long voyage, ornés de banderoles, les voiles déployées, s'abandonnant déjà au gré des vents pour gagner bientôt la pleine mer; tout semble leur promettre une heureuse navigation; ils partent accompagnés des vœux et des bénédictions de tout un peuple; mais le terme du voyage est éloigné; les vents sont trompeurs, capricieux et quelquefois terribles; la mer est fameuse par les tempêtes et les naufrages. Combien se sont déjà brisés sur ses écueils et ont été engloutis dans les flots! Combien pensent arriver au port désiré? Eh! n'est-ce pas votre image, C. E.?

n'est-ce pas l'image de cette grande mer du monde sur laquelle vous allez vous embarquer? et n'est-ce pas aussi ce qui fait pour nous le sujet de nos craintes et de nos alarmes? Qui pourra, en ce moment, nous rassurer sur votre sort? A qui aurons-nous recours? Qui pourra vous faire échapper à tant de périls et vous sauver de ces affreux dangers? Pourriez-vous l'ignorer, M. C. E.? Ce saint transport qui vient de vous amener au pied de cet autel, et je ne sais quelle douce émotion de vos cœurs vous l'ont déjà dit sans que je vous la nomme. La voilà, M. C. E., celle qui ne veut pas que vous périssiez, et sous les auspices de laquelle vous ne pouvez périr. La voilà qui descend du ciel toute rayonnante de grâce et de majesté, escortée par les anges, écrasant sous ses pieds la tête de l'ennemi des hommes. Voilà Marie, cette belle et brillante étoile que l'on voit éclater au plus haut du firmament pour diriger ceux qui voyagent sur la mer vaste et profonde de ce siècle.

O enfants, chers objets de notre tendresse, qui allez dans peu vous voir emportés aux tourbillons des orages, si vous ne voulez pas être submergés, ne détournez pas les yeux de la lumière de cet astre bienfaisant. Tout va peut-être se réunir pour conjurer votre perte; ayez toujours les yeux fixés sur cette étoile, invoquez le nom de Marie, et vous ne périrez pas. Le vent des tentations va souffler avec fureur; regardez l'étoile, invoquez Marie, leur violence ne pourra rien contre vous, et comme autrefois l'arche de Noé élevée au-dessus des eaux du déluge, vous verrez les flots s'abattre sous vos pieds. Les passions fougueuses de la jeunesse, l'irréligion, le libertinage, l'impiété, vont vous livrer de furieuses attaques; regardez l'étoile, invoquez Marie, et tous leurs efforts viendront se briser inutilement contre vous.

La tristesse, l'abattement, le découragement, chercheront à s'emparer de vos cœurs ; un regard de Marie dissipera tous ces nuages, le nom de Marie y fera renaître la joie et l'espérance. Que sais-je, mon Dieu ! et ne dois-je pas le dire ici pour le salut de quelques-uns de ces enfants ? une chute déplorable, de grands désordres, porteront peut-être dans leurs âmes le trouble et le désespoir.

Pauvres enfants ! En quelque lieu de la terre que vous soyez alors, jetez encore les yeux vers Marie, invoquez-la, tendez-lui des mains suppliantes, et son cœur maternel ne vous laissera pas périr. Au souvenir de Marie viendra se joindre le souvenir de ce jour, le plus beau de votre vie ; vos promesses, vos serments, se présenteront à votre esprit ; alors des larmes couleront de vos yeux, et Marie, dans le ciel, se réjouira d'avoir retrouvé son enfant qui était perdu.

Mais que fais-je, M. E. ? Pourquoi porter l'amertume dans vos âmes ? Pourquoi retarder cette sainte ardeur dont vous brûlez de vous consacrer à Marie ? O Marie, oui, tous ces enfants sont à vous. Jésus, votre divin Fils, les a reconnus aujourd'hui pour ses frères en leur donnant le gage le plus précieux de son amour. Il n'y a que peu d'instants, leurs voix viennent de se faire entendre dans le temple ; ils ont répété : A Jésus pour toujours ! Maintenant, au pied de votre autel, ils viennent, dans le même transport, vous prêter aussi serment de fidélité comme à leur reine et à leur mère.

Bonne mère, vous ne refuserez aucune de ces offrandes, vous ne rejetterez aucun de ces enfants, votre cœur s'ouvrira pour les recevoir tous, pour les garder tous. Vierge sainte, en remettant en vos mains ce précieux dépôt, nous sera-t-il permis de nous présenter nous-mêmes à vous avec ces chers enfants ? Envoyé au milieu d'eux pour dis-

siper les ténèbres de leur enfance, pour allumer dans leur cœur votre amour avec celui de votre divin Fils, vous le savez, nous ne formons qu'une même famille ; que la famille vous soit donc aujourd'hui présentée, offerte tout entière !

Et vous, pères fidèles, parents chrétiens, ne voulez-vous pas vous unir à nous pour vous consacrer tous ensemble à Marie ?

M. E., et vous tous aussi, mes frères, voici le moment, élevons nos âmes, excitons et animons notre amour, et tandis qu'au nom de tous, cet enfant va prononcer à haute voix l'acte de consécration générale, que le nom de Marie soit dans toutes les bouches, que le nom de Marie soit dans tous les cœurs !

ALLOCUTION POUR LA CONSÉCRATION A LA SAINTE VIERGE

PAR LE R. P. LEFEBVRE, S. J.

Ecce mater tua.
Voilà votre mère. (*Joann.*, XIX, 27.)

C. E., un dernier mot avant de nous prosterner aux pieds de Marie. Allons offrir à notre mère nos prières et nos promesses : c'est qu'en effet, M. E., c'est votre mère ; levez les yeux et voyez son image bénie ! *Ecce mater tua :* « voilà votre mère, » car il y a plus ici que son image ; Marie, en ce moment, du haut des cieux, abaisse sur vous un regard de miséricorde ; non seulement son âme est ici, mais il y a son cœur et son cœur maternel. C'est à elle qu'il faut confier les trésors de grâces que vous avez reçus ; ce sera le moyen le plus facile et le plus sûr de persévérer et d'aller au ciel.

M. C. E., si en ce moment un ange de Dieu venait au milieu de vous et me disait : Tu les retrouveras tous au ciel, il me semble que je serais si heureux que j'en mourrais de bonheur. Mais vous, vous pouvez me donner cette espérance, M. C. E., si vous voulez aujourd'hui, au jour de votre première communion, choisir Marie pour votre mère ; si vous voulez aujourd'hui lui faire la promesse solennelle, je ne dis point seulement de l'honorer comme mère de Dieu, mais de l'aimer comme votre mère, et, à cette condition, je dis que vous ne tomberez pas, ou, si vous tombez, elle vous relèvera aussitôt. Si un enfant tient la main de sa mère, quoique petit, quoique faible, s'il la tient bien, n'est-il pas vrai qu'il ne tombera pas, ou, s'il tombe, il ne se fera pas de mal, parce que sa mère lui donnera la main pour l'empêcher de se briser, et s'il tombe, elle le relèvera à l'instant en le pressant sur son cœur.

Eh bien ! M. C. E., je dis que si vous vous attachez dès ce jour à Marie, si vous la regardez comme votre mère, et si tous les jours de votre vie vous lui donnez des preuves d'amour filial, je dis que vous ne tomberez pas, et que, si vous tombez, elle vous relèvera, et un jour elle vous enlèvera elle-même dans la gloire des cieux, nul d'entre vous ne périra. Je veux vous laisser trois paroles des saints. Vous ne les oublierez pas lorsque vous les aurez entendues dans un si beau jour. Saint Bernard a dit « qu'un serviteur de Marie ne peut pas périr, » remarquez-le bien : *Servus Mariæ nunquam peribit*, à plus forte raison, son enfant ne peut pas périr. Si aujourd'hui le feu éclatait dans la maison de votre père, de votre mère, que diraient-ils à leurs serviteurs : Fuyez ! mais vous, leur enfant, ils iraient vous prendre dans leurs bras au milieu des flammes ; ils vous presseraient sur leur cœur et ils vous arracheraient à l'incendie et à la mort. Que ne fera donc

point Marie, puisque vous n'êtes pas seulement son serviteur, mais que vous êtes devenu son enfant et que vous allez la choisir pour mère : *Ecce mater tua.*

Voici une autre parole plus étonnante encore, c'est le grand saint Anselme qui l'a dite : Celui pour qui la vierge Marie priera une seule fois (je serai obligé de dire le texte, car vous ne pourriez pas croire à une parole si consolante), celui pour qui Marie priera une seule fois ne peut être condamné à l'éternel abîme : *Æternum væ non sentiet pro quo semel oraverit Maria.* Mais si vous priez tous les jours, est-ce qu'il n'y aura pas un jour où Marie priera pour vous ; si vous dites tous les jours et quand vous ne diriez qu'une fois : Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort, est-ce qu'il n'y aura pas un jour où Marie priera pour vous, et si elle prie une seule fois, vous êtes sauvés. Vous ne serez pas perdus, parce que Dieu ne peut rien refuser à sa mère. Oh ! M. E., de tous les jours, le plus solennel, c'est le jour de la première communion. Si aujourd'hui vous faites une bonne prière à Marie, il est impossible qu'elle ne vous réponde pas, qu'elle ne parle pas de vous au ciel à Dieu son fils : donc, je vous en prie, faites la consécration, le don de vous-mêmes à la vierge Marie, avec l'accent de la piété filiale, avec l'amour le plus tendre, et vous ne périrez jamais.

Un autre saint docteur a dit : Que celui pour qui Marie a daigné prier peut être aussi sûr de son salut que s'il était dans la gloire des cieux, que s'il avait franchi les portes de la sainte Jérusalem. Eh bien ! M. E., nous allons entrer dans les cieux par le cœur de Marie ; je vous en prie, que tous les cœurs se mêlent, se confondent dans un même sentiment. Choisissez Marie pour mère, et que tous ici présents renouvellent cet acte de consécration, et que

tous soient sauvés : ÆTERNUM VÆ NON SENTIET PRO QUO SEMEL ORAVERIT MARIA.

Les paroles des saints Bernard, Anselme et Augustin ont exalté votre confiance, et maintenant s'il m'est permis de demander quelque chose à Marie, je lui dirai : Souvenez-vous, ô très pieuse, très miséricordieuse vierge Marie, qu'on ne vous a jamais invoquée en vain, jamais, jamais, nulle part, jamais dans les siècles, nulle part, personne, même les plus grands pécheurs. Eh bien ! moi, pauvre prêtre et pauvre pécheur, je me mets à vos pieds et je vous fais, ô Marie, vierge immaculée, cette prière (et ce n'est point trop espérer de votre puissance et de votre bonté), je vous fais cette prière : Sauvez-les tous et qu'il n'y ait aucun de ces enfants perdus pour l'éternité, parce qu'ils sont tous à vous, parce qu'ils sont tous vos enfants et que vous êtes leur mère. Sauvez leurs parents chéris ; je vous le demande, ô Marie, je vous demande avec confiance cette grâce précieuse, et pour l'obtenir je ne sollicite de vous qu'un regard de miséricorde sur nous, qu'une parole de votre cœur dans les cieux ; ne méprisez pas cette prière, ô Marie, mais écoutez-la favorablement et daignez l'exaucer, daignez l'écouter ; exaucez la prière de ces enfants qui, tous ensemble, vont vous prier. Que tous leurs noms soient écrits dans votre cœur, et que tous soient sauvés dans l'éternité.

ALLOCUTION DU R. P. FÉLIX, S. J.

Ecce mater tua.

.... Dieu fait tout avec harmonie ; et, de même qu'il nous montre au ciel l'image de la paternité en se mon-

trant lui-même, il nous montre aussi l'image la plus touchante de la maternité, ou plutôt la maternité la plus réelle, en nous montrant sa sainte mère, la très sainte vierge Marie.

C'était une nécessité, un besoin, du moins une haute convenance. Nous avons tous besoin de la maternité; et quand nous avons perdu notre mère, l'absence de la maternité terrestre laisse dans nos cœurs un vide que rien ne peut plus remplir sur la terre; quels que soient les souffles divers de ce monde qui passent sur notre cœur, nous sentons bien que plus rien ne ressemble à ce souffle si céleste, si parfumé, qui s'échappait des lèvres de notre mère.

Voilà pourquoi Dieu a voulu que nous eussions non seulement une mère sur la terre, mais une mère au ciel.

C'est de cette maternité de la très sainte Vierge que je viens vous entretenir.

Notre-Seigneur l'a proclamée lui-même; de l'aveu de tous les saints Pères, le disciple saint Jean était le représentant de l'humanité, et c'est à lui que notre divin Sauveur, en abaissant ses regards du haut de la croix, a dit cette parole : *Voici votre mère!* Oui, Marie est notre mère, et elle agit comme mère; elle a une véritable maternité et elle remplit à notre égard les fonctions de cette maternité. *Ave, Maria.*

1. Un jour, un jeune saint, qui était arrivé en très peu d'années aux plus sublimes vertus, laissait éclater avec transport la tendresse toute filiale qu'il éprouvait pour la Reine des Anges; et quelqu'un lui ayant demandé pourquoi il aimait tant la sainte Vierge, cet ange de la terre, en regardant le ciel et laissant apercevoir sur son visage le céleste épanouissement de son amour, dit cette parole : « La mère de Dieu, c'est ma mère : *Mater Dei, mater mea est.* »

C'était là le secret de son bonheur, le secret de la tendresse qu'il éprouvait pour la sainte Vierge.

Nous aussi nous pouvons dire en regardant le ciel : la sainte Vierge, c'est ma mère ; la mère de Dieu, c'est ma mère !

L'instinct de la maternité humaine de la très sainte Vierge est si profondément gravé parmi les peuples catholiques qu'il serait presque superflu de donner les raisons de cette croyance. Nous en donnerons toutefois quelques-unes que votre cœur n'aura pas de peine à comprendre.

J'en donne d'abord cette raison : la sainte Vierge est véritablement la Mère des hommes, parce que, dans le plan divin de la Rédemption, elle est entrée comme mère de la vie.

Qu'est-ce que la Rédemption ? C'est la restauration de ce qui fut au commencement. Pour bien entendre le mystère de la Rédemption, il faut donc savoir ce qui fut au commencement, et vous allez comprendre le rôle de la sainte Vierge dans ce grand mystère.

Au commencement, Dieu avait donné une double vie à l'homme et à la femme qui devaient être les propagateurs de la race humaine : une vie divine et une vie humaine, ou si vous voulez, une vie naturelle et une vie surnaturelle ; une vie naturelle et humaine par laquelle ils étaient en relation avec les choses de la création, une vie surnaturelle et divine par laquelle ils étaient en relation directe et immédiate avec Dieu même. C'était là la grande harmonie primitive. Adam et Eve devaient être, dans le plan divin, les propagateurs de cette double vie ; ils devaient nous enfanter pour l'immortalité, pour l'éternité.

Mais le péché vint ; il fit cette grande révolution que vous savez, et voici surtout en quoi consiste cette révolution :

Le péché entra dans l'homme, il chassa de l'homme la vie divine ; la vie divine remonta d'où elle était descendue, c'est-à-dire à Dieu, et dans l'homme il ne resta que la vie humaine, les éléments de la vie naturelle. En sorte que, au lieu de propager à la fois la vie divine et la vie humaine, il se trouva que notre père et notre mère ne purent plus propager dans la vie humaine que la vie qui était en eux, à savoir : la vie purement humaine, la vie purement naturelle. Voilà la révolution qui fut faite par le péché. Et c'est alors que Dieu eut la pensée de restaurer toutes choses ; c'est alors que Dieu, selon l'expression d'un saint Père, conçut le dessein de racheter les hommes, et à l'instant même, ajoute saint Pierre Damien, le nom de la très sainte Vierge sortit des trésors de la Divinité, parce qu'en effet, il était décidé dans les desseins de la Providence que ce grand ouvrage tout entier allait s'accomplir avec elle, par elle et en elle.

Dieu avait dit : Le péché a détruit mon œuvre ; je vais restaurer toutes choses, je vais refaire le monde ancien au moins dans ses éléments essentiels. — Adam et Eve, au lieu de se faire les propagateurs de la vie divine, se sont faits les propagateurs de la mort : ils enfantent une race qui vient au monde avec le germe de la mort : je vais changer tout cela, je vais créer un nouvel Adam et une nouvelle Eve, un Homme-Dieu et une Vierge toute pure, voilà le grand dessein de Dieu. Un homme prévaricateur a interrompu la propagation de la vie, un Homme-Dieu va restaurer toute chose. *Eve*, qui signifie la mère des vivants, est devenue la mère des morts ; une nouvelle Eve sera véritablement Eve ; elle sera la correction de la première, selon l'expression de Tertullien ; elle sera la mère des véritables vivants.

Il fut donc arrêté, dans les desseins de Dieu, que la

très sainte Vierge entrerait dans le plan de la rédemption comme la mère de la vie, et notre divin Sauveur comme le père des siècles futurs.

Aussi, c'était de la très sainte Vierge que parlait Dieu, alors que, l'entrevoyant dans l'avenir, il disait au serpent : « Cette femme t'écrasera la tête ; tu as introduit la mort dans l'univers, cette femme ramènera la vie, elle sera victorieuse de toi ; elle sera la mère de la véritable race des vivants. »

Mais il y a une autre raison de la maternité de la sainte Vierge, qui sera peut-être pour vous plus palpable ; c'est que la sainte Vierge est véritablement la mère des hommes, parce qu'elle a coopéré d'une manière très positive à la vie qui nous fait ce que nous sommes, c'est-à-dire qui nous fait enfants de Dieu. Elle a mis dans la formation de notre vie une triple coopération : la coopération de son amour, la coopération de son sang, la coopération de ses douleurs.

De même que le Père des siècles futurs, notre divin Sauveur, allait le devenir par cet acte suprême par lequel il se donnait tout entier, il fallait aussi que la Mère se donnât par un acte d'amour sans réserve.

1° Par son amour. A quelle heure de sa vie la sainte Vierge fit-elle cet acte d'amour qui allait la rendre notre mère ? Ce fut par-dessus tout au moment solennel où l'Ange vint lui annoncer la grande nouvelle. L'Ange descendit des cieux ; il vint lui révéler les desseins de Dieu, il lui révéla son avenir ; il lui mit sous les yeux d'un côté sa dignité, ses douleurs de l'autre, ou plutôt toutes deux à la fois, car ses douleurs allaient sortir de sa dignité même. Il ne s'agissait de rien moins que de se faire la répercussion solennelle de toutes les douleurs qui attendaient le divin Sauveur des hommes. L'Ange lui fit entrevoir de loin toutes

les douleurs du Calvaire ; elle vit de loin l'Homme-Dieu, déjà attaché à sa croix, elle sentit qu'elle devrait porter dans son âme toutes les douleurs du divin Sauveur qui allait naître.

En présence d'un supplice qui ne devait se terminer qu'au Calvaire, la sainte Vierge a-t-elle un instant hésité? Il y eut comme un moment de trouble, ce fut le trouble de la vertu ; il y eut un instant où il semblait qu'un nuage enveloppât sa pensée : elle ne savait précisément comment se ferait la chose. Mais quand l'ange du Seigneur eut dissipé ce nuage, quand il lui eut dit que pour Dieu il n'y a rien d'impossible, alors la sainte Vierge dit cette parole véritablement créatrice, cette parole d'amour qui en faisait la mère des hommes : *Fiat mihi secundum verbum tuum.*

Les saints Pères ont exalté cette parole de la sainte Vierge, ce *fiat* qui était réellement la création d'un monde nouveau ; et saint Bernard n'hésite pas à dire que du moment où la sainte Vierge eut donné ce consentement si décisif, elle nous porta tous dans son sein, comme une mère porte ses enfants. En effet, nous allions devenir ses enfants. Voilà la coopération de son amour.

2° Par son sang. Je disais la coopération de son sang, de sa chair virginale.

Mes frères, l'auteur de la vie surnaturelle qui nous fait chrétiens et enfants de Dieu, c'est le Verbe, mais, remarquez-le bien, c'est le Verbe incarné. Si le Verbe ne s'était pas fait chair, dit saint Augustin, nous n'aurions pas pu nous l'assimiler à la manière des anges, parce que nous ne sommes pas des anges, nous sommes chair ; et parce que le Verbe devait et voulait devenir notre vie, il a dû se faire chair : *Et Verbum caro factum est.* Et c'est ainsi qu'en devenant chair il a pu s'assimiler, s'identifier avec

nous-mêmes, devenir véritablement notre vie ; c'est pour cela que saint Paul a pu dire : Le Christ est notre vie! Mais cette chair où le Verbe prenait la vie, c'est le sein virginal de la très sainte vierge Marie. Oui, le sang de la sainte Vierge a contribué à la formation de ce corps privilégié, de ce corps divin. Si bien que la sainte Vierge, en tenant dans ses bras l'enfant Jésus quand il vint au monde, put dire véritablement : Vous êtes l'os de mes os, la chair de ma chair, le sang de mon sang.

Vous le voyez, la sainte Vierge a eu une coopération active, même par son sang, une coopération véritablement physique, dans la formation de l'auteur de la vie. Elle est donc véritablement notre mère.

3° Par ses douleurs. Mais il y a quelque chose qui est plus décisif encore, c'est la coopération de ses douleurs. Lorsque Dieu eut créé l'homme et qu'il se fut applaudi lui-même en contemplant son ouvrage, il prononça, dit l'Écriture, cette parole : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, faisons-lui un aide à son image. Et Dieu avait créé notre mère. Mais où avait-il pris notre mère ? Dans notre père lui-même : le corps de notre mère était sorti du corps de notre père, parce que Dieu voulait créer l'unité. Dieu a fait quelque chose d'analogue dans la restauration de la vie : c'était par la douleur que le Père de la vie devait nous enfanter au monde surnaturel. C'est sur la croix, c'est au Calvaire, alors que la souffrance avait envahi son corps et son âme, c'est dans cette attitude que J.-C. devient le Père de la vie.

Or, lorsque Dieu eut vu son Fils sur la croix, il se dit : Voici l'Ange des douleurs, voici le Père de la vie; faisons-lui dans ce grand ouvrage un être semblable à lui-même; il lui faut une mère. Voici le Père ; la Mère sera semblable au Père, elle sera faite à l'image du Père ; et puisque le

Père est la douleur personnifiée, la Mère sera la répétition de ces mêmes douleurs.

Où est-elle, cette femme? Qu'elle vienne regarder l'Homme des douleurs, et qu'en le regardant elle se fasse à son image.

Elle est venue, en effet, la vierge Marie ; elle a regardé son divin Fils, et par ce seul regard elle s'est frappée à son image. Un instant elle a pu dire : Me voici, moi, la Mère des douleurs ! Voici l'Ange des douleurs, le Père de la race future, et me voici, moi, la Mère des douleurs, la Mère de la race future !

C'est alors que notre divin Sauveur, en abaissant les yeux sur elle, put lui dire : Maintenant, ô femme, *mulier*, vous êtes digne d'enfanter avec moi la race future : vous êtes faite semblable à moi-même : j'enfante l'univers par mes douleurs, vous devez aussi enfanter l'humanité par vos douleurs, parce que vous êtes faite à l'image de mes douleurs. O hommes ! regardez de ce côté ; voyez le Père et voyez la Mère : voyez mes douleurs et voyez celles de ma Mère ; voici votre Mère, comme moi elle vous enfante dans la douleur.

C'est ainsi que la très sainte Vierge a eu dans la création de notre vie une triple coopération qui atteste qu'elle est véritablement non seulement la Mère de Dieu, mais aussi la Mère des hommes.

Nous pouvons donc, chaque matin, en levant nos regards vers le ciel, nous pouvons dire à la très sainte Vierge : O ma Mère ! vous êtes vraiment ma mère : je ne sais dire que cette parole : vous êtes ma mère et vous montrez que vous êtes ma mère !

II. En effet, la sainte Vierge montre qu'elle est notre mère ; car non seulement elle en a le nom, mais elle en exerce les fonctions.

Les principales fonctions de la bonté et de l'amour maternel sont : la fonction de la nutrition, la fonction de la préservation, la fonction de la consolation, la fonction de la réconciliation.

La fonction de la nutrition ! La première chose que doit faire une mère, c'est de nourrir son enfant. Lorsqu'un enfant a vu le jour, il faut que la mère continue à le former de sa propre substance. La loi providentielle, la loi universelle, c'est que toute mère doit nourrir son enfant et le nourrir de sa propre substance; car une mère doit avoir cette ambition de faire le plus qu'elle peut son enfant à son image, de mettre le plus qu'elle peut dans son enfant de sa propre substance.

Quoi qu'il en soit des raisons que peut avoir une mère dans l'ordre naturel de se dispenser de cette fonction, il est certain que la sainte Vierge ne s'en dispense jamais ; elle ne peut pas s'en dispenser. Elle est mère dans l'ordre surnaturel ; elle nous donne la vie et elle continue de la nourrir ; c'est véritablement la mère nourricière ; c'est ainsi que l'appelle la sainte Eglise.

La sainte Vierge réalise cette belle parole du prophète Isaïe : « Vous serez portés à la mamelle comme des petits enfants.... C'est moi qui vous porterai à mes mamelles jusque dans mes vieux jours.... Je vous porterai dans l'immortalité, car je suis immortelle ; je n'aurai pas d'autre vieillesse que mon immortalité même. »

Quelle touchante image ! Si j'avais la puissance de peindre mes pensées, il me semble que je voudrais réaliser cette image ; je voudrais peindre cette maternité céleste tenant dans ses bras non seulement l'enfant Jésus, mais nous tenant tous, tenant notre humanité, qui est aussi l'enfant de la très sainte Vierge.

La mère, lorsqu'elle ne peut plus nourrir son enfant de

sa propre substance, est encore chargée néanmoins de le nourrir. Dans la famille, telle que Dieu l'a constituée, c'est le père qui fait et amasse le trésor, c'est la mère qui dispense, c'est la mère qui rompt le pain à ses petits enfants.

Il en est de même de la sainte Vierge et de notre divin Sauveur, qui, comme Père de la vie, nous a mérité les trésors du ciel par ses souffrances divines ; mais il a dit à sa Mère : Ma Mère, c'est vous qui distribuerez ces trésors aux enfants de la famille. La sainte Vierge a véritablement cette fonction.

Que résulte-t-il de là pour la pratique ? Il en résulte que nous devons véritablement nous conduire à l'égard de la sainte Vierge comme des petits enfants. Voyez, lorsqu'un petit enfant a faim, lorsqu'il a soif, que fait-il ? Il dit à sa mère : J'ai faim. j'ai soif.

Après la fonction de la nutrition vient la fonction de la préservation.

La mère ne doit pas seulement entretenir la vie de son enfant, elle doit la préserver.

Une des plus touchantes images de la maternité, c'est la poule qui rassemble ses petits sous ses ailes : il lui semble qu'avec ses deux ailes elle peut braver toutes les puissances.

Voyez avec quelle sollicitude elle rappelle ses petits, lorsque le moindre danger semble menacer la jeune famille.

Ainsi Dieu a fait des ailes à toute maternité, et il a fait par-dessus tout des ailes puissantes à la sainte Vierge pour protéger sa grande famille. Mais vous pourriez dire : A quoi bon cette protection secondaire, est-ce que Dieu n'est pas le grand protecteur ; ai-je besoin de la sainte Vierge, qui n'est qu'une créature ; Dieu n'a-t-il pas tout ce qu'il

lui faut pour nous retenir lui-même sur le penchant de l'abîme?

O mères! ce n'est pas vous qui faites cette objection. Voici votre enfant sur le penchant d'un abîme, il va tomber, se blesser. Direz-vous : Mais que Dieu tende sa main, qu'il arrête mon enfant sur le penchant de l'abîme. Oh! non; vous sentez que vous êtes la protectrice que Dieu a envoyée pour cet enfant!

Ainsi Dieu a envoyé la sainte Vierge sur la terre; elle étend ses ailes autour de nous, elle écarte les dangers.

C'est l'instinct catholique de cette protection qui a inspiré à saint Bernard ces magnifiques paroles : « Oh! s'écriait-il, lorsque vous vous sentirez dans le danger, dans les angoisses, regardez, appelez Marie. Lorsque vous sentirez que l'orage se lève à l'horizon de votre âme, lorsqu'il vous semblera que votre navire va se briser au rocher de la tentation, appelez Marie, elle est puissante; c'est elle qui doit vous protéger. »

Est-ce donc que les transports de ce Père de l'Eglise n'étaient qu'une sorte de fanatisme? Non, c'était l'instinct de cette maternité de la sainte Vierge, l'instinct catholique de cette fonction que Dieu lui a faite pour nous préserver.

La troisième fonction de la maternité, c'est la consolation.

Toute maternité doit être consolatrice; pourquoi? le voici. Malgré toutes les précautions que prend la maternité, l'enfant arrive toujours à se blesser; il revient avec sa blessure; il cherche une consolation, mais où la cherche-t-il? Il va droit à sa mère; il est sûr que sa mère pourra le consoler. — Que faut-il à sa mère pour le consoler de sa douleur? Il ne faut presque rien, un regard, une larme de ses yeux, moins que cela, un souffle de sa

bouche. Oui, le souffle de la maternité emporte toutes les douleurs de l'enfant. C'est une sorte de proverbe reçu, que pour guérir la douleur de son enfant, une mère n'a qu'à souffler dessus.

La sainte Vierge a aussi un souffle maternel qui nous guérit de toutes nos plaies.

Aussi, lorsque vous avez des douleurs dans votre âme, n'allez pas vous adresser à ceux qui ne peuvent rien pour vous consoler ; venez droit à votre Mère ; montrez-lui votre blessure, vos douleurs ; dites-lui : O Mère, voyez, je suis bien triste, ma douleur est grande ; vous pouvez me consoler, car vous êtes ma Mère ; vous êtes la consolation des affligés, de vos enfants qui pleurent ; me voici à vos pieds, je suis affligé et je pleure !

Enfin, la sainte Vierge exerce par-dessus tout la fonction de la réconciliation.

Vous éprouvez des douleurs dont vous avez été vous-mêmes la cause ; vous avez mis le péché dans votre âme, et le péché a amené avec le remords une salutaire frayeur. Alors vous vous mettez à trembler, vous n'osez plus parler à Dieu, vous n'osez même plus regarder le visage de N. S., vous fuyez devant la croix, vous baissez vos regards. A qui donc irez-vous? Est-ce qu'il n'y aura pas quelque part une physionomie assez douce pour vous donner encore le courage de vous relever? Cette physionomie, c'est le visage de notre Mère, c'est la maternité de la sainte Vierge ; la sainte Vierge a reçu de Dieu par-dessus tout le ministère de la réconciliation.

Pour réconcilier deux êtres qui sont séparés, que faut-il? Il faut tenir à l'un et à l'autre ; il faut avoir la puissance de les rapprocher l'un de l'autre. La sainte Vierge a merveilleusement cette double puissance : d'un côté elle touche à son Fils, de l'autre elle touche à son humanité ;

elle a la puissance d'attirer son Fils à elle et la puissance de nous attirer aussi à elle-même, et ainsi de nous rapprocher de J.-C.

Comment a-t-elle la puissance d'attirer à elle son divin Fils? M. E., par la puissance de la sympathie; elle a un cœur sympathique au cœur de J.-C.; elle a un cœur de mère, et le cœur d'une mère est tout-puissant sur le cœur d'un fils. Est-il possible de résister à sa mère lorsqu'on la voit suppliante?

Un jour, dans la république romaine, il se trouva un fier républicain qui, après avoir rendu à sa patrie des services illustres, en avait reçu l'exil pour récompense. Il s'en alla, mais emportant dans son cœur de terribles vengeances. Il s'était dit : Je m'en vais aller partout chercher des ennemis de Rome, et je reviendrai à leur tête faire la guerre à ma patrie. Il revint en effet, et grande fut la terreur dans Rome lorsqu'on apprit que ce général illustre approchait avec les ennemis. On ne savait à quelle protection se vouer. On eut recours aux grandes puissances de Rome, qui conseillèrent d'invoquer la majesté de la patrie; Coriolan résista. La religion vint avec la majesté des dieux, elle parut suppliante devant ce fils révolté; Coriolan résista. Mais tout à coup un bruit se répandit dans le camp; on annonçait que la colère de Coriolan venait de tomber tout à coup. Qu'était-il donc advenu? Une femme avait paru dans le camp; elle s'appelait Véturie : c'était sa mère! C'était la dernière, la suprême ressource de la patrie. Quand il la vit de loin, le fier Romain crut d'abord qu'il triompherait aussi de la prière de sa mère; mais il s'était trompé, il n'avait pas assez compté avec la nature. Cette femme arriva, elle se précipita à ses genoux; elle lui dit de ces choses qu'une mère seule trouve dans son cœur pour triompher de la résistance de son fils. Elle en

trouva si bien que Coriolan, tendant la main pour relever sa mère, lui dit : « O ma mère, vous avez triomphé de Coriolan ; Rome est sauvée, mais votre fils est perdu ! » Il était perdu en effet, car en sauvant Rome il se vouait à la vengeance de ses soldats.

Or, je vous demande, si une mère a pu triompher du cœur de ce farouche républicain, comment il se pourrait que la sainte Vierge ne pût triompher du cœur de son fils? Notre divin Maître a subi les lois, les conditions de notre humanité ; il s'est fait homme. Il est donc, lui aussi, soumis à cette grande puissance morale de la maternité, la plus grande puissance morale qui existe. En sorte que, lorsque la sainte Vierge se tourne de son côté, qu'elle lui montre le sein qui l'a allaité, lorsqu'elle lui dit, avec sa parole de mère : « Je suis votre mère, vous êtes mon fils ; je vous supplie pour ce pécheur, » N.-S. ne résiste pas.

Et maintenant, lorsque la sainte Vierge se tourne vers vous, ô pécheurs, vous trouvera-t-elle insensibles ? sera-t-elle moins puissante sur vous qu'elle n'est puissante sur un Dieu ? Ah ! si nous avions l'intelligence du mystère de la Compassion de Marie, si nous pensions bien que là il y a une mère qui nous supplie non seulement par son amour de mère, mais par ses maternelles douleurs ! Elle vous dit : je suis votre Mère : par ces douleurs que vous avez faites vous-mêmes, je vous supplie de revenir à mon Fils. Est-il possible de résister à cette voix de la douleur maternelle ? Est-il possible de passer devant le Calvaire, de voir la mère des douleurs, le visage inondé de larmes, et de se dire : après tout, c'est moi qui ai enfoncé ce glaive dans le cœur de ma Mère ; c'est moi qui ai fait ses douleurs ; j'entends ma Mère qui me supplie. Quand on peut écouter cette voix, on ne l'écoute pas longtemps sans être vaincu. Ecoutez donc cette éloquence victorieuse

de la maternité, qui est bien autrement puissante que toute autre parole; entendez cette éloquence et vous serez vaincus, non pas pour votre malheur, pour être perdus comme Coriolan, mais pour être sauvés.

O bonne Mère! laissez-moi vous adresser en finissant quelques mots pour ces enfants auxquels je viens de parler de votre maternité. Quand ils viendront au pied de vos autels, souvenez-vous que vous êtes leur mère. Lorsque battus par les orages, poursuivis par les dangers, par les assauts du monde, ils viendront à vous, ces hommes, comme de petites colombes assaillies par la tempête, Mère, ouvrez vos bras, étendez vos ailes, car ce sont vos enfants. Lorsqu'ils viendront répandre dans votre âme ces douleurs qu'ils ne peuvent dire à personne, pas même à leur père, à leur mère, à leur frère ou à leur sœur, qu'ils n'oseront dire qu'à vous, ô Mère! souvenez-vous que Dieu vous a établie la consolatrice des affligés : consolez ces douleurs, ce sont les douleurs de vos enfants. Enfin, lorsque des pécheurs, après avoir longtemps promené la longue chaîne de leurs iniquités, auront eu la pensée, ô Mère! de se réconcilier avec votre divin Fils, lorsqu'ils viendront crier vers vous, oh! c'est à ce moment qu'il faudra montrer votre puissance. Embrassez-les, pressez-les sur votre sein, réconciliez-les tous avec votre divin Fils, afin qu'au jour de la mort nous soyons tous réunis sur votre sein comme des enfants sur le sein de leur mère, et que ce soit pour l'éternité.



ALLOCUTION DE M. LE CHANOINE ALLÈGRE

Sur la consécration à Marie

Ecce Mater tua.
Voilà votre Mère.

M. C. E., à côté d'un berceau il y a toujours une mère. Le berceau des chrétiens fut le Calvaire. Et Marie était là. Elle était là debout, comme le prêtre à l'autel, quand il offre le sacrifice de la messe ; elle offrait un sacrifice, celui de son divin Fils s'immolant pour notre salut. Marie entendit les deux paroles de Jésus : « Voilà votre Fils ! Voilà votre Mère ! »

Vous le savez, elle ne refusa pas de nous prendre pour ses enfants et d'être notre Mère. Vous ne devez pas douter dès lors qu'elle ne nous aime d'une tendresse presque infinie.

Elle nous aime, parce que Jésus nous aime. Elle nous aime, parce que nous lui avons coûté beaucoup de larmes, et parce que nous avons coûté à Jésus, son divin Fils, tout le sang de ses veines. Elle aime les pauvres pécheurs, dont elle est le refuge et l'avocate. Elle aime les justes, comme sa couronne et sa gloire. Elle vous aime aujourd'hui, M. C. E., d'une manière toute spéciale, parce qu'elle vous voit si unis à votre Sauveur que vous ne faites qu'un avec lui.

I. Comment vous exprimer l'amour de Marie pour nous? Comment vous le faire comprendre ?

1° Marie est pour nous une Mère éclairée.

Après Dieu qui habite une lumière inaccessible et dont la science est infinie, aucune créature n'a reçu autant de lumières que Marie. Ce ne sont pas quelques rayons

comme les auréoles des saints; ce ne sont pas des langues de feu, comme les Apôtres au jour de la Pentecôte. Marie, — saint Jean l'a vue, — est entourée de clartés; elle est revêtue du soleil, *amicta sole.* Son intelligence est remplie par l'Esprit-Saint, *gratiâ plena.* Déjà sur la terre, elle était le sanctuaire, le temple de l'Esprit-Saint; alors son action, contenue par la modestie et l'obscurité, ne s'exerçait pas au dehors et n'éclatait pas aux regards. Maintenant au ciel, c'est un temple glorieux et resplendissant. Autant son trône est élevé au-dessus de nous et domine cette vallée de larmes, autant ses regards se répandent au loin sur la terre.

Marie est revêtue du soleil de justice, *amicta sole.* Comment ne verrait-elle pas et ne connaîtrait-elle pas tout ce qui concerne nos âmes et leurs intérêts éternels?

Comment se tromperait-elle? Elle est notre Mère. Or le cœur d'une mère devine; elle pressent le danger pour son enfant, alors même que rien n'attire l'attention des étrangers.

Quelle consolation pour vous que de pouvoir dire: « Marie me voit! Marie me suit dans mon pèlerinage ici-bas, comme la mère qui ne quitte pas son enfant du regard. »

Ah! si Marie est pour vous aussi dévouée qu'éclairée, que ne devez-vous pas espérer pour votre salut?

2° Marie est une Mère dévouée.

Nier son dévouement, ce serait nier le Calvaire et la croix. Nous la voyons alors consentant au sacrifice sanglant de son Fils; elle est crucifiée avec lui: lui, dans son corps; elle, dans son âme; une même croix les réunit. On peut dire d'elle ce que J.-C. a dit de son Père: « Marie a tant aimé le monde, qu'elle a livré pour lui son Fils unique! »

Nier son dévouement, ce serait nier l'histoire de l'Eglise.

N'était-elle pas au Cénacle, au milieu des Apôtres, veillant sur le berceau de l'Eglise, avec l'autorité de sa sainteté et de ses lumières?

N'a-t-elle pas toujours été terrible comme une armée rangée en bataille, pour combattre les hérésies qui ont attaqué la foi de ses enfants?

A Lépante, elle brise les forces musulmanes, plus que l'épée de don Juan d'Autriche. A Vienne, sa main repousse au loin les Turcs, plus encore que la vaillance de Jean Sobieski. Le moyen âge est une histoire de Marie continuellement écrite sur la pierre. Que signifient ces églises innombrables vouées à Notre-Dame, sinon la puissante intercession et la suite ininterrompue des bienfaits de la Reine du ciel? Ces pierres vous crient et vous disent à l'unisson : « Marie vous aime; Marie vous protège; Marie veut vous secourir. »

Nier son dévouement, ce serait nier le cœur humain lui-même.

Une mère préserve son enfant de tout danger; elle écarte ce qui peut lui nuire. Voyez avec quel soin elle veille sur lui, jusque pendant son sommeil. La maladie vient-elle assaillir son enfant? La mère intrépide engage une lutte avec le fléau qui le menace, elle le dispute à la mort: elle le réclamerait et l'arracherait au tombeau lui-même.

Que ne fait pas Marie pour enlever une âme à Satan? Elle lui parle avec douceur et tendresse; elle lui envoie des amis de Dieu pour la ramener dans les sentiers du bien; elle descendrait plutôt elle-même du Ciel, comme elle l'a fait pour plusieurs pécheurs, afin de leur reprocher leurs crimes; elle viendrait les exhorter au repentir, avec

l'éloquence irrésistible d'une mère qui cherche à sauver son enfant.

Ne doutez pas du dévouement de Marie. Elle veut vous sauver; elle sait ce qu'il y a à faire.

Mais peut-elle le faire? Oui.

3° Marie est une Mère puissante.

Comment pourriez vous en douter? Marie, sur la terre, était puissante sur le cœur de Jésus, son divin Fils.

A Nazareth, N.-S. était soumis à Marie et à Joseph; il obéissait à leurs ordres; il prévenait leurs moindres désirs. Maintenant qu'il est au Ciel, cessera-t-il de pratiquer ce respect filial dont il a été à Nazareth le parfait modèle, et fermera-t-il l'oreille à la supplication de sa Mère?

A Cana, Marie, voyant le vin manquer et ses hôtes dans l'embarras, obtint de Jésus le miracle du changement de l'eau en vin. Que sa puissance est grande dans le ciel, puisque sur la terre, pour une chose peu nécessaire, elle eut tant de pouvoir sur le cœur de son Fils! Au ciel, elle connaît mieux les besoins de votre âme, et vous fera sentir plus efficacement les secours de sa grande miséricorde.

Marie est donc puissante sur le cœur de Jésus. C'est une toute-puissance à genoux. Ce que Dieu fait par sa volonté, Marie le fait par sa prière. Elle ne demande pas; elle commande.

Les courtisans d'Alexandre essayèrent un jour de perdre Olympias dans l'esprit de son fils.

Antipater, se faisant l'âme de ce complot, envoya au prince une longue liste de griefs imputés à sa mère.

Alexandre la lut à peine, et la déchira en disant : « Antipater ignore-t-il donc qu'une seule larme de ma mère suffirait pour effacer mille lettres d'accusation contre elle? »

Ainsi en est-il de Marie. Une larme d'elle, une parole, un soupir effacerait devant Dieu une longue liste d'iniquités et de fautes, et suffirait pour purifier l'âme du plus grand pécheur.

Que de fois Marie n'a-t-elle pas fait éclater son pouvoir, en obtenant de son Fils une grâce inespérée! Placez votre confiance en cette Mère aussi puissante que bonne et éclairée.

II. Et maintenant, M. C. E., faut-il vous dire que vous devez aimer Marie à votre tour? Mais vous me répondriez : « Elle est ma Mère, comment ne l'aimerais-je pas? » Je vous dirai donc seulement : prouvez-lui votre amour en l'honorant, et surtout en imitant ses aimables vertus.

Honorez Marie, M. C. E., par un profond respect pour elle. En devenant la Mère du Sauveur, elle a été élevée à une dignité ineffable. Dieu aurait pu créer un monde plus grand que le monde actuel, créer un ciel plus étendu que celui qui existe : mais il n'a pu créer une Mère plus grande en vertus, plus sainte que la Mère de Dieu, ni plus digne de vos respects.

Surtout imitez les vertus dont vous savez qu'elle est l'admirable modèle. Un saint adressait un jour cette prière à Marie : « O Marie, montrez que vous êtes notre Mère. » Il entendit cette réponse : « Et vous, montrez que vous êtes mon enfant; restez toujours digne de mon amour maternel. » On honore surtout les Saints en imitant leurs vertus. Imiter, c'est encore aimer.

Saint Luc l'évangéliste reproduisit sur la toile les traits de la Vierge admirable, et ce portrait est encore conservé à Rome.

N.-S., M. C. E., vous charge, vous surtout qui allez vous consacrer à Marie et la choisir pour Mère, de reproduire son image, non point avec des couleurs vulgaires et sur

un carton grossier, mais sur la toile vivante de vos cœurs et avec des couleurs immortelles, c'est-à-dire avec vos mérites et vos vertus.

Voulez-vous donc honorer Marie? Retracez en vous son image; faites vivre et éclater sa ressemblance dans vos regards et dans vos traits.

Mettez dans votre vie la générosité au service de Dieu; écartez cette nonchalance dans le bien, cette recherche de soi-même qui gâte les meilleures qualités; placez sur vos lèvres, non pas la médisance et la frivolité, mais la charité et la gravité; non point le fiel de l'amertume, mais le miel de la douceur.

Que vos traits indiquent le calme et la modestie, et non la vanité, l'impatience ou la colère.

Que votre esprit connaisse la paix et le recueillement, et non la dissipation, la légèreté, si contraires à l'esprit de Dieu.

Imitez Marie dans son amour du travail; ses mains, que n'avaient jamais quittées les lis de l'innocence, ont travaillé, comme si la peine originelle eût pesé sur cette Vierge immaculée.

Craignez le péché comme elle le craignait; priez Dieu comme elle le priait; désirez le ciel comme elle le désirait.

En un mot, aimez Marie, M. C. E., comme la plus éclairée et la plus dévouée des Mères, comme la plus puissante de toutes les protectrices, comme le plus saint, le plus parfait, le plus beau modèle de la vertu. Honorez-la par vos paroles, par vos exemples et par toute votre conduite. Prononcez son nom avec respect. Ayez dans vos demeures sa sainte image, et que vos yeux se plaisent à contempler le portrait de cette Mère chérie. Portez sur vous sa pieuse médaille comme un talisman protecteur. Communiez les jours de ses fêtes; récitez avec dévotion

les prières composées en son honneur, surtout celle-ci, venue du ciel : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, » et cette autre, enrichie d'indulgences : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous. » Consacrez-vous à elle en ce jour.

Aimez et honorez toujours la sainte Vierge, comme dans la sainte Ecriture nous voyons Ruth la Moabite aimer Noémi. « J'irai, lui disait-elle, partout où vous irez ; votre peuple sera mon peuple, et votre Dieu sera mon Dieu. » Et vous, M. C. E., vous direz : « Je serai, ô ma divine Mère! partout où vous serez par vos vertus ; ceux qui vous aiment et vous honorent, voilà ceux que je choisirai pour ma société ; et Jésus, votre Dieu et votre divin Fils, sera mon Dieu. La mort ne nous séparera pas ; elle nous réunira dans le ciel.

J'aurais dû simplement vous dire : Aimez et honorez Marie, comme Jésus l'aimait pendant qu'il était sur la terre, auprès d'elle, en la sainte maison de Nazareth, et comme il l'aime et l'honore maintenant dans les cieux, où il l'a mise au-dessus de tous les élus et de tous les anges.

A l'enfant dévoué à Marie, salut, paix et bénédiction, maintenant sur la terre et à jamais dans le ciel.

ALLOCUTION DE MONSEIGNEUR BAUNARD

RECTEUR DES FACULTÉS CATHOLIQUES DE LILLE (1)

Vous possédez Jésus : que vous êtes heureux! Vous vous êtes déjà dit comme dans le sacré Cantique : « Je le tiens, je ne le quitterai pas! » Ce fut tout à l'heure l'objet de

(1) *Le Livre de la Première communion et de la Persévérance.* — Paris, Poussielgue.

votre engagement. Mais cet engagement, qui vous le rappellera? Lorsque Jésus sera attaqué, menacé en vous, qui le défendra? Les princes de la terre ont une garde ; quelle sera en vous la garde du Roi des rois?

Cette garde vigilante de Jésus, c'est sa Mère. Pendant les trente-trois ans de son passage en ce monde, elle était avec lui. Dans l'étable de Bethléem, sous son toit de Nazareth, sur le bord des lacs, le long des fleuves et au pied des montagnes sacrées, elle était avec lui. Sur le faîte du Calvaire où son Fils expirait, elle était près de lui, et il nous la donnait pour Mère en la donnant à celui qui, comme nous, venait la veille de faire sa première communion sur la poitrine du Maître.

Or, croyez-vous, M. E., qu'ayant toujours suivi si fidèlement son Fils sur la terre et dans le ciel, Marie ne l'accompagnera pas résidant dans nos âmes? Les lois de Dieu sont unes; ce qu'il a établi et voulu une fois, ce Dieu le veut pour toujours. Marie sera donc avec vous lorsque Jésus sera en vous; c'est pourquoi je viens vous dire : Gardez, gardez Marie, elle gardera Jésus.

Le Sauveur, ce matin, a commencé de vivre en vous. Pendant toute cette journée, les Anges ont pu chanter son heureuse naissance dans une âme chrétienne : « Gloire à Dieu dans les cieux, paix sur la terre aux hommes. » Mais prenez garde! Ce Jésus que vous avez reçu, il y a un Hérode qui le cherche pour le tuer. C'est le monde et le démon, l'esprit mauvais du siècle et le sombre esprit de l'enfer. Ah ! je tremble pour vous ! « Fuyez, vous dirai-je comme l'Ange à Joseph, fuyez, partez, sauvez votre Jésus à tout prix : *Accipe puerum !* » Mais au sein de ces périls, parmi ces menaces de mort, ne perdez pas de vue Marie, demeurez-lui fidèle : *Accipe puerum cum matre ejus.* Enfant tenté, gardez Marie, elle gardera Jésus.

Puis, quand vous grandirez, il y aura des jours terribles. « Je vous écris ces choses pour que vous ne péchiez pas, » disait saint Jean. Mais si vous vous égariez : si vous alliez vous perdre dans la foule de vos amis et de vos connaissances ; si ceux qui vous ont vu ce matin si modeste, si généreux, si fervent, ne vous reconnaissaient plus ; si jamais vous veniez à perdre votre Jésus, alors souvenez vous de N.-S. enfant, perdu pendant trois jours, et retrouvé par sa Mère. Pécheur repentant, recourez à Marie refuge des pécheurs ; elle vous rendra Jésus.

Puis le temps n'est pas loin où vous serez convié aux fêtes des hommes, aux noces, aux joies des hommes. Altéré de bonheur, comme nous sommes tous, vous pourrez vous figurer que le bonheur est là, parce que vous y verrez le sourire sur toutes les lèvres, l'allégresse sur tous les visages et des couronnes sur toutes les têtes. Vous croirez facilement qu'à ce banquet du monde vous trouverez le breuvage et l'aliment de la vraie vie. Votre âge est l'âge des décevantes illusions ! Mais faut-il vous le dire ? vous ne tarderez pas à sentir que votre âme se meurt de soif à ces tables : « *Vinum non habent*.... Ils n'ont pas de quoi boire. » La voix intérieure qui vous parlera ainsi, ce sera d'abord celle de la conscience et du cœur. Qu'est-ce que cette jouissance et cette satisfaction pour ton âme immortelle? Qu'est-ce que cette goutte d'eau pour la soif de ton cœur? *Vinum non habent*. C'est la première parole. Puis il y en a une autre que Marie prononcera : « Faites tout ce qu'il vous dira. » Recourez à votre Dieu, laissez-vous guider par lui, rendez-lui votre pieuse docilité d'enfant ; l'eau se changera en vin, les fades voluptés feront place aux mâles délices dont s'abreuvent les élus et les forts. Ne vous troublez pas, mon fils, mais allez à Marie, Marie intercédera pour vous près de Jésus.

Je vous ai dit, M. E., que vous faites aujourd'hui votre premier pas dans la vie, sous les auspices de Dieu. Cette vie, que sera-t-elle? sera-t-elle longue ou brève? L'époque que vous traverserez sera-t-elle troublée ou sereine? Ferez-vous sur ce chemin des rencontres heureuses? Avec qui marcherez-vous? A quels buts parviendrez-vous? Combien, M. C. E., je souhaite que le bonheur accompagne vos démarches! Mais si cela n'était pas; si vous deviez connaître la douleur, la privation, la faim, les délaissements, et si ce chemin de votre vie était le chemin du Calvaire, vous n'y monteriez pas seul; vous vous souviendriez de la Mère des douleurs; elle y serait près de vous, au pied de votre croix, pour vous y consoler et pour vous y soutenir. O mon enfant, ô disciple, ô Jean, suivez Marie : elle vous apprendra à souffrir avec Jésus.

Voici l'heure de prononcer les paroles de cette alliance. L'autel est préparé; c'est le même autel peut-être où vous fûtes porté pour y être consacré à la Mère de Dieu après votre baptême. Quelle parole allez-vous dire?

L'Ecriture raconte que la triste Noémi allait se séparer de Ruth, sa belle-fille, quand celle-ci s'attachant à cette infortunée : « Non, lui dit-elle, ne permettez pas que je vous quitte. En quelque lieu que vous alliez, j'irai avec vous. Partout où vous demeurerez, j'y demeurerai aussi; votre peuple sera mon peuple, et votre Dieu sera mon Dieu. »

Telle sera, M. E., votre consécration. Protestez à la Vierge que vous ne la délaisserez pas; que vous serez de son peuple; que vous servirez son Dieu; que vous aurez chaque jour sa présence devant les yeux; que sa pureté sera le modèle de la vôtre; en un mot, mettez Jésus sous la garde de sa mère. Retenu par ce double lien, vous serait-il possible de devenir infidèle?

Deux saints anachorètes venaient de lire ensemble la belle parabole de l'enfant prodigue : « Il ne manque rien à cet admirable tableau de la famille, disait l'un. J'y trouve le jeune fils avec ses folles présomptions, le père avec sa tendresse prévenante, le frère aîné et ses prétentions jalouses; mais quelqu'un y manque : j'y cherche partout une mère, et je ne la trouve point. — Mais, mon frère, répondit l'autre, qui était un vieillard, s'il avait eu une mère, l'enfant prodigue eût-il quitté la maison maternelle ? »

ACTE DE CONSÉCRATION A NOTRE-SEIGNEUR

PAR L'ABBÉ HENRI PERREYVE

O Dieu qui écoutez les vœux de notre enfance et qui vous plaisez à bénir les promesses de nos douze ans, recevez le serment que je vous fais de rester toute ma vie fidèle à votre loi. Voyez dans mon cœur le désir sincère de la persévérance et l'horreur de cette ingratitude qui arrache tant de jeunes âmes à votre amour, pour les jeter dans les hasards douloureux d'une vie où l'on ne vous connaît plus! Bientôt vont commencer pour moi les jours du combat ; bientôt engagé dans la vie, environné des séductions du mal, sollicité par les exemples de ceux qui se vantent d'être heureux sans vous, j'aurai à choisir entre les suivre ou vous suivre, entre l'ivresse empoisonnée de leur faux bonheur, ou la solide félicité d'être à vous. Mais que dis-je, Seigneur ? Mon choix est fait ! Dès aujourd'hui de tous les trésors et de tous les honneurs de la terre, je n'ambitionne rien tant que l'honneur d'une vie vraiment chrétienne, rien tant que le bonheur de vivre et de mourir sans vous avoir jamais trahi !

O Dieu, qui avez comblé mon enfance de joie et de biens, vous serez aussi la joie de ma jeunesse, vous serez la force de ma vie d'homme, vous serez l'abri et l'honneur de mes derniers jours ! Je suis bien faible, je ne suis qu'un enfant ; soyez donc vous-même le

gardien de mes promesses. Qu'elles soient dans vos mains, comme elles sont dans mon cœur ; rappelez-les moi à l'heure de l'hésitation, et que leur souvenir, après avoir soutenu ma vie, me suive encore et me protège à vos pieds, quand le moment sera venu d'aller à vous.

ACTE DE CONSÉCRATION A LA SAINTE VIERGE (1)

Reine des anges et des hommes, auguste Marie, en ce jour le plus beau et le plus heureux de notre vie, en ce jour où votre fils Jésus a daigné nous admettre à sa table, nous venons vous offrir l'hommage de nos cœurs et réclamer votre puissante protection.

Soyez, Vierge sainte, notre reine, notre avocate, notre mère, et daignez nous admettre au nombre de vos enfants. Eloignez de nous le souffle contagieux du vice, ne permettez pas que nous ayons le malheur de souiller cette robe d'innocence que votre divin Fils a lavée dans son sang et que nous avons portée à la Table sainte.

Gravez, ô divine Mère, dans le cœur de vos enfants votre horreur pour le péché, votre mépris du monde et de ses vanités, votre amour pour Jésus notre Sauveur. A vos pieds et sous votre égide, nous jurons de faire à jamais partie de cette phalange vaillante qui tient haut le drapeau de la foi, et, à travers les joies et les épreuves de cette terre d'exil, reste fidèle à Dieu, malgré tout, jusqu'à la mort.

Prière pour les parents

En ce beau jour, ô Marie, répandez vos bénédictions sur tous ceux qui ont contribué à notre bonheur par leurs travaux ou par leurs prières, sur les prêtres vénérés qui se sont efforcés, par leurs instructions, de nous rendre des enfants dignes de la meilleure des mères; mais surtout, nous vous en conjurons, répandez-les

(1) *Ex diversis.*

avec abondance sur ces parents qui nous sont si chers et dont le salut nous intéresse si vivement. Pourrions-nous être heureux, s'ils ne partageaient pas notre bonheur? Et vous, tendre Marie, pourriez-vous, en ce jour, nous refuser quelque chose, vous qu'on n'a jamais invoquée en vain? Sanctifiez-les, sauvez-les, sauvez-nous avec eux, afin que, réunis dans le royaume céleste, les parents et les enfants puissent vous voir et vous bénir à jamais. Ainsi soit-il.

CONSÉCRATION A MARIE

Prends mon cœur : le voilà, Vierge, ma bonne Mère,
C'est pour se reposer qu'il a recours à toi;
Il est las d'écouter les vains bruits de la terre;
Ta céleste parole est si douce pour moi!

Que j'aime de ton front la couronne immortelle,
Ton regard maternel, ton sourire si doux!
O Mère, réponds-moi tandis que je t'appelle;
Pour te donner mon cœur je suis à tes genoux.

Tu le sais inconstant, hâte-toi de le prendre!
Peut-être que ce soir il ne serait plus mien!
Il me faudrait pleurer pour me le faire rendre,
Oh! cache-le bien vite et mets-le dans le tien.

Et si jamais plus tard je te le redemande,
Oh! ne me le rends pas, et dis-moi dès ce jour,
Dis-moi que tu ne peux accueillir ma demande,
Que je te l'ai donné, qu'il est tien sans retour.

Et quand mes yeux voilés baisseront vers la tombe.
Quand ma lèvre au calice aura bu tout le fiel,
Donne-moi, pour voler, des ailes de colombe,
Et viens me recevoir à la porte du ciel.

CINQUIÈME PARTIE

TRAITS ORATOIRES



I. TRAITS POUR LES ALLOCUTIONS DE LA RETRAITE

Christophe Colomb en retraite. — Avant de prendre la mer à Palos, et de cingler, toutes voiles déployées, vers l'Amérique, ce monde inconnu que lui montraient le ciel et son génie, Christophe Colomb voulut s'y préparer par une retraite; et pendant plusieurs jours il s'enferma dans le couvent franciscain de Sainte-Marie de Rabida de Palos, méditant et priant. Que désirait-il par-dessus tout? Porter J.-C. à une moitié de la race humaine qui l'ignorait encore; « J.-C., c'est-à-dire le ciel un jour et ici-bas la vraie civilisation. » Le 3 août 1492, lui et ses compagnons, cent vingt marins espagnols, tous confessés, firent solennellement la sainte communion; ensuite ils s'embarquèrent sur trois caravelles, et le héros chrétien s'écria à l'heure solennelle du départ : « Au nom de J.-C., marchons! » Le vendredi 12 octobre suivant, il touchait terre aux îles Lucayes : « la race humaine, partagée depuis de longs siècles en deux mondes qui s'ignoraient mutuellement, retrouvait son unité. » Le conquérant se mit à genoux, et, faisant hommage au Sauveur de sa découverte, planta une croix sur le Nouveau Monde.

La vie est aussi un voyage vers l'inconnu, et sur un océan fécond en tempêtes. Avant d'aborder la haute mer, comme Christophe Colomb, entrez en retraite, priez...., et le Seigneur ensuite veillera sur vous.

L'influence de la confession. — Chateaubriand a écrit au sujet de la confession de sa première communion : « J'ose dire que c'est ce jour que j'ai été créé honnête homme. » Le P. Lacordaire, dans une circonstance, fit cinq cents lieues pour ne pas être absent un jour où ses élèves de Sorèze devaient venir se confesser : « On ne peut calculer, dit-il, l'influence d'une confession de plus dans la vie d'un homme. » Une confession, c'est quelquefois la transformation complète d'une âme, une orientation nouvelle donnée à toute son existence.

Un évêque français, mort à Rome cardinal, aimait à raconter l'histoire suivante, lorsqu'il prêchait une retraite préparatoire à la première communion :

Un enfant de neuf ans environ croissait en sagesse et en grâce sous les yeux d'une mère pauvre, mais profondément chrétienne. Clément — c'était son nom de baptême — n'avait rien à cacher à sa mère ; elle lisait d'ailleurs, sur son visage rayonnant de candeur, l'angélique pureté de son âme. Un jour pourtant il rentra, l'air triste et embarrassé. — Clément, qu'as-tu fait? — Oh ! maman, répliqua-t-il vivement, j'ai fait mon devoir ; tiens, le voilà ! — Clément, reprend la mère, non plus avec inquiétude, mais avec sévérité cette fois ; Clément, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, tu le sais ; tu as commis quelque faute.... — Mais, maman.... — Quelque faute grave. Tu vas aller trouver ton confesseur.... — Clément partit, non sans se faire prier. Il revint bientôt ; mais le nuage qui assombrissait son visage ingénu ne s'était point dissipé, et l'œil d'une mère ne s'y trompa point. — Clément, dit-elle d'une voix douloureuse, tu n'as pas fait ce que je te disais. — Si, maman. — Oh ! je suis alors bien malheureuse !.... Mon fils n'a pas fait sa confession comme il faut ; mon fils est un sacrilège ! Et la pauvre mère fondit en larmes. Clément aimait bien sa mère : en l'entendant sangloter, il pâlit d'effroi, sortit bientôt et retourna précipitamment retrouver son confesseur. — Eh bien ! mon enfant, qu'y a-t-il ? Pourquoi revenez-vous? — Mon père, c'est que, c'est que.... c'est que j'ai oublié quelque chose.... — Qu'est-ce, mon enfant? Dites, ne vous troublez pas ainsi. — Mon père, c'est que Jules (vous savez ?) il est à côté de moi à l'étude.... — Soit : allez toujours. — Eh bien ! Jules, il est riche, lui, et sa mère lui a donné un joli petit couteau à manche d'ivoire et à lame d'argent : oh ! le joli petit couteau ! — Ensuite, mon enfant, dit le prêtre à demi effrayé. — Et puis, il me l'a montré et l'a remis dans son pupitre ; et puis,

pendant que Jules était sorti, moi, j'ai voulu revoir le petit couteau, et j'ai ouvert tout doucement le pupitre. (Il n'y a pas grand mal à cela; le prêtre respirait plus librement. Une petite curiosité, c'est tout). — Et puis?.... — Et puis, j'ai regardé comme cela le petit couteau; et puis il était si joli, si joli.... Et l'enfant s'arrêta haletant et confus. — Que vous l'avez volé! reprit le prêtre avec un accent désolé! — Non pas volé, s'écria l'enfant comme indigné; non, pas volé; je l'ai.... pris. — C'est ce que je voulais dire. Mais, mon cher enfant, c'est tout un, songez-y. Toutefois, ce n'est peut-être pas là ce qu'il y a de pire : la tentation était violente pour vous qui êtes pauvre; mais ce qui me fait mal, c'est que vous, si pieusement élevé par une si digne mère, vous lui ayez caché quelque chose; c'est que vous me l'ayez caché à moi-même, ou plutôt non, pas à moi, mais au bon Dieu, dont je tiens la place! Et les sanglots de l'enfant répondaient seuls à cette voix et témoignaient de son repentir. — Vous pleurez! vous sentez vos torts. Allez, Dieu vous pardonne, mais ne péchez plus jamais, plus jamais de la sorte. — Oh! non, non, mon père! jamais, jamais plus! Et Clément a tenu parole. Non seulement il ne vola plus de petit couteau, mais ce qui serait plus grave, plus irréparable, il ne cacha plus rien désormais ni à sa mère, ni à son confesseur. Et voyez, ajoutait le prédicateur, voyez, M. E., l'importance de cette action, et de la réparation qu'il en fit. Clément est devenu un prêtre, et vous pensez bien qu'il ne vole plus de petit couteau; il vit encore, et cet enfant, c'est moi. Sans ma mère, disait-il en finissant, voyez, M. E., ce que je serais devenu; où serais-je arrivé sur cette pente? qui sait? à l'échafaud, peut-être! moi qui avais de si mauvais penchants, et qui, après avoir volé mon camarade, avais bien osé tromper mon confesseur! Donc, M. C. E., vous ne volerez pas, c'est entendu; mais, surtout, vous ne cacherez rien à vos confesseurs.

Une confession sacrilège. — Saint Liguori rapporte que deux religieux dominicains étant venus prêcher dans une église, une dame, qui attendait un prêtre étranger à la paroisse pour se confesser, demanda à l'un d'eux de l'entendre. Or, pendant qu'elle était au saint tribunal, il se passa un fait extraordinaire. Le second dominicain, se trouvant alors en prière dans l'église, vit sortir de la bouche de cette dame, pendant sa confession, une multitude de petits serpents; un moment un serpent énorme, plus

affreux que les autres, sortit la tête, s'avança au dehors, mais après avoir hésité, il finit par rentrer tout à fait, et tous les petits serpents qui étaient sortis avant lui rentrèrent à leur tour. La pénitente avait caché un péché mortel. — Lorsque le religieux eut la vision de son confrère, il voulut aller chez cette dame pour l'encourager et essayer de la convertir; il apprit qu'elle était morte en rentrant dans ses appartements. A quelque temps de là, elle lui apparut elle-même. — Je suis, dit-elle, cette infortunée que vous avez confessée dans telle circonstance; Dieu vous avait envoyé pour m'offrir une dernière grâce, j'en ai abusé en cachant un péché mortel. La justice divine m'a frappée : je suis en enfer.

Le secret de la confession. — « Ce que je sais par la confession, je le sais moins que ce que je ne sais pas, » a dit saint Augustin. Le secret de la confession a occasionné déjà de nombreux martyres. A ce sujet, un fait très touchant et très instructif vient de se passer en Podolie. « Un individu avait commis un assassinat il y a quinze ans. Il s'était confessé et, en quittant la sacristie où un pauvre curé l'avait entendu, il y laissa tomber, par mégarde ou à dessein, un vêtement ensanglanté de sa victime. Le curé fut arrêté : il ne savait le nom du criminel que sous le sceau du secret de la confession; il ne put se disculper, il fut condamné, dégradé, envoyé aux mines de Sibérie. Dernièrement, l'assassin, se trouvant à l'agonie, avoua son crime devant témoins, et le nouveau Jean Népomucène vient d'être solennellement réintégré dans sa paroisse, grâce à l'esprit de justice du prince Dondoukol-Korsakof, général-gouverneur de Kief. »

(*Univers*, 22 janvier 1875.)

Bonheur de la confession. — Un amiral est rencontré dans les rues de Paris par l'un de ses amis. Celui-ci, stupéfait à la vue de la joie profonde et tranquille dont reluit son visage, lui demande : — « Qu'avez-vous donc mon cher ami ? — Je viens de me confesser, répond l'amiral. Il y a quarante ans que je ne l'avais pas fait, et autant d'années que je ne m'étais senti si heureux. »

La prédication du crucifix. — Il y avait une mission dans la paroisse de...., et, parmi les rebelles à la grâce de Dieu, se distinguait un forgeron voisin de l'église. Il avait même pris à tâche de redoubler le tapage de son bruyant atelier à l'heure du

sermon; de sorte qu'au moment où le missionnaire montait en chaire, ce qu'on entendait d'abord, c'était le voisin frappant sur son enclume des coups formidables. — La mission allait finir. Un des missionnaires avait dans sa chambre un grand crucifix; un matin, le Christ se détache du bois qui le retient : un clou était tombé. Une pensée vient au missionnaire. Il s'en va bravement chez le susdit forgeron. — « Monsieur, je voudrais vous demander un service. On dit que vous êtes très habile, pourriez-vous réparer l'accident arrivé à ce crucifix auquel je tiens ? » Le front de l'ouvrier s'était légèrement plissé à l'entrée du prêtre. Il prend néanmoins le crucifix, examine la chose et déclare que tout peut s'arranger. — Je vous laisse donc mon crucifix, dit le prêtre, et il s'en va. — Ce jour-là, le marteau ne tourmenta plus l'enclume au moment du sermon. Le lendemain, on crut voir le forgeron se glisser dans l'église à la tombée de la nuit. Une heure après, le missionnaire, descendu de chaire, trouvait à la sacristie un homme qui l'abordait, la parole émue : Mon père, voici votre crucifix, confessez-moi. — Combien j'en suis heureux, mon ami ! — Ah ! mon père, vous l'avez fait à dessein sans doute, mais vous avez bien réussi. Quand je me suis vu ce grand crucifix dans les mains, je me suis mis à trembler; il m'a semblé qu'il me parlait, qu'il me faisait des reproches.... Enfin, je me suis senti retourné. Mon père, je suis bien misérable, mais puisque le bon Dieu a voulu mourir pour nous, j'espère qu'il me pardonnera. — On devine le reste.

Mais, nous aussi, si nous regardons avec foi le divin crucifix, le divin crucifié nous parlera.... *Hodie si vocem Domini audieritis, nolite obdurare corda vestra.*

Bonheur de l'état de grâce. — Le saint mendiant Benoît Labre, fatigué et couvert de haillons, s'assit un jour sur le bord de la grande route, pour prendre son repas. Il n'avait qu'un morceau de pain noir et ne buvait que de l'eau troublée dans une écuelle de bois. Vient à passer une noce joyeuse et brillante. Ces élégants regardent le mendiant, l'abandonné de la grande route, et l'un d'eux, pris de commisération, laisse échapper cette parole : « Ah! le malheureux! » — Benoît Labre se relève : — « Moi, malheureux! Sachez qu'il n'y a de vraiment malheureux ici-bas que ceux qui offensent Dieu et sont en état de péché mortel. »

La prière. — Un des écrivains et des philosophes les plus éminents du XIXe siècle, le P. Gratry, de l'Académie française, a écrit, dans ses *Souvenirs de jeunesse* : « Un jour, un vieux prêtre, chargé d'inspecter le collège Henri IV (à Paris), s'approchant de moi, me demanda si j'avais compris ma version. Je lui dis qu'elle était difficile; sur quoi, il me donna ce conseil : « Mon enfant, quand vous aurez quelque difficulté dans votre travail, élevez votre esprit à Dieu et priez-le de vous aider, et Dieu vous aidera. » Je méditai pendant quelque temps cette parole, qui m'étonnait fort. Je faillis la rejeter d'abord comme une superstitieuse absurdité. Dieu, me disais-je, se mêle-t-il de mes versions? A la fin, il me parut qu'en effet Dieu pouvait se mêler de tout, et de fait je mis ce conseil en pratique. Cette pratique m'est devenue de plus en plus habituelle, et il est très certain que mes succès de collège lui sont dus en très grande partie, et qu'en tout genre de travaux et de difficultés dans toute ma vie, cette pratique a été ma force et à peu près mon unique méthode. »

Histoire d'une absolution. — C'était pendant l'année sanglante de 1793. Dans les charrettes qui emmenèrent à l'échafaud, le 22 juillet, de nombreuses victimes, se trouvaient la maréchale de Noailles, vénérable par son nom, son âge et ses vertus; sa belle-fille, la duchesse d'Ayen, et sa petite-fille, la vicomtesse de Noailles, âgée de vingt-quatre ans. Dans les temps qui avaient précédé leur arrestation, elles voyaient tous les soirs un vieux prêtre qui venait en secret s'exciter avec elles au martyre. Elles lui avaient fait promettre que, lorsqu'elles iraient à l'échafaud, il se trouverait sur leur passage pour leur donner une dernière absolution. Le vieux prêtre devait porter ce jour-là, pour se faire reconnaître, un habit bleu avec une carmagnole rouge.

Vint le jour fatal; à peine installées dans la charrette qui les conduisait à l'échafaud, les trois nobles victimes n'ont qu'une pensée : reconnaître le saint prêtre dans la foule. Il est là, vêtu de son habit bleu et de sa casaque rouge. Mais telle est la multitude des curieux qu'elles ne parviennnent pas à l'apercevoir. C'est en vain que le prêtre se place sur leur passage, cherche leurs yeux sans les rencontrer. On approche de l'échafaud, et là il ne sera plus possible d'être reconnu. A ce moment, un orage, qui grondait depuis la sortie de la prison, éclate; d'affreux éclairs sillonnent la nue; la pluie tombe à torrents; la foule se disperse.

Alors la vicomtesse de Noailles aperçoit quelqu'un qui, sous les torrents de pluie, court autour de la charrette. Elle le reconnaît, elle fait signe à sa mère et à sa grand'mère : Le voilà ! Le voilà !

Le prêtre dépasse la voiture, se place à un tournant de rue et les attend. Leurs yeux se rencontrent, leurs âmes se comprennent. Les nobles victimes « inclinent la tête (a raconté le bon prêtre) avec un air de contrition, d'attendrissement et d'espérance qui me transporte. J'étends la main, je prononce les paroles de la sainte absolution, et je les vois relever la tête avec une expression de bonheur tout divin. Quelqu'un qui serait venu dans ce moment leur annoncer leur délivrance leur aurait peut-être causé moins de joie. » Quelques minutes après, elles montaient sur l'échafaud comme des agneaux sans tache préparés pour le sacrifice (1).

II. TRAITS POUR LES ALLOCUTIONS

SUR LA SAINTE COMMUNION

Saint Félix de Cantalice. — L'histoire ecclésiastique rapporte que saint Félix de Cantalice étant en prière une nuit devant l'autel du saint Sacrement, tout à coup la sainte Vierge lui apparut, portant dans ses bras l'enfant Jésus, plein de grâce et de beauté, et le lui présenta. Dans un ravissement inexprimable, le saint colla d'abord ses lèvres frémissantes sur les petits pieds de l'enfant Jésus ; puis bientôt s'enhardissant, il le prit dans ses bras, le serra contre son cœur et se mit à lui témoigner la tendresse de son âme par mille baisers, arrosés de douces larmes.

Voilà le mystère qui va se renouveler pour vous. La sainte Église, représentée par le prêtre, tout à l'heure va s'approcher de vous et vous dire : *Ecce Agnus Dei!* puis elle vous présentera l'enfant Jésus réellement présent dans l'hostie.

---

(1) D'après l'*Histoire de Mme de Noailles, marquise de Montagu*, et Mgr Bougaud.

Ah! comme saint Félix, baisez d'abord les pieds divins, les arrosant de larmes au souvenir de vos péchés : puis, enhardissez-vous, prenez l'enfant Jésus dans vos bras, contre votre cœur ; il vous entourera de ses petites mains toutes-puissantes ; sa bouche divine vous couvrira de ses caresses célestes. Laissez votre âme se fondre de charité dans le cœur sacré de Jésus-Christ.... Non, ce n'est point un rêve, une illusion : Celui qui mange ma chair, a dit J.-C., et qui boit mon sang, demeure en moi et je demeure en lui. — Je cherche un cœur pur, et là est le lieu de mon repos.

Les délicatesses de l'éducation eucharistique. — Les lignes qu'on va lire sont extraites du rapport d'un vicaire général d'Orléans en 1884 sur l'Œuvre de la première communion, établie dans cette ville en faveur des petites filles vagabondes :

Aux approches de la première communion, les futures premières communiantes font chaque jour quelque sacrifice d'obéissance, de travail, de piété, par amour pour l'Eucharistie. Ces sacrifices sont comptés, et les maîtresses déposent dans une urne destinée à cet usage un nombre de grains de blé égal à celui des actes méritoires accomplis pendant la journée. La semaine de la première communion, ces grains de froment sont réduits en farine, et cette farine devient la matière des hosties qui sont consacrées au jour béni de leur première communion. Ainsi ce sont de pauvres enfants qui achètent, au prix de leurs actes de vertu, la matière de l'Eucharistie qu'elles recevront pour la première fois. Avec quelle suavité le Jésus qu'elles ont mérité ne doit-il pas venir en elles, et quel souvenir ne garderont-elles pas de cette joie vraiment céleste ! — Voilà les délicatesses de l'éducation eucharistique ; en voilà toute la poésie.

Amour sublime d'une mère. — Il y a quelques années, une jeune mère quittait la France pour les plages lointaines de l'Amérique, emportant avec elle son petit enfant. Bientôt survint une affreuse tempête, pendant laquelle les matelots affolés jetèrent à la mer les marchandises et de nombreuses provisions. Mais après la tempête, le navire eut à subir un calme plat qui le tint longtemps suspendu sur les abîmes. Les vivres s'épuisèrent, la mère, privée de nourriture, vit bientôt tarir le lait de son sein ; elle n'avait plus rien à offrir à son enfant. A la vue de cette petite créature torturée de la faim, son cœur s'émeut, ses larmes coulent : Mon

Dieu ! inspirez-moi ! s'écrie-t-elle, et, dans un dévouement sublime, elle ouvre une des veines de son bras, y colle les lèvres de son enfant, et le contemple avec bonheur, puisant une seconde fois la vie dans son sang. A la suite de cet épuisement, la mère succomba, mais l'enfant fut sauvé. Et plus tard, ayant su le dévouement héroïque auquel il devait la vie, il fit représenter sur la toile sa mère s'ouvrant les veines pour le nourrir; et chaque fois qu'il portait les yeux sur ce tableau, il se sentait enflammé d'un amour héroïque pour celle à qui il était deux fois redevable de son existence. L'amour de cette mère, c'est une image de celui de J.-C. pour nous. Suspendu sur l'abîme de nos passions, sans un aliment divin, nous ne pouvions espérer d'échapper à une mort pire que celle du corps. C'est alors que le divin pélican, que J.-C., plus tendre qu'une mère, fit jaillir pour nous de son cœur sacré un breuvage céleste : Prenez et buvez, ceci est mon sang....

Le protestant poursuivi par Jésus-Christ. — N.-S. J.-C. renouvelle tous les jours pour nos âmes ce qu'il fit, quelques années avant la Révolution, en faveur d'un protestant de Lyon. Depuis longtemps pressé intérieurement d'entrer dans la vraie Eglise, ce protestant rencontre un prêtre qui porte le saint viatique à un malade. Contrarié de cette rencontre, il fuit de rue en rue. Chose singulière ! le prêtre le suit pas à pas, n'ayant pas d'autre chemin à prendre pour aller là où on l'attend. A la fin, le protestant ne se possède plus, il entre par la première porte qui se présente ; le prêtre entre après lui ; l'hérétique monte en courant jusqu'à l'étage le plus élevé : c'était précisément la chambre du malade. Tout à coup il se voit environné par les personnes qui accompagnent le saint Sacrement et se mettent à genoux. Le voilà confondu, il ne peut plus fuir. A cet instant la grâce le touche. Hé quoi ! se dit-il en lui-même, je fuis Dieu qui me poursuit ! Non, Seigneur, je ne veux plus résister ; je vous adore ; je crois ; j'abjure dès à présent toutes mes erreurs, et je vous serai fidèle jusqu'à la mort. — N'est-ce pas ainsi que J.-C. vous a poursuivis pour vous sauver, le long du chemin de vos égarements ? A chaque événement de votre vie, vous l'avez vu vous réapparaître. — Va, mon enfant, la source de tes peines est au dedans de toi, tu seras malheureux tant que tu me fuiras. Tombez enfin à ses pieds pour lui donner votre cœur pour jamais.

Albuquerque. — Un illustre navigateur, le grand Albuquerque, parcourait l'Océan, lorsque soudainement son vaisseau fut assailli par une effroyable tempête. La foudre gronde avec fracas, les lames s'élancent sur le navire, qu'elles inondent ; il est sur le point d'être abîmé sous les flots. Albuquerque tremble pour la première fois. A ce moment suprême, il aperçoit un petit enfant que sa mère presse sur son sein ; dans les angoisses du désespoir, il saisit l'enfant, et l'élevant vers le ciel en feu : Grand Dieu, dit-il, en faveur de ce petit innocent, pardonnez aux coupables ; souvenez-vous de votre divin Fils fait petit enfant pour nous. Et soudain les vents tombent, les flots s'apaisent, et le navire est sauvé. — Nous voguons aussi sur une mer orageuse, et quelquefois l'épreuve nous assiège comme une tempête. Mais quand nous avons communié, l'enfant Jésus est dans nos bras ; offrons ce divin Enfant au Père céleste pour nos péchés, et nous obtiendrons tout par cette médiation toute-puissante.

Un colonel. — Au pied de Sébastopol, un colonel reçoit l'ordre d'enlever une batterie. Il s'élance à la tête de son régiment, calme au milieu des baïonnettes et de la mitraille, et enlève la batterie. Son général étonné, émerveillé, lui crie : Mon colonel, où avez-vous donc pris un pareil sang-froid dans le danger ? — Mon général, j'ai communié ce matin.

La relique du martyr. — Qui n'a lu avec émotion la scène sublime par laquelle s'ouvre le récit de *Fabiola*, et que son auteur a intitulé la *Dédicace?*

La figure du jeune Pancrace était illuminée d'une inspiration presque divine, ses yeux semblaient ceux d'un ange. Silencieux, et presque sans se rendre compte de son action, il s'agenouilla devant Lucine, sa mère : ne pouvait-il pas s'incliner ainsi devant celle qui était son ange gardien, qui l'avait protégé de tout mal, et dont les vertus avaient été l'exemple de sa vie ? Lucine rompit le silence, et dit d'une voix qu'une vive émotion rendait vibrante :

« Le jour est enfin venu, mon bien-aimé fils, jour que, dans mes prières, je demandais au Ciel. J'épiais en vous les germes des vertus chrétiennes, et j'ai remercié Dieu, quand j'ai remarqué votre docilité, votre douceur, votre piété, votre amour du travail, et plus encore votre grand amour pour Dieu et pour les hommes, vos frères. J'ai vu avec joie s'éveiller en vous une foi

vive et une grande tendresse pour les pauvres. Mais j'attendais toujours l'heure décisive qui me montrerait si vous vous contenteriez de l'humble vertu de votre mère, ou si, portant plus haut vos regards, vous seriez le digne héritier de votre père le martyr. Cette heure est venue aujourd'hui, et j'en bénis le Ciel. »

.... Alors Lucine dit à son fils de retirer de son cou l'ornement romain qui distinguait l'enfance. « J'ai, dit-elle, un don autrement précieux à vous faire. »

Il obéit et ôta sa boule d'or.

« Votre père vous a légué un noble nom, mon fils, une haute position, des richesses, tous les avantages de ce monde, continua la mère d'une voix plus grave et plus émue ; mais, dans son héritage, il est un trésor que j'ai réservé jusqu'à ce que vous vous soyez rendu digne de le posséder. Jusqu'à présent, je vous l'ai caché, quoique sa valeur dépasse celle de l'or et des joyaux les plus rares. Le temps est venu, je dois vous le transmettre. »

Ses mains tremblantes soulevèrent alors la chaîne d'or qui pendait sur sa poitrine ; pour la première fois, son fils vit que cette chaîne soutenait un petit sac richement brodé et orné de pierreries. Elle l'ouvrit et en tira une éponge profondément imbibée de sang que les années avaient séché.

« Voici le sang de votre père, ô mon enfant, dit-elle avec des sanglots dans la voix et des larmes dans les yeux. Je l'ai recueilli moi-même jaillissant de sa blessure mortelle, quand, déguisée sous des vêtements étrangers, je pénétrai jusqu'à lui, et je le vis mourir pour le nom du Christ. »

Elle regarda la relique avec amour, la baisa avec ferveur ; une larme se détacha de ses yeux et vint tomber sur l'éponge bénie. Alors le sang se liquéfia, sa couleur redevint éclatante et sembla tiède encore, comme si, à l'instant même, il s'échappait du cœur du martyr.

La sainte matrone porta le médaillon jusqu'aux lèvres frémissantes de l'enfant, qui s'empourprèrent aussitôt à ce contact sacré. Il vénéra ce sang précieux avec la double émotion d'un chrétien et d'un fils. Il lui semblait que l'esprit de son père descendait sur lui et remplissait les profondeurs de son cœur, afin que tout ce que son cœur contenait de sang fût toujours prêt à couler pour la foi. La famille entière était une fois encore réunie. Lucine remit le trésor dans son écrin et le suspendit au cou de son fils, en lui disant :

« Quand ce sang redeviendra humide, que ce soit sous une rosée plus noble que celle qui coule des yeux d'une faible femme. »

Et l'enfant fut consacré par le sang de son père, mêlé aux larmes de sa mère.

Cette scène est sublime. Son éminent auteur, le cardinal Wiseman, l'a nommée la *Dédicace*. L'heure de la dédicace est venue pour vous, C. E., qui allez recueillir non une éponge teinte du sang de J.-C. votre père, mais recevoir en votre cœur le Dieu même qui a dit : Prenez et buvez, ceci est mon sang....

Une première Communion sous la Terreur. — En 1793, la baronne de H..., dénoncée comme femme d'émigré, avait été brutalement jetée en prison. Après bien des démarches, elle obtint que sa fille, âgée de douze ans, pût venir la visiter de temps en temps dans sa prison. Que d'émotions dans les premières entrevues! La pauvre mère, sans pouvoir proférer une parole, pressait l'enfant contre son cœur, la couvrant de baisers et de larmes; mais, ensuite, ce furent de longues causeries, tendres et graves. Grande intelligence et non moins grand cœur, la mère apprenait à son enfant.... le catéchisme.

Les semaines s'écoulaient, lorsqu'un jour la petite fille trouva sa mère en larmes. — Ma petite Marie, nous serons séparées bientôt. Dans trois jours, je vais passer en jugement; tu le sais, c'est la mort. Une de mes joies les plus douces serait de te voir faire auparavant ta première communion. Quand tu étais toute petite, je priais la sainte Vierge de te bénir pour cette grande action. Quand elle est bien faite, on est presque sûr de son éternité. Je mourrais contente, si je te laissais unie à Dieu. Voici l'idée qui m'est venue : Je connais un saint prêtre, très âgé, qui n'a pu émigrer, M. Caron. Quand j'ai été arrêtée, il habitait rue Massillon. Dis à notre vieux et fidèle serviteur Pierre de s'informer s'il a échappé à l'échafaud. S'il est vivant, fais-toi mener vers lui; dis-lui qui tu es, et, au nom de ta mère qui va mourir, demande-lui de t'admettre à la table sainte. C'est la plus grande consolation que je puisse recevoir ici-bas.

Quelques heures après, l'enfant était chez le vieux prêtre, qui ne put retenir ses larmes en entendant son récit. — Votre mère est une sainte, dit-il; puisqu'elle vous a disposée à la première communion, préparez votre confession et revenez demain de très bonne heure : je vous dirai mes intentions.

M. Caron, après minuit, célébra les saints mystères dans sa chambre; et lorsque l'enfant revint, de grand matin, après l'avoir confessée, le saint vieillard lui dit : Ma fille, j'ai célébré le saint sacrifice pour vous et pour votre mère. J'ai mis deux hosties en réserve. Vous êtes bien jeune, M. E., mais je veux vous confier une grande mission. Les prêtres de la primitive Eglise se servaient des enfants pour porter la sainte communion aux chrétiens qui allaient souffrir le martyre : vous allez porter les saintes hosties à votre mère; vous ferez votre première communion avec elle dans sa prison. Et le précieux dépôt fut confié à la petite fille et placé contre son cœur. — Allez, M. E., Dieu est avec vous. — Elle ne songea pas même à avoir peur et se dirigea vers la prison, priant avec le ravissement d'un ange.

Aussitôt seule avec sa mère, elle se mit à genoux, racontant quel trésor lui avait été confié. La mère comprit la sublime attention du saint prêtre; elle se mit à genoux près de sa fille, et sa foi et son cœur eurent des effusions admirables. Les saintes hosties ayant été placées sur une table, l'enfant récita les prières de son enfance, les actes d'avant la communion.... Alors la mère s'adressa au Sauveur, lui consacra l'âme de sa fille et la sienne pour l'éternité; puis elle prit l'hostie sainte, communia son enfant et se communia elle-même!....

Le lendemain, lorsque la jeune première communiante vint demander sa mère, elle n'était plus en prison; elle en était sortie.... pour le ciel.

III. TRAITS HISTORIQUES POUR LES ALLOCUTIONS

SUR LE RENOUVELLEMENT DES VŒUX, SUR LA CONSÉCRATION A JÉSUS-CHRIST ET SUR LA PERSÉVÉRANCE

Napoléon II. — Sur le déclin du premier empire, a narré M. H. Lasserre, dans le palais des Tuileries incendié en 1871 par les torches de la Commune, il y avait fête et réception splendide. Aux murs de

la salle étaient appendus les chefs-d'œuvre religieux de Raphaël, d'Angelico et de Michel-Ange. Là, allaient et venaient en causant, formidables et doux, ces généraux, ces hommes de bronze qui avaient vaincu l'Europe, et contre lesquels l'Europe se soulevait. Parmi eux rayonnait d'un feu sombre la figure césarienne de Napoléon Ier. On causait, et ce qui se discutait dans cette causerie, c'était le sort même du monde. Cependant, tous les yeux étaient tournés vers un jeune enfant à demi couché sur un vaste et brillant tapis. Des princesses dont les diamants brillaient comme des étoiles, des reines assises dans des nuages de dentelles, s'amusaient à lutiner le petit prince que l'histoire a appelé Napoléon II, et à qui son père avait donné ce nom funeste : le roi de Rome.

Par un pénible contraste avec toutes ces splendeurs, on apercevait dans la rue, à travers la fenêtre, un groupe hideux de malpropreté. C'étaient des gamins sordides qui s'amusaient à se vautrer dans la boue du quai, l'horrible boue de Paris.

Le petit roi de Rome était triste, impatient, inattentif, agacé, mécontent. Le grand Empereur s'approcha. — Qu'as-tu, mon fils?

— Tout cela m'ennuie, dit l'enfant, en montrant d'un geste les tableaux religieux et les chefs-d'œuvre artistiques qui peuplaient le salon.

— Tout cela, cependant, c'est l'art ou la religion, dit Napoléon.

— Tout cela m'ennuie, répéta l'enfant en désignant les hommes d'Etat et les généraux, faisant allusion sans doute à ces conversations trop hautes pour lui, où l'on agitait les plans de bataille ou la destinée des peuples.

— Tout cela, c'est le génie, le dévouement à la patrie et au devoir, dit l'Empereur.

— Tout cela m'ennuie, répéta l'enfant une troisième fois en indiquant le cercle élégant des princesses et des reines au milieu desquelles il était placé.

— Tout cela, cependant, c'est la grâce et le charme de la famille.... Et que veux-tu donc, ambitieux terrible? dit alors le César tout-puissant, en se penchant vers ce blond visage qui brillait de quelque désir inconnu.

— Père, dit l'enfant en étendant son petit bras vers la fenêtre, je voudrais, moi aussi, aller me rouler là-bas dans cette belle boue.

Hélas! voilà, pris sur le fait, le cri des âmes qui oublient les

promesses de leur baptême et de leur première communion. Je voudrais bien, moi aussi, aller me rouler dans cette belle boue!....

A ces âmes ne parlez plus du bonheur que l'on éprouve auprès de Dieu, de la prière, de l'Eucharistie.... Elles ont une réponse : Tout cela m'ennuie! — Ce qui en ce monde fait battre les grands et nobles cœurs : l'oubli de soi, une vocation divine à la charité, le dévouement dans le sacrifice pour Dieu, pour les pauvres, pour la patrie, une vie de devoir, de travail.... Tout cela m'ennuie! — Les joies calmes de la famille, le bonheur que l'enfant éprouve auprès de son père, de sa mère.... Tout cela m'ennuie! — Et que rêvez-vous donc pour goûter le bonheur, malheureux jeunes gens, malheureuses jeunes filles? — Ah! je voudrais bien, moi aussi, aller me rouler dans cette belle boue! — Ah! oui, le péché, c'est bien de la boue, la plus abjecte des boues.

Oui, voilà où l'on tombe. Ah! cette enfant qui pouvait se nourrir du pain des anges, qui était appelée aux joies délicates et célestes de la religion, du devoir, de la famille, elle n'a pas compris son honneur.... et la voilà qui convoite un bonheur semblable à celui des animaux immondes qui se roulent dans la fange!

La Société du courage catholique. — Le manque de courage dans la profession de la foi catholique suggéra (il y a quelques années) à des jeunes gens de Turin la pensée de se grouper sous le nom de *Société du Courage catholique*. Pour devise, ils prirent celle des anciens preux: *Potiùs mori quam fœdari :* Plutôt la mort que le déshonneur; et ils y ajoutèrent ce cri : Tous et tout pour Dieu!

Voici les sept points principaux de leur programme :

1° Professer les principes catholiques avec courage, fermeté, constance, sans provocation aucune, sans ostentation et sans forfanterie;

2° Défendre et revendiquer avec ardeur la liberté, non pas celle du mal, qui n'est que la licence, mais cette liberté qui s'avance sans dévier dans l'orbite tracée par la foi et la morale catholiques, et qui fait marcher à rangs serrés, à la voix et sous l'autorité de l'Eglise, c'est-à-dire du pape, de l'évêque et du clergé;

3° Fréquenter ostensiblement les sacrements à des époques déterminées, et le faire sans ostentation, mais aussi sans regarder timidement autour de soi;

4° Participer à toutes les processions générales, à toutes les

grandes démonstrations catholiques, lorsque le conseille l'autorité ecclésiastique locale;

5° Observer sans rougir les commandements de Dieu et de l'Eglise;

6° Se tenir loin des mauvaises compagnies, des spectacles impies ou immoraux, rejeter la mauvaise presse, en un mot, éviter tout ce qui peut porter au mal;

7° Honorer de préférence les hommes de caractère et rendre des hommages publics et solennels à quiconque affronte publiquement le danger de souffrir persécution pour la défense de la foi ou de la morale.

Est-ce que tous les premiers communiants ne devraient pas entrer pratiquement dans cette association?

Dignité de l'âme baptisée. — Aux vieux temps de la monarchie française, la fille d'un de nos rois, femme pourtant solidement vertueuse, dit un jour, dans un emportement de vivacité, à l'une de ses suivantes dont elle se croyait offensée : Madame, souvenez-vous que je suis la fille de votre roi! — Et moi, répondit celle-ci, sûre de son bon droit, souvenez-vous que je suis la fille de votre Dieu!

— J'ai connu une vertueuse femme, dit le pieux Boudon, toute pauvre des biens de la vie présente, mais très riche des biens du ciel et pleine de l'esprit de J.-C. Comme on élevait dans la ville qu'elle habitait une magnifique église, elle se sentit pressée d'offrir un écu, fruit de ses épargnes, afin de mettre, elle aussi, son grain de sable dans l'édifice. Mais le prêtre à qui elle présenta son offrande la connaissait, refusa d'accepter son écu et voulut lui faire agréer un secours, lui disant qu'elle était pauvre. Alors elle, avec une foi admirable : Moi, pauvre! mon père! Eh! ne suis-je pas chrétienne, fille d'un grand Roi, héritière d'un grand royaume?

Un cri de foi. — La fille d'une des plus illustres maisons de France s'était vouée au service des pauvres dans un hôpital. Un jour qu'elle conversait avec une de ses anciennes compagnes, on lui annonce qu'un malade souffre, à la porte, attendant qu'on veuille l'admettre. Elle y court avec un tel empressement que sa compagne s'écrie : Ne dirait-on pas que vous allez au-devant d'un duc ou d'un prince? — Ne dirait-on pas, lui répond la sainte, que J.-C. est moins pour vous qu'un prince ou qu'un duc?

L'Eglise. — L'Eglise est comme cette fameuse tour penchée que les voyageurs admirent à Pise. L'étranger est là sous cette tour qui penche, qui penche, et cela depuis des siècles, et ne tombe jamais. Bâtie du marbre le plus brillant et le plus indestructible, elle est là toujours. Oui, voilà l'Eglise, l'Eglise catholique, la véritable tour de David. Elle est bien ainsi, toujours comme penchée et près de sa chute, et ceux qui ne savent pas les secrets du divin Architecte disent : C'est effrayant !.... Non, pas du tout, c'est admirable ! *(D'après Mgr Dupanloup.)*

L'Irlandaise. — Il y a quelques années, une jeune Irlandaise, mariée à un pauvre ouvrier que l'on menaçait de la perte de ses biens s'il ne commettait une action contre sa conscience, lui disait avec un cœur de reine : « Mon ami, fais ton devoir. S'ils nous chassent de notre cabane, ils ne nous chasseront pas du ciel. »

Christophore. — César disait dans une tempête à son nautonnier qui tremblait : *Quid times? Cæsarem vehis!* Que crains-tu? Tu portes César! C'est un mot sublime. Mais il y en a un meilleur, souverainement vrai celui-là. C'est le mot du premier communiant qui se dit en entrant dans la mêlée de la vie, avec défiance de soi, mais avec courage en Dieu : Que crains-tu? Tu portes J.-C. — Je m'appelle Christophore, disait jadis un grand chrétien, c'est-à-dire porte-Christ. Dites aussi : Je m'appelle Christophore, porte-Christ, et si J.-C. est avec moi, qui sera contre moi? *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* (S. Paul.)

Le voile de la première Communion. — Une jeune fille avait fait une bonne première communion. Ce jour avait parfumé son âme du plus délicieux bonheur, et longtemps après, elle aimait, quand elle était seule dans sa chambre, à remettre sur sa tête son voile et sa couronne, puis elle se tournait et se retournait devant la glace et souriait de plaisir. Mais, hélas! la pauvre enfant grandit; les passions vinrent, les séductions du monde l'entourèrent, elle fut faible, elle devint pécheresse. Alors, elle n'aimait plus son voile ni sa couronne; quand ses yeux les rencontraient, elle les détournait pour ne pas les voir. C'était un remords. Un jour que, pressée et impatientée, elle cherchait quelque chose dans son armoire, elle aperçoit son voile, elle le repousse et le jette par terre : Maudit voile, il est toujours là!

Et elle le foule aux pieds. Mais tout à coup s'arrêtant, elle s'assied, émue, les larmes aux yeux : Hélas ! misérable, que fais-je! s'écrie-t-elle, et quelle est donc ma vie! Que j'étais bien plus heureuse lorsque je le portais! Depuis que j'ai été infidèle, j'ai trop souffert; puis elle rentra son voile avec amour, après l'avoir baisé, et se décida à changer de vie. Avec la vertu, elle retrouva la paix et le bonheur.

La cravate blanche de la première Communion. — Georges X., enfant d'une bonne famille, faisait sa cinquième dans un collège ecclésiastique du diocèse de Rouen, lorsqu'il eut le bonheur d'être admis à la première communion. Le lendemain de ce saint jour, il alla montrer à son directeur son cahier de résolutions. Il n'y en avait qu'une ainsi conçue : « Je prends la résolution de continuer à porter la cravate blanche de ma première communion jusqu'au jour où il m'arrivera de commettre un péché grave. »

Le directeur, tout étonné, lui dit : Je ne puis prendre sur moi de vous autoriser à une résolution si étrange; il faut que vous ayez le consentement de votre mère. — La mère étant venue, l'enfant s'expliqua tant et si bien devant elle et son directeur, que l'on finit par le laisser libre de suivre son inspiration.

Quinze jours après, un condisciple se permit de retirer à Georges sa cravate blanche; cela valut à l'impertinent une réponse *frappante.* Il y eut encore des assauts, mais ils furent sans succès. Enfin un autre condisciple s'y prit par la douceur : Mon ami, dit-il, pourquoi te rendre singulier? etc. Georges alors lui confia son secret, lui recommandant de n'en rien dire. Le lendemain, tout le collège sut le mystère. Mais comme l'amour du travail de notre jeune héros, ses succès dans sa classe, imposaient à ses condisciples autant que son aimable sagesse, on passa des taquineries au respect.

Georges grandissait par ailleurs en vertu, s'approchant tous les dimanches de la table sainte.

Les vacances vinrent; il parut chez ses parents avec sa cravate blanche, la garda tout le temps, la rapporta au collège et ne cessa de la porter jusqu'à la fin de ses études, où il fut reçu bachelier.

C'était en 1870; la guerre venait d'éclater. Georges, qui avait dix-huit ans, demanda à son père la permission d'aller rejoindre les zouaves pontificaux de Charette. Il avait été un modèle au clo-

lège, il le fut sous les armes, communiant tous les dimanches et fêtes, ce qui ne l'empêchait pas d'être le soldat le plus gai de son bataillon.

En janvier, auprès de la ville du Mans, il s'agit un jour de reprendre un mamelon aux Prussiens; 500 zouaves furent chargés de cet honneur; 200 y périrent, mais le mamelon fut conquis; Georges était parmi les vainqueurs, mais une balle l'avait blessé mortellement à la dernière décharge.

Lorsque l'aumônier passa près de lui, lui offrant le secours de son ministère : « Merci, répondit Georges, je me suis confessé il y a deux ou trois jours; pour le moment je n'ai rien qui me pèse sur la conscience ; veuillez seulement m'apporter la sainte communion. J'ai un autre service à vous demander : allez à mon sac, qui porte tel numéro; vous y trouverez une cravate blanche, un ruban blanc et un chapelet blanc : ce sont mes souvenirs de première communion ; veuillez me les apporter.

Quand l'aumônier fut revenu, Georges lui dit : « Mettez-moi cette cravate autour du cou. » Puis, après avoir reçu le saint viatique, il ajouta : « Lorsque je serai mort, ce qui ne va pas tarder, vous m'enlèverez cette cravate et vous l'enverrez à ma mère, en lui écrivant de ma part *que cette cravate de ma première communion n'a jamais reçu d'autre tache que celle de mon sang versé pour ma pauvre patrie.* » *(D'après Mgr de Ségur.)*

Une république consacrée au Sacré Cœur. — La république de l'Equateur est la première nation qui se soit consacrée officiellement au Sacré Cœur. Ce grand événement eut lieu sous la présidence de l'immortel Garcia Moreno, que la secte maçonnique fit tomber sous son poignard homicide en haine de la foi catholique, et dont le dernier cri fut : *Dieu ne meurt pas!*

Le jour anniversaire de cette glorieuse consécration est devenu la fête nationale de l'Equateur. Voici comment le peuple équatorien la célèbre.

La solennité a lieu dans la capitale de l'Etat, à Quito, cette jolie ville qui brille comme une perle précieuse sur la cime des Andes. Des milliers et des milliers de fidèles de tout âge et de toute condition s'approchent de la sainte table. Bientôt après commence le défilé de toutes les classes sociales.

C'est, en premier lieu, le groupe des adolescents. Ils arrivent en procession à la cathédrale. Une allocution appropriée à leur

âge leur rappelle leurs devoirs particuliers envers le Sacré Cœur et la divine Eucharistie. Toute cette jeunesse, à genoux, renouvelle solennellement son acte de consécration, et cède la place aux associations ouvrières. Nouvelle allocution en rapport avec cette classe. Les ouvriers répètent à leur tour la formule de consécration.

Voici la procession des femmes : la noble matrone est confondue avec la plus humble fille de l'artisan. Le prédicateur leur fait entendre quelques paroles conformes aux obligations de leur état. Après avoir renouvelé leur acte de consécration, elles se retirent pour laisser l'église libre.

Voici venir l'armée. Les troupes entrent, en grande tenue et en ordre parfait, dans la cathédrale. Un prédicateur à la parole ardente excite dans tous ces cœurs généreux un dévouement sans bornes à la cause du Sacré Cœur. Les soldats présentent fièrement les armes au saint Sacrement et récitent la formule de consécration.

C'est le tour de la magistrature et des fonctionnaires de l'Etat. « Vous qui dirigez les destinées du peuple, venez ici plus volontiers que qui que ce soit pour rendre hommage au Roi des rois. » Tel est en substance le discours qu'on leur adresse. Après avoir renouvelé l'acte de consécration, les magistrats se retirent.

Après tous les autres, le Président de la république, ceint de son écharpe présidentielle, suivi de ses généraux, de ses ministres et de ses officiers, va prendre place sur le trône qui lui a été préparé. Il prononce à son tour la formule imposante qui le consacre, lui, tout le corps social et tout le peuple, au Cœur adorable de J.-C.

La bénédiction du saint Sacrement termine cette incomparable solennité. Le canon tonne pour annoncer que l'Equateur a rendu son hommage national au Maître du ciel et de la terre.

Le secret du dévouement catholique. — A Paris, dans les deux salles de la préfecture de police où les femmes dépravées et les voleuses arrêtées restent un jour ou deux au dépôt provisoire, les religieuses de Marie-Joseph, condamnées par leurs vœux à vivre dans cet égout toujours coulant de boue humaine, sentent parfois leur cœur défaillir; par bonheur, on leur a ménagé dans un coin une petite chapelle; elles vont y prier, et, au bout d'un quart d'heure, elles ont refait leur provision de courage et de douceur.

Très justement et avec l'autorité d'une longue expérience, le P. Etienne, supérieur des Lazaristes et des sœurs de Saint-Vincent de Paul, disait à des visiteurs étrangers : « Je vous ai fait connaître le détail de notre vie, mais je ne vous en ai pas donné le secret. Ce secret, le voici : C'est J.-C. connu, aimé, servi dans l'Eucharistie. »

(TAINE, *Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1891.)

Le cachet de la première communion. — Lorsqu'en 1831, l'archevêché de Paris fut saccagé et pillé, l'image de sa première communion fut un des objets que Mgr de Quélen regretta le plus ; et néanmoins que de meubles précieux, que de livres, de papiers et de manuscrits plus précieux encore avaient été jetés à la Seine ou étaient devenus la proie des flammes ! Cependant le bon ange du digne prélat avait sans doute veillé à la conservation de la chère petite gravure. Un garde national l'avait ramassée dans la cour de l'archevêché et l'avait apportée à sa femme. Celle-ci, fidèle paroissienne de Saint-Merry, s'empressa d'en avertir le curé de sa paroisse, qui, jugeant au soin précieux avec lequel l'image avait été conservée, qu'elle devait être fort chère à Mgr de Quélen, ne chercha plus qu'une occasion favorable pour la lui remettre. Cette occasion ne tarda point à se présenter. Monseigneur, étant allé peu de jours après donner la confirmation à Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, paroisse non loin de Saint-Merry, accepta l'hospitalité du presbytère ; et, au dessert, après avoir amené la conversation sur les joies de la première communion et le charme que le souvenir de ce beau jour répand sur la vie entière, on présenta au vénéré prélat l'image dont il venait de déplorer la perte. A cette vue, la joie de Mgr de Quélen se traduisit par des larmes qu'il ne put retenir. Il rentra à l'archevêché, heureux comme un conquérant qui vient de recouvrer une province perdue, et il voulut offrir son portrait à la pieuse femme qui lui avait ménagé cette joie.

IV. TRAITS POUR LA CONSÉCRATION A LA SAINTE VIERGE

La dévotion à Marie signe de prédestination. — Voulez-vous savoir si vous êtes inscrits au livre de vie? Je vais vous l'apprendre autant qu'il est permis ici-bas. Allons chercher votre nom. Où donc? Dans l'entendement du Père? Non, ce livre est inaccessible et il est fermé. Mais peut-être saurons-nous lire dans le cœur de Marie. Tous ceux dont les noms sont inscrits là sont des prédestinés. Tous ceux qui appartiennent à Marie appartiennent à Jésus. Et comment lirai-je dans le cœur de Marie? Comment? En lisant dans le vôtre. Sentez-vous dans votre cœur un amour tendre et fort, un amour invariable pour Marie? Oui. Eh bien! si vous aimez Marie ainsi, elle vous aime de même. Si son nom est gravé au fond de votre cœur, le vôtre est gravé également au fond du sien. Or, encore un coup, le cœur de Marie est la copie authentique du livre de vie. Voilà pourquoi l'Eglise est unanime à proclamer que la dévotion à Marie est le signe le plus assuré de la prédestination. (*Le cardinal Pie.*)

Un cri du cœur. — Un petit enfant, sur les bras de sa mère, faisait un jour le signe de la croix. Après avoir dit : Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, il se tourna étonné vers sa mère : — Maman, je vois bien un Père, un Fils et un Saint-Esprit, mais je ne vois pas de mère. — L'humanité avait parlé par la bouche de cet enfant : il faut à l'homme, au chrétien, une mère....

Puissance de Marie. — Bethsabée, mère de Salomon, ayant à lui soumettre une demande, se fit conduire dans la salle où il donnait audience. A sa vue, Salomon descend de son trône, court au-devant de sa mère, lui rendant hommage, la fait asseoir sur un trône à sa droite et lui dit : « Demandez, ma mère, pourrais-je vous refuser quelque chose? » Telle doit nous apparaître Marie, Mère de Dieu, assise à la droite de J.-C. et toute-puissante par son intercession.

Saint Stanislas. — On demandait un jour à l'aimable saint

Stanislas s'il aimait beaucoup la très sainte Vierge. Des larmes coulèrent de ses yeux, et ces mots s'échappèrent de son cœur : Mais c'est ma mère!

Saint Hyacinthe. — Autrefois les Tartares, après avoir jeté la terreur en Europe, vinrent assiéger Kinwalous, capitale des deux Russies, puis la livrèrent au pillage et à l'incendie. Tandis que la cité brûlait et que des torrents de sang coulaient dans les rues, un religieux dominicain, qui était venu évangéliser ces contrées, saint Hyacinthe, prit d'une main le ciboire de la sainte Eucharistie, de l'autre l'image de la sainte Vierge, et, muni de ces deux trésors, de ces deux talismans, s'avança à travers la ville en flammes ; des bandes nombreuses de barbares le rencontrèrent, mais ils s'inclinèrent devant lui, saisis de respect, et le saint put s'en aller sain et sauf. — On vous l'a dit souvent : la vie est un champ de bataille couvert d'ennemis qu'il faut traverser. Ces ennemis ce sont.... Comme saint Hyacinthe, si vous vous mettez sous la double égide du Dieu de l'Eucharistie et de la très sainte Vierge, que pourriez-vous craindre?

Un aveu du démon. — Saint Léonard de Port-Maurice raconte qu'un jour saint Dominique, exorcisant un possédé, posa cette question au démon : Dis-moi, bête abominable, s'il est jamais tombé en enfer quelqu'un qui ait toujours été dévot à la sainte Vierge? — Le démon gardait le silence ; mais, contraint par le commandement du saint, il s'écria : « Je confesse malgré moi que, jusqu'à cette heure, aucun vrai serviteur de Marie n'a été damné, et qu'aucun ne le sera dans la suite. »

La Mère de l'Enfant prodigue. — (Voir ce trait à la fin de l'alloc. de Mgr Baunard, page 344.)

L'influence de Marie sur l'humanité. — Marie, voilà l'incomparable modèle qui pose là, pour ainsi dire, depuis dix-huit siècles, devant l'humanité chrétienne, et que contemplent assidûment et la jeune fille, et l'épouse, et la mère ; et le jeune homme, et l'homme fait, et le vieillard ; et la vierge consacrée à Dieu, et le moine, et le prêtre. On est ravi quand on se représente l'efficacité sur tant d'âmes de cette incessante contemplation. Comme aussi l'esprit s'épouvante à calculer ce qui dispa-

raîtrait du monde si venait à disparaître, avec ce type achevé, ce qu'il a fait germer de bon, de pur, de saint, de délicat et d'exquis sur la terre, tout ce qui, chaque jour encore, s'en inspire. Comment dire en effet tout ce qu'il a embaumé de cœurs, conservé d'innocences, préservé de vertus, purifié de vies, réparé de chutes, maintenu de volontés chancelantes ; tout ce qu'il a suscité, chez les femmes chrétiennes en particulier, de dévouements, de patiences, de résignations, de fidélités courageuses ; tout ce que lui doivent la famille, l'Église, le siècle lui-même ! Où, en effet, et sur qui n'a pas rayonné la vierge Marie ? Ah ! le monde penche de plus en plus vers les abîmes, la décadence des mœurs marche à grands pas, la corruption ronge les fibres vives de notre peuple, tous les jours les plus tristes scandales éclatent, éclairant de sinistres lueurs les bas-fonds de notre société : puisse, puisse de plus en plus et toujours, l'astre pur de Marie projeter sur ces flots fangeux ses douces lumières, ses bénies influences ! Marie, c'est la femme régénérée et glorifiée ; c'est la virginité et l'amour fondus ensemble ; c'est le type accompli de la décence et du bien ; c'est la purification, la transformation de l'homme lui-même, apaisé, contenu, charmé ! C'est une source intarissable de pureté dans le monde. C'est l'étoile de la mer, l'étoile du matin : *Stella maris, stella matutina.* Marie, c'est le plus pur regard et le plus doux sourire du ciel à la terre. (Mgr Lagrange, *évêque de Chartres.)*



TABLE DES MATIÈRES

IIIe PARTIE. — Allocutions pour le soir ou le lendemain de la première Communion

IVe PARTIE. — Allocutions pour la consécration à la sainte Vierge

Ve PARTIE. — Traits oratoires



Paris. — J. Mersch, imp., 4bis, Av. de Châtillon.